BIBL. NAZ.
'itt. Emanuele III
II
SUPPL.
PALATINA
B
18
NAPOLI

II Suppl. Palat. B 18 (19

MÉLANGES

TIRÉS D'UNE GRANDE

BIBLIOTHEQUE.

T

62781 62 SEN

DE
LA LECTURE
DES
LIVRES FRANÇOIS.

DIXIEME PARTIE.

Livres de Grammaire & de Rhétorique du 16me siecle.

A PARIS,

Chez MOUTARD, Imprimeur-Libraire de la Reine, de Madame, & de Madame la Comteſſe d'Artois, rue des Mathurins, Hôtel de Cluny.

M. DCC. LXXXI.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

AVERTISSEMENT.

PLUSIEURS de nos Souſcripteurs & des Lecteurs des Mélanges tirés d'une grande Bibliotheque, *paroiſſant embarraſſés de ſavoir ce que contiennent les Volumes de ce Recueil qui ont déjà été publiés, & particuliérement ceux de* la Lecture des Livres François, *pour leſquels il a été ouvert une ſouſcription au mois de Juillet dernier, en voici une note exacte.*

MÉLANGES tirés d'une grande Bibliotheque.

PREMIER VOLUME. A.

BIBLIOTHEQUE Hiſtorique à l'uſage des Dames, ſuivie d'un extrait de la Conquête de Conſtantinople, par Geoffroi de Villehardouin, & de celui de la Vie de S. Louis, par le Sire de Joinville.

II. VOL. B.

MANUEL des Châteaux, ou Lettres contenant des conſeils pour former une Bibliotheque Romaneſque, pour diriger une Comédie de ſociété, & pour diverſifier les plaiſirs d'un ſallon.

III. VOL. C.

PRÉCIS d'une Hiſtoire générale de la vie privée des François, dans tous les temps & dans toutes les Provinces de la Monarchie.

IV. VOL. D.

Tome premier de la Lecture des Livres François, conſidérée comme amuſement. Premiere Partie.

LIVRES des treizieme, quatorzieme & quinzieme ſiecles.

V. Vol. E.

Tome II de la Lecture des Livres François.
Seconde Partie.

Suite des Livres du quinzieme ſiecle.

VI. Vol. F.

Tome III de la Lecture des Livres François.
Troiſieme Partie.

Fin des Ouvrages du quinzieme ſiecle.

VII. Vol. G.

Tome IV de la Lecture des Livres François.
Quatrieme Partie.

Poéſies du ſeizieme ſiecle.

VIII. Vol. H.

Tome V de la Lecture des Livres François.
Cinquieme Partie.

Romans du ſeizieme ſiecle.
Section I.
Section II.

IX. Vol. I.

Tome VI de la Lecture des Livres François.
Sixieme Partie.

Livres de Théologie & de Juriſprudence du ſeizieme ſiecle.

X. Vol. K.

Tome VII de la Lecture des Livres François.
Premiere ſuite de la cinquieme Partie.

Romans du ſeizieme ſiecle.
Section III.
Section IV.

XI. Vol. L.

Tome VIII de la Lecture des Livres François.
Septieme Partie.

Grandes Affaires & Plaidoyers du ſeizieme ſiecle.

XII. Vol. M.

Tome IX de la Lecture des Livres François.
Seconde ſuite de la cinquieme Partie.

Romans du ſeizieme ſiecle.

Section V.

Section VI.

XIII. Vol. N.

Tome X de la Lecture des Livres François.
Huitieme Partie.

Livres de Philoſophie, Sciences & Arts du ſeizieme ſiecle.

XIV. Vol. O.

Tome XI de la Lecture des Livres François.
Troiſieme ſuite de la cinquieme Partie.

Romans du ſeizieme ſiecle.

Section VII.

Section VIII.

XV. Vol. P.

Tome XII de la Lecture des Livres François.
Suite de la huitieme Partie.

Livres de Philoſophie, Sciences & Arts du ſeizieme ſiecle.

XVI. Vol. Q.

Tome XIII de la Lecture des Livres François.
Quatrieme ſuite de la cinquieme Partie.

Romans du ſeizieme ſiecle.

Section IX.

Section X.

XVII. Vol. R.

Tome XIV de la Lecture des Livres François.
Neuvieme Partie.

Livres de Politique du ſeizieme ſiecle.

XVIII. Vol. S.

Tome XV de la Lecture des Livres François.
Cinquieme ſuite de la cinquieme Partie.

Romans du ſeizieme ſiecle.

Section XI.
Section XII.

XIX. Vol. T.

Tome XV de la Lecture des Livres François.
Dixieme Partie.

Livres de Grammaire & de Rhétorique du ſeizieme ſiecle.

Fin de l'Avertiſſement.

DE LA LECTURE DES LIVRES FRANÇOIS.

Livres de Grammaire & de Rhétorique écrits en François au ſeizieme ſiecle.

Après avoir parlé de tous les Livres écrits en notre Langue au ſeizieme ſiecle, qui ſont relatifs à la Philoſophie ſpéculative, c'eſt-à-dire, à la Métaphyſique, la Logique, & la Morale, je devrois à préſent m'occuper de ceux qui concernent la Phyſique, & toutes les Sciences qui en dépendent. Mais cet examen, lorſque je ſerai obligé d'y entrer, me menera un peu loin, & remplira pluſieurs de mes

Volumes, tandis que je peux dans un ſeul parcourir tout ce qui a paru au ſeizieme ſiecle de Livres François qui ont rapport à la Grammaire, à la Rhétorique, à l'Hiſtoire de notre Langue, & même à l'étymologie des mots qui étoient uſités il y a deux cents ans. J'ai déjà conſacré un Volume à la Poéſie Françoiſe de ce temps-là : en y joignant celui-ci, & ceux qui renferment les extraits & les notices des Romans & des Livres d'amuſement du ſeizieme ſiecle, j'aurai épuiſé la claſſe entiere des Belles-Lettres; revenant enſuite aux Ouvrages de Phyſique & de Mathématique, quand je les aurai également parcourus, j'aurai fait connoître toute la claſſe des Sciences & Arts : il ne me reſtera plus à parler que des Livres d'Hiſtoire générale, particuliere, & même littéraire du ſeizieme ſiecle. Je pourrai alors me flatter d'avoir entiérement rempli la tâche que je me ſuis impoſée, du moins quant à ce ſiecle-là.

Je ne me laſſerai point de dévorer des Livres mal écrits & ennuyeux, pour former une Hiſtoire complette de la Lecture & de la Littérature Françoiſe, capable d'amuſer & d'intéreſſer mes Lecteurs. Le ſuccès de mes premiers Volumes peut

m'encourager à ſuivre ſans relâche le travail que j'ai eu le courage d'entreprendre.

La ſcience de la Grammaire s'eſt renouvelée comme toutes les autres aux quinzieme & ſeizieme ſiecles; mais il s'en faut de beaucoup qu'elle ait atteint au degré de perfection où nous la voyons aujourd'hui. A peine imaginoit-on alors qu'il y eût une Grammaire générale & univerſelle, qui pût s'appliquer à toutes les Langues, & contenir les principes fondamentaux d'après leſquels on peut écrire & parler correctement dans quelque idiome & dans quelque pays que ce ſoit. Mais on connoiſſoit déjà la diſtinction des Langues mortes & ſavantes, d'avec les Langues vivantes & d'un uſage journalier; on ſavoit que chacune avoit ſa Grammaire particuliere; il y avoit même un aſſez grand nombre de ces Grammaires imprimées; mais c'étoit toujours au moyen du Latin, la plus commune des Langues mortes, que l'on enſeignoit toutes les autres: ainſi les Grammaires Hébraïques, Chaldéennes, Syriaques, Coptes, & Arméniennes, même Arabes, étoient en Latin. Les Dictionnaires de ces Langues Orientales étoient auſſi Latins; on n'en trouvoit point en François. Cepen-

dant il y eut alors quelques Grammaires & quelques Dictionnaires Grecs & François, tels que *la Grammaire Latine, Grecque, & Françoiſe, de Louis Enoch*, qui fut imprimée en 1546, & *le Dictionnaire Latin, Grec, & François, de Guillaume Morel*, imprimé *in-folio* vers 1560. Léon Tripaut, en 1577, avoit auſſi publié un *Dictionnaire François-Grec.* Je n'ai point de compte à rendre de ces ſortes d'Ouvrages, quoiqu'ils ſoient à moitié François, parce qu'ils ne peuvent intéreſſer l'eſpece de Lecteurs pour leſquels j'écris. Je parlerai un peu plus bas d'un autre Ouvrage de Tripaut, qui roule entiére ment ſur les relations de notre Langue Françoiſe avec celle des Grecs.

Grammaire Latine, Grecque & Françoiſe, de Louis Enoch.

Dictionnaires Latin, Grec, & François, de Guillaume Morel.

Dictionnaire François-Grec, de Léon Tripaut.

La Langue Latine s'enſeignoit par le Latin même; la plupart des Grammaires étoient toutes Latines: ce qui ſuppoſe qu'on apprenoit d'abord un peu de Latin par routine, après quoi on cherchoit à perfectionner ce que l'on en ſavoit, & on ſe mettoit en état de le mieux traduire, parler & écrire, au moyen des Grammaires.

La premiere Grammaire Françoiſe & Latine qui ait été imprimée, eſt celle que Jacques Dubois, dit *Silvius*, publia en

1531. En 1570, il en parut une autre, auſſi Latine & Françoiſe, d'Antoine Cauce, dit *Cauceus*. Henri & Charles Etienne publierent les premiers des Dictionnaires Latins & François, & François-Latins : mais tous ces Ouvrages ne peuvent rien fournir d'agréable & de curieux à préſenter à mes Lecteurs ; & avant que de parler de ce qui a été écrit ſur notre Langue au ſeizieme ſiecle, il n'y a que trois Livres ſur leſquels je puiſſe m'arrêter, & qui me fourniront quelques traits ſinguliers concernant l'écriture en général, les différentes manieres dont les hommes peuvent ſe communiquer leurs idées, & enfin les principes communs à toutes les Langues & à tous les caracteres d'écriture.

Jacques Dubois, dit *Silvius*.

Le premier eſt *la Polygraphie de l'Abbé Tritheme ;* l'original eſt Latin ; mais nous en avons une traduction faite par Gabriel de Colange en 1561, en un Volume *in*-4°. Parlons d'abord de l'Auteur, parce que ſa vie & ſes écrits ſont également ſinguliers.

Polygraphie de l'Abbé Tritheme, traduite par Colange.

Jean, que l'on appela Tritheme, parce qu'il étoit natif du village de Trittenheim, près de Treves, naquit en 1462. Il étoit fils d'un Vigneron ; mais il conçut

de bonne heure tant de goût pour l'étude, que ſes parens lui permirent de s'y livrer. Ce ne fut qu'à l'âge de vingt ans qu'il ſe fit Moine dans l'Abbaye de Spanheim au Dioceſe de Maïence, où il s'étoit arrêté par haſard, mais où l'on connut ſi bien ſon mérite, qu'il n'y avoit pas un an qu'il étoit Profès dans cette Abbaye quand il en fut élu Abbé. Il la gouverna pendant vingt-cinq ans, & y compoſa la plupart de ſes Ouvrages; mais ayant éprouvé quelques tracaſſeries de la part de ſes Moines, il la quitta, & obtint en échange l'Abbaye de Wurtsbourg, dans laquelle il paſſa encore dix ans, & y mourut en 1516. Son érudition étoit immenſe & très-variée. Ses Livres ſont en grand nombre, preſque tous écrits en Latin; le ſtyle n'en eſt pas élégant, mais ils ſont remplis de profondes & excellentes recherches. Ceux hiſtoriques forment huit à dix Volumes; il y en a bien autant d'Ouvrages de Théologie & de Dévotion, & deux ſeulement ſur les Eſprits, les Anges, les Démons, les effets qu'ils peuvent produire, par conſéquent la Magie. On lui en attribue d'autres, écrits en Allemand, & qui contiennent, dit-on, le ſecret de la pierre philoſophale, ou le moyen de

faire de l'or. J'ai en manuſcrit des Traductions Françoiſes de ces merveilleux Ouvrages; je les conſerve comme bien d'autres dans ma Bibliotheque à titre de ſingularité, mais je n'ai garde d'en faire aucun autre uſage. L'Ouvrage dont je vais parler contribue à la réputation que s'eſt faite l'Abbé Tritheme d'être un homme à grands ſecrets, un Magicien, & un Alchimiſte; quoique l'objet de la Polygraphie ne ſoit que l'invention d'une écriture univerſelle, moyennant laquelle tous les habitans de la terre, même en parlant des Langues différentes, pourroient s'entendre les uns les autres. Un pareil ſujet ne pouvoit être conçu que par un homme de beaucoup d'eſprit; il exigeoit de grandes recherches ſur l'ancienne écriture, & ſur les caracteres dont les hommes ſe ſont ſervis dans tous les temps pour exprimer leurs penſées. L'Auteur, ſuivant le mauvais goût de ſon ſiecle, a ſurchargé ſes recherches d'une érudition déplacée. Il y a fait entrer des raiſonnemens ſur les ſciences occultes, les caracteres magiques, &c.... On y trouve même la Clavicule de Salomon. C'en étoit aſſez pour le faire croire Sorcier, dans un temps où l'on ajoutoit foi à la Nécromancie. Un

ſecond Ouvrage de Tritheme, qui n'a paru qu'après ſa mort, & qu'on a intitulé *Stéganographie*, dont l'objet eſt le même que celui de la *Polygraphie*, & qui contient encore plus de ſingularités, a confirmé le Public dans l'opinion qu'on a eue ſur le compte de l'Auteur. Auguſte, Duc de Brunswick, déguiſé ſous le nom de Guſtave Selenus, publia au commencement du dix-ſeptieme ſiecle un Commentaire ſur la Stéganographie de Tritheme, qu'il intitula *Cryptographie*. Jean Caramuel, & Gaſpard Schott, Jéſuite, ont encore depuis travaillé ſur ces mêmes Ouvrages de Tritheme; mais, tout bien conſidéré, c'eſt s'abuſer que de croire que l'objet du ſavant & bon Abbé de Spanheim fut d'enſeigner la Sorcellerie. Son Ouvrage n'eſt qu'une Hiſtoire de l'écriture, & tout au plus un Traité *des Chiffres*, tel que celui de Vigenere dont nous parlerons. C'eſt ainſi que nous allons conſidérer la *Polygraphie*, dont le mot veut dire ſimplement écriture de toute ſorte, comme *Stéganographie* & *Cryptographie* veulent dire écriture ſecrete & cachée.

Gabriel de Colange, Traducteur de Tritheme, s'intitule de Tours en Auver-

gne. Tous les Auteurs qui ont parlé de lui, disent qu'effectivement il étoit d'une petite ville d'Auvergne nommée Tours, que je ne connois pas, mais qui est très-différente de la capitale de la Touraine. Colange étoit Valet-de chambre du Roi Charles IX, & très-bon Catholique, ce qui ne l'empêcha pas d'être tué dans le massacre de la Saint-Barthelemi, par un quiproquo bien fâcheux, mais qui dut arriver plus d'une fois dans ces temps désastreux. Dans la Préface de sa Traduction, il commence par justifier son Auteur Tritheme de ce qu'il a parlé dans son titre, d'écriture cabalistique, & déclare qu'il n'a pas entendu par ces termes, ces caracteres magiques & diaboliques, dont la source & la connoissance paroissent abominables à tout bon Chrétien; mais seulement des écritures secretes & universelles, qui peuvent être employées dans tous les pays, & par les gens de toutes les Religions, sans en offenser aucune.

Tritheme rapporte, d'après Suétone, que les Empereurs César, & son fils adoptif Auguste, voulant faire passer des ordres secrets à leurs Lieutenans, sans que le gros de l'armée, le commun du

peuple, & ſur-tout leurs ennemis, puſſent en être inſtruits, uſoient de quelques précautions qui ont été imitées depuis, & qui conſiſtoient apparemment dans des écritures en chiffres; mais on ignore quel en étoit le ſecret.

Archimede, grand Géometre & fameux Ingénieur de Syracuſe, avoit imaginé de couper en deux des petits bâtons, ſur leſquels précédemment on avoit tracé des mots & écrit des phraſes qui formoient un ſens ſuivi, mais dont les parties ſéparées n'offroient que des caracteres indéchiffrables, & auxquels il étoit impoſſible d'attribuer aucune ſignification. Chaque Correſpondant gardoit une partie de ces bâtons, qu'on appeloit *Scytales*, & ce n'étoit qu'en rapprochant les deux parties qu'on pouvoit connoître ce qui avoit été tracé ſur l'une & ſur l'autre. C'eſt la plus ancienne maniere d'écrire en chiffres que nous connoiſſions.

Cicéron avoit imaginé des notes ou abréviations, qui étoient également utiles pour écrire vîte, & pour cacher les ſecrets ſous des caracteres inconnus. S. Cyprien dit que les Chrétiens de ſon temps avoient adopté cette maniere, pour cor-

réſpondre entre eux dans les temps de perſécution.

Les premiers Rois François uſoient auſſi de chiffres, & Charlemagne avoit un Secrétaire Grammairien, nommé Nar-non, qui en inventa de nouveaux pour le ſervice de cet Empereur.

Le vénérable Bede, Moine Anglois, également fameux comme Philoſophe, Théologien & Hiſtorien, nous a tranſmis les caracteres de l'écriture ſecrete dont ſe ſervoient les anciens Normands, & il en a imaginé de nouveaux que l'on trouve tracés dans ſes Œuvres, & que l'Abbé Tritheme a copiés dans ſon Livre.

Il y a des manieres d'écrire ſecrétement, qui ſont naturelles & n'ont point beſoin d'alphabets particuliers; car on peut faire des poudres ou des eaux, des piqûres ou des brûlures qui ne paroîtront ni ſur le papier, ni ſur des tablettes, ni ſur des peaux d'animaux, ſoit morts, ſoit vivans, juſqu'à ce que l'on faſſe les préparations convenues pour ſe mettre en état de les lire. Tritheme ne nous apprend point la compoſition de ces encres myſtérieuſes; mais il ne manque pas de nous rapporter l'Hiſtoire de cet eſclave Lacédémonien, à qui ſon maître raſa lui-

même la tête, après quoi il traça deſſus certains caracteres qui contenoient un ſecret fort important, & qui ne pouvoient s'effacer, quoique couverts de cheveux; il laiſſa repouſſer ceux de l'eſclave, & l'envoya à un de ſes amis en Perſe, en le priant de prendre la peine de raſer à ſon tour la tête du meſſager. L'ami qui comprit ce que cela vouloit dire, n'y manqua pas, & apprit ce dont il étoit queſtion.

Tritheme diviſe ſa Polygraphie en cinq Livres, & enſeigne dans chacun une maniere différente d'écrire myſtérieuſement, de façon que ni celui qui porte la lettre, ni ceux entre les mains de qui elle tomberoit y puiſſent rien comprendre. Dans toutes ces différentes méthodes, il ſe ſert de lettres Latines; mais comme les caracteres Latins ſervent à la plus grande partie des Langues de l'Europe, on peut écrire avec eux en François, en Italien, en Eſpagnol, & en Anglois. Suivant la méthode contenue dans le premier Livre, on ne fait que changer de place, dans l'alphabet, les voyelles & les conſonnes, de ſorte que ce déplacement confondant la fabrique de tous les mots, il n'en réſulte que des expreſſions barbares; ſi quelquefois elles

forment un mot connu, au moins elles ne préſentent jamais une phraſe raiſonnable, & le ſens n'en peut être entendu que par les Correſpondans qui en ont la clef.

La méthode du ſecond Livre conſiſte à former des ſyllabes, de l'aſſemblage deſquelles il réſulte des mots encore plus baroques que ceux formés par celui des lettres: on ne peut de même les entendre qu'au moyen des tables réciproquement communiquées.

Suivant la méthode du troiſieme Livre, on forme des mots ſéduiſans & trompeurs; car ils ont l'air d'être tirés d'une langue étrangere, à laquelle leur conſonnance & leur terminaiſon ſemblent indiquer qu'ils appartiennent; mais pour ceux qui ſont dans le ſecret, ils ont un tout autre ſens.

Tritheme appelle ſa quatrieme méthode, cabaliſtique; elle eſt fondée ſur des tables, auxquelles j'avoue que je n'ai pu rien comprendre. Son cinquieme procédé eſt au moyen des chiffres; il compare la valeur de chacun d'eux à celle des lettres. Il m'a été impoſſible de le ſuivre à travers le labyrinthe obſcur de ſes deux dernieres méthodes; la derniere,

renfermée dans le cinquieme Livre, eſt encore bien plus embrouillée. Il y parle d'eſprits qui gouvernent le monde, de l'influence des planetes, &c..... C'eſt alors qu'on ne ſe reconnoît plus dans l'Ouvrage de l'Abbé Tritheme. On le croit Sorcier, ſi l'on veut; mais on peut ſe le croire ſoi-même, ſi on l'entend. Ce que j'ai remarqué de plus intéreſſant à la fin de la Polygraphie, ce ſont les alphabets des écritures attribuées aux anciens François, à Charlemagne, aux anciens Normands, &c..... On y trouve même l'alphabet magique d'Honorius Thebanus, fameux Sorcier; la ſuite des ſignes connus & conſacrés par les Alchimiſtes, les caracteres attribués à Ciceron, ou plutôt à un de ſes affranchis nommé Tyron.

Gabriel Colange a pris ſur lui, non ſeulement de traduire l'Ouvrage de l'Abbé Tritheme, mais encore de l'éclaircir & de le perfectionner. Il y a ajouté pour cet effet un petit Traité, qu'il a nommé *la Clavicule*, dans lequel il donne quelques légeres & mauvaiſes explications des Hiéroglyphes des Egyptiens, qui étoient effectivement une écriture ſecrete & myſtérieuſe, dont preſque tous les caracteres n'étoient que d'informes repré-

ſentations des objets qu'ils vouloient exprimer ; telle eſt encore l'écriture des Sauvages.

Je n'en dirai pas davantage ſur la Polygraphie, ou Traité de l'Ecriture univerſelle & ſecrete de l'Abbé Tritheme. Mais je peux aſſurer que j'ai vu en Italie des tables ſoi-diſant cabaliſtiques, dreſſées ſuivant les méthodes de cet Abbé, & d'après leſquelles on pouvoit répondre à des queſtions telles qu'elles fuſſent, & dans quelques langues qu'on les eût faites. Ces réponſes, communément aſſez vagues, avoient cependant toujours l'air raiſonnable : j'étois bien perſuadé qu'il ne falloit en rien conclure ; cependant je ſuis fâché d'avoir perdu les tables qui m'avoient été données à Naples, & au moyen deſquelles on pouvoit pratiquer cette eſpece de divination.

Blaiſe Vigenere.

Le ſecond Ouvrage ſur l'Ecriture univerſelle & les Ecritures ſecretes, dont je veux parler, eſt celui de *Blaiſe de Vigenere*. Il eſt intitulé : *Traité des Chiffres, ou Secretes manieres d'écrire*. Paris, 1586, un Volume *in*-4. L'Auteur mourut en 1596, & eſt connu par un grand nombre d'Ouvrages, entre autres, les Annales de Pologne, avec une Deſcription

de ce Royaume ; une Traduction des Commentaires de Céſar ; une autre des Hiſtoires de Tite-Live ; une de l'Hiſtoire de l'Empire Grec & des Turcs, par Calcondyle ; de divers morceaux de Platon & de Ciceron ; des Pſeaumes de David, en vers François ; des Tableaux moraux de Philoſtrate, & de la vie d'Appollonius de Tyane, par le même Auteur ; du Traité de l'Art militaire d'Onozander, Tacticien Grec. Il eſt le premier Traducteur de la Jéruſalem délivrée du Taſſe ; enfin, il a publié un Traité des Cometes, & un de l'eau & du ſel, Ouvrages de Phyſique très médiocres. Le grand nombre de Livres de dévotion qu'il a publiés, prouvent inconteſtablement qu'il auroit été fâché de paſſer pour Sorcier, & même de l'être. C'eſt cependant ce qui lui eſt arrivé, comme à l'Abbé Tritheme, pour avoir compoſé le Traité des Chiffres. Il le méritoit encore moins que ſon modele. Mais comme il a ſurchargé ſon Livre d'un fatras d'érudition, d'alphabets, de tables & de figures, que les bonnes gens du ſeizieme ſiecle ont pris pour du grimoire ; je ne l'extrairai pas comme j'ai fait l'Ouvrage précédent. Je me contenterai d'en donner une idée très ſuccinéte, & d'en tirer quelques

remarques

remarques ſingulieres. D'abord, plus de la moitié du volume eſt employée à des détails de Littérature Hébraïque, très-inutiles pour trouver de nouveaux chiffres, & qui ſerviroient tout au plus à débrouiller l'Hiſtoire de l'Ecriture primitive & univerſelle, s'ils étoient mieux préſentés : enfin, il en vient au fait de ſes écritures ſecretes ; il faut convenir qu'il a aſſez perfectionné les notions déjà contenues dans les Œuvres de l'Abbé Tritheme, dans celle du fameux Philoſophe Cardan, & de Jean-Baptiſte Porta, Napolitain, qui ont publié des Livres en Latin & en Italien ſur l'Ecriture occulte. Indépendamment des tables de chiffres qu'il préſente ſous différentes formes, parmi leſquelles il y en a d'aſſez ingénieuſes, mais dont l'explication ne pourroit amuſer nos Lecteurs, il indique auſſi les moyens naturels de maſquer ce qu'on écrit. C'eſt avec l'alun brûlé, le ſel ammoniac, le camphre détrempé, le jus d'oignon, & l'urine, que l'on peut écrire ſecrétement ſur le papier & le parchemin ; ces eſpeces d'encres ne ſe diſtinguent que lorſqu'on les approche du feu, ou qu'on les frotte avec l'eau de vitriol. Il y a, dit-il, d'autres moyens de cacher les

lettres que l'on veut écrire, & les avis que l'on veut donner : on peut les insinuer dans un œuf que l'on a vidé, & qu'on rebouche enſuite avec de la craie ou de la céruſe : on peut en remplir un bâton creux, dont on couvre le bout avec une pomme, & que l'on porte en guiſe de canne ; les fourrer dans les ſemelles de ſes ſouliers, ou dans la doublure de ſes habits. Il indique auſſi une eſpece de chiffre qui ſe fait au moyen de deux Livres pareils & de la même édition, dont les Correſpondans ſe fourniſſent. Il eſt bon que ces Livres ſoient tels que tous les mots dont on peut avoir beſoin s'y trouvent : alors, au lieu de donner à chaque chiffre la valeur d'une lettre, d'une ſyllabe, ou d'un mot, on indique par trois chiffres la page, la ligne & la place de chaque mot. Par ce moyen, on correſpond avec ſûreté, ſans que les curieux puiſſent jamais trouver la table explicative du chiffre en queſtion, puiſqu'elle conſiſte dans un Livre qui paroît indifférent, & que les ſeuls Correſpondans connoiſſent.

Vigenere n'oublie pas de recommander de ne point mêler les chiffres avec les phraſes écrites *en clair ;* mais il conſeille un autre expédient qui peut être

fort utile, c'eſt lorſque deux Correſpondans poſſédent chacun deux Langues; ils écrivent les phraſes claires dans une, & le reſte dans l'autre.

A la fin de ſon volume, il revient à l'Hiſtoire de l'écriture, & aux alphabets anciens : il nous en donne un que les Juifs attribuent à Enoc, petit-fils d'Adam, & qui lui ſervit de Secrétaire, & fut, diſent-ils, l'inventeur des lettres. Vient enſuite l'alphabet Samaritain, dont il fait honneur à Moïſe, & deux autres attribués à Salomon. A propos de l'alphabet Arabe, il dit que ce n'eſt qu'un Chaldéen corrompu. On trouve ici trois alphabets Egyptiens, deux Indiens, deux Ethiopiens, dont un de la Nubie; les deux alphabets Etruſques, deſquels dérivent les Lettres latines; l'ancien alphabet des Goths, celui des anciens Normands, celui des François du temps de Marcomir, & celui du temps de Charlemagne. On reconnoît aſſez clairement que les caracteres de notre ancienne écriture Françoiſe & Allemande, que nous nommons Gothiques, dérivent de ces alphabets.

Avant que de paſſer aux Livres écrits ſur notre Langue, je n'ai plus à parler

que d'un ſeul concernant l'écriture en général; c'eſt un Ouvrage ſingulier & fort curieux, imprimé en 1529, mais pour lequel l'Auteur avoit déjà obtenu un privilége en 1526. Cet Auteur s'appeloit Geofroi Tory, de Bourges, & étoit Libraire à Paris, & Graveur en bois, aſſez bon en cette derniere qualité : il eſt connu parmi les curieux ſous le nom du *Maître au Pot caſſé*, qui étoit ſon enſeigne. L'Ouvrage eſt intitulé : *Champ fleuri, auquel eſt contenu l'Art & Science de la proportion des lettres, &c.*

Geoffroi Tory.

Ce Livre a toujours été cher, & doit encore l'être davantage depuis qu'il eſt devenu rare ; il mérite d'être recherché, parce qu'effectivement il y en a peu qui contiennent autant de ſingularités ; les plus remarquables ne peuvent s'entendre qu'en voyant le Livre même, qui eſt chargé de beaucoup de gravures : je vais au moins offrir quelque échantillon de celles qu'il eſt facile de comprendre ſans ce ſecours.

Dès ſa Préface il ſe plaint de trois eſpeces de gens, qui, ſelon lui, corrompoient la Langue Françoiſe du temps de François I : il appelle les premiers, *Ecumeurs de Latin ;* ceux-ci tranſportent tous

les mots Latins dans le François qu'ils parlent ; *Tory*, pour ſe moquer d'eux, dit qu'ils *transfretent la verbocination latiale par les quadrivies & platées de Lutece*. Il appelle les ſeconds, les *Plaiſanteurs*, & dit qu'ils affectent des tournures de phraſes ſingulieres, & qu'on peut les appeler des *Déchiqueteurs de langage*. Il traite les troiſiemes, de *Jargonneurs* ou *Forgeurs de mots nouveaux, & Innovateurs*. Il prétend que ſi on laiſſe faire ces gens là, il ne ſe paſſera pas cinquante ans que la Langue Françoiſe ne ſera plus reconnoiſſable.

Il adreſſe ſon Livre à Jean Groſlier (Secrétaire du Roi François I), qui eut au ſeizieme ſiecle une grande réputation de goût pour les Sciences & les Lettres. Il poſſédoit une belle bibliotheque, & étoit ſi diſpoſé à communiquer ſes richeſſes littéraires, qu'il avoit fait graver ſur la couverture de tous ſes Livres, *qu'ils appartenoient à Groſlier & à ſes amis*. Je poſſede dans ma bibliotheque quelques Manuſcrits & Livres échappés de celle là, & qui portent encore cette deviſe remarquable.

Tory, en faiſant l'éloge des lettres (caracteres), dont il doit parler dans ſon

Livre, & qui ſervent également à écrire le Latin & le François, fait le panégyrique de notre Langue, & cite les anciens Auteurs François, que l'on peut en regarder comme les peres. Le dernier dont il parle, eſt Guillaume Cretin, Poëte du quinzieme ſiecle, dont j'ai fait mention dans un de mes précédens volumes. Il en fait ſi grand cas, qu'il ne peut s'empêcher d'en rapporter quelques vers: en voici quatre aſſez ſinguliers. C'eſt un conſeil que Cretin donne aux maris, pour les engager à ne pas ſe laiſſer dominer par leurs femmes.

Ne ſouffre à ta femme pour rien
Mettre ſon pied deſſus le tien;
Le lendemain la bonne bête
Voudroit le mettre ſur ta tête.

Une remarque très-juſte & très-vraie que fait Tory, c'eſt qu'avant le regne d'Auguſte la Langue Latine changeoit autant que la nôtre; & que les Auteurs qui ſont d'un ſiecle plus ancien que celui d'Auguſte, ſont auſſi différens de ceux de ce temps-là, que ceux du quatorzieme ſiecle le ſont de ceux du ſeizieme. Il en cite en preuve Pacuvius, Ennius, & Plaute.

Il examine quels ont été les inven-

teurs des lettres : quelques Auteurs ont prétendu que c'étoient les Chaldéens, d'autres les Egyptiens ; enfin, Lucain en a fait honneur aux Phéniciens. Mais, comme remarque très-bien notre Auteur, on pouvoit aiſément confondre les Phéniciens avec leurs voiſins les Hébreux, habitans de la Paleſtine ; & les lettres Hébraïques & Chaldéennes ont pu aiſément paſſer en Grece par la ville de Tyr, Capitale de la Phénicie, qui, comme on ſait, étoit très-commerçante.

Il prétend que les lettres Hébraïques étoient parvenues dans les Gaules avant les conquêtes de Jules Céſar, & que c'étoit avec ces caracteres que les Druïdes écrivoient ; mais les Romains ayant conquis les Gaules, firent adopter aux Gaulois les caracteres Latins. Cependant on ſe ſervoit de la Langue & des caracteres Grecs dans une partie de la Gaule méridionale, ſituée ſur les côtes de la Méditerranée, & ſur-tout à Marſeille. C'eſt par-là que bien des mots Grecs ſont paſſés dans notre Langue, & il n'y a pas juſqu'aux deux termes, ſi connus des ivrognes, *pinte* & *chopine*, qui, ſuivant le ſavant Budée, dans ſon Traité *de Aſſe*, ne viennent du Grec. Au fond, tous ces caracteres

ont la même origine ; car les lettres Hébraïques ayant été corrompues par les Grecs, ont formé les lettres Attiques, ou uſitées à Athenes. De celles là, encore corrompues, ſe ſont formées les anciennes lettres Etruſques, d'où ſont venues les lettres Latines ou Romaines, qui ſont encore en uſage, & qui ſervent pour le François comme pour le Latin.

Tory conſacre tout ſon ſecond Livre à expliquer comment on doit former les lettres à préſent en uſage, & fait des écarts fort ſinguliers en cherchant à démontrer quel rapport la configuration de ces lettres a avec le corps humain. Il trouve de même des relations entre toutes les Sciences & les différentes parties du corps humain. Il y a quelques-uns de ces rapports ſi extraordinaires, que je n'oſe les répéter. Ces folies, car je ne peux pas les appeler autrement, ſont accompagnées de très-belles gravures, faites par Geofroi Tory lui même, autrement dit, *le Maître au Pot caſſé*, qui certainement étoit un très bon Graveur.

Dans le troiſieme Livre, approfondiſſant de plus en plus la matiere des lettres, Tory fait, chemin faiſant, une infinité de remarques curieuſes. On y

trouve, que de ſon temps les Dames de Lyon mettoient ſouvent les A à la place des E, & les Dames de Paris les E à la place des A. Par exemple, une Dame de Lyon diſoit *alla vous promena*, pour *allez vous promener;* & une Dame de Paris diſoit *mon meri & à Peris*, pour *mon mari eſt à Paris.*

Les Gaſcons ſont ſujets à prononcer le B comme un V conſonne, & quelquefois l'V conſonne comme un B : ainſi Tory a entendu dire en Gaſcogne, *boilla un veau biellard*, pour *voilà un beau vieillard.* De même les Allemands prononcent ſouvent le B comme le P : ainſi au lieu de dire une *bonne bête*, ils diſent une *ponne pête.*

Le C ſe prononce bien différemment ſuivant les pays. Les Grecs le prononçoient comme nous faiſons le K. Les Latins & nous, en uſons encore quelquefois ainſi, ſur-tout au commencement des mots ; mais plus ſouvent le C ſe prononce en François comme s'il étoit ſuivi d'une H, & c'eſt ce qui s'appelle le C mol. Les Italiens marquent encore davantage cette prononciation : par exemple, dans leur Langue on prononce *Cicerone*, comme s'il y avoit *Tchitcherone.* Dans les Provinces

de France, les Normands prononcent *ceci*, *cela*, comme s'il y avoit *checi*, *chela*. Les Picards prononcent un chien, un chat, une mouche, comme s'il y avoit *un quien*, *un cat*, *une mouque*. Pour mieux faire juger du langage Picard, Tory rapporte une épitaphe qu'on lit dans le cimetiere d'une Egliſe d'Amiens. La voici :

Soubs moi pierre
ici
Chi giſt Pierre
De Machi,
Que a chi
Mort bouté
Sa bonté
faſſe
Dieu lui fache
face
Voir en fache.
ſon
S'eſpouſée
Eſt poſée
au
Chi emprès,
Qui après
Treſpaſſa
Et paſſa
ce o
De chu munde ;
l'abſolve
Dieu la monde.
Tant veſquirent,
Qu'ils acquirent

Onze enfans,
Bruns, blonds, blancs:
Or ſont morts
Tous chès corps,
ou
Qui poriſſent,
u
Vers noriſſent;
Et attendent
reprennent
Qu'ils reprendent
Sous chès lames
Corps & ames
Pour aller
Et voler
Cieux
Es Saints Chieux
Que doint Dieux. *Amen.*

Les Picards prononcent le G comme l'J conſonne : par exemple, ils diſent *notre quien cheſt rompu la gambe en notre gardin.*

Au reſte, les mauvaiſes prononciations étoient auſſi communes chez les Romains qu'en France ; Catulle, dans ſes Epigrammes, ſe moque de pluſieurs Romains de ſon temps (celui d'Auguſte) qui prononçoient mal les mots les plus communs.

Tory prétend que les Bourguignons mettent ſouvent des R au lieu des L, parce qu'ils ont naturellement l'accent & la prononciation durs.

Les Gaſcons prononcent comme s'il y avoit un E avant les S. Quand ils liſent en Latin *ſchola* ou *ſcribere*, ils diſent *eſchola*, *eſcribere*. De là vient que nous-mêmes, qui parlons bon François, en tranſportant ces mots dans notre Langue, nous nous ſommes accoutumés à dire *école*, & *écrire*.

Après avoir bien parlé des lettres, Tory parle des points & des virgules; mais je ne veux point le ſuivre dans cet examen, ſur lequel j'aurai occaſion de revenir en parlant des Grammaires Françoiſes. Ainſi je n'en dirai pas davantage, ni ſur l'Ouvrage de Tory, ni ſur tout ce qui regarde les Langues en général, & je paſſe à ce qui concerne notre François ſeul; c'eſt ſur cet article que je dois principalement m'arrêter, puiſque la lecture des Livres François eſt le ſujet & le titre de mon Ouvrage.

La Bibliotheque Françoiſe, par M. l'Abbé Goujet, m'a déjà été d'une grande reſſource, lorſque j'ai voulu connoître & préſenter à mes Lecteurs la longue liſte des Poëtes François du ſeizieme ſiecle: cet Ouvrage doit me rendre encore le même ſervice, & il va me guider à travers la foule des Auteurs du ſeizieme ſiecle,

qui ont écrit tant bien que mal ſur notre Langue. L'Abbé Goujet a partagé en ſept Chapitres tout ce qu'il a raſſemblé ſur cette matiere dans ſon premier Volume; je vais les parcourir, & dire un mot de tous les Livres & de tous les Auteurs dont il fait mention. J'ai heureuſement raſſemblé tous ces Ouvrages; je les lirai à meſure que l'Auteur de la Bibliotheque Françoiſe me les indiquera; je ferai part à mes Lecteurs de tout ce qu'ils me paroîtront contenir d'agréable & d'intéreſſant : mais je me contenterai de copier ce qu'il dit des Ouvrages qui ne mériteront pas que je m'y arrête plus long-temps que lui.

L'Abbé Goujet conſacre un premier Chapitre aux Auteurs qui ont traité de l'origine & de l'excellence de notre Langue.

Le premier Ouvrage ſur cet objet, eſt intitulé *Devis de la Langue Françoiſe*, par *Abel Mathieu, Sieur de Moyſtardieres.* Il a été imprimé à Paris en 1572, dédié à la Reine Catherine de Médicis, & diviſé en deux parties. La ſeconde ou le ſecond Devis n'eſt qu'un aſſez mauvais Ouvrage de Politique; mais le premier roule entiérement ſur notre Langue. Mal-

Abel Mathieu, Sieur de Moyſtardieres.

heureuſement il apprend bien peu de choſes, & j'ai eu regret, en le liſant, à la peine que j'ai priſe de rechercher ce petit Ouvrage, & de l'acheter cher, parce qu'il eſt rare. Cependant voici les traits que j'en ai recueillis. Moyſtardieres eſt le premier qui ait conſeillé d'écrire les Livres de Sciences en François. Il ſe ſert de ces expreſſions: *Il faudroit rendre Platon & Ariſtote Bourgeois de nos villes, & les habiller non plus à la Grecque, mais à la Françoiſe.* C'eſt ſur-tout les Livres de Médecine qu'il veut que l'on écrive en François, afin que chacun puiſſe les entendre, & juger des raiſons pourquoi les Médecins nous traitent de telle ou telle maniere; car, dit-il, à préſent qu'ils n'écrivent & ne parlent entre eux que Grec & Latin, il ſemble toujours qu'ils veulent nous trahir & ſe moquer de nous, plutôt que nous guérir.

Il ſoutient que notre Langue étoit déjà de ſon temps très-expreſſive & très-juſte, mais qu'il falloit travailler à l'enrichir; il en fait la comparaiſon avec un jeune homme qui auroit déjà de l'eſprit, des talens, une bonne éducation, & à qui il ne manqueroit plus que des richeſſes: mais il ne veut pas que ces richeſſes ſoient

étrangeres & tirées du Grec & du Latin; il ſouhaiteroit qu'elles le fuſſent de notre propre crû, & que nous appliquaſſions ſeulement, métaphoriquement & allégoriquement, les mots qui nous ſont déjà connus dans un ſens plus naturel, ou bien que nous uniſſions enſemble deux mots d'ancien François; il voudroit même qu'on rappelât d'anciens mots François, qui n'étoient déjà plus d'uſage de ſon temps. Il ajoute que les Ecrivains qu'il peut citer comme des modeles, ont ſuivi ces principes; tels que Philippe de Commines au quinzieme ſiecle, & Amyot au ſeizieme. Ce ſont-là ſes Auteurs favoris en proſe. Ils écrivent bien, & cependant ils n'emprutent point trop ſouvent leurs expreſſions du Grec, ni du Latin, ni même de l'Italien. Il loue par-deſſus tous nos Poëtes, Clément Marot qui étoit encore vivant; il convient cependant qu'il eſt ignorant en toutes lettres humaines, & qu'il vit ſans étudier, mais que cela n'empêche pas ſes vers d'être charmans, ſes expreſſions ſimples, naïves & claires, toute la gentilleſſe de ſes penſées d'être miſe dans le plus beau jour. Ainſi l'Auteur de ce Livre ne penſe pas que les Poëtes aient beſoin

d'être ſavans ; l'on ſera aiſément de ſon avis, ſur-tout quant à ceux qui ne font que de petits vers. Il faut même que ceux qui traitent les grands ſujets évitent l'excès de l'érudition, & ne tombent pas dans la pédanterie, car elle refroidit toujours l'imagination. Je ne citerai qu'un ſeul trait du ſecond Devis du Sieur de la Moyſtardiere. Il crie contre le langage de la chicane, & trouve avec raiſon qu'il peut produire bien des maux, parce que les bonnes gens n'entendant pas la force des termes des actes qu'on leur fait paſſer, des titres qu'ils produiſent, des procédures qu'on fait en leur nom, ni des jugemens qu'ils obtiennent, plaident, & ſouvent ſont ruinés ſans ſavoir comment ni pourquoi.

Henri Etienne.

Le ſecond Ouvrage ſur l'excellence de notre Langue, dont fait mention l'Abbé Goujet, eſt celui d'Henri Etienne, qu'il n'a intitulé modeſtement que *Projet du Traité de la Précellance du langage François*, par Henri Etienne, imprimé à Paris, chez Mamert Patiſſon, Imprimeur du Roi, 1579. Il y a à la tête de l'Ouvrage deux vers en forme d'Epigraphe ; les voici :

Je ſuis joyeux de pouvoir autant plaire
Aux bons François, qu'aux mauvais veux déplaire.

L'Auteur

L'Auteur, dans ſon Epître dédicatoire au Roi Charles IX, dit qu'il a entrepris cet Ouvrage par ordre de ce Monarque, & pour la gloire de la Nation. Dans ſa Préface il rappelle un fameux *dictum* Latin ſur les différens caracteres des Langues ou plutôt ſur le ton & ſur les accens des différens peuples, qui dit que les Italiens bêlent, que les Eſpagnols gémiſſent ou ſoupirent, que les Allemands hurlent, & que les François chantent. Or, il vaut encore mieux chanter que hurler, bêler & gémir; par conſéquent la Langue Françoiſe eſt préférable à toutes les autres.

Mais c'eſt ſur-tout ſur l'Italienne que Henri Etienne veut lui aſſurer la préférence; cela lui ſemble d'autant plus juſte, que, ſelon lui, la Langue Françoiſe eſt la mere, & que l'Italienne n'eſt que la fille, puiſque tous les mots Italiens, qui ne ſont pas Latins, ſont venus de France en Italie par la Provence. On juge bien qu'Henri Etienne n'a pas manqué de citer le paſſage de *Brunetto Latini*, dont j'ai déjà parlé pluſieurs fois, qui prouve que dès le treizieme ſiecle la Langue Françoiſe étoit déjà la plus eſtimée. Cependant, lorſqu'Henri Etienne écrivoit, la Langue Italienne étoit la plus géné-

ralement répandue dans toute l'Europe ; mais notre Auteur, ſoutenant ſon dire, l'appuie de cette maxime : *Si je ſuis vainqueur d'un plus fort que toi, à plus forte raiſon le ſerai-je de toi.* Enfin tout ſon projet eſt compris dans ces douze vers qu'il adreſſe aux François.

François, j'ai exalté ſi haut votre langage,
Que tous autres de lui on verra envieux,
Comme ayant deſſus tous un ſi grand avantage,
Que ſi eux diſent bien, lui dit encore mieux.

Mais afin que toujours cet honneur lui demeure,
Et que dire on le puiſſe être très-bien fondé,
De ces mots étrangers ne m'uſez à toute heure,
Comme s'il lui falloit être d'ailleurs aidé.

Car de mots étrangers faiſant une meſlée,
Gardez bien qu'un matin ces mots tant précieux,
Comme oiſeaux paſſagers ne prennent leur volée,
Et cet honneur auſſi ne s'envole avec eux.

Entrant en matiere, il ſe compare modeſtement à la pierre du Rémouleur, par ces deux Vers.

Je ſuis comme la queux qui les couteaux aiguiſe,
Encore qu'à couper nullement elle duiſe.

Ainſi il prétend que, ſans être grand Ecrivain, il peut ſoutenir la gloire de la Langue Françoiſe contre l'Italienne, qu'il poſſéde d'ailleurs & parle ſi bien, qu'un

Ambaſſadeur de France à Rome, l'ayant envoyé à Naples pour ſavoir ce qui s'y paſſoit, on l'arrêta comme eſpion ; mais il ſe tira d'affaire en parlant la Langue du pays comme un homme qui y ſeroit né.

Si l'on vouloit accorder à quelque Langue la ſupériorité ſur le François, ce ſeroit à la Langue Grecque qu'il faudroit faire cet honneur, d'autant plus qu'une bonne partie des mots de la Langue Françoiſe en dérive. C'eſt ce qu'Henri Etienne a prouvé dans un autre Ouvrage, dont nous rendrons compte après avoir parlé de celui-ci, & qui roule ſur la conformité du langage François avec le Grec ; mais il y a encore des différences immenſes, ſur-tout pour la prononciation, les terminaiſons, & les déclinaiſons. L'Italien eſt, à cet égard, preſque auſſi différent du Grec ; mais l'avantage eſt tout-à-fait du côté du François. Je n'entrerai point dans les détails grammaticaux qu'Henri Etienne emploie pour le prouver. Il compare la façon dont les François & les Italiens traduiſent les vers Grecs & Latins, & rendent les idées & les expreſſions des Anciens, & trouve toujours la traduction Françoiſe meilleure & plus expreſſive.

Les Italiens ſe vantent d'avoir rendu leur Langue plus douce, au moyen des diminutifs : les François ont le même avantage ; & ſi quelquefois nos diminutifs ne ſont pas ſi agréables, comme quand nous diſons *oiſillon* pour petit oiſeau, *carpillon* pour petite carpe, *cotillon* pour petite cotte, *moucheron* pour petite mouche, *laidron* pour petite laide, & *tendron* pour jeune fille, nous avons auſſi, ſuivant Henri Etienne, des diminutifs auſſi jolis que ceux des Italiens, tels que ceux en *et* & en *ette*. Il cite pour exemple ce couplet de Remi Belleau :

Le gentil roſſignolet
Doucelet,
Gaſouille deſſous l'ombrage
Mille fredons babillards,
Fretillards,
Au doux chant de ſon ramage.

Et cet autre du même Auteur :

Pendant que les arondelettes,
De leurs gorges mignardelettes
Rappellent le plus beau de l'an,
Et que pour leurs petits façonnent
Une couchette qu'ils maçonnent
De leur petit bec artiſan.

Il prétend que les diminutifs en *otte* ſont auſſi fort agréables, comme *tremblot-*

te, *pinçotte*, *buvotte*, *ſuçotte*, & *mignotte*. Ce dernier mot *mignotte*, vient de *mignon*, qui a une infinité de dérivés, tels que *mignoter*, *mignarder*, *mignard*, *mignardiſe*. On dit auſſi *joliette*, *menuette*, *doucette*, *tendrelette* & *ſadinette*, qui vient de l'ancien mot François *ſade*, qui veut dire agréable, dont il ne nous reſte plus que l'oppoſé *mauſſade*, peu agréable.

Henri Etienne prétend que la Langue Françoiſe eſt auſſi riche en expreſſions métaphoriques & en compoſées, que la Langue Italienne. Il en donne nombre de preuves que je crois inutile de rapporter.

Les Italiens ſe vantent que la multitude de leurs Dialectes enrichit leur Langue, parce qu'on tranſporte les expreſſions de l'un à l'autre. Nous avons en France autant de Dialectes qu'il y en a en Italie. Le langage Pariſien eſt le meilleur, quant à la diction, mais non quant à l'accent. D'ailleurs, on trouve des différences dans les expreſſions, même aſſez près de Paris, comme à Orléans, à Chartres, à Bourges & à Tours. Il n'eſt pas exactement vrai que tout le Royaume ait été partagé autrefois en Langue de Oui & Langue d'Oc. On n'a jamais dit généralement *Oc* au

delà de la Loire, & *Oui* en deçà ; mais les Gaſcons diſent *o*, ou *ob*, & les Picards *ouiche* ; les Flamands *ïo* ou *ïa*. Il y a des mots qui n'étoient autrefois particuliers qu'à de certaines Provinces, qui ſe ſont étendus dans d'autres, & d'autres qui ſont reſtés dans le lieu de leur origine. *Atre*, pour dire foyer, eſt une expreſſion Pariſienne, de même que *un landier*, pour dire un chenet. A Orléans on appelle, dit-il, une femme brune, une femme *brode*. *Caboche*, pour dire une tête, & *cabochard*, pour dire un homme têtu & opiniâtre, ſont des mots Picards. Dans cette même Province, on dit la *gargatte*, pour la gorge, *la panche* ou *panſe*, pour le ventre. En Gaſcogne, on appelle une cloche, un *ſin* ; ainſi le mot de *tocſin* vient de ce que l'on *toque* ou frappe la cloche. Autrefois les Pariſiens diſoient *clocher*, pour dire ſonner une cloche. On dit qu'un boiteux *cloche*, parce qu'il ſe penche en marchant de droite & de gauche, comme une cloche que l'on ſonne. Dans les Provinces méridionales de la France, on dit *de l'aigue*, pour de l'eau ; il n'en eſt venu juſqu'à nous que le mot d'*aiguiere*.

Nous avons bien des mots d'origine Latine : il eſt clair que l'ancien mot *moult*

vient du mot Latin *multùm*, beaucoup ; que *aube du jour* & *aube-épine* viennent du mot Latin *album*, *blanc* ; le mot François *gras* vient du Latin *craſſus*, *épais* ; *outre*, *outré*, *outrance*, du Latin *ultrà*, *par-delà*. On appeloit autrefois *outre preux*, les gens plus braves que tous les autres.

Nous avons auſſi des mots dérivés de l'ancienne Langue des Francs : le mot *franc* lui-même vouloit dire *libre* ; le mot *branc* vouloit dire un *glaive*, une *épée* ; de là vient qu'autrefois on appeloit une épée un *branc d'acier* ; le mot *braquemart* a la même origine. *Hoqueton* & *eſcarmouche* ſont encore d'anciens mots Germaniques, quoiqu'on ait prétendu leur donner une origine Grecque.

J'ai dit que dans ſa Préface, Henri Etienne avoit avancé que la Langue Italienne étoit plutôt la fille que la mere de la Langue Françoiſe ; il le prouve de nouveau en faiſant l'énumération d'un grand nombre de mots que le Cardinal Bembo, fameux Littérateur Italien, convient être d'origine Provençale & Françoiſe, & dont le Dante, Pétrarque & Bocace, ſe ſont ſervis. Je n'en citerai qu'un petit nombre. Il eſt queſtion dans tous nos vieux Romans, de *Deſtriers*, pour

ſignifier chevaux de bataille ; les Italiens en ont fait *deſtriero*. On appeloit *palefroi* un cheval de monture ; les Italiens en ont fait *palafreno*, d'où eſt venu le mot de *palefrenier*. On diſoit anciennement en France, *loſanger* pour tromper ; de là le mot Italien *luzingare*, *luſinghe*, *tromperie*. Dans notre ancienne Langue, on diſoit *écharnir*, pour *ſe moquer*, d'où vient *ſehernire* : *caroler* ſe diſoit pour *danſer* ; on dit quelquefois en Italien *carolare* : c'eſt la premiere origine du mot *carillon*, qui a ſignifié d'abord un *petit air*, & puis métaphoriquement *du tapage* ; de *gaber*, qui vouloit dire anciennement *ſe moquer*, les Italiens ont fait *gabbare* ; tout le monde connoît le proverbe *Paſſato il pericolo, gabbato il Santo* : » Le péril étant » paſſé, on ſe moque du Saint «. Il eſt inutile de pouſſer plus loin cette énumération. Suffit qu'aux terminaiſons près, il y a une multitude de mots Italiens que nous retrouvons dans nos anciens Romans François. Il eſt certain que nos Romanciers ne les ont pas pris des Poëtes Italiens, mais ceux-ci de nos Romanciers, car ces derniers ſont bien plus anciens que le Dante & Pétrarque.

Il faut cependant convenir que quel-

quefois les Italiens ont pris nos mots dans des ſens tout différens de ceux que nous leur donnons. Par exemple, on eſt fort étonné de voir le Poëte Dante, & à ſon imitation le Boyardo & l'Arioſte, appeler un *feu gaillard* un terrible incendie qui brûle toute une ville. Nous autres François ne trouvons rien de plaiſant à cela; &, à vrai dire, ce n'eſt pas que les Italiens s'en amuſent davantage; mais c'eſt qu'ils ont vu dans nos anciens Romans, qu'on appeloit un feu de joie très-brillant & très-bien allumé, *un beau feu, un feu gaillard*; & ils ont abuſé de cette épithete.

Quoique les Italiens prétendent avoir été nos maîtres dans l'Art militaire, & que nous ayons adopté quelques-uns de leurs termes de guerre, ils en ont auſſi pris de nous. Un chef de ſoldats s'appeloit en vieux François *un chevetain*; delà ils ont fait *capitano*, d'où nous eſt revenu enſuite le mot *capitaine*. Le mot *brigand* vient de certaines grandes épées que l'on appeloit *brigandines*, & dont les voleurs de grand chemin ſe ſervoient.

Entre les termes de fortification, il y en a qui ſont Italiens Franciſés, & d'autres François Italianiſés. *Baſtion*, *para-*

pet, *caſemate*, *contreſcarpe*, *foſſés*, *talus*, *fauſſe-braie*, *bataille*, *bataillon*, *boulevard*, viennent du François. Le mot *guérite* en vient auſſi : on diſoit autrefois *guarites* ; & on lit dans l'ancien Roman de Perceforet, *les guarites de la tour.*

Si les Italiens nous ſont anciennement redevables d'une grande quantité de mots, ils ont bien prétendu nous le rendre au ſeizieme ſiecle, puiſqu'ils introduiſirent en France l'uſage d'une quantité d'expreſſions tirées de leur Langue. Ce furent les Artiſtes Italiens que François I attira en France, & les gens de cette nation qui y ſuivirent Catherine de Médicis, qui voulurent rendre communes les expreſſions & les tournures de phraſes de leur pays.

Les bons François & les gens de Lettres s'indignerent de cette innovation. Henri Etienne fut un de ceux qui s'en plaignit le plus amérement; & c'eſt ce qui lui donna occaſion de compoſer les deux Dialogues qui forment le ſecond Ouvrage de cet Auteur, dont je vais parler : en voici le titre tout au long.

» Deux Dialogues du nouveau langage » François Italianiſé, & autrement dé- » guiſé, principalement entre les Courti-

» ſans de ce temps : de pluſieurs nou-
» veautés qui ont accompagné cette nou-
» veauté de langage : de quelques Cour-
» tiſaniſmes modernes, & de quelques
» ſingularités Courtiſaneſques «. Je poſ-
ſede une édition de cet Ouvrage, *in*-16, Anvers, 1579.

Après pluſieurs petites pieces de vers, dans leſquelles l'Auteur ſe moque des Courtiſans qui affectoient le langage Italianiſé, commence le Dialogue, dont les Interlocuteurs ſont *Celtophile*, ou l'amateur de l'ancienne Langue Celtique ou Gauloiſe, *Philauſone*, ou le partiſan de la Langue Italienne, & *Philaletes*, ou le conciliateur, & l'ami de la vérité. L'on ſent bien que c'eſt *Philauſone* qui ſe ſert toujours des expreſſions Italiennes qui s'étoient gliſſées dans le François du temps de Charles IX : auſſi, dès ſon début, dit-il à M. Celtophile de *piller*, c'eſt-à-dire, prendre patience ; il l'aſſure qu'il eſt un homme de *garbe*, c'eſt-à-dire, homme de mérite. Je ne ſuivrai point ces MM. dans les reproches qu'ils ſe font l'un & l'autre, d'être inintelligibles : ils ont ſouvent tous deux raiſon ; car l'un parle un langage beaucoup trop vieux, & l'autre place à tous propos des mots qui ne ſont pas Fran-

çois. On trouve dans ces converſations quelques étymologies aſſez curieuſes : par exemple, le mot *rouſſin* vient de *roſſe*, & *roſſ* dans l'ancien Allemand veut dire un *cheval.*

On y trouve quelques contes & plaiſanteries aſſez ſingulieres : par exemple, l'on ſait qu'il étoit fort d'uſage en Italie au ſeizieme ſiecle de faire aſſaſſiner ceux dont on étoit jaloux ou mécontent : on chargeoit de cette commiſſion des gens qui s'en acquittoient fort exactement, & qui, de peur de manquer leur coup, en aſſaſſinoient plutôt deux qu'un : quelquefois ils faiſoient des quiproquo, & tuoient l'un pour l'autre. Dans ce cas, ils en étoient quittes pour faire des excuſes à celui qu'ils avoient bleſſé à mort par mégarde, & ils lui adreſſoient ce compliment : *La Signoria voſtra mi pardonera, queſto e un fallo* : » Que votre Seigneurie me pardonne, je » me ſuis trompé «. Il y en avoit même d'aſſez polis pour dire à ceux qu'ils tuoient, les connoiſſant bien : *Con la licenza della Signoria voſtra* : » Avec votre permiſſion, » Monſieur, que je vous aſſaſſine «. Il y en a eu auſſi qui, après avoir donné aux gens qu'ils aſſaſſinoient un grand coup par-derriere, s'écrioient, comme s'ils s'étoient

battus en braves gens, *vittoria, vittoria.*

Le mot ſupercherie nous eſt venu de l'Italien, & nous eſt reſté; Henri Etienne obſerve qu'il vient de *ſoverchio* ou *ſuperchio*, qui veut dire ſuperflu, parce que les Italiens ont toujours de la fourberie de reſte pour tromper.

Il s'arrête aſſez long-temps ſur le nom de Courtiſanne, qui a été donné aux Demoiſelles d'Italie, qui trafiquent de leurs attraits. Il dit que c'eſt un nom honorable dans cet Etat, & qu'il ne convient pas à toutes de ſe l'attribuer : on ſe ſert, dit-il, pour les filles du commun, d'un mot tiré du François; & au contraire, nous avons adopté le mot Italien pour nos Demoiſelles magnifiquement entretenues & du bon ton.

Nous avons pris de l'Italien le mot *poltron*, mais nous leur avons abandonné le mot *forfanter*, en ne conſervant que celui *forfanterie*.

Le mot *cocu* eſt originaire François; on ſait qu'il vient de *coucou* : mais nous ſommes redevables aux Italiens de ces belles expreſſions, *planter des cornes*, *porter des cornes*. *Caprice* nous vient auſſi du mot Italien *capriccio*, & originairement de *capra*, *chevre*. On ſait que ces

bêtes ſont très-vives & très-ſautillantes ; de même ceux ou celles qui ont des caprices, ont des idées & des fantaiſies ſans ſuite & ſans raiſon ; & on peut dire que leur eſprit ſautille comme les chevres.

Suivant Henri Etienne, ce ſont les Italiens qui nous ont appris à prononcer le mot *François*, comme s'il étoit écrit *Francès* ; mais, ſelon lui, il faudroit prononcer *Francouas*. Un vieux Profeſſeur du ſeizieme ſiecle diſoit à un jeune Courtiſan : » Monſieur, Monſieur *Francès* » n'eſt pas *François* «.

Nous avons adopté le mot *caſanier*, & il eſt clair qu'il vient du mot Italien *caſa*, *maiſon*, & du proverbe qui dit que pour être bien il faut être dans ſa maiſon.

En parlant des mots & des phraſes, Henri Etienne rappelle une quantité de modes & de parures qui s'étoient introduites en France de ſon temps, & qui nous venoient d'Italie, auſſi bien que les termes dont on ſe ſervoit pour les exprimer. Il paroît que les *manchons* étoient déjà connus au moins pour les Dames ; mais du temps de François I ils ne portoient pas ce nom, ils s'appeloient des *contenances* ; enſuite on les a nommés des

bonnes graces, & enfin des *manchons*, du mot Italien *mancia*. Ce n'eſt que ſous ce dernier nom que les hommes ont commencé à en porter. Henri Etienne fait là-deſſus des plaiſanteries, en diſant que la contenance étoit autrefois en regne à la Cour, qu'enſuite on y a connu la bonne grace, & que tout cela a changé.

Eventail vient auſſi de l'Italien *ventaglio*; on les appeloit quelquefois *moſcaderes* ou *chaſſe-mouches*, du mot Eſpagnol *moſcadero*.

La mode des petits chiens eſt auſſi venue d'Italie. Autrefois nos Dames portoient des éperviers ou petits oiſeaux de proie ſur le poing. Il n'y a pas juſqu'aux mots généraux de *gentilleſſe* & de *galanterie*, qui viennent d'Italie; à plus forte raiſon, les mots propres aux ſpectacles & aux divertiſſemens, comme *bal*, *ballet*, *baladin*. Henri Etienne dit que nous nous ſommes ſi bien accoutumés à voir les Arlequins d'Italie habillés de toutes couleurs, que nos Courtiſans & nos gens du bon air ſe ſont vêtus de même. Enfin, le mot même de *Courtiſan* nous eſt venu d'Italie, auſſi bien que celui de *Cour*, dans le ſens dans lequel on l'entend à préſent : car il n'eſt pas le

même quand on dit Cour de Parlement, ou Cour des Aides : ce mot, entendu ainſi, vient du Latin *curia*; mais la *Cour du Roi* vient du mot Italien *corte*, qui ſignifie l'eſpace qui eſt entre la porte & le Palais; & les Courtiſans ont été ainſi nommés, parce qu'ils ſe tenoient ſouvent dans cette Cour, pour attendre qu'il leur fût permis d'entrer dans les appartemens du Roi.

Enfin, les termes brillans & magnifiques de *Sa Sainteté*, *Sa Majeſté*, *Son Alteſſe*, *Son Excellence*, *Sa Seigneurie*, viennent de l'Italien, & ſur-tout l'uſage de les employer à la troiſieme perſonne.

Le ſecond Dialogue du François Italianiſé contient encore quelques traits aſſez remarquables. J'y ai trouvé, entre autres, la traduction d'une Epigramme Grecque, qui m'a paru aſſez ingénieuſe (1) : elle eſt adreſſée à un homme qui aimoit une femme laide; on lui fait compliment ſur ſon choix.

Etre amoureux d'une jeune Beauté,
Du commun des mortels c'eſt le ſort ordinaire;
Hélas! ſouvent on en eſt maltraité,
Et l'on craint des rivaux empreſſés à lui plaire.

(1) J'ai cru devoir changer quelques vers à l'ancienne Traduction.

Mais

Mais quand l'amour nous rend heureuſement épris
D'une vieille & laide perſonne,
Il nous aveugle ſur le prix
Des fleurs dont elle nous couronne;
Dans ſes bras décharnés en paix nous jouiſſons
De la plus brillante chimere;
C'eſt Cybelle que nous aimons,
Et nous croyons aimer la Reine de Cythere.

A cette occaſion, Henri Etienne rapporte la coutume qui, ſuivant Hérodote, étoit pratiquée à Babylone. On y tenoit tous les ans une foire de filles à marier. On propoſoit d'abord les plus belles & les plus jolies, & ceux qui vouloient les épouſer en offroient un prix plus ou moins conſidérable. On les adjugeoit au plus offrant & dernier enchériſſeur. L'argent qui provenoit de cette premiere vente n'étoit point laiſſé à leurs familles, mais il ſervoit à marier des laides, auxquelles on accordoit les dots à proportion de leur laideur. La plus diſgraciée étoit celle qui apportoit le plus d'argent à ſon mari.

Henri Etienne s'amuſe long-temps ſur l'uſage où l'on a été dans toutes les Nations de ſe baiſer, & ſur les termes dont on s'eſt ſervi pour déſigner cette agréable cérémonie. Sur la fin du ſeizieme ſiecle on appeloit *ſaluer une Dame à la Fran-*

çoiſe, la baiſer. L'uſage & le terme ont encore duré aſſez long-temps pendant le dix-ſeptieme ſiecle. Une anecdote que je trouve ici à l'occaſion de l'uſage où étoient les Romains de baiſer les mains, la tête, & la poitrine de leurs protecteurs, c'eſt que les conjurés, qui aſſaſſinerent Céſar en plein Sénat, commencerent par lui rendre cette eſpece d'hommage. *Popilius Lena*, l'un d'eux, l'entretint aſſez long-temps pour lui demander une grace, qu'il obtint ſans doute, car il lui baiſa enſuite avec reſpect la main droite. *Tullius Cimber* s'approcha de lui, & lui baiſant la tête & la poitrine, donna le ſignal aux aſſaſſins, qui le percerent. Cette circonſtance me déplaît d'autant plus, qu'elle donne un air de lâcheté & de trahiſon à la conduite de Brutus, de Caſſius, & de leurs complices, que j'aimois à regarder comme des Républicains décidés avec hardieſſe & une ſorte de nobleſſe à venger la liberté de leur patrie, en verſant le ſang du Tyran. Henri Etienne leur applique très à propos le proverbe Italien, qui dit : *Chi mi fà più carezze che non ſole, o m'a ingannato, o ingannar me vole* : » Qui me fait plus » de careſſes qu'à l'ordinaire, m'a trompé » ou veut me tromper «.

Continuant de parler des uſages obſervés par les différens peuples, concernant les baiſers, il dit, d'après Hérodote, que les anciens Perſes étoient dans l'uſage de ſe baiſer quand ils ſe rencontroient & s'abordoient; que ceux qui étoient de rang égal ſe baiſoient à la bouche, mais que l'inférieur ne baiſoit ſon ſupérieur qu'à la joue.

En parlant des baiſers que les maris peuvent donner à leurs femmes en public, il conte l'Hiſtoire d'un mari qui étoit ſi petit, & qui avoit épouſé une femme ſi grande, qu'il falloit qu'il montât ſur un tabouret pour la baiſer au viſage. C'eſt cette femme qui, quand ſon mari ſe fâchoit, le regardoit du haut de ſa grandeur, & diſoit: *Qui eſt ce qui gronde là bas?*

Dans la ſuite du Dialogue on en revient au mérite des Langues. Henri Etienne ne veut pas, dit-il, décider comme un certain perſonnage, qui, entendant diſputer ſur cette matiere, s'écria: *Pour moi, Meſſieurs, celle que je préfere à toutes les autres, c'eſt la langue de bœuf fourrée.* Sans être ſi bête, ou, ſi l'on veut, ſi plaiſant, Henri Etienne ſoutient toujours que la Langue Françoiſe eſt bien ſupérieure à

la Langue Italienne ; il en multiplie les preuves.

Nous diſons *ouïr, entendre la Meſſe* ; & les Italiens diſent, ſelon Henri Etienne, *voir la Meſſe* : quand ils veulent dire *entendre*, ils ſe ſervent du mot *ſentir*, qui peut faire dans notre Langue une équivoque très-ridicule. Un de ces Courtiſans François, qui italianiſoit ſon langage, aſſiſtant à un concert, demanda à un autre s'il *ſentoit bien* (entendoit bien) *cette muſique. Oui*, lui répondit-il, *elle ſent très-mauvais* ; c'eſt qu'effectivement il y avoit des Muſiciens très-mal-propres, & une Cantatrice dont les ports de voix & les cadences étoient quelquefois de très-mauvaiſe odeur.

Les Italiens, au lieu de dire *il a le diable au corps*, diſent *il a le diable au dos*.

C'eſt d'Italie que nous eſt venu l'uſage d'appeler un bon homme & un honnête homme, un *brave homme*, parce que les Italiens attachent au mot de *brave* une ſignification aſſez différente de la nôtre, comme à celui de *verta* qu'ils confondent avec *talent* ; ce qui faiſoit dire à un plaiſant, que *les vertueuſes d'Italie étoient des filles d'Opéra*, & *les braves Italiens des Moines.*

Les bonnes femmes en France disent aux gens qu'elles n'entendent pas : *Parlez chrétien, si vous voulez qu'on vous entende.* L'origine de cette expression populaire remonte jusqu'aux Croisades, temps où les Chrétiens n'entendoient pas les Sarasins; mais ils s'entendoient tous entre eux, de quelque Nation qu'ils fussent; & c'est encore un problême à résoudre, que de savoir comment cela se faisoit.

Dès le temps d'Henri Etienne, les Parisiens avoient un accent quelquefois assez désagréable & tenant un peu du Normand: au lieu de dire *ainsi*, ils disoient *ainsin*, & prononçoient *trois*, *mois*, *pois*, comme s'il y avoit *trouas*, *mouas*, *pouas*.

Enfin l'on trouve dans le Livre que je viens d'extraire, l'origine du mot *coquin*; qui vient du mot Latin *coquina*, cuisine: ainsi, appeler une homme coquin, c'est l'appeler marmiton.

Traité de la conformité du langage François avec le Grec.

Un troisieme Ouvrage d'Henri Etienne, est son *Traité de la conformité du langage François avec le Grec.* Il tient autant à l'Histoire de notre Langue qu'à la Grammaire, puisque l'Auteur prétend faire remonter l'origine du langage dont nous nous servons jusqu'à celui des Grecs. Un pareil système ne pouvoit se soutenir qu'à

l'aide d'une immenſe érudition ; auſſi Henri Etienne en avoit-il beaucoup : mais je n'ai garde de le ſuivre dans tous les détails dans leſquels il entre pour établir ſon opinion ; il faudroit, pour les faire entendre, débiter & expliquer plus de Grec que je ne veux en apprendre à mes Lecteurs, & peut-être plus que je n'en ſais moi-même ; ainſi je me contenterai de citer quelques étymologies remarquables entre celles rapportées en grand nombre dans la troiſieme Partie de l'Ouvrage dont je viens de donner le titre, & qui a été imprimé en 1566; & dans celui de *Léon Tripault*, qui a prétendu établir le même ſyſtême, en publiant en 1580 un autre Livre ſous le titre *de Celthelleniſme, ou étymologie des mots François tirés du Grec, pour preuve de la deſcente de notre Langue.* Dans le dix-ſeptieme ſiecle il a paru un bien meilleur Ouvrage ſur cette matiere ; ce ſont les *Racines Grecques*, par MM. de Port-Royal : mais je n'oſe en préſenter que quelque échantillon aux Dames & aux gens du monde, à qui ces Mélanges ſont deſtinés ; du moins trouveront-ils, dans le peu que je vais dire, l'avantage de connoître la vraie ſignification de quelques mots qu'on entend prononcer tous les

Celthelleniſme, ou étymologie des mots François tirés du Grec.

jours, mais qu'on n'applique pas toujours comme il faut, faute de ſavoir ou de conſidérer leur origine.

Tout le monde ſait que le mot *Anatomie* vient du Grec ; mais il ne faut pas croire qu'il ſignifie l'art de connoître le corps humain ; le mot Grec ne veut dire qu'*inciſion* & *diſſection*. Effectivement les Chirurgiens ſont obligés de couper & de diſſéquer les cadavres, pour en connoître toutes les parties.

Antipathie vient de deux mots Grecs qui indiquent oppoſition de caractere, d'humeur & de goût.

Le mot *apoplexie* vient du verbe frapper ; auſſi eſt-elle un coup porté, un ébranlement fait, une ſecouſſe donnée au corps humain. L'apoplexie finit ordinairement par la *paralyſie*, terme auſſi compoſé de deux mots Grecs qui indiquent une privation de ſentiment, au moins dans une partie du corps.

Apozeme ne veut dire autre choſe que *décoction* : ainſi on peut donner ce nom à toutes ſortes de remedes & de médecines liquides & chaudes. Le mot *ptiſane* au contraire, dont on a fait une dénomination générale, étoit une boiſſon curative particuliere, dont on trouve la compo-

ſition dans les Livres des anciens Médecins Grecs : le fonds étoit de l'orge mondé ; le mot Grec dit proprement *pilé*.

Les mots François *Apothicaire* & *apothicairerie* viennent d'un mot Grec, qui veut dire *boëte* ou *boutique*, & qui pourroit s'appliquer à toutes ſortes de marchandiſes & de marchands, indépendamment de ceux des drogues médicinales.

Architecte, en Grec veut dire *Charpentier*, *Maçon*, mais on a laiſſé ces derniers mots, d'origine Françoiſe, aux ſimples Ouvriers ; & ceux qui dreſſent les plans & en dirigent l'exécution, ſe ſont attribués, par honneur, le mot tiré du Grec. Dans le ſeizieme ſiecle, on donnoit ſouvent métaphoriquement le titre d'Architecte à tous ceux qui dreſſoient des plans, faiſoient des projets, & dirigoient de grandes opérations en tout genre, & l'on diſoit communément que Dieu étoit l'Architecte de l'Univers.

Arrhes vient d'un mot qui veut dire *promeſſe, gage* : ainſi, quand on dit donner des arrhes au coche, on parle Grec.

Harmonie vient du Grec *armonia*, *accord*. C'eſt un terme de muſique. Un ſeul ſon ne peut former une harmonie, il faut qu'il y en ait pluſieurs pour la compoſer : au contraire, la *mélodie*, au-

tre terme de muſique qui vient auſſi du Grec, & qui veut dire chant doux & mielleux, peut exiſter avec un ſeul ſon.

Suivant Léon Trippault, le nom de *Badauts*, ſobriquet que l'on donne aux gens de Paris, vient du mot Grec *batanos*, qui veut dire un ſot inſupportable.

Le mot *belître*, qui eſt une injure en François, vient du Grec, & veut dire proprement *un miſérable.*

Beurre, en Latin *butirum*, vient du Grec *butiros*, qui veut dire *lait de vache épaiſſi*: ainſi, le beurre qui n'eſt pas fait avec du lait de vache, n'eſt pas vraiment du beurre. Ce ſont les Grecs qui ont appris aux Romains à faire du beurre & du fromage; auſſi Pline le Naturaliſte appelle-t-il ces denrées *barbares*, & dit-il que ce n'eſt que fort tard qu'on les a connues à Rome.

Tout le monde ſait que *bible* vient du Grec *biblos*, & veut dire ſimplement un Livre, ou même proprement un Volume; une *Bibliotheque* eſt un dépôt de ces Bibles, Livres ou Volumes.

On ſera plus étonné d'apprendre que *bal* & *ballet* viennent d'un mot Grec, qui ſignifie *danſer.*

Cabaret eſt un mot Grec, auſſi bien que *pinte* & *chopine.*

Oſerons-nous dire que, ſuivant Trippault, un petit mot dont on permet aux enfans de ſe ſervir pour exprimer leurs beſoins, *caca*, vient du Grec, & qu'il ſignifie la même choſe dans cette Langue qu'en François? De même, *papa* veut dire pere en Grec; c'eſt dans ce ſens qu'on en a fait le mot Pape. *Maman* a la même origine; ainſi les premiers mots que nos enfans prononcent ſont des mots Grecs.

Catarre veut dire *chute d'humeurs de la tête;* auſſi tout rhume eſt-il *catarre.*

Le nom de *Catherine* veut dire en Grec, *pure* & *honnête;* les dérivés de ce nom de Baptême n'ont pas toujours un ſens auſſi honorable.

Charivari eſt un mot Grec, qui veut dire *mal à la tête;* effectivement c'eſt ce qu'il produit.

Il y a des gens qui ont prétendu trouver une étymologie Grecque aux mots *cotte* & *cotillon.*

Le petit terme de *chipoter* vient du Grec, & veut dire dans cette Langue ſavante, comme dans le François, *tracaſſer, s'occuper de minuties*; au pied de

la lettre, dire toucher du bout des levres.

Tout le monde ſait que *clyſtere* eſt littéralement traduit du Grec en François par le mot *lavement.*

Le mot Grec dont vient *ironie*, veut dire *diſſimulation*, *feinte*; auſſi emploie-t-on cette figure pour ſe moquer des gens.

Le terme d'*empyrique* veut dire *eſpérance*; auſſi les Médecins empyriques n'ont-ils aucuns principes, mais ils ſe fondent ſeulement ſur les bons effets qu'ils diſent avoir vu produire aux remedes dont ils ſe ſervent.

Ecran, mot Grec, qui veut dire *ombre.*

Eſclave veut dire en Grec *priſonnier*, parce que les premiers eſclaves ont été des priſonniers de guerre, que l'on renfermoit pour s'aſſurer d'eux.

Excrement, & un autre mot encore plus mal-propre, viennent du Grec; le premier veut dire *ſecrétion.*

Cagot vient d'un mot Grec qui reſſemble au François, tant pour la conſonnance que pour la ſignification. *Fallot* eſt dans le même cas, auſſi bien que *phiole.*

Fanfreluche eſt un mot qui ne paroît pas digne d'une ſi belle origine; auſſi

ſignifie-t-il en Grec ces bulles d'eau qui s'évanouiſſent en moins de rien.

On en peut dire autant de *fariboles.*

Fantaiſie, *fantaſtique*, & *fantôme*, ont auſſi une origine Grecque.

Le mot *fenêtre* ſe trouve dans Homere, ſignifiant, comme dans notre Langue, *une ouverture qui éclaire une maiſon.*

Non ſeulement le mot *galop*, galop de cheval, vient du Grec, mais le mot *galoche* en vient auſſi. On ſait que les galoches ſont des eſpeces de ſandales ou de ſouliers faits pour marcher à pied, par conſéquent ils ne ſont à préſent à l'uſage que des gens peu fortunés. Le mot Grec eſt *callopodion.*

La greffe des arbres, au moyen de laquelle on rend les fruits plus abondans & meilleurs, vient d'un mot Grec. Henri Etienne prétend que le mot Greffe & Greffiers des Tribunaux, viennent de ce que ceux qui exerçent ces places les rendent auſſi fructueuſes pour eux, que la greffe l'eſt pour les Jardiniers.

Le mot *omelette* vient de deux mots Grecs, qui veulent dirent *œufs brouillés.*

Hypocriſie veut dire *feinte*, *diſſimulation*; par conſéquent tout homme faux eſt hypocrite, ſans jouer le dévot.

Hydropiſie, eau dans la peau

Lanterne, mot dérivé du Grec.

Larigot, boire à *tire-larigot*, vient du mot Grec *laryx*, qui veut dire *gozier*; auſſi ſignifie-t-il *boire à plein gozier.*

Le nom de l'oiſeau *loriot* eſt Grec. Les Anciens étoient perſuadés que cet oiſeau guériſſoit de la jauniſſe, en regardant fixement ceux qui en étoient attaqués, & que la maladie paſſoit de l'homme à l'oiſeau: auſſi ce pauvre animal, ſelon eux, faiſoit-il ce qu'il pouvoit pour ne pas regarder les hommes malades.

Maquignon vient d'un mot Grec, qui veut dire un *fripon.*

La *migraine* eſt une maladie qui s'appelle ainſi, parce qu'elle occupe la moitié de la tête. *Hemicranos, moitié de tête.*

On appelle quelquefois les chats *mitons, mitauts*, ou *mitaines*; cela vient de deux mots Grecs, qui veulent dire *tue-rats.* Il y a des eſpeces de gants qu'on a appelés *mitaines*, parce qu'ils étoient fourrés de peau de char.

Niais vient d'un mot Grec, qui veut dire *jeune oiſeau nouvellement ſorti du nid.*

Le nom de *Nicaiſe* & celui de *Nicolas*, qui ſont à préſent des noms de Baptême qui ne paſſent pas pour fort nobles, ſi-

gnifient pourtant en Grec, l'un *Victoire*, l'autre *Vainqueur du Peuple.*

Obole étoit une petite monnoie Grecque, dont on a donné le nom en France à une piece qui ne valoit que la moitié d'un denier tournois.

Oignon vient d'un mot Grec, qui ſignifie *faire mal aux yeux*, parce que l'eſpece de bulbe que nous appelons *oignon*, eſt âpre au goût, & fait pleurer ceux qui en mangent.

Le mot François de *pantoufle* vient de deux mots Grecs, dont l'un veut dire *tout*, & l'autre *je preſſe*, *j'appuie*, parce que le pied de ceux qui ſont ainſi chauſſés, appuie dans ſa totalité; au lieu qu'il y a des talons aux ſouliers, & même aux ſandales, qui font que le pied ne porte pas également par-tout.

Le nom de *Philippe* veut dire en Grec *amateur de chevaux.*

Celui de *police* vient de *polis*, *ville*; *politique* a la même étymologie.

Le mot de *rhume* & celui de *pituite* indiquent des humeurs formées dans le cerveau, & qui coulent par le nez, ou tombent dans la gorge ou ſur la poitrine, par le moyen du catarre. Tous ces mots-là ſont Grecs.

Rhéteur eſt un terme Grec, qui ſignifioit autrefois un homme capable de conſeiller le Peuple, & de gouverner la République. Depuis, il a indiqué un homme éloquent : enfin, aujourd'hui il ne s'applique qu'aux Profeſſeurs de Rhéthorique.

Tapinois, *tricher*, *tympaniſer*, tous mots qui ne paroiſſent pas aujourd'hui bien nobles, & qui ſont cependant d'origine Grecque.

Je n'extrairai pas davantage des étymologies Grecques d'Henri Etienne & de Léon Trippault. Mais avant que de parler des Hiſtoriens de notre Langue, je dois rappeler un Ouvrage ſur lequel je me ſuis déjà arrêté pendant quelques momens en traitant des Poéſies du ſeizieme Siecle, parce que l'Auteur étoit Poëte, quoique le Livre dont il s'agit ſoit en proſe. Il eſt intitulé : *Défenſe & Illuſtration de la Langue Françoiſe*, & l'Auteur eſt Joachim du Bellay. Il eſt imprimé dès 1549. Il fut critiqué en 1551 par Charles Fontaine, dont j'ai auſſi parlé parmi les Poëtes du ſeizieme ſiecle. Il y a d'excellentes choſes dans les deux Ouvrages pour & contre ; le dernier eſt

Joachim du Bellay.

Charles Fontaine.

intitulé *Quintil Cenſeur ;* mais ſuivant l'uſage des Auteurs de ce temps-là, il n'y a ni ordre, ni méthode. Je n'en dirai pas davantage ſur ces deux Ouvrages ; paſſons aux deux meilleurs Auteurs qui aient traité de l'origine & de l'Hiſtoire de notre Lan-
Fauchet gue : ce ſont Fauchet & Paſquier. Le premier publia pour la premiere fois, en 1581, ſon Traité *de l'Origine de la Langue & de la Poéſie Françoiſe*, qu'il a enſuite refondu dans ſon grand Ouvrage des *Antiquités Gauloiſes*. On connoît, en général, le mérite de ces Antiquités. J'aurai occaſion d'en parler encore dans un de mes Volumes ſuivans ; mais en attendant, je vais faire une ample moiſſon de Remarques curieuſes & intéreſſantes dans la partie de ce Livre, qui regarde l'Hiſtoire de notre Langue & de notre Poéſie.

Fauchet commence par examiner s'il eſt vrai que l'Hébreu ait été la premiere Langue de l'Univers ; il penſe que c'eſt une queſtion aſſez inutile à approfondir : mais quant aux caracteres avec leſquels nous écrivons, il eſt de l'opinion générale qu'ils ont été portés de Phénicie en Grece par Cadmus, & ont paſſé de Grece

Grece en Italie ſous le regne d'Evander, Roi de ce pays.

Xenophon nous apprend que ces anciens caracteres Phéniciens reſſembloient à ceux des Galates; ces Galates ont été les ancêtres des Gaulois. Ils doivent avoir tranſporté leur écriture dans tous les pays qu'ils ont traverſés & peuplés, depuis l'Aſie juſques au centre de l'Europe: ainſi, les Celtes, les Germains & les Gaulois ont dû ſe ſervir également de ces caracteres, en les altérant peut-être un peu, ſuivant les pays & les temps; mais la Langue parlée des Celtes & des Grecs en a dû différer, & en a différé effectivement beaucoup.

Il eſt certain qu'avant l'invaſion des Romains, les Gaulois avoient une Langue particuliere, qui étoit même aſſez douce & aſſez agréable, mais qui a été fort altérée alors. On prétend, avec raiſon, que l'on en doit rechercher les traces dans les pays où les Romains n'ont pas pénétré, tels que le fond du pays des Friſons, les montagnes de Suiſſe, & l'Armorique ou petite Bretagne. On connoît encore quelques mots que l'on prétend être anciennement Gaulois ou Celtiques, & qui ſont en uſage dans le

Bas-Breton : l'on appelle encore dans ce pays un cheval, *mark* ; un poiſſon quelconque, *ek* ; & la terre, *dur.*

Quand les Francs entrerent dans la Gaule, les peuples parloient déjà un langage mêlé du Latin & du Gaulois ; mais il s'en falloit bien que ce fût de bon Latin, puiſque les Gaulois d'alors avoient des maîtres pour apprendre le Latin, comme on en a aujourd'hui : les nouveaux Conquérans ajouterent encore quelques mots barbares à ce mélange, & la Langue devint plus ou moins compoſée de Tudeſque ou Germanique, dans les Provinces où les Francs furent plus les maîtres : c'eſt ainſi que ſe forma ce qu'on appelle la Langue *Thyoiſe.* Il y avoit dans le langage des Provinces plus ſeptentrionales, bien plus de Tudeſque que de Gaulois & de Latin ; au contraire, dans les Provinces méridionales, on parla la Langue *Romance* ou Romaine, dans laquelle il entroit beaucoup plus de Latin. Bientôt on diſtingua le *vrai Roman*, du *ruſtique Roman* ; ce dernier étoit une eſpece de Patois qui varioit ſuivant les provinces : c'eſt de là d'où ſont venus les langages Picard, Vallon, Normand, Bourguignon, Gaſcon, Languedocien, Proven-

çal, Catalan, qui forment les différens idiomes de la France. De même la Langue Gothique, & celle des Lombards, ſe ſont perdues en Italie ; il n'en reſte que quelques expreſſions, qui alterent plus ou moins, ſuivant les Provinces, la Langue Italienne, dont le fond eſt dérivé du Latin.

Fauchet conſacre un Chapitre tout entier à prouver que la Langue Françoiſe étoit beaucoup plus étendue autrefois qu'aujourd'hui, & cela eſt vrai ; car non ſeulement on la parloit dans toute la France, mais auſſi en Angleterre, où elle avoit été portée par Guillaume le Conquérant, Duc de Normandie. Ce François, déjà un peu corrompu par le Normand, le fut encore en Angleterre par le Saxon ; mais il a été très-long-temps reconnoiſſable pour les François.

Les principaux Chefs des Croiſés étant François, notre Langue fut portée dans la Terre-Sainte & dans l'Aſie ; elle y a été long-temps dominante, & enſuite très-connue, ou du moins uſitée pour le commerce ; elle ſe parloit encore dans le Levant, du temps de Fauchet, & quoiqu'un peu corrompue par l'Italien, on l'appeloit

encore Langue Francque, & tous les Etrangers Francs.

Les Gentilshommes Normands, qui, au douzieme ſiecle, ſoumirent les Royaumes de Naples & de Sicile, y porterent la Langue uſitée alors dans la Normandie; & c'eſt d'elle que ſont venus le Napolitain & le Sicilien, que l'on parle encore aujourd'hui, quoiqu'ils reſſemblent plus à préſent à l'Italien qu'au François, parce que l'on y a introduit du moins les terminaiſons & la conſtruction des phraſes Italiennes. Avant la conquête de la Calabre & de la Sicile par les Princes Normands, on y parloit Grec. Cette Langue avoit été en uſage dans ces pays-là, ſous la domination des Romains; car il eſt conſtant que du temps de Cicéron, de Tibere, de Néron & de Pline, on ne parloit point d'autre Langue à Naples.

La Poéſie Grecque étoit meſurée & cadencée. Mais de ce que les Grecs ſe ſervoient du mot de *rythme*, & que leur Poéſie s'appeloit *rythmique*, il ne faut point en conclure qu'on doive attacher à ce terme la même idée que nous attachons à celui de *rime*. Il indique chez nous un retour régulier de conſonnances; mais le rythme des Grecs n'étoit qu'une variété

de tons. La Poéſie des Latins eſt aſſujettie au *mêtre*, c'eſt-à-dire, à la meſure du vers ; mais ce n'eſt que dans les temps barbares que l'on a commencé à faire des vers Latins rimés, ou plutôt de la Proſe Latine rimée. On a appelé les vers de cette eſpece, *Léonins*, du nom d'un Pape Léon, qui occupoit le trône pontifical ſous le regne de Charlemagne ; & ce mauvais genre de Poéſie rimée a été adopté par les François, d'autant plus volontiers que nos aïeux croyoient qu'il les diſpenſoit d'obſerver la meſure, & la quantité des ſyllabes employées dans le vers. Les François ont fait paſſer cet uſage dans toutes les Provinces barbares, ſur leſquelles l'Empire de Charlemagne s'eſt étendu. Cependant, au bout de quelque temps, on en eſt venu à donner, indépendamment de la rime, des meſures régulieres aux vers.

Dans le Chapitre VIII, Fauchet donne l'Hiſtoire abrégée des Trouveres, Chanteres, Jongleurs & Meneſtrels, qui ont été les conſervateurs de la Poéſie Françoiſe, depuis les neuvieme & dixieme ſiecles juſqu'au commencement du ſeizieme : car Fauchet dit avoir encore vu un de ces Meneſtrels, que l'on appeloit

Martin Baraton. J'ai déjà parlé de ces gens-là dans quelques-uns de mes précédens Volumes ; cependant je me crois obligé de jeter un coup d'œil ſur la Notice que nous donne Fauchet de cent vingt-ſept Poëtes François, qui ont vécu pendant le cours du tréizieme ſiecle. Cette Notice remplit toute la ſeconde Partie du Traité intitulé : *De l'origine de la Langue & de la Poéſie Françoiſe.*

On peut ſe reſſouvenir de ce que j'ai déjà dit du Roman du *Brut*, dont l'Auteur s'appeloit Maître Euſtache ; de celui d'Alexandre, qui fut compoſé en vers par Lambert le Court & Alexandre de Paris, & des deux continuations de ce Roman, l'une intitulée *Le Teſtament*, l'autre, *La Vengeance d'Alexandre*, par Pierre de Saint-Cloud & Jean le Nivelois. J'ai dit quelque choſe de la Satire intitulée *La Bible Guyot*, écrite par Guyot de Provins ; & d'une autre Satire qui ſe trouve ordinairement à la fin de la Bible Guyot, & qui eſt intitulée : *L'Eſtoire de Monſeigneur Thibaut de Mailly*, Chevalier, qui vivoit l'an 1200. J'ai eu occaſion, dans un Volume de la Bibliotheque des Romans, de faire un extrait aſſez agréable de l'aventure du Meneſtrel

Blondiau, ou Blondel de Neſles avec le Roi d'Angleterre Richard Cœur de Lion. J'ai dit un mot de Raoul de Houdan, Auteur du *Tournoi de l'Ante-Chriſt*; de Chrétien de Troies, qui a compoſé en vers les Romans du *Saint Gréal* & de *Perceval*; de Geoffroy de Ligny, Auteur de celui de *Lancelot* & de *Hebers*, qui a compoſé, toujours en vers, celui des *ſept Sages de Rome.*

Fauchet nous parle encore de Huon de Villeneuve, Auteur des Romans en vers de *Renaud de Montauban*, & de *Syperis de Vineveaulx*, dont j'ai publié les extraits.

Le quinzieme des Auteurs qu'il cite eſt le fameux Thibaut, Rói de Navarre. Je me ſuis aſſez étendu au ſujet de ce Prince Poëte dans un Volume de la Bibliotheque des Romans (celui de Décembre 1778); &, à cette occaſion, j'ai parlé de pluſieurs de ſes contemporains, dont les Chanſons ſont jointes aux ſiennes dans la plupart des Manuſcrits. On peut d'ailleurs conſulter ſur toutes ces anciennes Chanſons, & ſur leurs Auteurs, l'Ouvrage ſur la Muſique, en quatre Volumes *in*-4°., publié par M. de la Borde, en 1779.

La Notice de ces Poëtes Chanſonniers conduit Fauchet juſqu'au quatre-vingt-troiſieme article de ſon Traité ; dans les cinquante derniers, il parle de quatorze Poëtes, Auteurs de Fabliaux, & de treize Compoſiteurs de Jeux partis, ou Queſtions d'amour, parmi leſquelles il y en a de curieuſes & de ſingulieres. Tous les Fabliaux dont Fauchet fait mention ont été imprimés en 1756, dans leur ancien langage, par les ſoins de feu M. de Barbazan, homme ſavant, & qui avoit paſſé toute ſa vie à étudier notre vieux langage. Il y a environ deux ans que les mêmes Fabliaux, & quelques autres, ont été donnés au Public en François moderne par M. Le Grand. Il ſeroit peut-être à ſouhaiter que ces deux Ouvrages euſſent été réunis, & qu'on eût mis en même temps ſous les yeux des curieux de notre ancienne Littérature, le Texte original, & la Traduction libre ou littérale ; alors les amateurs de ce genre n'auroient rien à déſirer.

Jeux partis. Quant aux Jeux partis (1), l'on n'en a

(1) L'article que l'on va lire a été compoſé avant que M. le Grand eût publié le quatrieme volume des Fabliaux. Après avoir lu ce volume, je n'y ai rien trouvé qui dût m'empêcher de laiſſer ſubſiſter ce qu'on va lire.

publié encore aucun Recueil, ni en Texte, ni en Traduction ; & le Public n'en connoît que le peu que lui en a appris Fauchet. En citant ſeulement le ſujet d'une cinquantaine de ces Queſtions galantes & amoureuſes, j'aurois lieu de craindre qu'en tirant des Manuſcrits de ces vieilles Poéſies, que je poſſede, un aſſez grand nombre de ces pieces, j'ennuyaſſe mes Lecteurs. J'en connois beaucoup d'autres ; mais je me contenterai de préſenter un court échantillon de quelques-unes, ſoit qu'elles aient été connues de Fauchet ou non ; & je crois que cela ſuffira pour faire juger de la façon dont penſoient & s'exprimoient, en matiere de galanterie, les Auteurs qui écrivoient il y a cinq cents ans.

Guillaume Le Vigniers demande à Moniot d'Arras, ſi après avoir eu pleine ſatisfaction de ſa Mie, on eſt moins épris d'amour que devant. La réponſe eſt :

Bien le croit-on quand on y va,
Mais au retour en eſt doutance.

Adam de Guienci demande lequel vaut mieux avoir joie qui doit bientôt ceſſer, ou hault eſpoir ſubſiſtant ſans jouiſſance ? C'eſt *le Viellard* ou *Vielleur de Corbie*,

fameux Meneſtrel, qui répond ſans doute en s'accompagnant de ſa vielle :

Quoique ſoit petit avoir
La ſeule eſpérance,
Mieux vaut-elle que jouiſſance
Qui toſt doit faillir.
marquer

Sire Jean Bretel, ou Bretiaux, étoit un Chevalier qui vivoit du temps de Saint Louis ; il étoit Grand-Maître, c'eſt-à-dire, fort habile dans l'art de faire des Jeux partis. Il demandoit à une Demoiſelle ce qu'elle aimeroit le mieux, ou de voir ſon Amant chéri, marié à une autre qui lui apporteroit richeſſe & aiſance, ou de le voir partir pour la Croiſade, au riſque d'éprouver tempête, naufrage, bleſſure & tout malencombre. » Qu'il parte, répond la Dame amoureuſe, » le mal qu'il » peut éprouver eſt incertain ; peut-être » reviendra-t-il heureux & fidele ; mais » ma mort à moi eſt certaine, ſi je le vois » en ce pays, & ſous mes yeux, heureux » dans les bras d'une autre «.

Le même Bretel fait cette queſtion à ſon ami Cuveilliers. Deux ſages & galans Chevaliers ont chacun une Dame ; l'une a tenu rigueur à ſon ſoupirant, l'autre a été courtoiſe pour le ſien ; cependant en-

ſuite l'une & l'autre Dames ſe ſont également trouvées infidelles & légieres ; lequel des deux Amans eſt le plus à plaindre ? Cuveilliers répond :

Qui a joui n'aime plus tant ;
Donc eſt-il le moins mécontent.

Le même demande à Ferris, s'il vaut mieux pour une Dame avoir un Amant hardi en amour, mais qui peut devenir légier & infidele, ou d'en avoir un toujours loyal, mais qui ne ceſſe d'être timide & craintif. Ferris répond :

D'aimer le hardi en amour
Se peut-on repentir un jour :
Mais d'avoir un ſot pour Amant,
On s'en repent à tout moment.

Bretel demandoit à Adam le boſſu ; qui rend plus heureux le déſir, le plaiſir, ou le ſouvenir ? Le boſſu lui répondit :

Pour la jeuneſſe l'eſpérance,
En âge mûr la jouiſſance,
Pour la vieilleſſe ſouvenance.

Le même faiſoit cette queſtion à Perrot de Neſle : pourquoi les Dames préferent-elles en amour les jeunes gens, légers, étourdis & inconſidérés, aux gens d'un certain âge, quoique ceux-ci aient un mérite reconnu & éprouvé ? Voici les

deux vers de Bretel qui expliquent ſa queſtion.

Si que li bon, li ſage, li vaillant
Sont mis arriere, & li novice avant.

Perrot répond, qu'en amour il eſt bien plus doux d'être maîtreſſe qu'écoliere.

Le vingt-cinquieme des Jeux partis de Bretel roule ſur cette queſtion : Vaut-il mieux avoir jouiſſance d'une Dame raiſonnablement belle & parfaitement ſage, ou d'une parfaitement belle & médiocrement ſage (1)? Le ſens de la réponſe eſt, que s'il n'eſt queſtion que de jeux d'amour & de plaiſirs paſſagers, mieux vaut la plus belle, mais que pour liaiſon durable & attachement fidele, il faut préférer l'autre.

Une Dame a deux Amans, tous deux Chevaliers ; elle veut les éprouver avant que de ſe décider pour l'un ou pour l'autre. Il ſe donnoit un tournoi dans un pays voiſin, tous deux devoient s'y rendre ; mais la Dame y envoie expreſſément l'un, & retient l'autre auprès d'elle ; tous deux obéiſſent. Bretel demande quel eſt celui qui donne à ſa Dame la plus grande

(1) Il faut obſerver que le mot *ſageſſe* s'entend ici pour eſprit, mérite, & bon caractere.

preuve d'amour ? Robert du Caſtel répond que c'eſt celui qui part, parce qu'il prouve qu'il n'a aucune défiance que ſa Dame, pendant ſon abſence, puiſſe rendre heureux ſon rival.

Fauchet nous apprend que Gomar de Villiers demandoit à la Dame de Foulenchamp, ſi un Chevalier amoureux de la femme de ſon ami, la trouvant diſpoſée à le bien traiter, doit riſquer d'affliger ſon ami en ſe livrant à ſa paſſion. La Dame de Foulenchamp décide, que ſi la paſſion des deux Amans eſt bien certaine, ils doivent s'y livrer ; mais que, quant à la maniere de ſe conduire, elle doit être dirigée par l'amitié & la crainte d'affliger, & même d'inquiéter le mari. Cette déciſion peut être encore d'un grand uſage dans la ſociété.

Parmi les Auteurs de Jeux partis, Fauchet cite une Demoiſelle nommée Sainte Deſprès. On demandoit à ce bel-eſprit femelle, s'il valoit mieux être aimé d'une grande & belle Dame, ou d'une jeune & ſimple Demoiſelle. Elle répondoit que la qualité n'y faiſoit rien, & que tout dépendoit de l'amour & de la perſonne. Perrot de Neſle avoit de même demandé s'il valoit mieux avoir affaire à Dame

vêtue de drap d'or, qu'à ſimple fille en linceul de groſſe toile; & on lui avoit répondu, que c'étoit tout au plus ſi la parure pouvoit faire quelque choſe pour attirer, mais que sûrement elle ne ſervoit de rien à la jouiſſance.

Enfin Hues, ou Hugues *le Maronier*, mettoit en queſtion, qui étoit plus heureux de la vieille Dame qui avoit jeune ami, ou du vieillard qui avoit jeune & douce amie. Fauchet ne nous apprend pas comment cette queſtion fut décidée; mais je trouve dans mes manuſcrits, qu'elle le fut en faveur de la vieille. Les raiſons que l'on en donne étoient peut-être contenues dans une grande lacune, qui ſe rencontre à cet endroit du manuſcrit.

Marie de France.

Fauchet fait mention, mais en fort peu de mots, d'une femme Poëte du treizieme ſiecle; c'eſt Marie de France. Il ſe contente de dire qu'elle ne portoit ce nom que parce qu'elle étoit native de France; car d'ailleurs elle ne tenoit en rien au ſang royal, mais étoit attachée au ſervice de Marguerite Comteſſe de Flandres.

Le principal Ouvrage de cette Demoiſelle eſt ſa Traduction des Fables d'Eſope en vers François. Fauchet en a connu

l'exiſtence, mais il ne rapporte aucune de ces Fables. Il me ſeroit aiſé de ſuppléer à ſon ſilence, puiſque je poſſede un beau manuſcrit qui contient quatre-vingt-quinze de ces Fables, précédées d'un Prologue. Toutes ne ſont pas vraiment traduites d'Eſope; il y en a qui ſont de vrais Fabliaux, quelquefois même aſſez gaillards, quoiqu'ils ſoient de l'invention d'une Demoiſelle; mais dans le nombre des vraies Fables, il y en a de très-ingénieuſes. Je vais, à l'imitation de ce que Fauchet a fait pour d'autres Poëtes, donner l'idée d'un petit nombre de ces Fables, & citer quelques vers du Prologue, pour faire juger du ſtyle de Marie de France. Le manuſcrit commence ainſi :

Ceux qui ſe vantent de Lecture (littérature)
Devroient-ils bien mettre leur cure (ſoin)
Es bons Livres & bons Eſcrits,
Et ès eſſamples & ès dits (exemples)
Que les Philoſophes treuverent,
Eſcrivirent & remembrerent (rappelerent).....
Or gloire en reçurent pluſieurs
En s'employant à tels labeurs;
Car n'y a Fable ni folie
Où n'y ait de Philoſophie, &c. &c.

Voyons donc quelques-unes de ces Fables où il y a de la Philoſophie.

FABLE.

La Guenon & l'Ours.

Une Guenon avoit un petit ſinge qu'elle croyoit charmant ; elle le préſentoit à tous les animaux, croyant qu'ils devoient l'admirer comme un chef-d'œuvre de la Nature ; mais, au contraire, la plupart lui dirent tout naturellement que c'étoit une fort vilaine petite bête. Elle en étoit très-irritée, & les accuſoit de mauvais goût : enfin, elle rencontre un Ours, & elle lui préſente ſon petit, comme aux autres. *Mais vraiment*, dit l'Ours, *voilà un charmant enfant, il eſt à manger, il eſt à croquer, donne-le moi ;* en diſant ces mots, il le prit & le mangea.

» Dure vérité vaut bien mieux que » flatterie intéreſſée «.

FABLE.

Le Curé & le Loup.

Un bon Curé, zélé convertiſſeur, entreprit d'adoucir la férocité d'un Loup, & de lui apprendre à lire. Il falloit commencer

mencer par l'alphabet ; il lui fit répéter pluſieurs fois A. Avec bien de la peine, le Loup dit A. Après cela, il fallut lui apprendre à dire B : pour le coup, le Loup eut beaucoup plus de peine. Le Curé, pour mieux lui faire comprendre, ſe mit à imiter le cri des moutons, *bê* ; & le Loup parvint enfin à prononcer cette lettre : mais auſſi-tôt qu'il eut bien appris cette leçon, il quitta le Curé, ſon inſtituteur, s'en alla autour des bergeries, &, en diſant *bê*, il attiroit les moutons & les mangeoit.

» Les méchans tournent au profit de » leurs mauvaiſes inclinations, le peu » qu'on peut leur apprendre dans la vûe » de les inſtruire «.

FABLE.

Le Loup & l'Oie.

Un jour, un Loup trouva moyen de tomber ſur un troupeau d'Oies ; il en attrapa une graſſe & belle, qu'il emporta dans ſa taniere pour la manger : par bonheur pour elle, il ne lui ſerroit pas aſſez le col pour qu'elle ne pût parler. Hélas ! diſoit-elle, que je ſuis malheureuſe ! mes compagnes ne ſont jamais

mangées que dans des fêtes brillantes, où l'on rit, l'on danſe, & l'on chante. Pour moi je vais être dévorée à l'écart, obſcurément & ſans gaiété. Le loup ſe croyant ſûr que ſa proie ne pouvoit lui échapper, voulut de plus faire le mauvais plaiſant: *Vraiment, ma mie*, s'aviſa-t-il de lui dire, qu'*à cela ne tienne, je chanterai au ſouper que je vais faire de votre perſonne; écoutez bien* : auſſi-tôt il ouvrit une grande gueule *pour chanter*, ou plutôt hurler de toute ſa force, & l'Oie s'envola.

FABLE.

Les deux Loups.

Deux Loups, déchirés de remords, s'entretenoient enſemble de leurs brigandages paſſés; car on dit que les ſcélérats ont quelquefois de bons momens. Changeons de conduite, dirent-ils, ceſſons de nous faire craindre. L'un d'eux apperçoit des moiſſonneurs dans la plaine; il propoſe à ſon camarade d'aller les aider: ils y vont, &, ramaſſant des gerbes, ils les apportent au tas déjà commencé. Les Payſans effrayés, ſe raſſemblent, crient après les Loups, & les pourſuivent juſ-

qu'à l'entrée du bois. Les animaux, dès qu'ils furent hors d'atteinte, s'arrêterent: Tu le vois, dit celui qui avoit acquieſcé à l'avis de ſon compagnon, on interprete mal nos bonnes intentions : rien ne peut diminuer la haine que l'on a pour nous. Reprenons notre train de vie, vengeons-nous, & faiſons repentir ainſi ces gens-là de leur injuſtice. Les Loups en convinrent entre eux, & tinrent parole.

Les hommes avoient pourtant raiſon de ne pas croire légérement à la converſion de ſi méchantes bêtes.

FABLE.

L'Arpenteur & ſa Perche.

Un Arpenteur, chargé de meſurer un champ, avoit ſi bien déjeûné avec ceux qui l'employoient, qu'il étoit ivre; cependant il entreprit ſon opération: mais comme il ne pouvoit pas ſe tenir ſur ſes jambes, ni placer, comme il le falloit, la Perche, ou la toiſe dont il ſe ſervoit, ſon calcul ſe trouva ſi éloigné de la vérité, qu'on lui en fit de grands reproches. Le malheureux, au lieu de ſe rendre juſtice, s'en prit à ſon inſtrument: *Eh! mais*, diſoit-il en balbutiant, *c'eſt la*

faute de ma Perche ; *tantôt elle a huit pieds*, *tantôt elle n'en a que quatre* ; en disant cela, il la jeta au feu.

C'est ainsi que les Supérieurs, coupables ou incapables, rejettent leurs fautes sur les Agens subalternes.

Guillaume de la Villeneuve, le cent dix-septieme des Poëtes cités par Fauchet, a fait les *Cris de Paris*, de son temps, qui étoit celui de S. Louis ; il y a quelques Anecdotes à tirer de ce morceau de Poésie ancienne, c'est tout son mérite.

Après avoir parlé de Guillaume de Lorris, & de Jean de Meun, Fauchet finit sa liste de Poëtes, par Pierre Gentien, qui étoit natif de Paris & a écrit sous le regne de Philippe le Bel. On trouve dans les Poésies de cet Auteur les noms des plus jolies femmes de Paris, qui vivoient au treizieme siecle, & ceux de quelques familles, dont il y en a qui existent encore aujourd'hui, mais en petit nombre.

La famille des Gentien étoit très-ancienne dans Paris, dès le temps de Philippe le Bel. Deux freres de ce nom furent tués auprès de ce Roi, à la ba-

taille de Mons en Puelle, en 1304. Pierre Gentien, dont il eſt ici queſtion, blaſonne ſes armes, comme les ont toujours portées ceux de cette famille, c'eſt-à-dire, fond de gueules à bandes ondées d'argent. Dès 1321, il y eut un Prévôt des Marchands de ce nom : cent ans après, les Gentien portoient, de plus dans leurs armoiries, une bande d'azur ſemée de fleurs de lis d'or. Ils ont ſubſiſté avec diſtinction, tant dans la Magiſtrature, que dans l'épée, juſqu'à la moitié de ce ſiecle, qu'ils ont fini dans la perſonne d'une Demoiſelle.

Entre les jolies femmes, Bourgeoiſes de Paris, de la fin du treizieme ſiecle, & du quatorzieme, on remarquoit les Demoiſelles, (car on les qualifioit ainſi, quoique mariées) *pied-d'ou*, (c'eſt-à-dire, d'oie), & *cul-d'ou*; leurs maris avoient été Prévôts des Marchands ſous Philippe le Bel & Philippe de Valois.

En voilà aſſez ſur les Poëtes mentionnés par Fauchet, & ſur Fauchet même. Paſſons à ce que dit Etienne Paſquier, ſur l'origine & l'Hiſtoire de notre Langue & de notre Poéſie, dans les ſeptieme & huitieme Livres de ſes Recherches ſur la France. Je me trouve obligé de commen-

Paſquier. cer par le huitieme, dans lequel Paſquier traite de notre Langue ; je paſſerai enſuite au ſeptieme, où il parle de la Poéſie.

Dans le premier Chapitre du premier Livre, Paſquier recherche quelle a été l'origine du François, & penſe, comme Fauchet, que ce n'eſt qu'un Latin corrompu par la Langue des Barbares, que les Romains vainquirent, & qu'ils obligerent ou engagerent enſuite à apprendre leur Langue. Quelques ſiecles après, d'autres Barbares ayant ravagé & conquis l'Empire Romain, agirent bien différemment, car ils adopterent la Langue Romaine dans tous les pays où ils la trouverent établie ; mais ils la corrompirent encore de nouveau. C'eſt de cette double corruption que ſont venus tous les idiomes que l'on parle actuellement en Europe, l'Italien, l'Eſpagnol, le François, l'Anglois, & même en partie l'Allemand, à préſent aſſez différent de l'ancien langage Germanique. Les Langues Barbares, qui ont corrompu le Latin, ſont : 1°. le Celtique, dont on trouve encore des traces dans le Bas-Breton, & dans le langage des peuples qui deſcendent des premiers habitans de la Grande-Bretagne, tels que les Gallois. 2°. Le Gau-

lois ou Walon, dont le Flamand & le Friſon dérivent en partie. 3°. La Langue Teutonique, que parloient les anciens Germains & les Francs, qui en faiſoient partie, & de laquelle eſt venue la Langue Thyoiſe, que l'on parloit encore du temps de Charlemagne. 4°. Les Langues des peuples de l'extrémité du Nord.

Paſquier fait une remarque importante & ingénieuſe; c'eſt que les mœurs des différens peuples de l'Europe, & leurs inclinations particulieres, ont beaucoup influé ſur les différentes altérations que ces peuples ont faites des mots Latins en les adoptant, parce qu'ils les ont prononcés conformément à la diſpoſition de leurs eſprits. » Ainſi voyons-nous, dit » Paſquier, entre nous autres François, » le Normand, aviſé en affaires, traîner » quelque peu ſa parole; le Gaſcon eſcar- » billat (éveillé) par-deſſus tout, pro- » noncer avec une promptitude de lan- » gue qui eſt inconnue aux Angevins » & aux Manceaux; l'Eſpagnol, haut à » la main, a ſon langage vulgaire, ſu- » perbe, & plein de *piaffe*; l'Allemand, » éloigné du luxe, parle un langage fort » rude. Lorſque les Italiens dégénére- » rent de l'ancienne force des Romains,

» ils abandonnerent le langage mâle, & » en formerent un vulgaire, tout efféminé & mollaſſe. Ayant abandonné les » déclinaiſons & les conjugaiſons Latines, ils terminerent tous leurs mots » par quelqu'une des cinq voyelles «.

L'accent d'un pays défigure ſouvent entiérement les mots ; ainſi, les Gaſcons ont fait de *ſchola*, *école*, de *ſcribere*, *écrire*, de *ſtabilire*, *établir*, que nous avons adoptés depuis généralement par toute la France, mais qui ſont de vrais Gaſconiſmes ; de *multùm*, qui veut dire en Latin *beaucoup*, les Francs ont fait *moult*, qui a la même ſignification.

Dans le ſecond Chapitre, Paſquier examine l'opinion d'Henri Etienne, dont j'ai déjà aſſez parlé, qui eſt, que le François dérive en grande partie du Grec. Il n'eſt pas tout-à-fait de cet avis, quoiqu'il convienne qu'il y ait quelques mots d'origine Grecque dans notre langage ; il penſe que la plus grande partie de ceux qui ne dérivent pas du Latin, viennent du Celtique, ou de la Langue Teutonique, que parloient les Francs : il en cite pluſieurs exemples, tels que le mot *bec*, qui eſt conſtamment Celtique ou Gaulois, comme nous l'apprend Suétone,

celui de *lieue*, celui de *mener* (conduire), & le mot de *flacon*. *Braye* ou *brayette* indiquoit autrefois une eſpece d'habillement de corps, ſerré, qui étoit particulier aux Gaulois, & qui a même donné ſon nom à une partie de la Gaule, qui fut ſurnommée *Gallia braccata*, Gaule où l'on porte des brayettes, par oppoſition à la *Gallia togata*, Pays qui étoit auſſi habité par des Gaulois, qui s'étoient habitués à porter *la toge*, habit long, uſité chez les Romains. Les Gaulois avoient auſſi une eſpece de chauſſure qui leur étoit particuliere; & comme elle étoit appelée proprement chauſſure Gauloiſe, c'eſt de là que nous eſt reſté le mot de *galoches*. *Bouge*, vouloit dire une *poche* ou *bourſe*. On a long-temps appelé en France, *bouge* & *bougettes*, ce que nous appelons *poche* & *pochettes*. On ſait que le mot *dun*, en Celtique, vouloit dire montagne; de là vient que l'on appelle encore *dunes*, ces petits monticules de ſable qui ſont ſur le bord de la mer, & qu'il y a bien des Villes en France, dont le nom ſe termine en *dun*, parce qu'elles ſont ſituées ſur des montagnes.

On ſait que *marck* veut dire un cheval dans l'ancienne Langue Germanique: de

là vient le nom de Maréchal, & même celui de Marquis, parce que c'étoit les cavaliers qui étoient chargés de défendre les frontieres.

Somme eſt un vieux mot Gaulois qui veut dire *bagage* : de là vient *bêtes de ſomme*, *ſommier*, & même *ſommelier*.

Troupe eſt un autre ancien mot Teutonique ; mais le principal de ceux qui nous ont été tranſmis, eſt *got*, qui veut dire *Dieu*. De ce mot viennent tous les juremens, qui malheureuſement n'étoient que trop communs au ſeizieme ſiecle, & que l'on avoit voulu adoucir en les terminant en *gué* & en *goi*. C'eſt par là qu'on explique *jarnigué*, *jarnigoi*, *morgué*, *vertugué*. Le plus affreux de tous ces juremens eſt certainement *jarnigué*, parce qu'il veut proprement dire *je renie Dieu*.

Dans le troiſieme Chapitre, Paſquier dit que les François changent de mode en fait de langage comme en fait d'habillemens : c'eſt aſſurément beaucoup & même trop dire. Mais, quoi qu'il en ſoit, il ne faut pas s'étonner que la Langue Françoiſe ait éprouvé de grands changemens, puiſque celle des Romains en avoit bien eu auſſi. Du temps d'Auguſte, on comptoit déjà trois ou quatre âges

pendant leſquels la Langue Latine avoit abſolument changé. Du temps des Rois, on ne parloit preſque qu'Etruſque : lorſque la Loi des douze Tables fut écrite & publiée, la Langue étoit Latine, mais différente, à beaucoup d'égards, de ce qu'elle a été depuis. Du temps d'Ennius & de Caton l'ancien ou le Cenſeur, on ſe ſervoit d'expreſſions qui n'avoient point été connues auparavant, & qui ont vieilli enſuite : enfin, ſous l'Empire d'Auguſte, elle a été portée à ſon point de perfection, & a enſuite ſucceſſivement dégénéré. Il en eſt de même de la Langue Françoiſe, même depuis qu'elle peut s'appeler ainſi, & qu'elle n'eſt plus ni Celtique, ni Gauloiſe, ni Romance. Paſquier fait une remarque qui mérite attention ; c'eſt que nous ne pouvons pas bien juger de la façon dont on écrivoit aux douzieme & treizieme ſiecles, par les copies des Poéſies & des Romans de ce temps-là que nous avons, parce que les Copiſtes du quatorzieme ſiecle copioient les Ouvrages des douzieme & treizieme, non pas préciſément comme ils avoient été écrits, mais comme ils jugeoient qu'ils devoient être pour être entendus. C'eſt ainſi que le Roman de la Roſe a de

grandes variétes dans ſes manuſcrits, ſuivant le temps où il a été copié.

Il eſt certain que les Italiens ont tiré beaucoup de mots de notre Langue; il y en a même que nous leur avons laiſſés ſans avoir couru après : tels ſont *neſſun*, pour dire *nul*; *ades*, pour dire *maintenant*; *loſangier*, pour dire *trompeur*: vieux mots que nous avons abandonnés, & dont les Italiens ont fait *niſſuno*, *adeſſo*, *luſingare*. Depuis, nous avons en récompenſe pris beaucoup de mots des Italiens, comme nous l'avons prouvé en extrayant les Dialogues de Henri Etienne du François italianiſé.

Dans le quatrieme Chapitre, Paſquier examine pourquoi & depuis quel temps on uſe du mot *vous* pour *toi*. Ce n'étoit point du tout l'uſage chez les anciens Romains, mais il eſt devenu commun ſous le Bas-Empire. Un des premiers Empereurs à qui on ait donné par flatterie du *vous*, eſt Trajan, enſuite Dioclétien. Juſtinien uſoit de cette formule en écrivant au Pape de Rome; Caſſiodore n'y manque pas en écrivant aux Rois Barbares, qui, de ſon temps, tyranniſoient l'ancien Empire Romain; enfin cette façon de parler s'eſt appliquée à tout le monde

en François ; elle étoit uſitée en parlant Latin dans les Colléges, pendant le cours du ſeizieme ſiecle : mais enfin les Savans ont fait réflexion que dans les temps de la bonne latinité on n'en uſoit point ainſi ; & l'on en eſt revenu à tutoyer tout le monde en Latin.

Le Chapitre V traite de différens titres d'honneur uſités en France. Celui de *Dom* vient certainement de *Dominus*, qui veut dire *Seigneur*: ce titre paroiſſoit ſi impoſant aux Romains, que les Empereurs ont été long-temps ſans oſer ſe qualifier ainſi ; il n'y avoit d'abord que les eſclaves qui appeloient leurs maîtres *Domini :* mais enfin les Empereurs ſe ſont accoutumés à s'entendre appeler ainſi ; à leur exemple, les Gouverneurs des Provinces, les grands Magiſtrats, les Généraux des armées ſe l'attribuerent. Bientôt on y ajouta des titres d'honneur à la tierce perſonne. Les Evêques s'appelerent en Latin *Votre Sainteté* ; on qualifia même, du temps de Théodoſe & de Valentinien, les Empereurs de *Votre Divinité* & de *Votre Eternité*. De *Dominus* eſt venu par contraction *Domnus*, & de *Domnus*, *Dom*, titre que les Moines riches ont donné à leurs Abbés, à leurs Prieurs, enfin qu'ils ſe ſont donné entre

eux, ſi bien qu'aujourd'hui les Bénédictins, les Chartreux, & quelques autres Moines rentés prennent tous le *Dom*. De Dom on a fait *Dam* ou *Damp* : de là vient que dans les anciens Romans on voit quelquefois *Damp Abbé*, pour *Dom Abbé*. *Dame* vient de *Domina*, comme *Dom* de *Dominus*, & *Damoiſeau* ou *Damoiſel*, & *Damoiſelle* viennent de *Domnulus* & *Domnula*, *jeune Seigneur*, & *jeune Dame*. Mais le mot *Sire* vient de l'Allemand *here*, qui veut auſſi dire *Seigneur*. C'eſt à tort qu'on a voulu le tirer du Grec *kyrie*. Ce titre n'étoit autrefois donné qu'aux plus grands Princes ; il le fut enſuite à tous les Chevaliers : enfin, au ſeizieme ſiecle il étoit devenu ſi commun, que Marot, parlant de deux très-petits Bourgeois ou Marchands, dit *Sire Thibaut*, *Sire Bonaventure*. Cependant il eſt revenu aux Rois ſeuls : mais le mot de Meſſire, qui eſt bien la même choſe, eſt pris dans tous les actes par les Gentilshommes ou ceux qui prétendent l'être, & même par les ſimples Prêtres. *Monſeigneur*, titre qui étoit autrefois bien magnifique, eſt auſſi devenu bien commun. De temps en temps on veut le relever & y attacher plus d'importance ; mais, après tout, il

ne veut pas dire plus que *Monſieur*, qui eſt une contraction de *Seigneur*. Et ce mot *Seigneur*, d'où vient-il ? de celui de *Sénateur*. Les Sénateurs s'appeloient en Latin *Senatores* ou *Seniores*, parce qu'originairement ils étoient choiſis parmi les plus anciens, les plus expérimentés, & les plus reſpectables des citoyens.

Les titres d'honneur à la troiſieme perſonne ſe ſont multipliés & avilis, comme ceux dont nous venons de parler. Celui *de Majeſté* s'eſt donné très-anciennement, mais très-rarement, aux Empereurs & aux Rois de France. Ce n'eſt que du temps de Paſquier qu'on en a fait un uſage continuel, & qu'en parlant du Roi, on a toujours dit *Sa Majeſté*. Notre Auteur blâme cette coutume, & trouve qu'il y a plus de dignité à dire ſimplement le Roi, & en lui parlant *Sire*, c'eſt-à-dire, Seigneur par excellence.

Le titre d'*Alteſſe*, qui vient de l'Eſpagnol, a été donné d'abord aux Rois d'Eſpagne ; & quand tous les Rois ont pris le titre de *Majeſté*, il a paſſé aux Ducs ſouverains ; à préſent il s'eſt communiqué aux plus petits Princes.

Celui d'*Excellence* appartenoit aux Princes non Souverains ; depuis il a été

donné aux Ambaſſadeurs & Miniſtres du premier ordre, & eſt enfin multiplié à l'excès, ſur-tout en Allemagne & en Italie. Enfin, voulant toujours parler à la troiſieme perſonne, les Italiens diſent *Votre Seigneurie*, & ajoutent même *Illuſtriſſime* aux perſonnes de l'eſpece la plus ordinaire. Les Eſpagnols uſent à la fin de leurs lettres, de *Vueſtra Merce*, qui veut dire *Votre Grace*.

Le Chapitre VI roule ſur les mots qui indiquent par leur prononciation la choſe ſignifiée. Il y en a un aſſez grand nombre dans le François, comme dans le Grec & dans le Latin; quelques-uns ſont encore d'uſage, d'autres ne le ſont plus : par exemple, nous diſons encore *le tintin* & *tinter* d'une cloche; on diſoit autrefois, pour exprimer le ſon du tambour François, *palalalan*; on a dit depuis *rlan tan plan*, parce que les airs de marche ont changé. On appeloit les tambours des Suiſſes, qui étoient plus gros que ceux des François, & qui étoient faits de métal, des *Colins tampons*; il n'y a plus de tambours de cette eſpece que ceux des Cent Suiſſes à la Cour. Les mots *cliquetis des armes*, *craquetis des dents*, *trot*, *trotter*, *éclat* & *éclater*, *trictrac* & *tractrac*, ſont

ſont des mots de ce genre, auſſi bien que la plupart de ceux dont nous nous ſervons pour exprimer les cris des animaux. Ainſi on dit *bêler*, en parlant des moutons, *grogner* des pourceaux, *miauler* des chats, *japer* des petits chiens, *bugler* des bœufs, *hennir* des chevaux, *heurler* des loups. On dit *courcailler*, pour exprimer le cri des cailles ; *caqueter*, pour celui des poules ; & c'eſt par métaphore qu'on l'a appliqué aux femmes, & qu'on en a fait *caquet*, *caquetage* : mais, quoi qu'en diſe Paſquier, *coquette* & *coqueter*, viennent plutôt de la conduite des poules qui agacent les coqs, que de leur langage.

Les Chapitres ſuivans ſont moins intéreſſans que les premiers. Paſquier recherche l'origine de quelques expreſſions communes de ſon temps, & qui ne le ſont plus guere ; telles que *je veux bien que l'on me tonde*, & *faire la barbe* à quelqu'un ; c'eſt que l'on raſoit autrefois les femmes mal vivantes, & que c'étoit un grand affront de couper la barbe aux hommes. *Bonne renommée vaut mieux que ceinture dorée* : on ſait généralement que ce Proverbe tire ſon origine du temps de Saint Louis, où il étoit défendu aux femmes publiques de porter de l'or & de

l'argent dans leurs ajuſtemens ; de là les femmes de tout étage, qui étoient honnêtes ou qui prétendoient l'être, ſe mirent à porter au moins des ceintures garnies d'orfévrerie, & des croix d'or au cou.

Dans le treizieme Chapitre, Paſquier s'occupe du mot de *Clerc*, & des différentes ſignifications que ce mot a eues dans notre Langue. Il eſt certain qu'il a ſignifié d'abord un Eccléſiaſtique ; la ſcience s'étant trouvée renfermée toute entiere dans les gens de cet état, ce mot eſt devenu celui auquel on a reconnu un homme ſavant, & la ſcience s'eſt appelée *clergie*. On appeloit *grand Clerc* un homme très-docte, & *Mauclerc*, un homme bête & ignorant. Les grands Seigneurs étant la plupart non lettrés, on a appelé *Clercs* leurs Secrétaires & gens d'affaires. La diſtinction des Conſeillers-clercs & laïques a été fondée autant ſur la capacité des premiers, que ſur leur état. On a appelé long temps les Auditeurs des comptes, *Clercs des comptes*, parce qu'il falloit qu'ils euſſent quelque connoiſſance au moins en Arithmétique, que l'on n'exigeoit pas des Maîtres au même degré. Les Tréſoriers de France s'appeloient *Clercs du tréſor*, les Secrétaires du Roi, *Clercs du Roi* ; ceux

en qui le Roi avoit le plus de confiance s'appeloient *Clercs du ſecret*; ils n'étoient, au commencement du quatorzieme ſiecle, qu'au nombre de trois; de là ſont venus les Secrétaires des Commandemens, qui n'ont pris le nom de Sécretaires d'Etat qu'en 1559, à l'imitation des Secrétaires du Roi d'Eſpagne.

Lors de l'établiſſement du Parlement, les Conſeillers de cette Cour ſe ſont appelés auſſi *Maîtres du Parlement*, & le Chef, ou premier Préſident, *Souverain*. De là, les Conſeillers du premier ordre de la Chambre des Comptes ſe ſont appelés *Maîtres*, & les premiers Préſidens ſe ſont qualifiés aſſez long-temps de *Souverains de la Chambre des Comptes*. Les principaux Officiers de la Maiſon du Roi ont auſſi porté le nom de *Maîtres*, & l'on voit dans les anciennes Ordonnances, qualifier de *Maîtres Veneurs* & *Maîtres Fauconniers*, ceux que nous appelons aujourd'hui *grand Veneur* & *grand Fauconnier*. En 1372, le grand Maître de la Maiſon eſt qualifié de ſouverain Maître d'Hôtel du Roi, & en 1407, un Comte de Tancarville étoit ſouverain Maître des eaux & forêts. Les Baillis & Sénéchaux ſe diſoient Souverains des petits Juges qui reſſortiſ-

ſoient à eux ; cela prouve que le mot *Souverain* & *Souveraineté* ne vouloit dire autre choſe que *Supérieur* & *Supériorité*. Le mot *Suzeraineté* a la même origine, & n'avoit par conſéquent que la même ſignification. Le mot de *Sergent* vient de même du mot Latin *ſerviens*, *ſervant*, *ſerviteur*.

Paſquier nous apprend que le nom de *collation*, que l'on donne au léger repas que l'on fait le ſoir les jours de jeûne, vient de ce que dans les Couvens des Moines on liſoit au réfectoire pendant le temps du dîner de grands Ouvrages de dévotion, dont la longueur du repas donnoit le temps d'entendre des Chapitres entiers ; mais le ſouper de Carême ne conſiſtant que dans du pain & de l'eau, étoit fort court, & on ne pouvoit lire pendant ce temps-là que de petits articles tirés d'un Livre intitulé *les Collations de l'Hermite Jean Caſſien* ; & c'eſt cette lecture qui a donné le nom au repas.

Le mot *ferté* ou *la ferté*, nom aſſez commun parmi les villages & les bourgs de France, vient du mot Latin *firmitas*, *lieu fort*, *forteresſe*, & indique qu'il y a eu des forts dans les lieux qui s'appellent ainſi.

Dans le Chapitre XXXIX, il nous

rapporte l'origine de ce que l'on appeloit de ſon temps *la fievre de Saint Vallier*, c'eſt-à-dire, la fievre de peur. Le nom qu'on donnoit à cette fievre venoit de la peur qu'avoit eue Saint Vallier, pere de la célebre Diane de Poitiers, lorſqu'il avoit été condamné à la mort comme complice du Connétable de Bourbon. La fievre lui prit, & il penſa en mourir ; cependant il eut ſa grace, & vécut encore quelques années après. A cette occaſion, Paſquier nous parle de la mort d'un Bouffon du Marquis de Ferrare, nommé Gonnelle, qui ayant entendu dire qu'une grande peur guériſſoit de la fievre, voulut guérir de la fievre-quarte le Prince ſon Maître qui en étoit tourmenté. Pour cet effet, paſſant auprès de lui ſur un pont aſſez étroit, il le pouſſa, & le fit tomber dans l'eau au péril de ſa vie. On repêcha le Souverain, & il fut guéri ; mais jugeant que l'indiſcrétion de Gonnelle méritoit quelque punition, il le condamna à avoir la tête coupée, bien réſolu cependant de ne pas le faire mourir. Le jour de l'exécution arrivé, il lui fit bander les yeux, & ordonna qu'au lieu d'un coup de ſabre, on ne lui donnât qu'un petit coup d'une ſerviette mouillée. L'ordre fut

exécuté, & Gonnelle délié auſſi-tôt après; mais le malheureux Bouffon étoit mort de peur.

Le Marquis de Marignan, Général de l'Empereur Charles-Quint, fut guéri de la goutte, en défendant la ville de Sienne contre Blaiſe de Montluc, depuis Maréchal de France. Le Marquis ne pouvant pas marcher, ſe faiſoit porter en litiere juſque ſur les murs de la ville attaquée. Un boulet de canon vint briſer la guérite ſous laquelle il s'étoit réfugié au moment d'un aſſaut donné à la ville. Effrayé de cet accident, & preſſé par le danger, il courut, oubliant ſes *gouttes*; & a depuis raconté au Maréchal de Montluc, en ſe promenant avec lui, qu'il lui avoit l'obligation de l'avoir guéri de la goutte, dont il ne s'eſt jamais reſſenti depuis.

Je paſſe ſous ſilence une infinité de remarques de Paſquier, ſur une quantité d'expreſſions proverbiales uſitées de ſon temps; il en recherche l'origine, & en donne l'explication: mais une partie de ces origines ſont très-connues, & le reſte ne m'a pas paru aſſez intéreſſant. Je ne m'arrêterai qu'à un très-petit nombre. Le mot *Roger bon temps* vient de

Rouge bon temps, parce que le peuple juge que, lorſque le Soleil ſe couche dans un nuage d'un rouge brillant, les jours qui ſuivent doivent être heureux & fertiles. L'expreſſion *autant pour le Brodeur*, qui étoit uſitée lorſqu'on entendoit un menſonge, vient de l'équivoque du mot *Brodeur* avec *bourdeur* : on ſait que le mot *bourde* vouloit dire autrefois menſonge. Le mot *Brinborion*, eſt un abrégé de *Breviarium*, *Bréviaire*, que l'on prononçoit autrefois *Breviarion*. Paſquier finit ſon huitieme Livre par le mot *fin*, qui a dans notre Langue deux ſignifications très-différentes, voulant dire quelquefois *fin*, *délié*; & par métaphore, *habile*, *adroit*; auſſi ſouvent *finale*, *terminaiſon*, *concluſion* d'un Ouvrage, & enfin *but*, *objet*.

J'ai dit que dans ſon ſeptieme Livre, Paſquier s'occupoit de l'Hiſtoire & de l'origine de notre Poéſie. Il convient avec Fauchet, ſur la différence qu'il y a de *rithme*, meſure des Grecs, avec la rime Françoiſe, qui n'eſt que le retour des mêmes conſonnances, & penſe comme lui, que cette derniere ne s'eſt introduite dans la Poéſie Latine, que lors de la décadence de cette Langue & de cette Poéſie : mais Paſquier

ne croit pas que les vers Latins, rimés, aient été appelés *Léonins*, du nom du Pape *Léon*, qui vivoit à peu près dans le temps de Charlemagne. Il rapproche l'étymologie de ce nom de trois cents ans, & la rapporte à un fameux Poëte Latin, rimeur, nommé *Leoninus*, qui vivoit à Paris au douzieme ſiecle, il fut d'abord Chanoine de S. Benoît, enſuite Religieux de S. Victor. Quant à notre Poéſie Françoiſe, Paſquier ne la fait pas remonter plus haut que Philippe Auguſte. J'ai rapporté dans un de mes Volumes précédens, ce qu'il nous en apprend dans ce Livre-ci. La Poéſie Provençale naquit preſque en même temps que notre Poéſie Thyoiſe & Romance, mais s'exerça communément ſur des ſujets plus vifs, plus gais, & de moins longue haleine; car, tandis que nos Poëtes François rimoient de grands Romans de Chevalerie, les Troubadours Provençaux faiſoient des chanſons, propoſoient des queſtions galantes, & compoſoient enfin nombre de petits morceaux de Poéſie agréable & légere. On peut voir des détails plus étendus ſur cette matiere, dans les Hiſtoires de notre Poéſie, & ſur-tout dans celle des Troubadours.

Les premieres Pieces de Poéſie légere en

François, ont été des Lais, des Virelais, des Ballades, & des Rondeaux. On honoroit du titre de Roi, ceux des Poëtes & des Chanteurs ambulans, François, qui réuſſiſſoient le mieux dans ce genre de Poéſie; & il ne faut point s'étonner de ce qu'on leur donnoit un titre auſſi honorable, puiſqu'il n'y avoit alors preſque aucun état qui n'eût ſes Rois, juſqu'aux Merciers, aux Arbalêtriers, &c... Les Picards ſe diſtinguoient entre les Jongleurs, & il y avoit tous les ans une eſpece de foire à Chauni en Picardie, où ces ſortes de gens faiſoient aſſaut de talens : elle ſubſiſtoit encore pendant la jeuneſſe de Paſquier.

Il paſſe aſſez rapidement au ſeizieme ſiecle, & parle alors d'une grande quantité de Poëtes, dont j'ai entretenu mes Lecteurs dans un de mes précédens Volumes. Les principaux ſont, Ronſard & du Bellay. Paſquier fait honneur au dernier de l'invention du Sonnet, quoique le nom de ce genre de Poéſie ſe trouve dans les Chanſons du Roi de Navarre; mais il eſt certain que la forme actuelle a été apportée d'Italie par du Bellay.

Il fait un Chapitre exprès, pour prouver que la Langue Italienne n'a aucun

avantage pour la Poéſie ſur la nôtre. Il ſoutient même que la Langue Françoiſe peut rendre les grandes idées auſſi bien que la Latine ; il en donne des preuves, dont quelques-unes paroîtroient aujourd'hui ridicules, parce qu'elles ſont tirées de vieux Poëtes. Il conclut par cette maxime : *Les Langues n'ennobliſſent point nos plumes ; mais au contraire, les belles plumes donnent la vie aux Langues vulgaires, & les beaux eſprits la donnent à leurs plumes.* Enfin, il ſoutient que nous avons une meſure & une quantité, auſſi bien que les Grecs, & les Latins, & que par conſéquent nous pourrions faire des vers auſſi bien meſurés que les leurs, & auſſi beaux, ſans avoir recours à la rime. Cependant, il eſt vrai que ni avant, ni depuis Paſquier, les tentatives que nos Poëtes ont faites pour faire des vers blancs, c'eſt-à-dire, non rimés, ne leur ont pas encore réuſſi.

Continuant de ſuivre la méthode de l'Abbé Goujet dans ſa Bibliothéque Françoiſe, après avoir parlé de ceux qui ont écrit au ſeizieme ſiecle ſur l'Hiſtoire & l'origine de notre Langue, nous allons nous occuper des Grammaires Françoiſes qui furent imprimées pendant ce ſiecle.

On peut bien croire qu'elles n'eurent pas toute la perfection de celles qui ont paru depuis. On ſuivoit alors, pour étudier la Langue Latine, d'aſſez mauvaiſes méthodes, qui étoient les ſeules que l'on pût appliquer au François. Etienne Dolet, ſavant homme dont j'ai parlé ailleurs, & que j'ai dit qui fut brûlé publiquement à Paris, en 1546, pour cauſe d'irréligion, publia, en 1540, un petit Traité de la *Ponctuation Françoiſe, & des Accens*. Cet Ouvrage eſt trop imparfait & trop obſcur pour que j'en puiſſe rien tirer. Je ne peux pas faire plus d'uſage d'une petite Grammaire, encore plus ancienne, puiſqu'elle a été imprimée en 1535, chez le fameux Robert Etienne. Ce Livre ne contient qu'un petit nombre de principes ſur la Syntaxe.

Etienne Dolet.

En 1550, Louis Meigret publia la ſienne, qui mérite plus d'attention, & qui fit plus de bruit, parce que, d'un côté, elle eſt mieux entendue & plus intelligible; de l'autre, elle eſt écrite avec une orthographe ſinguliere, ſur laquelle on raiſonna & on diſputa beaucoup. Je parlerai de ces diſputes dans un moment: en attendant, je dois dire que, quoique je n'aie pas été mécontent de cette

Louis Meigret.

Grammaire, quant au fond, un pareil Livre n'étant pas ſuſceptible d'extrait, j'ai remarqué que ce que nous appelons *conſonnes*, y eſt toujours nommé *conſonnantes*; que l'on y trouve, au lieu du mot *diſcours*, celui *d'oraiſon*; que le mot phraſe ne s'y trouve pas, ainſi que beaucoup d'autres mots à préſent très-connus, dont nos anciens Grammairiens ne faiſoient aucun uſage. Le dernier Livre roule ſur la prononciation, les accens & les tons propres aux différens mots de notre Langue. L'Auteur, pour mieux faire comprendre comment ils doivent ſe prononcer, a fait imprimer, notés en muſique, les mots les plus difficiles à articuler, ceux où l'accent doit être plus marqué, & ſurtout ceux où il ſe trouve des éliſions, qui font le même effet que ſi l'on ſupprimoit des lettres.

Paſſons à préſent au ſyſtême de Meigret ſur l'orthographe. Remarquons d'abord qu'il n'eſt pas le premier qui ait voulu corriger la nôtre. Jacques Dubois, dit *Silvius*, avoit fait, dès 1531, un Livre ſur cet objet, à l'imitation du fameux Poëte Italien Triſſino, qui avoit imaginé d'ajouter deux ou trois caracteres & quelques accens à la Langue

Jacques Dubois, dit *Silvius*.

Italienne, pour en rendre l'écriture plus conforme à la prononciation. Dubois avoit propoſé la même réforme dans ſon petit Ouvrage, dédié à la Reine Eléonore d'Autriche; mais ſa propoſition n'eut aucun ſuccès. Meigret, au contraire, en écrivant ſur l'orthographe, eſt parvenu à l'honneur de faire une Secte, qui a ſubſiſté quelque temps; ſes Diſciples ont été nommés Meigretiſtes. Au bout de 20 ou 30 ans, cette Secte étoit abſolument éteinte: mais ne pourroit-on pas dire qu'elle s'eſt relevée de nos jours, ſous les auſpices de quelques Auteurs de beaucoup plus d'eſprit, de talent & de réputation que Louis Meigret?

Le plus grand reproche que l'on ait toujours fait aux anciens & aux nouveaux Réformateurs de notre orthographe, c'eſt de faire perdre de vue l'étymologie de nos mots. Je ne ſais ſi ce reproche eſt bien grave; un plus grand embarras, c'eſt d'accoutumer ceux qui, depuis long-temps, ont appris à lire & à écrire, à former les mots différemment de ce qu'ils ont fait pendant leur jeuneſſe; mais cette difficulté ne durera qu'une génération tout au plus, & bientôt tout le monde ſera au même point. Revenons

à Meigret: ſon orthographe, accommodée à la prononciation du temps, n'étoit pas tout-à-fait ſemblable à celle que nous avons nouvellement adoptée; ce qui pourroit nous faire croire que la prononciation eſt changée, à quelques égards, depuis deux cents ans. Je n'en donnerai pas d'autre exemple, ſinon que Meigret écrivoit: *Tretté de la Grammere Françoeze, fet par Louis Meigret, Lionoes.* Or, ſi on avoit prononcé *Francèze*, ou *Lionès*, Meigret n'auroit pas mis d'*o* après le *ç* de Françoiſe & l'*n* de Lyonnois. Quoi qu'il en ſoit, le premier Ouvrage que Meigret publia ſur l'orthographe, eſt de 1542, & intitulé: *Traité touchant le commun uſage de l'écriture Françoiſe, auquel eſt débattu des fautes & abus, en la vraie & ancienne puiſſance des lettres.* Il y en a une ſeconde Edition de 1545, la ſeule qu'ait connue l'Abbé Goujet, & à laquelle eſt joint le Traité de la Ponctuation & des Accens, qui eſt imprimé ſuivant l'ancienne orthographe: enfin, dans ſa Grammaire de 1550, il a réuni tout ſon ſyſtême d'Orthographe, de Prononciation, & de Grammaire ou Syntaxe.

Guillaume des Autels, dont j'ai parlé

dans un autre de mes Volumes, parmi les Poëtes François, oppoſa, en 1548, aux premiers Ouvrages de Meigret, un *Traité touchant l'ancienne écriture de la Langue Françoiſe.* Je ne ſais par quel ménagement il prit d'abord le faux nom de Glaumaliſe de Vezelet. Meigret lui répondit fort durement en 1550. Des Autels répliqua l'année ſuivante, ſous ſon véritable nom, & s'attira encore une réponſe plus dure.

Jacques Pelletier, du Mans, dont j'ai auſſi parlé parmi les Poëtes, prit vivement le parti de Meigret. J'ai ſon Ouvrage (de Pelletier), imprimé à Poitiers en 1550, & Lyon 1555, en deux Livres ou Dialogues; mais il m'a ennuyé & fatigué, ſans me rien apprendre. Enfin, deux nouveaux Adverſaires parurent ſur la ſcene; l'un s'appeloit Honorat Rambaut, Maître d'Ecole à Marſeille; l'autre, Laurent Joubert, Médecin. Avec deux mots ſur ces deux derniers Auteurs, je n'aurai plus rien à dire concernant notre orthographe. L'Ouvrage de Rambaut parut à Lyon en 1578, ſous le titre de *Déclaration des abus que l'on commet en écrivant, & moyens de les éviter.* Le Livre eſt dédié à Meſſieurs les Conſuls de

Jacques Pelletier.

Honorat Rambaut.

Laurent Joubert.

Marſeille : l'Auteur déclare qu'il y a 32 ans qu'il exerce la profeſſion de Maître d'Ecole dans cette Ville ; il aſſure, par conſéquent, qu'il doit poſſéder une Science qu'il a enſeignée pendant un ſi long eſpace de temps, à un auſſi grand nombre de jeunes Citoyens. Le fond de ſon ſyſtême eſt qu'on pourroit écrire avec un moindre nombre de caracteres, des mots auxquels on en emploie beaucoup inutilement ; que c'eſt une économie ſage & bien entendue, que de ſupprimer de l'alphabet les lettres ſuperflues ; qu'il faut ſur-tout s'appliquer à bien former celles que l'on conſerve comme néceſſaires ; que plus l'on écrit comme l'on parle, mieux on écrit ; & qu'il eſt ridicule d'écrire dans un langage & de parler dans un autre.

Rambaut appelle les conſonnes lettres mâles, & les voyelles lettres femelles. Il dit que c'eſt du mariage de ces deux genres de lettres que naiſſent les ſyllabes & les mots : il aime mieux ériger les diphtongues en lettres, que de les reconnoître comme intermédiaires entre les conſonnes & les voyelles ; moyennant cela il double au moins l'alphabet, reconnoiſſant huit voyelles ou lettres femelles, quaranto

quarante & une conſonnes ou mâles, & trois neutres. Pour l'intelligence de ſon ſyſtême, il a fait imprimer ſon Diſcours d'un côté de ſon Livre dans les caracteres ordinaires, & de l'autre, dans ſes caracteres nouveaux, qui ſont inintelligibles pour tous ceux qui n'ont pas étudié ſa méthode.

Du Verdier nous apprend dans ſa Bibliotheque, que toutes ces nouveautés du ſieur Rambaut ne firent aucune fortune, & qu'elles parurent incompréhenſibles à la plupart des gens, malgré l'approbation que jugea à propos d'y donner le Docteur Laurent Joubert, Chancelier de l'Univerſité de Montpellier. Ce Docteur fit imprimer en 1579, à la ſuite de ſon Traité du *Ris* ou du *Rire*, un *Dialogue ſur la Cacographie Françoiſe*, avec des obſervations ſur notre Orthographie; Ouvrage dans lequel il ſoutient à peu près le ſyſtême de Rambaut, & en fait de grands éloges. Nous verrons tout à l'heure que Ramus ne fut pas plus heureux en eſſayant d'introduire d'autres nouveautés ſur notre orthographe. Mais diſons auparavant un mot de la Grammaire d'un homme dont j'ai déjà ſouvent parlé; c'eſt Robert Etienne, ſavant Imprimeur. C'étoit lui

Grammaire de Robert Etienne.

la premiere édition de ſa Grammaire. On ſait que c'étoit un hardi Novateur en matiere de littérature & de ſcience ; auſſi enchérit-il ſur ce que Silvius & les Meigretiſtes avoient voulu faire de changemens à notre orthographe & à notre prononciation ; mais ce fut pour rendre l'étude de notre Langue encore plus difficile. Je n'extrairai pas ſa Grammaire, ayant eu bien de la peine à la lire : je remarquerai ſeulement, que, multipliant les accens preſque à l'infini, il ne fait cependant aucun uſage de l'apoſtrophe, qui eſt ſi utile pour marquer l'éliſion, ni de l'accent aigu, ni du point d'admiration ou interrogant. Tout ce qui nous eſt reſté des nouveautés qu'a voulu introduire Ramus, ſont l'*V* & l'*J* conſonnes, dont les caracteres ſont de ſon invention. Il y a une ſeconde édition de ſa Grammaire, de 1572, année qu'il fut aſſaſſiné, le jour de la fameuſe Saint-Barthelemy. L'Abbé Goujet dit qu'il y en a eu une troiſieme de 1587, après quoi l'Ouvrage Grammatical de Ramus a été tout-à-fait oublié ; il n'en eſt reſté que les caracteres des deux lettres *V* & *J*, dont on s'eſt habitué à faire uſage à la fin du ſeizieme ſiecle & au commencement du ſuivant.

Ce fut Charles Etienne, petit-fils de Robert, qui publia cette derniere édition, dans le titre de laquelle on lit que ce petit Dictionnaire Latin-François comprend non ſeulement les mots, mais encore la façon de parler de l'une & de l'autre Langue.

Je ne ſais ſi je dois mettre au nombre des Dictionnaires François un Dictionnaire des rimes Françoiſes, dont je n'ai eu connoiſſance que depuis l'impreſſion du Volume G de ces Mélanges, dans lequel j'ai parlé des Ouvrages de Poéſie du ſeizieme ſiecle. Celui-ci a deux Auteurs, dont le ſecond eſt plus illuſtre que le premier. Il a été imprimé à Paris en 1588; le premier Auteur s'appeloit Jean Lefevre, Dijonnois, Chanoine de Langres; le ſecond eſt le fameux Etienne Taboureau, Seigneur des Accords, ſi connu par ſes *Bigarrures* & autres plaiſanteries, qui n'empêchoient pas que ce ne fût un homme fort inſtruit. C'eſt ſur-tout des deux Préfaces, dont l'une au commencement, & l'autre à la fin (1), dont le Seigneur des Accords ſe déclare l'Auteur:

Jean Lefevre.

Taboureau, Seigneur des Accords.

(1) Je me ſers des termes mêmes de l'Auteur, accoutumé à jouer ſur les mots.

elles contiennent quelques bonnes remarques ſur l'origine de la rime, ſur ſes effets, & ſur les monoſyllabes; mais j'ai déjà cité les plus intéreſſantes en les tirant d'autres Ouvrages. Le Dictionnaire en lui-même ne m'a pas paru mauvais dans ſon genre; c'eſt tout ce que j'en peux dire.

Traité de la Traduction par Etienne Dolet.

On trouve dans la Bibliotheque Françoiſe un Chapitre particulier des Traités ſur la maniere de traduire toutes les Langues en François. Il n'y en a qu'un du ſeizieme ſiecle; il eſt d'Etienne Dolet, imprimé dès 1540, par lui-même, à Lyon. Le ſtyle en eſt vieux, mais les maximes en ſont très-ſages & très-bonnes. Dolet exige que tout Traducteur, premiérement, ſache bien la Langue qu'il traduit; ſecondement, qu'il poſſede la ſienne propre, & qu'il l'écrive purement & correctement; troiſiémement, qu'il connoiſſe l'objet & la matiere du Livre qu'il traduit; quatriémement, il ne veut point qu'il traduiſe trop littéralement vers pour vers, ligne pour ligne, mot pour mot, parce que les tournures de phraſes étant différentes, ſuivant les Langues, les traductions littérales ſont preſque toujours obſcures; cinquiémement, que les Traduc-

teurs n'admettent point les mots nouveaux, ni les tournures de phraſes trop nouvelles dans leur propre Langue. Une traduction eſt déjà par elle-même aſſez difficile à entendre, ſans en augmenter les difficultés par des nouveautés qui ne ſont pas encore généralement reçues. Il faut convenir que dans aucun temps, & dans aucun ſiecle, on ne peut preſcrire aux Traducteurs des regles plus juſtes & meilleures à ſuivre. Il finit par ſes deux petits Traités de la ponctuation & des accens François dont j'ai déjà dit un mot.

Dictionnaires François.

Les Dictionnaires pour la Langue Françoiſe, étoient encore en bien petit nombre à la fin du ſeizieme ſiecle. Cependant Robert Etienne en avoit publié un François & Latin en 1540; & la réputation de l'Auteur ne pouvoit que prévenir favorablement ſur le mérite de cet Ouvrage. La premiere édition étoit *in-fol.* Il y en eut une ſeconde l'année ſuivante, du même format, & en 1559, une troiſieme *in*-4°. plus abrégée. Si l'on veut faire l'honneur aux A B C François de les placer parmi les Grammaires, je trouve qu'il en a paru au ſeizieme ſiecle deux remarquables; l'un a été imprimé, en 1576,

A B C François.

à Anvers, & a pour Auteur Etienne de Walcourt. Je n'en connois que le titre ; le voici : *Nouvel A B C contenant pluſieurs Sentences très-utiles pour apprendre à écrire, & pour l'inſtruction de la jeuneſſe, le tout en rime Françoiſe* ; c'eſt donc un A B C en vers, cela doit être curieux. L'autre A B C, dont du Verdier fait mention, ſans pouvoir dire quand il a été imprimé, a de remarquable qu'il a été cenſuré par la Faculté de Théologie de Paris, parce qu'on y avoit inſéré une inſtruction ſur la maniere de ſe confeſſer, qui parut ſuſpecte & hérétique. Les ſiecles ſuivans ont produit des Dictionnaires ſi ſupérieurs à celui de Robert Etienne, qu'il n'eſt plus d'aucun uſage ; il ne reſte à cet illuſtre Imprimeur, que la gloire d'avoir été le premier qui ait publié un Dictionnaire François-Latin, & de l'avoir ſupérieurement bien imprimé.

Aymar Rançonnet.

Aymar Rançonnet eſt le ſecond qui ait tenté une entrepriſe ſi difficile & ſi importante ; mais il n'a pour ainſi dire que jeté les fondemens d'un grand Dictionnaire grammatical, étymologique, proverbial, & contenant les termes de Sciences & d'Arts, dont la vraie ſignification eſt ſi importante à connoître, tant pour

Dictionnaire étymologique.

l'uſage direct, que pour celui métaphorique que l'on peut en faire. Cet habile homme étoit de Périgueux, grand Juriſconſulte, Philoſophe, Mathématicien, & Antiquaire; il fut Conſeiller au Parlement de Bordeaux, puis Préſident aux Enquêtes au Parlement de Paris. Cependant le déſir extrême qu'il avoit de poſſéder la Langue Grecque, la Latine, & la ſienne propre, l'engageoit à travailler dans ſes momens de loiſir dans l'Imprimerie des Etiennes, & d'y ſervir de Prote & de Correcteur : il devint ainſi très-habile dans la Grammaire des trois Langues. On prétend qu'il eut la plus grande part aux Ouvrages ſur cette matiere, que Robert Etienne & ſes enfans imprimerent & publierent. Il mourut en 1559, enfermé à la Baſtille, victime, à ce que l'on dit, de la haine & de la vengeance du Cardinal de Lorraine, dont il avoit encouru la diſgrace, en s'oppoſant, quoique très-bon Catholique, à la punition des Hérétiques. Ce n'eſt qu'après ſa mort qu'on a joui de ſes travaux grammaticaux. Jean Nicot, Maître des Requêtes, les fit imprimer tout à la fin du ſeizieme ſiecle (ſous le nom cependant de Rançonnet), & ſous le titre *de Tréſor de la Langue*

Françoiſe, tant ancienne que moderne. Il y en a eu pluſieurs éditions en 1606, 1613, dont les premieres ſont *in*-4°. & les ſecondes *in-folio.* On y trouve une Grammaire Françoiſe & Latine, un Dictionnaire, un Recueil d'Etymologies, & un de vieux Proverbes François. *L'Inventaire de la Langue Françoiſe*, par Philibert Monet, Jéſuite, qui a paru quelque temps après, & qui traite des mêmes objets, eſt fondé ſur ce premier travail-ci: on peut même dire que *le Tréſor des Antiquités Gauloiſe & Françoiſe de Pierre Borel*, qui parut encore plus tard dans le dix-ſeptieme ſiecle, auſſi bien que *les Origines de la Langue Françoiſe, & le Dictionnaire Etymologique de Gilles Ménage*, ſont toujours une ſuite du travail de Rançonnet. Il ſeroit impoſſible de bien diſtinguer ce qui eſt des Auteurs du ſeizieme ſiecle, d'avec ce qu'y ont ajouté les Ecrivains poſtérieurs: ainſi je me crois autoriſé à ne faire qu'un ſeul article de tout ce qui ſe trouve de plus curieux dans tous ces Livres & Dictionnaires d'étymologies & de proverbes; car je tirerai en même temps quelque choſe d'un Ouvrage imprimé en 1594, ſous le titre *de Prémices des Proverbes épigrammatiſés, ou des Epigrammes*

proverbialiſées, par Henri Etienne, fils de Robert. Henri devoit la plus grande partie de ſes recherches ſur les Proverbes à ſon pere.

Quoique j'aie déjà fait entrer dans ce Volume un aſſez grand nombre d'étymologies, & tant dans celui-ci que dans d'autres de ces Mélanges, bien des proverbes, j'eſpere préſenter encore ſur cette matiere quelques recherches aſſez nouvelles & aſſez intéreſſantes.

Etymologies les plus curieuſes, tirées des Livres de Rançonnet, Nicot, Borel & Menage.

Le mot d'*affreux* ne paroît point avoir d'étymologie ni dans les Langues barbares, ni dans le Latin; il vient cependant de celui-ci, mais par ricochet: *afer* veut dire en Latin un Africain, un Negre, un homme noir & hideux comme ſont la plupart des gens de ce pays-là. On a appelé *affreux* les gens qui leur reſſemblent.

Aga eſt une interjection de ſurpriſe & d'admiration, qui n'eſt uſitée que chez le peuple & les payſans, par conſéquent il devroit moins avoir une origine ſavante

que beaucoup d'autres mots ; il eſt pourtant vrai qu'en Hébreu Rabbinique, & en Grec, *aga* & *agai* veulent dire admirer, s'étonner. Les bonnes gens, qui diſent *aga*, *Pierrot*, *viens voir une belle choſe*, ſeroient bien étonnés ſi on leur apprenoit que ce qu'ils diſent vient de l'Hébreu ou du Grec.

Nos bons ancêtres avoient affecté à différentes eſpeces de bêtes des noms de Saints & de Saintes, tels que nous les recevons au baptême : ainſi l'on nommoit tous les ânes *martin*, les moutons *robin*, les étourneaux *ſanſon* ou *ſanſonnet*, les pies *margot*, & plus anciennement *agathe*, qui ſe prononçoit comme *agaſſe*. De là eſt venu le mot *agaſſer*, que l'on écrit à préſent *agacer*, parce qu'il eſt aiſé, en excitant les pies de les faire crier l'une contre l'autre comme ſi elles diſputoient.

Le mot *d'agiaux*, *faire des agiaux*, vient du Grec *agios*, mot par lequel commencent certaines oraiſons de l'Office du Vendredi-Saint, dans le cours deſquelles on fait pluſieurs génuflexions. Nous voyons dans nos anciens Romans, que les bons Hermites prioient Dieu & faiſoient leurs *agiaux*, c'eſt-à-dire, leurs cérémonies : ainſi toute cérémonie, façon,

ſimagrée, a été appelée *agiaux*. Quant au mot *agiot*, je ne crois pas qu'il ait la même origine, je ne ſais pas d'où il vient; mais il n'étoit ſûrement pas connu au ſeizieme ſiecle.

Aigrefin ou *égrefin*, terme injurieux dont on ſe ſert pour déſigner un petit Officier de peu d'importance, eſt le nom d'une petite monnoie qui avoit cours en France il y a pluſieurs ſiecles. Rabelais en parle auſſi bien que des Nobles à la roſe, des Angelots, & des moutons à la grande laine.

Aigrette eſt le nom d'un petit oiſeau, dont la hupe & les plumes du bout de la queue & des ailes ſervent de parure aux Dames. Il s'appelle proprement *aiglette* ou petit aigle, & ſelon d'autre, *aigrette*, parce qu'il a la voix aigre.

Ains eſt un vieux mot François qui ſignifie *mais*. Ce mot a tout-à-fait abandonné notre Langue pour paſſer dans celle des Italiens, qui diſent encore *anzi*.

Il eſt très-difficile de décider quelle eſt l'étymologie du mot *air* pris dans ce ſens: *air à chanter, air à boire*. Sans étaler à ce ſujet beaucoup d'érudition, il me ſemble que l'opinion la plus naturelle eſt de croire que comme une chanſon eſt une ſuite de

ſons qui frappent l'air de différentes manieres, elle en a pris le nom.

Alambic eſt un mot dont la premiere partie vient de l'Arabe, la ſeconde du Grec, & ſignifie une eſpece de vaſe ou de coupe propre à faire chauffer de l'eau ; *al* en Arabe veut dire *grand.*

Aleſne, outil dont ſe ſervent quelques Ouvriers, entre autres les Savetiers, vient d'un mot Eſpagnol, originairement tiré de l'Arabe *alſenna*, qui veut dire *pointe* ou *pointu.*

Algarade, faire à quelqu'un une algarade, vient *d'Alger* & *Algérien* ; c'eſt comme qui diroit algériade. On ſait que ces peuples barbareſques, qui font le métier de Pirates, ſont accoutumés à ſurprendre les habitans des côtes d'Eſpagne & d'Italie, au moment qu'ils s'y attendent le moins.

Almanach vient de deux mots Arabes, *mana*, compte ou calcul, & *al*, grand.

Aloi, *choſe de bonne aloi*, c'eſt-à-dire, ſuivant la Loi.

Alte, ou pour mieux dire, *halte*, ne vient point du mot Italien *alto*, mais de l'Allemand *halten*, qui veut dire s'arrêter ; ainſi, il faut écrire *faire halte*, & non pas *faire alte.*

Allumer vient *d'illuminer.*

Ambaſſadeur vient d'un mot de la baſſe Latinité, qui veut dire *toutes ſortes de députés, porteurs de lettres ou d'avis.* Les Italiens diſent encore dans ce ſens, *fare una ambaſciata*, quand ils envoient leurs valets faire quelque commiſſion.

Amende vient du mot Latin *emendare, corriger, réparer*, parce que l'on eſt condamné à l'amende pour réparation des torts que l'on a commis.

Amphibologie vient du Grec, & veut dire ambigu, obſcur, mot à double entente.

Le mot *amuſer* peut avoir double origine; les uns le font venir des *Muſes* & de *muſique*, parce que s'amuſer, c'eſt s'occuper de toute ſorte de choſes agréables; d'autres le font venir d'un ancien mot Allemand, *muſſig*, qui ſignifie être oiſif, ne rien faire: de là vient l'ancien mot de *muſer*, pour dire perdre ſon temps.

Le mot *d'ancêtres* vient d'*anteceſſor*, *prédéceſſeur*; ainſi on peut appliquer ce mot, non ſeulement à ſes aïeux, mais encore à tous ceux qui ont vécu avant nous. On le prenoit ſouvent dans ce

ſens au ſeizieme ſiecle ; & les Orateurs de ce temps-là diſoient toujours nos ancêtres, pour dire nos anciens.

Les anciens Etymologiſtes que j'extrais, ſe ſont tourmentés pour trouver d'où venoit le mot *d'andouille*. Je crois que ce n'eſt pas la peine de les ſuivre dans leurs recherches ſur un ſi ridicule objet.

On ſait que le mot *Anglois* & *Angleterre* vient des Anglo-Saxons, Peuples du Nord, qui s'emparerent autrefois de ce pays ſur les anciens Bretons : mais que ſignifioit le nom de ces Peuples ? Il vouloit dire qu'ils avoient autrefois occupé un pays étroit & ſerré, une eſpece de vallon dans la Cherſoneſe Cymbrique, qui s'appelle encore *Anglen*. Cette Nation étant devenue trop nombreuſe, s'avança juſque dans le pays des Saxons, &, s'étant joints à quelques-uns de ceux-ci, ils s'embarquerent, pénétrerent en Angleterre, & la conquirent. Telle eſt l'opinion de nos anciens Etymologiſtes. D'autres plus modernes ont prétendu qu'il venoit d'un ancien mot Breton, *Cingl*, qui veut dire étrangers, ou d'un autre mot de la même Langue, *Angeln*, qui veut dire *pêcher*.

Au ſeizieme ſiecle, on appeloit encore

en France des créanciers importuns & perſécutans, *des Anglois.* Marot & Rabelais ſe ſervent ſouvent de cette expreſſion, qui tire ſon origine du temps que les Anglois dominoient en France, ſous les Rois Charles VI & Charles VII. Ils ſe faiſoient payer à la rigueur de ce qui leur étoit dû par les François, & le demandoient avec importunité, parce qu'ils prévoyoient qu'ils pourroient être bientôt chaſſés de France, & que leurs dettes ſeroient perdues.

Les mots *anicroche* & *croquignole* étoient fort connus au ſeizieme ſiecle; Rabelais les emploie ſouvent : mais je n'ai rien trouvé de ſatisfaiſant dans les recherches que nos Auteurs ont faites ſur leur étymologie.

Le mot *d'anonner* ne vient pas, ſuivant nos anciens Etymologiſtes, *d'âne* & *d'ânon*, ſymbole de l'ignorance, mais de ce que ceux qui ont peine à finir leurs diſcours & à lire, s'arrêtent ſouvent & long-temps ſur les ſyllabes *an* & *on.*

Antan vient de deux mots Latin, *antè annum* : ainſi quand on dit, *il eſt paſſé comme les neiges d'antan*; *où ſont les neiges d'antan?* cela veut dire les neiges de l'année paſſée, qui ſont fondues & ont diſparu.

La

La plupart de nos mots François qui commencent par *anti*, indiquent une oppoſition, parce que le mot *anti*, en Grec, ſignifie *oppoſé*, *contre*. Il y en a cependant quelques-uns qui viennent du mot Latin, *antè*, *auparavant*, comme *antidate*, qui veut dire *avant ſa vraie date*.

Le mot *appétit* vient, ſuivant Ménage, d'une eſpece d'ail ou d'échalotte fort en uſage, ſur-tout du côté du Lyonnois, que l'on appelle des appétits, & qui effectivement excitent à boire & à manger. Les Harangeres de Paris crient auſſi pour vendre leurs harengs : *appétit, appétit*. Mais il eſt ridicule de donner une pareille origine au mot *appétit* ; il eſt bien plus ſimple de le faire venir de *petere*, *petitum*, mot Latin, qui veut dire *demander, demandé*, parce que, quand on a faim, l'eſtomac demande à manger.

Armoire, mot qui ſert à préſent à exprimer une caiſſe de bois élevée & fermante, dans laquelle on met toutes ſortes de choſes : ces caiſſes ſervoient autrefois à renfermer les armes des Chevaliers ; c'eſt de là que ce meuble a pris ſon nom. On lit dans le Roman de Perceforêt, que ce Héros voulant armer des Chevaliers de ſes amis, il leur fit donner

des chevaux de ſon écurie, & des armes de ſon armoire.

Le mot *d'artillerie* eſt plus ancien que l'invention de la poudre à canon : il vient de deux mots Latins, *arcus* & *telum*, *arc* & *trait*, parce qu'avant l'invention des canons, l'artillerie conſiſtoit dans les fleches & les traits lancés par les Archers ou les Arbalêtriers.

Avaler, dans l'ancienne ſignification, veut dire *deſcendre* : il eſt compoſé de deux mots Latins, *ad vallem*, qui font entendre qu'on paſſe de la montagne dans la vallée, ce qui ne peut ſe faire qu'en deſcendant; dans quelques Provinces; les Payſans diſent encore *avaler* pour *deſcendre* : c'eſt par métaphore que l'on a appliqué ce mot au manger & au boire, parce que ce qui entre par la bouche deſcend dans l'eſtomac.

L'étymologie la plus ſimple, & par conſéquent la meilleure du mot d'*Aubain*, nom que l'on donnoit autrefois en France à tous les Etrangers, & d'où eſt dérivé le mot d'aubaine, droit d'aubaine, eſt *alibi natus*, *né ailleurs*.

Le mot *auberge* vient du vieux mot Allemand, *herberg*, qui vouloit dire *loger* : auſſi a-t-on dit d'abord *herberger*,

puis *héberger* pour *loger*; ainſi, auberge eſt comme qui diroit *logis*, *logement*.

Aveugle ſe dit en bon Latin *cæcus*; mais dans la baſſe Latinité on en a fait un compoſé de deux mots, *ab oculis*, ſans yeux, privé de la vue; & de là eſt venu notre mot aveugle.

Le mot *auvent* vient de *otevent*, c'eſt-à-dire, qui met à l'abri du vent.

Babil vient certainement de l'hiſtoire de la Tour de Babel, lors de la conſtruction de laquelle ſe fit la confuſion des Langues.

Bagage vient du mot Latin barbare *baga*, qui ſignifioit un coffre. Nos peres appeloient *bagues*, non ſeulement les anneaux, mais tous les bijoux précieux; de là vient l'expreſſion: *Sortir d'une ville* ou *d'une affaire vie & bagues ſauves*.

Ban vient du vieux mot Allemand *bann*, qui veut dire *publier*, *publication*: de ce mot dérivent une infinité d'autres, tels que *banniere*, *bande*, *bandit*, *banni*, *&c.*.... Les bannis & bandits ſont ceux dont on a publié la condamnation: la banniere eſt le ſigne ſous lequel la publication porte qu'on doit ſe raſſembler.

Bandouliere. Les Bandouliers étoient des troupes de brigands ou de bandits,

qui exerçoient leurs brigandages au pied des Pyrénées. Ils ont été les premiers qui ont porté de larges bandes de l'épaule gauche à la droite, auxquelles ils attachoient leurs armes & leurs munitions de guerre. C'eſt ce que l'on a appelé des bandoulieres, dont l'uſage ſubſiſte encore, quoique les Bandouliers ſoient détruits depuis long-temps.

Baragouin, langage barbare & preſque inintelligible : la véritable étymologie de ce mot vient du Bas-Breton ; dans cette Langue, *baraguin* ſignifie du pain blanc, ou, ſelon d'autres, du pain & du vin. C'eſt ce que l'on doit demander en voyageant dans la Baſſe-Bretagne ; mais ces termes nous paroiſſent aujourd'hui ſi extraordinaires, que nous les traitons de langage tout-à-fait barbare. Le Bas-Breton eſt cependant l'ancien Celtique, Langue dominante dans les Gaules avant la conquête des Romains, & bien avant celle des Francs.

Barater, en vieux François, veut dire *tromper*. Ce mot n'eſt plus d'uſage à Paris, ni dans les Provinces Septentrionales ; mais on dit encore en Gaſcogne, *vous mé baratas*, *vous me trompez*.

On trouve quelquefois dans nos vieux

Auteurs, *barbe* pour *oncle*. Ce nom avoit été donné par reſpect aux freres de pere, qui étoient communément plus vieux que leurs neveux. Les Italiens l'ont conſervé dans quelques Provinces, & appellent encore quelquefois un oncle *barba*. Les reſtes des anciens Hérétiques Albigeois ou Vaudois, réfugiés dans les vallées de Piémont, appellent leurs anciens *Barbes*: c'eſt ce qui fait qu'on a donné à ces Peuples le nom de *Barbets*.

Barette eſt un mot Gaſcon, qui veut dire *bonnet* ou *couverture de tête*: on donne ce nom en France aux bonnets rouges des Cardinaux.

Baron vient du mot *bar*, qui, dans l'ancienne Langue des Francs, ſignifioit *vir*, *un homme noble*, *vaillant & courageux*. Ainſi, les *Bars* ou *Barons* étoient les plus braves hommes d'entre les Francs: ils formoient le Conſeil du Roi, & le Corps des Officiers de ſon armée. Auſſi diſoit-on que le Roi aſſembloit ſes Barons, pour dire qu'il conſultoit ſes principaux Officiers. Les Francs ayant fait de grandes conquêtes dans les Gaules, & s'étant diſtribué les terres, les Barons eurent les plus conſidérables. Aux douzieme & treizieme ſiecles, le nom de Baron,

étoit ſynonyme à celui de Seigneur; & nous voyons dans nos anciens Romans, que les femmes de Chevaliers appeloient leurs maris *Monſeigneur & Baron.*

On appelle de certaines perles, qui ne ſont pas rondes, mais ont des formes extraordinaires, des *perles baroques.* De là on a appliqué cette épithete à toutes les formes ſingulieres, & elles ont toutes été appelées *baroques.*

Baſque d'habit: ce mot vient de ce que les vrais Gaſcons ou Baſques ſont les premiers qui aient porté des habits à demi courts, dont ils tenoient les côtés relevés, en les rembourant de maniere qu'ils ne leur battiſſent pas ſur les cuiſſes & ne les empêchaſſent pas de courir.

L'expreſſion proverbiale de *tour du bâton*, ne vient pas du mot unique, bâton, mais de deux mots, *bas* & *ton*, pour exprimer des tours dont on ne dit le ſecret qu'à l'oreille & à baſſe voix.

Beau-pere, *beau-fils* & *belle-fille*, ſont des mots qui avoient autrefois une ſignification bien plus étendue qu'aujourd'hui. On appeloit tous les Religieux *beaux-peres*; on donnoit à ſes neveux & ſes couſins, le titre de *beaux-neveux*, *beaux-couſins*, & à tous les Chevaliers & à ceux que l'on ſuppoſoit qui pouvoient l'être, celui de *beaux-*

ſires. Cette épithete, en elle-même aſſez agréable, a paru cependant dans la ſuite trop familiere : on a appelé les Religieux, *mon Pere*, tout ſimplement, ou *mon Révérend Pere*; & nous avons réſervé le nom de beau-pere pour le pere de notre femme, ou le ſecond mari de notre mere, que nous n'appelons pere que par amitié ; il en eſt de même de belle-mere, beau-fils & belle-fille, beau-frere & belle-ſœur ; & le mot de *Monſieur* a pris la place de *Beau-Sire.*

Bec eſt un très-ancien mot Gaulois, qui a toujours ſignifié le bec d'un oiſeau ; mais ce mot, en ancien Normand, avoit une autre ſignification, & vouloit dire *riviere* ou *ruiſſeau.* C'eſt dans ce ſens que les Normands ont donné le nom *du Bec* à une belle Abbaye de Normandie, & qu'ils ont dit *Caudebec*, *orbec*, &c... Les Etymologiſtes plus modernes ont trouvé que ce mot avoit dû ſignifier la pointe de terre qui ſe forme par l'embouchure de deux rivieres, ſoit l'une dans l'autre, ſoit dans la mer ; c'eſt ainſi que l'on appelle *bec de l'Allier*, la pointe qui s'avance à l'embouchure de l'Allier dans la Loire, & *bec d'Ambés*, celle que l'on remarque à la jonction de la Dordonne dans la Garonne.

Bedeau, ſuivant l'étymologie la plus ſimple, a la même origine que *Pitau*, qui eſt un ancien mot, qui veut dire *Payſan*. Les Bedeaux étoient les Sergens des Juſtices de Villages, & les ſerviteurs des Egliſes des Paroiſſes de campagne. On a cependant dans la ſuite étendu ce mot juſques aux Paroiſſes des Villes, & même aux Univerſités, par oppoſition aux Eccléſiaſtiques, aux Marguilliers, aux Profeſſeurs & aux Ecoliers, gens d'un plus haut étage, dont les Bedeaux n'étoient que les ſerviteurs.

Béguin, *Béguine*, ſont des eſpeces de Religieuſes non cloîtrées, qui demeurent dans une enceinte partagée en différentes petites Maiſons qu'on appelle *béguinage*; elles ont une Chapelle en commun : il y a beaucoup de ces établiſſemens dans les Pays-Bas. Les uns prétendent que leur Inſtitutrice a été Sainte *Begue*, ſœur de Sainte Gertrude; les autres un ſaint homme, nommé *Lambert le Begue*. C'eſt d'elles que vient le nom de *béguin*, que l'on a donné à une piece de toile qui enveloppe la tête & ſerre ſous le menton. Comme il y a un grand nombre de ces filles idiotes & bavardes, de là le nom de *béguine* eſt devenu une injure pour les Religieuſes auxquelles on le donne.

Belier vient de *bêler*, mot qui exprime le cri du mouton; c'eſt l'étymologie la plus ſimple, & c'eſt toujours à celle-là qu'il faut s'arrêter de préférence.

Les Etymologiſtes ſe ſont fort appeſantis ſur l'origine du mot de *belître*, du mot Latin *balatrones*, dont Horace ſe ſert pour déſigner des bouffons de la plus baſſe eſpece.

Benêt vient de *Benoît*, nom d'un grand Saint. Il y a pluſieurs noms de Baptême que nos ancêtres ont ſouvent pris, ainſi que celui-ci, dans des acceptions défavorables, tels que Nicodême, & même Jean, dans certaines occaſions.

Le mot *Berger* vient de l'ancien mot Teutonique *berg*, qui ſignifie une *montagne*, parce que les Paſteurs, dans certaines ſaiſons, conduiſent leurs troupeaux de la plaine ſur les montagnes.

Le nom de *Bernard* veut dire *eſprit d'ours*, de deux anciens mots Germaniques, *bern*, ours, & *art* eſprit.

Nous avons une grande quantité de mots qui finiſſent par *bert*, comme *Albert*, *Dagobert*, *Childebert*, &c. & d'autres qui commencent par *bert*, comme *Berthe*, *Berthier*, *Bertrand*, &c. Or, le mot *bert* ſignifioit autrefois *illuſtre*.

Le mot *bidet*, qui veut dire un *petit cheval*, vient d'une ancienne monnoie, avec laquelle les Cavaliers peu aiſés, & ſur-tout les Gaſcons, achetoient des chevaux d'une petite taille. Un mot de la Noue, dans ſes Commentaires, donne lieu de croire que ces petits chevaux coutoient quatre-vingts ſols.

Vent de biſe vient d'un ancien mot Teutonique, qui vouloit dire *tourbillon* : Olaus Magnus, le plus ancien Hiſtorien du Nord, dit qu'il y en a dans ce pays de ſi violens, qu'ils renverſent les hommes de deſſus leurs chevaux, & même arrachent les toits des maiſons ; ainſi, ce mot doit être ſynonyme à *ouragan* ; mais comme il a fait ſon plus grand effet lorſqu'il arrive chez nous, il ne ſignifie plus que vent du Nord. On a voulu trouver quelque relation entre le nom *bis*, que l'on donne au pain noir, & la biſe : mais malgré tous les efforts des Etymologiſtes, je n'y vois aucune analogie.

Blâmer vient de *blaſphémer* : auſſi dans l'ancienne orthographe écrivoit-on toujours blaſmer. On diſoit autrefois blaſphémer quelqu'un, pour dire l'injurier ; c'eſt dans ce ſens qu'on dit blaſphémer Dieu.

Blanc ne vient pas du Latin, mais de

l'ancien mot Teutonique *blanck*, qui veut dire *brillant*, *éclatant*. A ce mot, les Germains en oppoſoient un autre, qui eſt *black*, ſans couleur. Les Anglois ont retenu ce mot du Saxon, pour ſignifier noir; mais il n'a pas paſſé dans notre Langue.

Blaſonner vient du mot Teutonique *blaſen*, qui ſignifie *louanger*, proclamer avec éloge : de là on l'a appliqué aux armoiries, parce que c'étoient les marques par leſquelles on reconnoiſſoit les Chevaliers qui s'étoient diſtingués & avoient été proclamés comme braves : mais il a une ſignification plus étendue; il veut dire *louanges détaillées* : ainſi, nous voyons dans nos anciennes Poéſies, le *Blaſon de la Roſe*, le *Blaſon de l'Amour*, & *blaſonner quelqu'un*, pour en faire un éloge détaillé. Enſuite on a pris ce mot en mauvaiſe part, & on dit que quelqu'un a été bien blaſonné, quand il a été examiné de toutes les manieres, tant en bien qu'en mal.

Bois vient d'un vieux mot Tudeſque *bos*. Les Gaſcons en ont fait *boſc*, les Italiens *boſco*.

Boîte vient d'un mot de la baſſe latinité, *buxula*; c'eſt de là d'où il faut tirer

les mots *boiter* & *boiteux*, parce que cette infirmité vient de ce que les os ſortent de leurs boîtes, ou dans la hanche, ou dans le genou.

Borde veut dire, ſur-tout dans les Provinces par delà la Loire, *petite Métairie* : de là vient que le nom de *la Borde* eſt ſi communément porté par les familles de nos Pays Méridionaux.

Le mot de *bougie* vient d'une Ville ſituée ſur la côte d'Afrique, qui ſe nomme *Bugie*, & ſe prononce *Bougie* : on tiroit autrefois beaucoup de cire de ce Pays-là : elle y étoit ſi commune qu'on en faiſoit des chandelles, qu'on a imitées depuis en France, & qui ont conſervé le nom du Pays qui en a fourni le modele.

Boulanger. On a beaucoup diſſerté ſur l'étymologie de ce mot ; la plus ſimple & la meilleure, à mon avis, eſt celle qui la fait dériver de ce que les pains étoient autrefois ronds en forme de boules.

Bouquin, nom injurieux que nous donnons aux vieux Livres, vient du mot Allemand *buchen*, qui veut dire *livre.*

Bray eſt un mot de la baſſe latinité, & probablement d'origine Gauloiſe, qui veut dire *boue*, *fange.* Il y a un grand nombre de lieux & de cantons en France

qui portent ce nom, parce qu'ils ſont bas, boueux & marécageux ; entre autres, un canton de la Normandie, que l'on appelle *le pays de Bray*, *Bray-ſur-Seine*, *Bray-ſur-Saone*, & *Bray-Comte-Robert*, que l'on prononce mal-à-propos *Brie-Comte-Robert*. On peut croire que le nom de la Province de *Brie* a la même origine.

Bourrique vient d'un vieux mot Gaulois, qui ſignifie *cheval*, *bête de ſomme*, & *roux*. On prétend que les ânes rouges ſont plus méchans que les autres ; ce ſont ceux-là ſeuls qu'on devroit appeler *bourriques* : mais on a étendu cette ſignification à toute l'eſpece des ânes. On appelle les *bourriquets*.

Brelan ou *berlan* ſe prenoit autrefois pour toute ſorte de jeux de haſard, & pour le lieu où on les jouoit. On voit ce mot employé dans les regiſtres du Parlement avec cette ſignification dès l'an 1300, & dès-lors ces jeux furent défendus. Ceux qui fréquentoient les maiſons où on les jouoit, s'appeloient *Brelandiers*.

Il y a un de nos anciens Etymologiſtes qui fait dériver le mot de *brioche* (pâtiſſerie) de l'Hébreu. On ne peut que rire d'un pareil trait d'érudition. Il eſt bien plus naturel de croire que ce nom vient

de l'inventeur de cette excellente pâtiſſerie.

Broc de vin eſt un mot Allemand.

Le mot de *Bulle*, dont on ſe ſert pour exprimer certains diplômes émanés des Papes ou des Empereurs, vient de ce que les ſceaux qui ſervoient pour ces ſortes d'expéditions, étoient ronds ou enveloppés dans des boëtes rondes, ou du moins arrondies par le haut en forme de bulles ou bouteilles renverſées.

Cabaret vient d'une herbe nommée ainſi, dont on pendoit autrefois un paquet à la porte des endroits où l'on vendoit du vin. A préſent on y met du lierre, ou quelques branches d'arbres ; c'eſt ce que l'on appelle le *bouchon* ; & le bouchon ou enſeigne a donné le nom au lieu même.

Cabriole vient de *capriola*, *petite chevre*, parce qu'on prétend que ceux qui font des cabrioles, ſautent comme des chevres.

Cadet eſt un mot dérivé du Gaſcon ; il s'écrivoit autrefois *Capdets*, & cela vouloit dire *petit Chef*, par oppoſition à l'aîné, qui étoit le premier Chef de tous les Vaſſaux de la Seigneurie, qu'il conduiſoit à la guerre. Le puîné ne commandoit que ſous lui & en ſecond.

Cafard eſt un mot originairement Arabe, qui ſignifie un homme qui a changé de Religion, ſoit qu'il ait paſſé de la Mahométane à la Chrétienne, ou de la Chrétienne à la Mahométane. Les Turcs font très-peu de cas de ces gens-là, & ſont perſuadés qu'ils ſont tous faux & hypocrites.

Il y a des Auteurs qui croient que le mot de *caillette*, qui a ſignifié long-temps un *homme timide & poltron*, & que l'on a donné depuis à de petites femmes cauſeuſes, tire ſon origine du nom d'un fou de François I, qui avoit ces mauvaiſes qualités; car il étoit très-bavard & très-poltron. On ſe moquoit de lui, & ſon nom eſt devenu une injure. Cependant il eſt plus naturel de croire que l'on appelle les bavardes *caillettes*, parce que les cailles, oiſeaux de paſſage, ſont très-timides, & jabotent ſans ceſſe.

Calotte vient d'*écaille*, parce qu'on s'en couvre la tête pour ſe défendre du froid & des injures du temps; auſſi les a-t-on quelquefois appelées *coquilles*, & il y a eu un temps où l'on faiſoit des calottes qui portoient particuliérement ce nom. On prétend que la rue *Coquilliere*, qui ſubſiſte encore dans Paris, vient de ce que

l'on y vendoit de ces ſortes de coquilles.

Le mot de *camus*, pour dire un homme qui a un petit nez, vient, ſuivant nos meilleurs Etymologiſtes, du vieux mot Gaulois *camur*, qui a la même ſignification. Il faut bien diſtinguer les *camus* des *camards*; les uns & les autres ont le nez écraſé, mais les *camus* ont le bout du nez relevé, & les *camards* l'ont pointu ou penchant en bas.

Caracole & *caracoler* vient d'un mot Eſpagnol, qui ſignifie *limaçon*. Les coquilles des limaçons ſont tournées en ſpirale. Les cavaliers qui caracolent, tournent ſur eux-mêmes.

Le mot de *caramel* ou de *ſucre brûlé*, vient de l'Eſpagnol, & plus anciennement de l'Arabe, *cara*, qui ſignifie *noir*, & *mel*, du miel; ainſi *caramel* eſt proprement du miel noir ou brûlé. On en faiſoit autrefois en Eſpagne des tablettes, qui paſſoient pour être bonnes pour la poitrine.

Carnaval vient de deux mots Latins *caro*, *carnu*, *chair* ou *viande*, & *vale*, *adieu*, parce que c'eſt dans les derniers jours de ce temps-là qu'on dit adieu à la viande.

Carroſſe vient de l'Italien *Carrozzio*, & plus anciennement de *caruca*, mot qui, dans

dans la baſſe latinité, vouloit dire un chariot à quatre roues.

Caſaque eſt l'habillement des Coſaques, peuples du Nord, voiſins de la Ruſſie, de la Tartarie & de la Pologne. Soit que ces peuples aient pris leur nom de leurs habillemens, ou leurs habillemens d'eux, on aſſure que nous leur ſommes redevables du mot de *caſaque*, qui ſignifie un *ſurtout*, ou habit de deſſus large & aiſé.

La *biere* s'appeloit autrefois *cervoiſe*; il eſt certain que c'étoit un ancien mot Gaulois qui a toujours ſignifié une liqueur faite de grains fermentés. La cervoiſe qui eſt à préſent en uſage, s'appelle *biere*, d'un mot Allemand beaucoup plus nouveau, *biren*. Il y entre de l'orge, de l'avoine ou du froment, & du houblon.

Le mot *chafouin*, qui veut dire un petit homme maigre & foible, vient de ce que les chats ſont dans l'uſage d'aller faire leurs petits dans les greniers ſur le foin, & que ces animaux qui naiſſent ainſi ſont ſujets à être foibles & délicats.

Tous nos Etymologiſtes ſe ſont efforcés de trouver l'origine de *chagrin*; ſelon moi, aucun n'y a réuſſi; c'eſt un triſte ſujet à

approfondir : ainſi je n'en dirai pas davantage.

Le mot *chétif*, qui depuis long-temps veut dire un perſonnage miſérable, pauvre, à plaindre, vient originairement de *captif*; & on diſoit au treizieme ſiecle *chetivoiſon* pour *captivité*.

Chévir eſt un vieux mot qui vouloit dire *venir à bout de quelque choſe*. Les Payſans & les bonnes femmes s'en ſervent encore quelquefois. Par exemple, ils diſent : *On ne peut pas chévir de cet enfant*, c'eſt-à-dire, *on n'en peut tirer aucun parti*.

Chenets, petits landiers dont on ſe ſert dans les cheminées d'appartemens, s'appellent ainſi, parce que l'on repréſentoit au devant des figures de petits chiens couchans.

Chiffon vient de l'Arabe *cheffon*, qui veut dire *un linge uſé & déchiré*; c'eſt la même ſignification que nous donnons au mot *chiffon*. Il y a apparence qu'il nous eſt venu du temps des Croiſades ; alors les Saraſins ne donnoient aux Chrétiens qu'ils faiſoient eſclaves, que des chiffons ou de mauvais morceaux d'étoffe pour ſe couvrir.

Il y a tout lieu de croire que le mot François *chiffre*, vient de l'Hébreu *Se-*

pher, qui veut dire *compter*, *nombrer*, *calculer*.

Le mot *Chirurgien* ne veut dire autre choſe qu'*un homme qui travaille de la main* : ainſi il ne ſembleroit indiquer qu'un Manœuvre ; mais c'eſt par oppoſition à ceux qui exerçent la Médecine purement théorique, que les Chirurgiens s'appellent ainſi : c'eſt dans le même ſens que l'on leur donne quelquefois le nom d'*Opérateurs*.

On appeloit en vieux François *clanche* ou *éclanche* un loquet de porte ; c'eſt de là que l'on a appelé *éclanches* les épaules de mouton, parce qu'elles ont la forme de ces *loquets* ou *clanches*.

Nous avons déjà remarqué qu'on diſoit quelquefois *clergie* pour *ſcience* ; en conſéquence on appeloit *clergereſſes* les femmes ſavantes.

Le mot *clincaillerie* vient de l'Allemand *klingen*, qui veut dire ſonner, faire du bruit, parce que les petites breloques que vendoient les Clincaillers font du bruit en ſe frottant l'une contre l'autre. Le mot *cliquer* & *cliqueter* à la même origine.

Le mot *cloche* eſt d'origine Françoiſe. C'eſt par métaphore que l'on dit qu'un boiteux cloche, parce qu'il va à droite

& à gauche comme le battant d'une cloche. Les mots *cloper* & *clopiner* ont la même origine.

Le mot *coq* vient de l'ancienne Langue Germanique.

Le mot *coche*, de l'Italien *coccio*; ſelon d'autres, le mot *coccio* vient du François *coche*. Les premieres voitures ſuſpendues ont été appelées *coches*, parce qu'on faiſoit des *tailles* ou *coches* aux brancards du chariot, pour y faire paſſer les ſoupentes ſur leſquelles la caiſſe étoit attachée.

Le mot *coiffe* vient, dit-on, de l'Hébreu : on prétend que le mot *coffre* en vient auſſi ; mais c'eſt plutôt d'un vieux mot Allemand *kuffer*.

Le mot de *cohue* eſt, ſuivant quelques Etymologiſtes, un vieux mot Normand, qui veut dire *confuſion*, *tumulte* ; ſuivant d'autres, il vient de *convocare*, *convocatio*.

Le mot *colique*, douleur d'entrailles, vient du nom d'un des principaux boyaux que l'on appelle *le colum*. C'eſt là où particuliérement la colique ſe fait ſentir; ainſi c'eſt toujours très-improprement qu'on dit *colique d'eſtomac*.

Combe ſignifie en ancien langage un petit côteau, & dans les pays de mon-

tagnes l'entrée d'un vallon : ainſi il n'eſt pas étonnant qu'il y ait tant de gens en France qui portent le nom de Combe, ou de la Combe.

Le mot de *compagnon* & de *compagnie* a deux étymologies, l'une civile, l'autre militaire. Suivant la militaire, une compagnie eſt une troupe de gens qui marchent & combattent ſous le même *pennon*, c'eſt-à-dire, même enſeigne. Ce que j'appelle étymologie civile, eſt celle qui fait dériver ce mot de *panis*, *pain* : ainſi compagnie & compagnons ſont des gens qui mangent le même pain.

L'étymologie du mot *compliment* eſt fort ſimple ; il nous eſt venu par les Italiens ; mais il n'indique qu'un vœu (ſincere ou non) que l'on adreſſe aux gens que l'on complimente pour l'accompliſſement de tout ce qu'ils déſirent.

Conte vient d'un mot Grec barbare, *conton*, qui veut dire *abrégé*, parce que ce ſont de petites Hiſtoriettes. Cette étymologie prouve bien que les Contes les plus courts ſont les meilleurs.

Cocarde, ruban que les ſoldats mettent à leurs chapeaux, vient de ce que les anciens Croates, que l'on appeloit en France Cravates, portoient des plumes de coq à

leurs bonnets ; nos ſoldats trouvant cette parure agréable, ont voulu l'imiter.

Coqueluche, maladie dont les principaux ſymptomes ſont un grand mal de tête & une toux opiniâtre. C'eſt une eſpece d'épidémie, qui, malheureuſement, revient ſouvent à la mode dans les grands hivers. Le ſavant Paſquier, dont j'ai tant parlé, fixe à l'hiver de l'année 1567 l'époque de la premiere coqueluche, & dit qu'il ne ſait pas pourquoi on l'appela ainſi. Il eſt étonnant qu'il ait ignoré que, dès l'an 1413, cette maladie avoit été ſi générale & ſi forte dans Paris, que le Parlement avoit été obligé d'interrompre les plaidoiries, à cauſe qu'aucuns des Avocats ni des Procureurs ne pouvoient ſe faire entendre ; que d'ailleurs le mot *coqueluche* vient des coqueluchons dont les malades d'alors s'enveloppoient la tête pour ſe tenir chaud. Le coqueluchon eſt une eſpece de capuchon de Moine, que l'on nomme en Latin *cucullus*.

Cordonnier. Quelques Auteurs ont cru que ce mot venoit tout naturellement des ſouliers de cordes que l'on portoit autrefois, ou des cordons qui nouoient les ſouliers de cuir, mais ils ſe trompent : on écrivoit jadis *Cordouannier*, parce

que le bon cuir venoit dans ce temps de Cordoue en Eſpagne : or, les Cordonniers qui ſe piquoient de n'employer que de bons cuirs, diſoient qu'ils ne ſe ſervoient que du cuir de Cordoue ; & de là ils ont été appelés *Cordouanniers*.

J'ai dit plus haut, que l'on avoit voulu tirer le mot *cotillon* du Grec ; mais une étymologie bien plus naturelle eſt celle qui le fait venir du mot Allemand *kots*, d'où nous avons fait *cotte*, dont cotillon eſt le diminutif.

Couard, en Italien *codardo*, vient de *cauda*, queue. On appelle *couard*, un homme timide, honteux, par alluſion aux animaux, qui, tels que le renard, ayant perdu leur queue, ſe cachent, ſe tapiſſent, & en paroiſſent tout honteux.

Cramoiſi, couleur d'un rouge foncé : ce mot dérive de *kermes*, qui eſt une gale-inſecte ; la cochenille eſt nommée en Arabe *kermeſi* ; c'eſt avec elle qu'on fait le *cramoiſi* & l'*écarlate*, qu'on rend d'un rouge plus brillant en y ajoutant une diſſolution d'étain.

Crampe, tiraillement dans les nerfs de la jambe, vient du mot Allemand *kramp*, qui veut dire la même choſe. De même, *crapau* vient de l'ancien Allemand *krupen*,

cuiſſes, les crapauds marchant les jambes & les cuiſſes écartées du corps ; c'eſt de là qu'eſt venue l'expreſſion *mettre des pigeons à la crapaudine*, parce que les ayant éventrés, on les fait griller ayant les cuiſſes écartées du corps.

Le mot de *creſſon*, plante ou herbe, vient de *creſcere*, *croître*, parce que cette eſpece de plante croît fort vîte.

Croupe vient de l'Allemand *grub*, qui veut dire gras, gros, & épais : auſſi la croupe eſt-elle la partie de l'animal la plus épaiſſe placée, au haut des cuiſſes de l'animal. De là il eſt aiſé d'expliquer tous les mots qui en dérivent, *croupion*, *croupier*, &c.

Curé vient de *cura*, ſoin, parce que les Paſteurs des Paroiſſes ſont chargés du ſoin des ames de leurs Paroiſſiens.

Il eſt aſſez plaiſant que tous les anciens Etymologiſtes que j'extrais aient cherché quelle eſt l'origine de l'interjection *da*, *oui-da*, & qu'ils ne l'aient jamais pu trouver que dans le Chaldéen, l'Hébreu, & le Grec. Le petit mot *dada*, que les enfans prononcent pour dire *cheval*, ſe trouve, diſent-ils, dans les Lamentations de Jérémie, Chapitre I. Le Prophete dit, s'adreſſant à Dieu, qu'il eſt devant le Sei-

gneur, comme un enfant qui ne ſait dire encore que *dada*.

Les mots *deviſe*, *devis*, & *deviſer*, ont eu autrefois une ſignification bien étendue dans notre Langue ; *deviſe* vouloit dire quelquefois *volonté*, & *devis* a toujours ſignifié *converſation*. On ſe diſoit les uns aux autres : *faites-en à votre deviſe*, c'eſt-à-dire *comme il vous plaira*. On diſoit que les gens *deviſoient* enſemble, pour dire qu'ils converſoient. A préſent, le mot *deviſe* ne ſignifie plus qu'un ou deux mots que l'on applique à une figure allégorique quelconque, & auxquels on donne un ſens, une interprétation. *Devis* n'eſt plus d'uſage pour ſignifier *propos* & raiſonnemens de converſation ; mais on l'emploie pour ſignifier *détail* : c'eſt dans ce ſens que l'on dit, faire le devis de la dépenſe d'un bâtiment.

Dia veut dire en Grec *compoſition*, mélange de pluſieurs choſes ; c'eſt à cauſe de cela qu'il y a grand nombre de remedes uſités dans la Médecine & la Pharmacie, qui commencent par ce mot, comme les onguens *diapalme*, *diachilon*, &c.... Il ſert même de racine aux termes de quelques autres Arts : ainſi le diapaſon en Muſique eſt une harmonie réſultante de pluſieurs, & même de tous les tons. *Dia-*

logue même eſt ainſi nommée, parce que l'on y introduit pluſieurs Interlocuteurs.

Le mot *diete* eſt certainement Grec, & veut dire *régime de vivre.* Quand on dit que les Médecins preſcrivent la diete, cela ne veut pas dire préciſément qu'ils défendent de manger, mais qu'ils indiquent ce qu'il convient de manger, ou pour ſe maintenir en ſanté, ou pour ſe guérir ſi l'on eſt malade. Mais ce qui paroîtra peut-être extraordinaire, c'eſt que le nom de *diete* que porte l'aſſemblée des Princes & Etats de l'Empire, celle des Etats de Pologne, de Suede, de Suiſſe, &c. vient du même mot Grec. Cependant nos vieux Etymologiſtes prétendoient que le nom de ces aſſemblées dérivoit d'une autre ſource; ils diſoient qu'autrefois chez ces peuples on ne prenoit aucune réſolution qu'à la ſuite d'un grand feſtin, & qu'ainſi, délibérer chez ces peuples, c'étoit ſe régaler, manger & boire. Nous voyons que le Parlement des anciens François s'appeloit *Mallus Francorum*; & *Mall* en l'ancienne Langue de la Germanie, d'où les Francs étoient partis, vouloit dire un *feſtin.* On trouvoit dans ce temps-là beaucoup plus honnête de convier les gens à un bon repas, que de les prier de venir

parler d'affaires. Cependant à préſent on ne convient pas en Allemagne de l'étymologie que nous venons de donner, mais au contraire de celle qui interprete le mot Grec *diete* par régime, qui vaut autant dire que *gouvernement*, *adminiſtration*. Auſſi les Publiciſtes Germaniques traduiſent-ils en Latin ces mots François, *diete de l'Empire*, par *regimen Imperii*.

Dondaine eſt l'ancien mot dont on ſe ſervoit pour ſignifier ces ballons enflés d'air, avec leſquels l'on joue en les jetant. On l'a auſſi donné à certaines machines de guerre, groſſes, courtes & rondes, avec leſquelles on jetoit des pierres. On prétend que de là vient qu'on appelle une femme groſſe & graſſe, une *dondon*, & qu'il faut également y rapporter l'origine de *bedon* & *bedaine*.

Dorloter vient du vieux mot François *dorlot*, qui veut dire *mignon*; de là ſe *dorloter*, pour dire ſe careſſer ou ſe tranquilliſer. Rabelais dit d'un vieux Médecin, qu'*il dorlotoit ſa barbe*.

Drôle eſt un terme injurieux & mépriſant, qui vient du mot *troll*, qui, dans les anciennes Langues du Septentrion, ſignifioit un *diable*. C'eſt en conſervant cette étymologie, qu'on dit qu'il y a de bons

drôles ou de bons diables, & de méchans drôles ou diables.

Il eſt certain que le mot *drogue* vient du Perſan ; & l'on n'en ſera point étonné, quand on ſaura qu'avant la découverte de l'Amérique, la plus grande partie des drogues & épices nous venoit des Indes par la Perſe & la mer Rouge.

Les mots *ducat* & *ſequin*, monnoie, nous viennent également de Veniſe. Le mot *ducat* indique une monnoie d'or ou d'argent frappée au coin du Duc ou Doge de cette République ; & celui de *ſequin*, de la *Zecca* ou Hôtel des Monnoies de Veniſe.

Il eſt conſtant que le mot *dun*, dans l'ancien Celtique, ſignifioit un lieu élevé ; de là une infinité de villes en France dont le nom ſe termine ou ſe terminoit en *dun*, *Lugdunum*, Lyon, *Auguſtodunum*, Autun, *Melodunum*, Melun, *Iſſodunum*, Iſſoudun, & une infinité d'autres ; car l'ancienne Langue Celtique s'eſt parlée autrefois dans la plus grande partie de l'Europe.

Le mot *échiquier*, pour ſignifier la table ſur laquelle on joue aux échecs, & le même mot ſignifiant un Tribunal de Judicature, ou un Conſeil de Finances, qui étoit autrefois en uſage en Norman-

die, & qui l'eſt encore aujourd'hui en Angleterre, ont des origines auſſi différentes que leurs ſignifications. Le mot d'*échiquier* & d'*échecs*, jeu, vient du Perſan, & l'autre d'un mot de l'ancienne Langue Teutonique, qui ſignifie *envoyé* ou *député*, parce qu'effectivement les Juges de l'Echiquier étoient envoyés par les Rois ou les Ducs, pour juger les procès ou régler l'adminiſtration des Finances du pays.

Les *tributs* & *impôts* en Angleterre, & même en France, s'appeloient autrefois *cotes* ou *eſcots*. On n'appelle plus ainſi les impôts; mais ce terme eſt reſté aux cabarets & aux hôtelleries, où l'on dit que chacun paie ſon écot, c'eſt-à-dire ſa quote part d'un repas.

Le mot d'*écurie* eſt compoſé d'un terme Latin barbare, *ſcuria*, qui eſt mis dans l'ancienne Loi Salique pour *étable*, lieu où l'on retire également les chevaux & les autres beſtiaux de toute eſpece.

Dans le François des treizieme & quatorzieme ſiecles, on diſoit *Emperier* pour *Empereur*, & *Emperiere* pour *Impératrice*.

Le mot d'*endêver* veut dire dans notre ancien langage, *endiablé*, *être poſſédé du diable*, ou *faire donner quelqu'un audiable*.

Engin vouloit dire, dans notre vieux langage, *eſprit*, du mot Latin *ingenium*; de là on a dit *s'ingénier*, pour dire, s'occuper, ſe remplir l'eſprit de quelque choſe : mais enfin ce mot a été pris en mauvaiſe part, & comme ſi l'on ne pouvoit s'occuper ſérieuſement que dans le deſſein de tromper, il a indiqué des projets ou des machines mauvaiſes ou pernicieuſes. Cependant le mot d'Ingénieur ne peut-il pas venir encore plutôt d'*engin* que de *génie* ; dans cette ſuppoſition, il indiqueroit plutôt un inventeur d'*engins* ou *machines de guerre*, qu'un conſtructeur ou directeur de fortifications. On dit pourtant aujourd'hui le Corps du Génie pour le Corps des Ingénieurs.

Le mot *engouer* ſignifie proprement, s'étouffer, s'étrangler en mangeant trop précipitamment & goulument; on l'a enſuite appliqué métaphoriquement, à l'enthouſiaſme dont on ſe trouve quelquefois ſaiſi, ſans trop de réflexion, pour un objet qui nous plaît & nous étourdit.

Enherber eſt un vieux mot dont on ſe ſervoit au treizieme ſiecle, pour dire *empoiſonner*, parce qu'il ſembloit autrefois qu'on ne pouvoit l'être que par de mauvaiſes herbes.

Eſclandre vient de *ſcandalum*, *ſcandale*, qu'on prononçoit autrefois *eſcandale*. Les Gaſcons ont conſervé cette prononciation.

Eſcogriffe vient de deux mots qui ont à peu près la même ſource, *eſcroc* & *griffe*. L'un & l'autre indiquent un homme qui atrappe ce qu'il peut.

Le mot *eſpiegle* vient du nom du Héros d'un Roman Allemand, aſſez mauvais, mais qui eut beaucoup de vogue, & qui fut imprimé & traduit en François au ſeizieme ſiecle. Le nom tout entier de ce Héros eſt *Tiel Uleſpiegel*. On prétend qu'il étoit Saxon & vivoit l'an 1480. C'étoit une eſpece de poliſſon & de filou.

Eſſarter étoit un ancien mot François qui vouloit dire *défricher*; de là les lieux & les cantons défrichés ont été appelés des *eſſarts* : ainſi il ne faut point s'étonner s'il y a beaucoup de villages & de familles en France qui portent ce nom.

Eſcouvette eſt un ancien mot dont on ſe ſervoit autrefois pour dire un *balai*; de là on a appelé les ſorciers & ſorcieres, *chevaucheurs & chevaucheuſes d'eſcouvettes*, parce qu'on croyoit qu'ils alloient au ſabbat à travers les airs, à cheval ſur des manches à balai.

Nos anciens Etymologiſtes font dériver le mot *eſcuelle* d'*eſculus*, planche de bois de chêne, parce qu'autrefois les écuelles étoient toujours de bois, & plutôt de chêne que d'autre, parce qu'il ſe caſſe plus difficilement. Il falloit être bien riche il y a trois cents ans, pour avoir des écuelles d'argent; & la faïence & la porcelaine n'étoient pas connues. Ce qui diſtingue l'écuelle de tous les autres vaſes à boire, ce ſont les deux oreilles placées de part & d'autre par leſquelles on la tient.

Le mot *fagot* nous vient de *fagus*, qui ſignifie du hêtre, parce que les premiers fagots ont été faits de ce bois. Quant à l'expreſſion de *conter des fagots*, elle tire ſon origine du Fabliau ou Conte vulgaire du Fagotier, dont Moliere a tiré ſon Médecin malgré lui.

Faïence. Tout le monde ſait que ce n'eſt que de la terre commune, émaillée de blanc, & quelquefois peinte de pluſieurs couleurs par-deſſus le blanc. Les premiers qui s'en ſoient ſervis; ſont les habitans de l'Iſle de Mayorque; les Italiens ont tiré de là leur premiere faïence; auſſi l'appellent-ils encore *majorica*, ou *maiolica*. Pour nous, nous l'appelons *faïence*, non

non pas comme quelques-uns l'ont cru de *Faenza* en Italie, mais de la petite Ville ou Bourg de Faïence en Provence, qui eſt le premier endroit en France où l'on en ait fabriqué.

Le mot de *fanfare*, air de trompette, nous vient de l'Eſpagnol, & a été porté en Eſpagne par les Arabes. Il eſt évident que le mot de *fanfaron* vient de *fanfare*, puiſqu'il ſignifie un homme qui chante lui-même ſes louanges & célebre ſa propre gloire.

Fantaſſin vient de l'Italien *fante*, qui veut dire, en général, *ſerviteur*. On ſait que l'Infanterie étoit autrefois bien moins conſidérée que la Cavalerie, n'étant compoſée que de Payſans, qui marchoient ſous la banniere de leurs Seigneurs.

Faquin vient de l'Italien *facchino*, portefaix, crocheteur, ainſi appelé du Latin *faſci*, des paquets. Comme ces gens-là ſont ordinairement compoſés de la plus vile canaille, leur nom eſt devenu une groſſe injure.

Fée vient du mot Latin *fatua*, qui veut dire *inſpirée*, *prophéteſſe*, enfin *ſorciere*. Nos anciens Romans des douzieme & treizieme ſiecles font grande mention des Fées; il en eſt auſſi beaucoup parlé

dans l'ancienne Hiſtoire du Nord. Nos Hiſtoriens plus modernes ont accuſé d'être Fées, ou d'avoir eu commerce avec elles, toutes les femmes dans l'Hiſtoire deſquelles ils ont trouvé du merveilleux. Ainſi l'on voit dans le Procès de la Pucelle d'Orléans, qu'elle fut accuſée d'avoir eu commerce avec les Fées auprès d'une fontaine de ſon pays (Vaucouleurs), que l'on appelle encore la *fontaine des Fées*, ou *des Dames*. Le Roman ou ancienne Hiſtoire du Connétable du Gueſclin, dit que Dame *Tiphaine*, femme de ce Héros, étoit ſoupçonnée d'être Fée, parce qu'elle étoit fort adroite, fort ſavante, & prédiſoit à ſon mari tout ce qui devoit lui arriver.

Le mot de *férie* eſt oppoſé à Fête dans les Bréviaires & Calendriers Eccléſiaſtiques; quoiqu'autrefois dans l'ancienne Rome, *feria* voulût dire un jour propre aux ſacrifices, parce que de ce temps-là la maniere de célébrer les Fêtes, étoit de ſacrifier les victimes, mais qu'aujourd'hui on les chomme en ne travaillant pas. Ainſi, *férie* dérivant de *ferire*, *frapper*, indique à préſent un jour ouvrable.

Feſſe vient du mot Latin *fiſſa*, *fiſſæ*, qui ſignifie *fente*, parce que ces parties

du corps humain ſont ſéparées par une fente.

Feſſe-Matthieu, nom injurieux que l'on donne aux Avares & aux Uſuriers, vient de *face de Matthieu.* L'on ſait que ce Saint, avant que d'être Apôtre, étoit Péager & Uſurier : on en a fait le Patron de ces gens-là, que l'on prétend pouvoir reconnoître à leur phyſionomie.

Fi, terme de mépris & de dégoût, eſt tiré de la Langue Thyoiſe ou Tudeſque, & eſt la racine du mot *fiante.*

Il n'y a point de *fiat* dans cet homme-là, c'eſt-à-dire, qu'on n'y peut prendre aucune confiance ; expreſſion proverbiale autrefois très-uſitée, qui vient du mot Latin *fiat*, que cela ſoit fait.

Fiche ſignifie proprement *pointe*, & ſur-tout pointe de fer. De là le mot *ficher*, *fiche* : ainſi, l'on a appelé *fichus* les mouchoirs que les femmes mettent ſur leurs cous, & qui ſe terminent en pointe par-derriere.

Fief. J'ai dit ailleurs que ce mot venoit de fidélité, ou *féauté*, que le Vaſſal promettoit à ſon Seigneur. Les Fiefs, ſuivant nos anciens Publiciſtes, ſont de trois eſpeces ; Fiefs domaniaux, conſiſtans en terres ou domaines ; Fiefs de revenus,

conſiſtans en cens & rentes, qui la plupart du temps s'évaluent en argent; & enfin, Fiefs de dignités & offices, conſiſtans en charges de la Cour, les fonctions, avec les émolumens & les droits qui en réſultent.

Finance, eſt un ancien mot Allemand, qui veut dire *uſure*, *intérêt*. L'Art de la Finance étoit encore peu connu au ſeizieme ſiecle; mais dans le nôtre, il eſt de la plus grande importance.

Flûte vient, dit-on, du Latin *fiſtula*; mais d'autres Auteurs le tirent du mot de la baſſe latinité *flutta*, qui veut dire une lamproie, poiſſon qui a aſſez l'air d'une flûte, & qui, de droite & de gauche, a des oreillettes, qui repréſentent aſſez bien les trous de cet inſtrument de muſique.

Florin a pris ſon nom d'une ancienne monnoie de la République de Florence, ſur laquelle étoit repréſentée une fleur.

Foire, pris dans le ſens le plus mal-propre, vient d'un ancien mot Latin *foria*; il ne faut pas s'arrêter long-temps ſur cette matiere. *Foire*, *marché* a une origine très-différente; il vient de *forum*, place publique dans laquelle ſe tenoient ordinairement les marchés.

Fou, originairement *fol*, vient d'un mot de la baſſe latinité *follus*: on diſoit

d'un homme qui devenoit fou, *folleſcit*.

Forêt vient de *feræ*, *bêtes féroces* qui habitent dans les bois.

Franc, qui eſt aujourd'hui une monnoie idéale, en étoit autrefois une très-réelle. Le franc d'or valoit une livre; le franc d'argent le quart d'un écu, enſuite le tiers; d'où eſt venu l'écu de trois livres, & le double écu de ſix francs.

Fredaine vient de *frauder*; ainſi, l'enfant qui fait des fredaines, eſt celui qui trompe ſes parens.

Le mot de *froc* vient de *floſcus*; c'étoit une houppe qu'on mettoit à la pointe des capes de *Béarn*. Le floc a fait nommer froc la cape entiere, & a donné le nom aux habits des Moines, compoſés d'une cape & d'un capuchon.

Fuſt ou *fût*, ancien mot qui ſignifie bois, planche; de là vient le mot de futaille, compoſée de planches ou douves de bois.

Le mot *gaber*, pour dire ſe moquer, vient du Bas-Breton *gab*, qui a la même ſignification.

On fait dériver le mot *gaillard* de deux mots Latins *gallus*, *ardens*, coq, ou Gaulois, hardi, éveillé. Quant à celui de *galant*, il y en a qui veulent le faire venir

auſſi de *Gallus valens*, Gaulois de mérite, aimable, galant; mais d'autres font venir *galant* de l'ancien mot Germanique *gala*, qui veut dire alégreſſe, réjouiſſance, & qui eſt encore uſité dans les Cours d'Allemagne, pour indiquer les jours de fêtes.

Galbanum eſt une drogue odoriférante, ou plutôt puante, que l'on met dans les piéges pour y attirer les renards. Il y a des Charlatans qui vendent de cette drogue en en vantant les vertus; de là eſt venue l'expreſſion populaire, vendre ou donner du *galbanon*.

Ganache vient du mot Eſpagnol *ganaſſa*, dérivé du mot Arabe *canachon*, qui veut dire la mâchoire d'un cheval; auſſi dit-on qu'un homme eſt une ganache, pour ſignifier qu'il a la mâchoire peſante comme un cheval.

Gand, ajuſtement fait pour couvrir les mains, & les défendre du froid & des injures de l'air, vient de l'ancien mot Teutonique ou Thyois *Want*, qu'on trouve dans les Capitulaires de Charlemagne, pour ſignifier la même choſe.

Gaſpiller vient du mot Saxon *gerſpillen*, qui veut dire gâter, piller, conſumer mal à propos.

Le mot *Gaſton*, nom propre ou de

Baptême, vient de l'ancien mot Teutonique *gaſt*, qui vouloit dire homme puiſſant, conſidérable, Chef, Commandant. La plupart des Princes & Généraux Germains, dont il eſt fait mention dans Tacite, ont leurs noms terminés en *gaſt*; il en nomme pluſieurs, *Arbogaſt*, *Hildegaſt*, *Nevogaſt*, &c..... On prétend que la Loi Salique fut faite par trois Princes ou Chefs des anciens Francs, dont l'un s'appeloit *Viſogaſt*, le ſecond *Boſogaſt*, & le troiſieme *Salogaſt*.

Le mont *Gibel*, ſi connu en Sicile, & qui portoit autrefois le nom d'*Etna*, & le mont *Gibraltar* en Eſpagne, ſur lequel eſt ſituée une redoutable forteresſe, tirent leurs noms du mot Arabe *gibel*, qui veut dire lieu fort élevé. On prétend que le mot *gibet* a la même étymologie, tant parce que les gibets ſont ordinairement ſitués ſur des lieux élevés, que parce qu'on les éleve encore pour y accrocher ceux que l'on veut pendre.

Gibier eſt un mot général, qui veut dire toute bête que l'on prend à la chaſſe, & qui eſt bonne à manger : de là on a appelé *giboyer* la chaſſe à cette ſorte de bêtes, & *gibeciere* le ſac dans lequel on renferme le gibier. Ainſi, le loup & le

renard ne ſont pas du gibier, parce qu'ils ne ſont pas bons à manger.

Gigue; dans notre vieux François on diſoit *gigue* pour *cuiſſe*. Cette expreſſion eſt devenue ridicule, & on ne dit plus qu'en ſe moquant, *il a de bonnes gigues*, *de grandes gigues*, & *gigoter*. Il nous en eſt reſté *gigot* de mouton, & certains airs de muſique, que l'on appelle encore *gigues*, parce qu'on trouvoit autrefois qu'ils invitoient à danſer aſſez vivement.

Gilles; il y a long-temps que l'on ſe ſert de cette expreſſion, *faire gilles*, pour dire décamper ſans trompette, s'enfuir ſans avertir: elle vient d'agilité & d'agile, & indique que ceux qui prennent ce parti ſont légers & prompts à diſparoître: mais cette expreſſion n'a rien de commun avec le nom de *Gilles*, que nos Peres ont donné à un Saint, dont le véritable nom étoit *Egide*. Ce nom a été porté par des Princes, & par pluſieurs grands hommes; & celui de *gillette* par des Princeſſes. Ce n'eſt que dans ce ſiecle qu'il eſt devenu ridicule, ayant été adopté par un bouffon de la derniere claſſe, qui fréquentoit les foires, & réjouiſſoit le peuple par de plates facéties. Le nom de *gillet*, qu'on donne à un petit habillement court &

étroit, qui ſerre la taille, eſt pris d'une partie de l'habit que portoit ce Bouffon. Son nom eſt devenu fameux, & en même temps ſi ridicule, qu'on rougit à préſent de le porter, quoiqu'il y ait une Paroiſſe de Paris qui ſoit dédiée à ce Saint.

Paſquier nous apprend que les vins trop verds s'appellent *vins ginguets*, & qu'on n'en eut que de cette eſpece l'an 1554. Ce ſont ces ſortes de vins qui ont donné le nom aux *guinguettes*, ainſi nommées, parce qu'on y boit toujours des vins nouveaux, & ſouvent trop verds.

On appelle auſſi un habit *ginguet*, un habit trop court & trop étroit; mais l'étymologie eſt différente, c'eſt que ces ſortes d'habits-là découvrent les gigues ou cuiſſes.

Gober, vieux mot François, qui veut dire *avaler*, d'où eſt venu le mot *prendre au gobet*, c'eſt-à-dire, enlever de la bouche, & *gobelet*.

Le nom de *Godefroy*, en Latin *Gotofredus*, vient de deux mots Allemands *got* & *fried*, qui veulent dire *paix de Dieu* : ainſi c'eſt un très-beau nom à donner à un Prince; car il ſemble qu'il ſoit envoyé de Dieu, pour donner la paix à la terre.

Gogo eſt un petit diminutif du mot

de *margot*, qui l'eſt lui-même de *Marguerite*. On donne ce premier nom aux petites filles qui ont reçu le dernier au Baptême. Tout le monde ſait que *Marguerite* vient du mot Latin *margarita*, perle.

L'expreſſion *avoir de l'argent à gogo*, vient de *gaudium*, *joie*, & indique que l'on a de l'argent tant que l'on en veut. Mais *goguette* & *goguenard* ont une autre étymologie; ils viennent du Bas-Breton *gog*, qui veut dire ſatire & plaiſanterie; ainſi, être en goguette, c'eſt être monté ſur le ton de la plaiſanterie; & être goguenard, c'eſt être plaiſant.

Gredin, mot injurieux que l'on donne aux gens de rien: on en tire l'étymologie de *gradin*, marches ou degrés qui compoſent les eſcaliers. Il y a eu autrefois, chez les grands Seigneurs, des valets du dernier ordre, qui ſe tenoient toujours ſur les degrés de l'eſcalier, & n'entroient jamais dans l'appartement; ce ſont ceux-là que l'on appeloit des gredins, & dont le nom eſt devenu une injure.

Grigou, autre terme injurieux. Dans le temps des Croiſades, les François avoient conçu un grand mépris pour les Grecs, qu'ils avoient trouvés lâches, traîtres, & vils: on en avoit rapporté cette

idée en France, où l'on traitoit de Grecs les plus mauvais ſujets : on les a appelés d'abord des *grieux*, & enſuite, par corruption, des *grigous*.

Grimace vient de l'Allemand *grimm*, qui veut dire *mine renfrognée* ; il ſe dit à peu près de même en Flamand & en Anglois. *Grimaud* a la même étymologie.

Groin de cochon, *groigner*, cri du cochon, *grognon*, *grognard*, ont tous la même étymologie, qui eſt Baſſe-Bretonne.

Le mot *guerre* vient de l'ancien mot Germanique, ou même Celtique, *wer*.

On a fait ſur l'étymologie du mot de *gueux* & *gueuſer*, les plus ſavantes recherches ; la plus naturelle eſt celle qui le fait dériver de *queux*, *cuiſinier*, parce que les gueux font leur cour aux cuiſiniers pour tâcher d'attraper quelques bribes, quelques reſtes.

Agir à ſa guiſe, c'eſt-à-dire, à ſa maniere, tire ſon origine de *viſus*, vue, c'eſt-à-dire, ſe conduire comme on le voit, comme on l'entend : auſſi a-t-on dit autrefois ſe conduire *à ſa viſe*.

Habler, *hableur*, viennent de l'Eſpagnol *hablar*, *hablador*, parler, parleur, &, à ce qu'on a prétendu plus anciennement,

de *fabulari*, *fabulator*, conter, conteur de fables.

Halbreda, de l'Eſpagnol *halbrada*, grande femme ſeche & maigre; c'eſt un terme injurieux.

Hallebarde, arme dont le nom eſt compoſé de deux mots Allemands, *hell*, luiſant, & *bard*, hache, comme qui diroit hache luiſante. Hallebarde eſt proprement une hache au haut d'une pique; d'autres croient que ce mot vient de celui de Lombard, parce que les peuples de Lombardie portoient des hallebardes, qu'on appeloit auſſi *lombardes*.

Halle, marché couvert, vient auſſi de l'Allemand.

Hameau vient d'un ancien mot Teutonique, qui vouloit dire *maiſon*, *habitation*.

Hanap, autre ancien mot Saxon, qui ſignifie une *coupe*, un *vaſe*, ou un *verre à boire*.

Haras, vieux mot Allemand, étable, écurie du maître.

Hard veut proprement dire *lien*; de là on a tiré *hart*, corde qui étrangle les pendus.

Hardes, c'eſt-à-dire, vêtemens & nippes liés.

Harnois de cheval, compoſé de liens & de courroies.

Héraut, celui qui porte les ordres ou les paroles du Seigneur & du Maître, que l'on appelle en Allemand *herr*.

Le nom de *Herbert* eſt de tous les anciens noms Francs, celui dont l'origine eſt la plus magnifique, car il ſignifioit homme très-illuſtre.

Hermine, peaux de petites belettes blanches, qui ont ſeulement l'extrémité de la queue noire. Ces fourrures ſont eſtimées, & elles l'étoient ſi fort il y a cinq ou ſix cents ans, qu'on ne permettoit qu'aux Princes, aux Prélats & aux grands Seigneurs d'en porter. Cet animal s'appelle en Latin *rat d'Arménie*. Il ne faut pas que le nom d'hermine jette aucun doute à ce ſujet; car on a appelé autrefois l'Arménie ainſi; & Villehardouin, parlant du Roi de ce pays, l'appelle le *Roi d'Hermine*.

Le mot *d'hippocras* vient d'Hippocrate : on prétend que c'eſt ce fameux Médecin qui a été l'inventeur de cette liqueur, compoſée de vin & d'épices, c'eſt-à-dire, de ſucre & de canelle. Comme elle eſt très-fortifiante, il la conſeilloit à ſes malades dans de certains cas d'épui-

ſement & d'affoibliſſement ; c'étoit le remede le plus agréable de tous ceux qu'il adminiſtroit.

Hongre. On appelle un cheval hongre un cheval coupé, parce que ce ſont les Huns & les habitans de la Hongrie qui ont les premiers mutilé ainſi les chevaux, pour les rendre plus traitables ; mais il y a long temps, car, ſuivant nos deux Etymologiſtes, c'eſt d'un paſſage du Texte de la Loi Salique qu'eſt tiré le trait hiſtorique que je viens de citer.

Hôtel de grand Seigneur, *hôtellerie* & *hôpital*, ſont trois mots qui ont abſolument la même étymologie, qui eſt le mot Latin *hoſpites*, des *hôtes*. Effectivement ces trois ſortes de maiſons ſont très-habitées & très-fréquentées par beaucoup d'hôtes, mais par des raiſons bien différentes : les hôtels des grands Seigneurs, parce que ceux-ci ont beaucoup de domeſtiques, de courtiſans & de prétendus amis ; les hôtels garnis ou hôtelleries, parce que tout le monde y peut loger & y manger pour ſon argent ; & les hôpitaux, parce que tous les pauvres y ſont reçus.

Houcque étoit un ancien habillement des François, d'où eſt dérivé le mot de

hocqueton. Houpelande étoit un autre habillement de deſſus, qui étoit d'abord propre aux Payſans, mais que nos Rois mêmes ont porté enſuite. Charles V, dit le Sage, portoit communément une houpelande.

Houze, *houzeaux*, habillement qui couvroit depuis la ceinture juſques au bas des jambes : quand on a diſtingué les bas des culottes, on a appelé celles-ci houzettes, parce qu'elles étoient devenues plus courtes : on diſoit ſe *houzer*, pour dire mettre ſa culotte.

On ſait aſſez que le mot *Huiſſier* vient de *huis*, qui veut dire *porte*, & qui n'eſt plus uſité qu'au Barreau, où l'ont dit plaider à huis clos, tenir audience à huis ouvert. Le mot *hucher*, anciennement *huiſſier*, qui veut dire appeler quelqu'un à ſa porte, a la même étymologie, & ne vient point de *huche*, armoire dans laquelle les Payſans mettent leur pain & ce qu'ils ont d'ailleurs à manger.

Jacque, nom d'un habillement de guerre, n'a rien de commun avec le nom propre de S. Jacques ; c'étoit l'habit de deſſous des Chevaliers ; il étoit recouvert par la cuiraſſe, les cuiſſarts, les braſſarts, &c.... Il n'étoit d'abord que de peau ou d'étoffe, mais enſuite on le

garnit de petites mailles de fer, aſſez fines pour ſe prêter aux mouvemens du corps du Cavalier, cependant capable de défendre du tranchant de l'épée ou de la hache d'armes, les endroits que l'armure ne pouvoit pas couvrir, ou qu'elle laiſſoit à découvert quand elle ſe briſoit. Il y avoit des Cavaliers qui n'avoient que la jacque de mailles pour toute armure défenſive; ils ſe mettoient ſur la tête une coiffe ou calotte de pareille eſpece, au lieu de caſque. Les Payſans avoient des *jacques* qui étoient légers, & n'étoient point garnis de mailles; on les appeloit *jacque bon homme*. Ils étoient, comme on voit, dans cet équipage, très-mal défendus contre les ennemis, & même contre les inſultes des gens de guerre de leur pays; auſſi ſe trouverent-ils ſi vexés, qu'ils ſe révolterent du temps du Roi Jean: on appela leur révolte la *Jacquerie*. Elle commença dans le Beauvoiſis; & à cette ſédition des Jacquiers, ſuccéda celle des *Maillotins* de Paris; il s'en fit pluſieurs autres ſous différens noms dans les Provinces du Royaume. De l'ancien habillement *jacque*, il ne nous eſt reſté que le mot de *jacquette*, que l'on donnoit

donnoit encore il y a quelque temps aux robes des petits enfans.

L'origine & l'étymologie du mot de *joli* vient du Celtique ou Bas-Breton, ou de l'idiome Germanique ou ancien Allemand ; dans ces Langues & dans le Flamand & l'Anglois qui en dérivent, il veut dire *gai*, *amuſant*. Il avoit autrefois dans le François la même ſignification ; nous l'appliquons à préſent aux agrémens de la figure : mais en mémoire de ſon ancienne origine, quelque belle que ſoit une femme, ſi elle a la figure ſérieuſe, on ne doit pas dire qu'elle eſt jolie. Celles qui ſont dans le cas s'en conſolent, en croyant que la beauté eſt bien au deſſus de la gentilleſſe.

L'étymologie de *jupe* & de *jupon* eſt très-difficile à trouver. Les Italiens & les Allemands ont adopté ce mot ; tout bien conſidéré, il nous vient de l'Arabe par les Eſpagnols.

Jouvence ſe diſoit autrefois pour jeuneſſe. Tout le monde a entendu parler de la fameuſe fontaine de Jouvence, dont l'eau faiſoit rajeunir ceux qui en buvoient ; malheureuſement il n'y a rien de ſi fabuleux. Les mots de *jouvencel* & *jouvenceau* ont la même étymologie ;

cependant quelques Auteurs ont voulu faire dériver *jouvenceau* du mot Latin *juvencus*, qui veut dire *jeune taureau*.

On a beaucoup diſputé ſur l'origine du mot *laid*, *laideur*; on l'a fait venir du Grec, du Latin, & de l'Allemand: ſuivant cette derniere Langue, il voudroit dire *triſte*, *affligé*; effectivement les perſonnes laides, ſur-tout les femmes, ſont très-fâchées de l'être. En adoptant l'origine Latine, il veut dire *bleſſé*, *maltraité*; la laideur peut auſſi venir d'accident. Enfin, l'étymologie Grecque préſente une injure; de tout temps on a regardé le reproche de laideur comme injurieux.

On a beaucoup diſputé ſur l'étymologie du mot *laquais*; & nos anciens Auteurs en ont trouvé de fort ridicules. La plus ſimple, à mon gré, eſt celle qui le fait dériver de l'ancienne Langue des Goths, dans laquelle *lacka* ſignifie *courir*, & *lackei*, *coureur*. Chez les Italiens & les Eſpagnols, le mot laquais ſignifie plutôt un coureur qu'un valet qui ſuit.

Le mot *lai* ſignifie dans l'ancien Allemand ou Saxon une *chanſon*.

Le mot *lécher* vient de l'Allemand *lecker*, qui veut dire gourmand, ou même

friand ; on l'applique communément aux petits garçons. Nous appelions autrefois en France les friandiſes des *lécheries*. On a appliqué le mot *lécher* à l'action de nettoyer avec la langue le bord d'un plat, parce que c'eſt l'uſage des petits garçons friands. Les chiens font la même choſe avec leurs langues, & par gourmandiſe & pour careſſer. Il y a d'autres étymologies du mot *lécher* ; mais celle-ci m'a paru la plus naturelle.

Le mot *liard*, petite monnoie de cuivre, a une origine certaine ; car ce fut en 1430 que Guigue Liard, de Crémieux en Viennois, frappa les premiers liards, qui n'eurent d'abord cours que pour le Dauphiné ; mais le Roi Louis XI, étant parvenu à la Couronne, les rendit communs par-tout le Royaume, & leur conſerva le nom du premier ouvrier, *Liard*.

On ſait que le nom de *Louis* & celui de *Clovis*, qu'ont porté les Rois de la premiere Race, ſont le même. Il eſt tiré de l'ancienne Langue Teutonique ou Thyoiſe, dans laquelle *Luitwich* veut dire *homme excellent au peuple*.

Loure & *louré* ſont des termes de muſique. La loure étoit une grande muſette, inſtrument champêtre connu de

nos aïeux. Il a donné ſon nom à certains airs, que l'on a appelés *loures*, parce qu'ils ſont un peu lents & analogues au ſon de la muſette ou cornemuſe.

On appeloit autrefois en France *maille* une petite piece de monnoie qui étoit carrée, & on en faiſoit non ſeulement de cuivre, mais d'argent & même d'or. Le denier au contraire & les autres monnoies étoient rondes : c'eſt de là qu'eſt venu le proverbe, *il n'a ni denier, ni maille*, c'eſt-à-dire, *il n'a de monnoie ni ronde ni carrée.*

Manteau vient du mot Arabe *mandil*, en Perſan *mandel*; c'eſt du temps des Croiſades que nous ſont venus & le mot & la choſe même. Les manteaux des Philoſophes Grecs & Latins n'étoient pas faits comme nos manteaux d'aujourd'hui. Les mots de *mante*, *mandille*, ſont encore plus rapprochés du mot originaire, que celui de manteau, que nos peres appeloient autrefois *mantel.*

Le mot de *maraud*, qui eſt une injure, vient de celui de *marane*, que l'on donne aux Eſpagnols qui ſont de race de Maures. On regarde en Eſpagne comme une tache conſidérable d'être deſcendu de Maures & de Juifs, & on ne fait cas que des

familles qu'on appelle de *vieux Chrétiens*.

Quoique rien ne ſoit ſi noble & ſi reſpectable que la dignité de Maréchal de France, & qu'un Maréchal ferrant ne ſoit qu'un ouvrier mécanique, il eſt cependant vrai que les noms de ces deux états ont la même étymologie ; puiſque *mark* dans l'ancien Allemand ſignifie *cheval*, & *ſchalc*, ſerviteur ; ainſi les anciens Maréchaux, chez les Francs, avoient ſoin des chevaux. Par la ſuite on a donné ce nom à des Officiers de cavalerie, & enfin à ceux qui ont commandé toute la cavalerie ſous le Connétable, qui d'abord avoit été lui-même chargé du ſoin des écuries royales. Cependant, tandis que ce nom s'ennobliſſoit ainſi, étant porté par des perſonnages illuſtres, il reſtoit dans ſon premier état en s'appliquant à une autre eſpece d'hommes qui ont ſoin des chevaux dans leurs maladies ; ce ſont les Maréchaux ferrans.

Nos Savans ont voulu mettre de l'érudition juſque dans l'étymologie du mot *marionnette* ; mais, je l'ai déjà dit, les plus vraiſemblables ſont les meilleures : tout le monde ſait que la plupart des filles s'appellent *Marie* ; de là les petites filles ſe ſont appelées *Marion*, & les très-petites

Marionnette. On a appliqué ce dernier nom à ces petites figures de bois ou de carton que l'on fait danſer pour amuſer les enfans : voilà l'étymologie la plus ſimple & la plus vraie.

Marmaille vient de *marmot*, & *marmot* étoit le nom que portoient autrefois dans notre Langue les petits ſinges. De là on a appelé les petits garçons *marmots* ou *marmouzets*, les petites filles *marmottes*; & l'on a dit *marmotter*, pour ſignifier parler entre ſes dents ſans rien prononcer, comme font les ſinges.

Marmite vient de *marmor*, *marbre*, parce que l'on a autrefois fait des marmites de marbres, enſuite elles ont été de terre ou de métal, qui s'échauffe bien plus aiſément. On a long-temps appelé *marmiteux*, des gueux, des mendians qui ſe tiennent auprès des marmites, dans l'eſpérance qu'on leur donnera ou qu'ils pourront prendre quelque choſe.

Marmelade vient du Portugais *marmello*, qui veut dire une eſpece de confiture faite de coings hachés ; ainſi, les premieres marmelades ont été faites de ce fruit ; actuellement on en fait d'abricots, de pommes, &c.

Maroufle, terme injurieux, vient de

certains gros chats que l'on appeloit des *marouſles*, & auparavant des *marcous*.

Maſque vient, ſelon les uns, de l'ancien Tudeſque; ſelon d'autres, de l'Eſpagnol *maſcara*. Cette derniere étymologie eſt aſſez jolie; *cara* veut dire en Eſpagnol un viſage, & *mas* pluſieurs; ainſi un homme maſqué eſt un homme qui a pluſieurs viſages; tout le monde convient de cela.

Meſnil eſt un vieux mot François, qui vouloit dire *habitation*, *demeure*, *logis*, de *manſio*, mot Latin qui veut auſſi dire *habitation*. On diſoit auſſi *meſnie* ou *meſgnie*, pour famille, domeſtiques, gens de la maiſon; il y a encore un grand nombre de lieux en France qui s'appellent *le Meſnil*, & de familles qui portent le nom de *Dumeſnil*.

Le mot de *mine*, pris dans ce ſens, bonne mine, jolie mine, petite mine, vient d'un ancien mot Celtique, Bas-Breton, Teutonique ou Thyois, qui, ſuivant ces différens pays, ſe prononçoit *meina*, *mainan*, ou *meino*, & vouloit dire ſe montrer, ſe faire connoître: de là eſt venu *minauder*, *minaudiere*, *minois*, *minette*, *mignon*, & même *mignon*.

Mirabelles vient de *mirabilis*, *admirables*; ainſi prune de mirabelle, eſt comme qui diroit prune admirable. Il y a des Châteaux & des lieux ſitués en belle vue, & en pays fertile, qu'on a appelé de même *Mirabelle*, & *Mirabeau*.

Mite, nom que l'on a donné aux chattes, du mot Latin *mitis*, *doux*, parce qu'elles ont en apparence l'air doux. De là eſt dérivé *mitaine*, eſpece de demi-gants qui étoient fourrés de peaux de chats. De là vient auſſi *mitonner*, mot que l'on applique au potage, parce que le pain & le bouillon deviennent plus doux en mitonnant.

Mouton, belier coupé. On donne deux étymologies à ce mot; les uns le font dériver de *mutilus*, mutilé, parce que l'animal eſt coupé & n'a point de cornes; d'autres de *mutus*, muet, parce que les moutons comme tous les autres animaux coupés ſont fort ſilencieux. Les moutons de Berri ſont les plus renommés de la France pour leur laine; ceux qui les amenent à Paris les marquent ſur le nez pour les reconnoître: de là eſt venu l'expreſſion proverbiale, *marqué comme un mouton de Berri*, quand on a reçu un coup ſur le nez. La ville de Bourges a

pour armes trois moutons. On accuſe les moutons d'être doux & bons à l'excès ; on les conduit par troupe, & les autres paſſent toujours où le premier a paſſé : c'eſt ce qui fait que l'on appelle *Moutonniers*, les gens qui ſuivent l'exemple du plus grand nombre. S. Louis fit frapper de la monnoie d'or, dont les pieces furent appelées *agnels* ou *agneaux* : on les a par la ſuite nommées *moutons* ; car ſes ſucceſſeurs ont conſervé cette ſorte de monnoie pendant pluſieurs regnes ; elle n'a été décriée que ſous celui de Charles VII, parce que pendant les troubles elle avoit été fort altérée. Elle portoit d'un côté le nom & les armes du Roi, & de l'autre la figure d'un mouton, avec cette légende : *Agnus Dei qui tollit peccata mundi.* Comme il y avoit des pieces plus ou moins grandes, & plus ou moins bien frappées, le Public les diſtingua bientôt en moutons à la grande laine, & moutons à la petite laine. Il eſt ſouvent queſtion dans les Ouvrages de nos Poëtes du quatorzième ſiecle, & dans ceux de nos Auteurs facétieux, plus modernes, tel que Rabelais, de moutons à la grande laine ; & il ne manque pas de dire que l'on eſt

bien heureux d'avoir un troupeau de pareilles bêtes.

Le mot *nabot* vient de *nabo*, qui veut dire en Eſpagnol un gros navet : ce ſont les Eſpagnols qui ſe ſont les premiers accoutumés à donner ce ſobriquet aux petits hommes, comme pour leur reprocher qu'ils ne ſont pas plus grands que des navets.

Le mot *neveu* vient certainement du mot Latin *nepos*. Dans la baſſe latinité on a changé l'acception de ce mot, qui, dans le temps de la République & de l'Empire d'Auguſte, vouloit dire petit-fils, & qu'on a enſuite appliqué aux enfans du frere ou de la ſœur.

Niais eſt un terme de fauconnerie : on appelle ainſi les oiſeaux de proie qui ſortent du nid, ne ſont pas encore dreſſés, & qui, quand on veut les faire chaſſer, ne ſavent ce qu'on leur demande. Nous avons appliqué ce nom aux jeunes gens qui ſont ſots, & qui ne ſavent, comme on dit, rien de rien. Nous diſons à préſent *niaiſe* au féminin, auſſi bien que *niais* ; mais autrefois on diſoit *nice*, c'eſt de là qu'eſt venu le nom de *Nicette*.

Nicodême, *Nicaiſe* & *Nicolas* ne ſont

devenus des noms ridicules, que parce qu'ils reſſemblent à *nigaud*; car d'ailleurs ils viennent du Grec, & ont dans cette Langue les plus belles ſignifications; mais *nigaud* vient du mot Latin *nugæ*, bagatelles ou badineries.

Nonne, *Nonnain*, vient d'un mot de la baſſe latinité, qui vouloit dire *meres*, *aïeules*, ou *grand-meres*. Dans l'uſage moderne, il eſt devenu pour ainſi dire injurieux, quoiqu'honorable dans ſon principe. On en a fait le diminutif *Nonnette*.

Noël a été long-temps le cri de joie des François dans toutes les occaſions de réjouiſſance; il étoit d'uſage non ſeulement à la fin de l'Avent, mais dès qu'il arrivoit quelque choſe de nouveau & d'agréable à la Nation, ſoit en hiver, ſoit en été; ce qui prouve qu'il indiquoit plutôt une nouveauté, qu'il n'avoit rapport à la Nativité de Notre-Seigneur: dans toutes les circonſtances d'éclat, le peuple chantoit *Noël*.

Nóue veut dire un torrent, un ruiſſeau rapide; ainſi le nom de la Noue, aſſez commun en France, ſignifie *Seigneur du torrent*.

Nuque du cou vient de *nux*, noix, parce que la nuque couvre la glande pinéale,

partie que les anciens Anatomiſtes regardoient comme la plus importánte du corps humain, & que quelques-uns regardoient même comme la réſidence de l'ame.

Obole, ancienne petite monnoie d'or & d'argent, encore d'uſage en France il y a deux cents ans, mais dont le nom étoit déjà connu ſous l'Empire Romain, & même, à ce que l'on croit, par les Grecs & les Juifs : elle n'étoit point ronde, mais au contraire longue & étroite, & marquée de quelques lettres. Nicot dit que les dernieres oboles valoient ſept deniers tournois ; il ne nous en reſte plus abſolument que cette façon de parler proverbiale : *il n'a pas une obole, il ne vaut pas une obole.*

Ouragan. Ce mot ne peut ſe trouver ni dans nos vieux Dictionnaires, ni dans les Livres de nos anciens Etymologiſtes, car il dérive d'une Langue qui n'étoit pas connue il y a trois cents ans ; c'eſt celle des Caraïbes, habitans des Iſles découvertes au quinzieme ſiecle, par Chriſtophe Colomb. Ces Iſles ſont ſujettes à être fort maltraitées par des tourbillons de vent impétueux, que les anciens habitans du pays ont appelés *ouragans.* A force d'entendre parler des ravages occa-

ſionnés par ces vents, nous nous ſommes accoutumés à donner ce nom aux furieux coups de vent que nous éprouvons auſſi quelquefois en Europe.

On s'eſt exercé ſur l'étymologie du mot *outarde*, gros animal ailé, mais qui ne peut preſque pas voler étant fort peſant, & qui d'ailleurs eſt aſſez bon à manger. Sans tirer ſon nom ni du Grec, ni du Latin, il vaut mieux croire qu'il vient de *oue*, ou *oie*, tardive, peſante. On ſait que dans notre ancien langage on diſoit toujours *oue* pour *oie* : de là vient le nom de la rue aux *oues*, que nous devrions appeler à préſent la *rue aux oies*, & que le peuple nomme *rue aux ours*.

Page. On s'eſt tourmenté auſſi mal à propos pour découvrir l'étymologie du nomde *Page*; c'étoient de jeunes Payſans, *Pagani*, que les Seigneurs de leurs Villages prenoient pour les ſervir. Cet état s'eſt ennobli enſuite, parce que les Seigneurs, au lieu de prendre de jeunes Payſans, ſe ſont attachés de jeunes Gentilshommes; mais le nom eſt reſté le même.

Le mot *pantoufle* eſt certainement originaire Allemand, quoiqu'on ait voulu très-mal à propos le faire dériver du Grec. Le mot Germanique eſt *Pantoffel*.

Il eſt très-ſingulier, & cependant vrai, que les mots *parole* & *parler* viennent de parabole ; car d'ailleurs il n'y a aucune expreſſion dans l'ancienne Langue Latine qui fourniſſe l'origine de ces deux mots François : mais comme nos peres avoient entendu dire aux Prêtres que Jeſus-Chriſt dans l'Evangile s'expliquoit la plupart du temps par parabole, ils ont cru que c'étoit la meilleure façon de parler. C'eſt du temps de Charlemagne que le mot *paraboler* s'eſt introduit dans la Langue corrompue du Latin que l'on parloit alors, & d'où eſt venu l'Italien, l'Eſpagnol & le François moderne ; de *parabolare*, on a fait *parlare*, parler ; de *parabola*, *parola*, parole. L'on a appelé les Etats du Royaume *Parlamenta*, Parlemens.

Parvis, le parvis d'une Egliſe eſt la place ſituée devant la porte principale par laquelle on y entre : ce mot vient, ſuivant de graves Auteurs, de *paradiſus*, paradis. Mais pour moi, j'aime mieux le faire dériver de *pavimentum*, *pavé*, parce que le devant d'une Egliſe eſt ordinairement pavé de pierre, quelquefois même de marbre. Borel donne encore à parvis une autre étymologie ; il dit que c'eſt comme qui diroit *parehuis*, parce qu'il

précede & défend, & quelquefois orne la porte de l'Egliſe.

Patard, mot qui, en Bas-Allemand ou Flamand, veut dire une *petite monnoie de cuivre*. Ce terme eſt encore uſité dans nos Provinces les plus ſeptentrionales, telle que la Picardie.

Penaud, dans notre ancien langage, vouloit dire *peineux*, qui a de la peine, du chagrin. On dit à préſent de ceux qui reſtent confus, étonnés, qu'ils ſont penauds; c'eſt qu'on n'eſt point confus ſans avoir un peu de peine & de chagrin.

Perroquet. On a appelé ainſi ces corbeaux des Indes à bec crochu, dont le premier nom a été *Papegaux*, parce qu'on leur fait aiſément prononcer le nom de *Perrot* ou *Pierrot*: c'eſt ainſi qu'on a appelé les autres animaux auxquels on apprend aiſément à parler; ſavoir, les étourneaux *Sanſonnets*, les pies *Margot*, & les corbeaux *Colas*, tous noms qu'on leur fait aiſément prononcer. Quand on dit qu'un homme eſt *gai comme pierrot*, c'eſt encore relativement aux perroquets, parce qu'on égaye aiſément ces animaux en leur faiſant boire du vin.

Perruque. Il y a des étymologies de ce mot qui le font venir du Grec & de

l'Allemand : pour moi, j'aime mieux celle-ci. On repréſente communément S. Pierre comme étant chauve : or, s'il étoit ainſi, il avoit beſoin de faux cheveux pour couvrir ſa tête ; par conſéquent ceux qui reſſemblent à S. Pierre doivent porter perruques, & c'eſt d'eux qu'elles ont pris leur nom. Convenons cependant que le mot de perruque, pour ſignifier une chevelure entiere, même naturelle, étoit uſité en François, même avant que les fauſſes chevelures entieres fuſſent à la mode.

On prétend que les *piſtolets* ont tiré leur nom de la Ville de Piſtoie en Italie : ce n'eſt pas que cette ſorte d'armes à feu, légere & portative, ait été inventée dans cette Ville ; mais c'eſt qu'au commencement du ſeizieme ſiecle on y faiſoit un grand nombre de poignards, dagues & ſtilets, avec leſquels on aſſaſſinoit les gens au moment qu'ils s'y attendoient le moins ; & comme les piſtolets produiſoient le même effet, on leur a donné à peu près le nom de cette Ville.

La *pite* étoit la plus petite de toutes les monnoies Françoiſes d'autrefois ; elle ne valoit que la moitié d'une maille : elle avoit commencé à avoir cours dans le Poitou ; d'où elle s'eſt appelée *pite*, parce

parce que la légende portoit *pict.*, du mot Latin *pictavium.*

Plaque & *plaquette*; c'étoit l'ancienne monnoie des Ducs de Bourgogne; elle a eu cours long-temps dans les Pays Bas, où le nom en eſt encore connu. Ce que nous appelons des ſous, s'y appellent des plaquettes.

Pleſſis, en vieux François, veut dire un *parc entouré de haies formées de bois pliés.* Il y a encore un grand nombre de lieux en France qui s'appellent *le Pleſſis*, parce qu'il y avoit autrefois dans ces endroits-là de ces eſpeces de parcs qui ornoient les Maiſons des Rois & des grands Seigneurs.

Envoyer des poulets, *porter des poulets*, c'eſt-à-dire, des lettres d'amour à une Belle, vient de la maniere dont on plioit autrefois les petites lettres. Cette façon eſt encore connue; & les lettres pliées ainſi ſont aſſez difficiles à ouvrir ſans qu'on s'en apperçoive.

Le mot de *pucelle* vient de *puella*, qui en Latin veut dire une fille en général: ainſi il ne faut pas s'étonner s'il a été donné autrefois à toute eſpece de filles, vierges ou non.

Preu, & au plurier *preux*, vient du

Latin *vir probus*, honnête homme : conformément à cette étymologie qui eſt aſſez certaine, tout honnête homme peut prétendre au titre de *preu* : cependant il eſt plus communément affecté aux gens vaillans, & leurs actions ont été appelées *proueſſes*.

On a voulu trouver au mot *quenouille* des étymologies Grecques : mais il eſt bien plus probable qu'il vient de l'Allemand *kunkel*.

Le mot de *quiproquo*, pour dire erreur d'Apothicaire, étoit déjà d'uſage dans notre Langue avant le quinzieme ſiecle : on en trouve la preuve dans les Sermons du fameux Olivier Maillard, Cordelier, qui prêchoit du temps du Roi Louis XI, dans une eſpece de Latin macaronique. On lit dans un de ſes Sermons, que les Apothicaires n'étoient pas les ſeuls de ſon temps qui faiſoient des quiproquo exprès ; tous les Marchands, dit-il, en font quand ils vendent de la mauvaiſe marchandiſe pour de la bonne : mais la fin de ces quiproquo volontaires étoit d'être damné.

Quinaut eſt un vieux mot François qui veut dire camard : ce nom ridicule a été bien illuſtré dans le dix-ſeptieme ſiecle, ayant été porté par le plus aimable de nos Poëtes lyriques.

Le mot *quolibet* eſt conſtamment Latin, & veut dire une queſtion ſur laquelle on peut également prendre le parti que l'on veut (*quod libet*) : de là on a étendu ce terme juſqu'à lui faire ſignifier tout mot à double entente, tout jeu de mots.

Racaille vient de race, & veut dire mauvaiſe race, comme *canaille* vient de *canis*, chien.

Radoter. On fait venir ce mot du nom d'Hérodote, très-ancien Hiſtorien Grec, & fort eſtimé, à cela près qu'il y a dans ſes Hiſtoires des choſes fort extraordinaires, & que l'on traite de vieux contes : de là on dit *hérodotage* ou *radotage*, pour ſignifier les vieilles Hiſtoires que les vieillards répetent ſouvent, en y joignant des circonſtances qui ne ſont pas toujours exactes.

Le mot de *ragot*, pour dire un petit homme court, vient du nom d'une groſſe rave, en Latin *rapum*, qui croît en Limouſin, & qui eſt noire & épaiſſe. Cette étymologie reſſemble à celle de *nabot*, qui vient de navet. Il y avoit au quinzieme ſiecle un fameux Capitaine de Voleurs, appelé *Ragot*, que l'on prétend avoir été l'inventeur de l'*argot*, eſpece de jargon dont les Mendians & quel-

quefois les Voleurs ſe ſervent pour s'entendre entre eux ſans qu'on puiſſe les deviner. L'argot eſt du François, mais ceux qui le parlent ſont convenus d'entendre les mots autrement qu'à l'ordinaire.

Ramequin, rôtie de fromage, eſt un mot & un ragoût Allemand qui vient de *raum*, qui veut dire de la *crême*, & peut-être quelquefois du *fromage*.

Le mot de *raquette* n'eſt pas bien ancien en France; car l'uſage de cet inſtrument, pour jouer à la paume & au volant, ne remonte pas plus haut que le commencement du ſeizieme ſiecle; il nous eſt venu des Italiens, qui l'appellent *laqueta*, & les Eſpagnols *raqueta*. Avant qu'il fût en vogue, c'étoit avec la paume de la main qu'on jouoit à la paume. Dès ſon origine, la raquette a toujours été formée de cordes croiſées l'une ſur l'autre en forme de rets & de mailles: de là vient qu'à la Cour de Catherine de Médicis, les Dames appeloient être coiffées en raquette, lorſque, ayant ſéparé leurs cheveux en pluſieurs bandes, elles les croiſoient les unes ſur les autres en forme de filet.

Rat eſt un ancien mot Teutonique ou

Germanique, & ne vient point du Latin: mais la *rate*, partie du corps, vient du Grec. *Rateau* eſt un mot de la baſſe Latinité. *Ratelée* vient de *rateau*, & veut dire un *amas de mots & de paroles*, par alluſion au tas de ſable ou d'herbes que l'on amaſſe avec le rateau. Mais *rateleux* vient du mot *rate*; & on appeloit ainſi autrefois les gens qui y avoient mal.

**Ratatiner* vient de *rat*, & exprime quelqu'un qui ſe rapetiſſe & ſe reſſerre comme les rats dans leurs tannieres. *Prendre un rat*, pour dire *manquer ſon coup*, eſt une expreſſion aſſez ancienne, qui vient ſans doute de quelque Hiſtoire de Chaſſeur, qui, ayant long-temps couru après de meilleur gibier, ne prit qu'un rat, & dont on ſe moqua. Quelques Savans ont voulu tirer ce mot du Latin *erratum*, une faute; c'eſt une étymologie ridicule.

Rebuffade vient de *buffe*, qui vouloit dire autrefois un *ſoufflet*; auſſi *rebuffer* veut-il dire *repouſſer quelqu'un.* Nous liſons dans l'Hiſtoire de Charles VII, que le Maréchal de Boucicaut & l'Amiral de Graville ſe battirent dans Paris, parce que le Maréchal avoit donné une buffe à l'Amiral.

Rechigner vient du mot Bas-Breton

rech, *rechif*, *rechin*, qui veut dire *chagrin* & *chagriner*.

Ribaut eſt l'ancien nom qu'on donnoit aux Porte-faits & aux Charbonniers qui travailloient ſur la rive ou bord de la riviere. Comme ces gens-là étoient de la lie du peuple, il n'eſt pas étonnant qu'on leur ait attribué une ſorte de libertinage & de crapule qui n'eſt pas faite pour les gens d'un ordre plus relevé. C'eſt l'étymologie la plus ſimple & la plus raiſonnable qu'on puiſſe donner à ce mot, tel qu'on l'emploie aujourd'hui.

Ricochet. Les anciens Auteurs ſe ſont beaucoup exercés ſur l'étymologie de ce mot; mais je n'ai rien trouvé de ſatisfaiſant dans leurs conjectures. Nos anciens Poëtes parlent de la chanſon du *ricochet*; il en eſt queſtion dans le Roman de la Roſe & dans Rabelais, & il ſemble que l'on entendoit par-là une continuité de redites: ainſi cette expreſſion étoit ſûrement priſe du chant toujours répété des petits coqs. Les Italiens diſent *la canzonè del luccelletto*. Le mot ricochet a une autre acception, qui a une autre étymologie. On dit *faire des ricochets* ſur l'eau avec une pierre; mais ce mot vient des coches ou hachures très-paſſageres que fait ſur l'eau la pierre qu'on y jette.

Riſſoler la viande : on diſoit autrefois *rouſſoler*. Ce mot vient de l'Italien *roſſolare*, rendre la viande rouſſe, parce que le feu donnant cette couleur à la viande, la rend plus agréable à la vue & meilleure au goût.

Rôt & *rôti* viennent d'un ancien mot commun à la Langue Celtique, à la Teutonique, & même à la Vandalique & à l'Eſclavon, qui ſignifie *brûler ſur les charbons ou ſur le gril.*

Roue vient du mot Latin *rota*. Quelque horrible que ſoit le ſupplice de la roue, on ne ſera peut-être pas fâché de ſavoir quand l'uſage en a commencé en France. Il a été inventé en Allemagne, & ce fut François II qui, par une Ordonnance du mois de Janvier 1524, enregiſtrée en 1535, y ſoumit les aſſaſſins de deſſein prémédité. Au ſeizieme ſiecle, il y a eu des exemples de femmes condamnées à ce ſupplice ; mais depuis deux cents ans il eſt réſervé pour les hommes.

Le mot *rue* vient du Celtique, & veut dire un chemin tracé. Le mot *raye* n'a pas la même origine, & vient du Latin *radius*, rayon.

Sagouin eſt le nom de certains grands

ſinges qu'on trouve dans le Breſil ; ceux de la petite eſpece ſont nommés *ſapajous*. Ils étoient déjà connus au ſeizieme ſiecle. Ces mots ſont tirés de la Langue des Sauvages. Comme ces grands ſinges mangent avec leurs doigts & fort mal-proprement, on a donné ce nom à tous les gens mal-propres.

Sandale, chauſſure qui ne conſiſte que dans une ſemelle & des courroies pour l'attacher, le pied reſtant à découvert. Ce mot vient de *ſandalium*, qu'on trouve dans le Cantique des Cantiques. Chez les Juifs, les ſouliers étoient une eſpece de luxe : on voit dans l'Evangile, que Jéſus-Chriſt les défend à ſes Apôtres ; il ne leur permet de porter que des ſandales. Pluſieurs Ordres mendians ont cru devoir ſuivre ce précepte, & s'y conformer au pied de la lettre.

Sarabande, danſe qui nous vient de l'Eſpagnol, & plus anciennement de *ſaraba*, mot Arabe qui veut dire *ſe promener en liberté*. Quelques-uns voulant donner au nom de cette danſe une origine Françoiſe, diſent qu'elle tiroit ſon étymologie des Sirventes, Poëtes & Chanteurs Picards, ſur les vers & les airs deſquels on danſoit.

La *ſauce Robert* étoit connue dès le ſeizieme ſiecle. Rabelais cite le Cuiſinier Robert, qu'il dit avoir été l'inventeur de cette ſauce piquante, & il ajoute qu'*elle eſt tant ſalubre & néceſſaire.*

On donne diverſes étymologies au mot *ſornettes*. Les uns le font venir du Bas-Breton *ſoren*; d'autres du Latin *ſerotina*, ſoirée, parce que dans les ſoirées ou veillées, les bonnes femmes faiſoient toutes ſortes de contes.

On a beaucoup diſputé ſur l'origine du mot *ſot*: on l'a dérivé de l'Hébreu, du Grec & du Latin; mais il eſt bien plus naturel de le faire venir du Saxon *ſoot*, qui exprime la même choſe que le mot François.

Soufflet vient du Latin *ſufflatus*, & exprime le bruit que l'on fait en frappant ſur une joue enflée. Il paroît que l'on ſe donnoit autrefois des ſoufflets à ſoi-même, & qu'on les rendoit plus agréables en leur faiſant faire plus de bruit. On lit dans la Britannia de Guillaume Camb-den, ſavant Auteur Anglois du ſeizieme ſiecle, qu'un Roi d'Angleterre conféra un fief à un Chevalier Anglois, à condition qu'il lui en feroit hommage, & que pour redevance, tous les ans à la fête de

Noël, il feroit en ſa préſence un ſaut, ſe donneroit un ſoufflet, & feroit un pet. Le Seigneur feudataire s'appeloit Baudoain, & fut ſurnommé depuis le *Péteur*.

Le mot de *ſoulier* vient, dit-on, du Latin *ſubtalaris*, ſous le talon; cette étymologie me paroît fort juſte.

Soupe eſt un ancien mot Teutonique ou Saxon.

Le mot de *ſurplis*, vêtement large de toile blanche que les Eccléſiaſtiques portent à l'Egliſe par-deſſus leurs ſoutanes, vient de *ſuper pallia*, ſur le manteau, autre étymologie très-ſimple & très-juſte.

Le mot *taffetas* n'a d'autre étymologie que le bruit que cette étoffe de ſoie fait en ſe frottant, *taffe taffe*. Dans la Nef des Foux du monde, Ouvrage du quinzieme ſiecle, on voit que les Dames portoient des ceintures de *taffe taffe*.

Tape & *taper* vient de l'Allemand *tap*, qui veut dire un coup.

Tricotter, *tricot*, vient de l'Allemand *Strick*, qui veut dire faire un nœud, parce que les mailles des bas & des chauſſes tricottés ſont nouées les unes avec les autres.

Trictrac eſt un jeu aſſez ancien; du

moins l'eſt-il plus que le ſeizieme ſiecle. Paſquier en fait mention. On l'appeloit autrefois *tictac*. Ce mot, ainſi que celui qu'il porte aujourd'hui, n'ont d'autre étymologie que le bruit que l'on fait en y jouant.

Trogne vient du Bas-Breton *tron*, qui ſignifie un *viſage*. Comme les Bas-Bretons ſont aſſez grands buveurs, & qu'ils ont la phyſionomie rouge & enluminée, on s'eſt ſervi de ce mot de leur Langue, pour ſignifier une mine qui reſſemble à celle qui leur eſt ordinaire.

On fait auſſi dériver le mot *trotter* du Bas-Breton *troat*, qui ſignifie un *pied*. Il eſt cependaut probable que ce mot a une autre étymologie, puiſqu'il eſt connu, à la terminaiſon près, également dans les trois Langues, Allemande, Italienne, & Eſpagnole.

Tru eſt un ancien mot dont on ſe ſervoit généralement en France, pour dire un *impôt*. On dit qu'il vient du Latin *tributum*, tribut, & cela eſt aſſez naturel. Les impôts ayant toujours été fort odieux aux peuples, ceux qui les exigent ont auſſi été ordinairement l'objet de leur haine : auſſi ceux qui levoient le *tru* s'appeloient ils *Truands*; & ce nom eſt devenu

une groſſe injure. On l'a féminiſé, en appelant les femmes *Truandes*. Il y a encore dans Paris deux rues, qui s'appellent de la grande & de la petite Truanderie. Elles ſont dans le quartier des Halles, & c'eſt là qu'étoient autrefois placés les Bureaux de ceux qui exigeoient les droits ſur les denrées.

Vaudeville, chanſon gaie & populaire, communément à refrein, & compoſée de divers Couplets. Je ne ſais pourquoi on a prétendu qu'il falloit dire *vaux de Vire*, & que c'étoit à Vire en Normandie que cette eſpece de chanſon avoit été inventée. On en nomme même l'inventeur, *Olivier Baſſelin*; mais j'aime bien mieux m'en rapporter aux titres de deux Recueils de Chanſons Françoiſes, imprimés l'un à Lyon en 1561, & l'autre à Paris en 1576. Le premier a pour Auteur Allemand Layolle, & porte *Chanſons & voix de ville*. Le ſecond, *Recueil des plus belles & excellentes Chanſons, en forme de voix de ville, tirées de divers Auteurs, par Jean Chardavoine.*

Le mot de *vielle*, inſtrument de muſique, & de *Vielleur*, homme qui en joue, eſt fort ancien en France; mais les vielles d'autrefois n'étoient pas faites comme celles d'aujourd'hui. Le mot *viole* & *violon*,

& ces inſtrumens, tels que nous les avons à préſent, nous viennent d'Eſpagne & d'Italie. La viole s'appelle en Eſpagnol *biola.*

L'expreſſion vulgaire, & qui eſt déjà un peu vieillie, *voire*, comme *vraiment voire*, ne vient point de vue, mais de *vérité*; ainſi cette interjection vaut autant comme de dire, *cela eſt-il vrai? cela eſt vrai.*

Telles ſont les étymologies les plus curieuſes & les plus ſingulieres que j'ai trouvées en parcourant les Auteurs qui ont écrit ſur cette matiere pendant le ſeizieme ſiecle. Je vais à préſent, ſuivant la méthode de l'Abbé Goujet, parler des Ouvrages du même temps, dans leſquels on trouve des recherches ſur les proverbes connus avant la fin du ſeizieme ſiecle. Ces Ouvrages ſont d'abord le *Recueil des Proverbes François*, par Henri Etienne, imprimé en 1594, ſous le titre de *Prémices ou premier Livre des Proverbes épigrammatiſés, ou des Epigrammes proverbialiſées.* Secondement, une partie du Dictionnaire de Rançonnet, publiée par Nicot, qui eſt entiérement conſacrée aux proverbes François. Troiſiémement, quelques autres Ouvrages ſur notre Langue,

écrits au ſeizieme ſiecle, & dans leſquels on trouve des proverbes peu connus, & des recherches ſingulieres ſur cette matiere.

ESSAIS ſur quelques Proverbes connus au ſeizieme ſiecle, ou plus anciennement, ſur leur origine & leur vraie ſignification.

Un proverbe qui eſt bien ancien, & ſouvent bien vrai à la honte de tous les ſiecles dans leſquels il a été prononcé, c'eſt celui-ci : *Amour peut moult* (beaucoup), *argent peut tout.*

Qui a le bruit de ſe lever matin, peut bien dormir la graſſe matinée. On conçoit bien que cela veut dire, que qui a la réputation de veiller ſoigneuſement à ſes affaires n'eſt point trompé, parce que l'on craint toujours qu'il ne s'en apperçoive.

A renard endormi, rien ne tombe dans la gueule. Quand on eſt ambitieux ou intéreſſé, il faut être actif & vigilant.

Pour l'amour du Chevalier, la Dame baiſe l'Ecuyer. On doit aimer tout ce qui appartient aux gens que l'on aime; il arrive même quelquefois que l'on cache le goût que l'on a pour l'acceſſoire, ſous

prétexte de l'attachement que l'on a pour le principal.

Il n'eſt ſi grand folie que de ſage homme. Quand les gens naturellement ſages ſe mettent à faire quelques folies, il faut qu'ils y ſoient entraînés par quelque paſſion dominante ou quelques raiſons extraordinaires; alors les fautes qu'ils commettent ne ſont pas médiocres.

Mieux vaut amis en voie, que deniers en courroie. C'eſt-à-dire, que ſi l'on a quelques vûes d'ambition, il vaut mieux employer ſes amis & les engager à ſe donner des mouvemens, que de garder beaucoup d'argent dans ſon ſac ſans en faire aucun uſage. Il faut obſerver que les ſacs & les bourſes à argent de ce temps-là étoient de cuir.

Tel cuide ſe chauffer, qui s'ard (brûle). Tel ne veut que s'amuſer, qui ſe perd.

N'eſt pas Sire de ſon pays, qui de ſes hommes eſt haï. Vieux & bon proverbe à l'uſage des Rois, & qui leur apprend que s'ils ne ſont aimés de leurs ſujets, ils n'en ſeront jamais vraiment les maîtres. Mais ce n'eſt pas tout d'en être aimé, il faut encore en être eſtimé.

A la Cort li Roi, chacun eſt pour ſoi. Celui-ci eſt d'une auſſi grande vérité que

le précédent ; il n'eſt pas douteux qu'à la Cour chacun ne penſe qu'à ſes intérêts, & ne s'occupe de ceux des autres, qu'autant qu'ils peuvent contribuer aux ſiens propres.

La pire roue du char brait (crie) *toujours.* C'eſt à-dire, que ce ſont toujours les plus mauvais ſujets qui font le plus de bruit, & les plus mauvais Conſeillers qui diſputent davantage.

Plus ſont de comperes que d'amis. Ce proverbe s'entend tout ſeul.

Chien en cuiſine, ſouper ne demande. Il n'y a qu'à mettre les gens avides à même de prendre, ils n'y manqueront pas.

Biau chanter ennuie à la fin. Il n'y a rien dont on ne ſe laſſe.

Nul ne ſait ce qu'eſt bien, qui ne ſait ce qu'eſt mal. Il faut avoir éprouvé le mal, pour goûter le bien.

Nul n'eſt ſi bon qu'il ne puiſſe empirer, ni ſi mauvais qu'il ne puiſſe amender, (ſe corriger).

Or eſt, qui or vaut.

De torte bûche on fait feu droit. C'eſt-à-dire, que les grands Princes & les grands hommes ſavent tirer parti de toutes ſortes de gens.

De jeune angelot, vieux diable. Il y a bien

bien des perſonnes, & ſur-tout des femmes, qui ayant été charmantes dans leur jeuneſſe, deviennent méchantes & acariâtres ſur leurs vieux jours, par l'humeur que leur cauſe la perte de leurs agrémens.

N'eſt au monde ſi grand dommage, que Seigneur à fol courage. Malheur aux peuples dont les Souverains forment des projets dangereux, & les exécutent avec intrépidité.

N'eſt pas ſage qui n'a peur des fols.

Patience paſſe ſcience. Ce vieux proverbe eſt joli, ne fut-ce que pour le jeu de mots.

A fievre-quarte & à la goutte, les Médecins ne voyent goutte. Ce proverbe en vogue il y a au moins trois cents ans, & qui probablement étoit beaucoup plus ancien, eſt malheureuſement encore vrai au temps où nous écrivons.

Faut lier le ſac avant qu'il ſoit plein. Effectivement, pour pouvoir lier un ſac exactement rempli juſqu'au bord, il faut ſacrifier une partie de ce qu'il contient. De même il eſt raiſonnable de borner ſa fortune, & de ſe l'aſſurer avant d'être forcé d'en perdre peut-être plus que l'on ne voudroit.

Il n'y a ſi petit buiſſon qui ne porte ſon

ombre. Ce proverbe ſe trouve parmi ceux de Salomon.

Les fols ſont utiles aux ſages, mais les ſages ne ſervent de rien aux fols. C'eſt moins un proverbe qu'une ſage & belle maxime, auſſi eſt-elle de Caton.

De novice Avocat, héritage perdu : de Médecin nouveau, cimetiere boſſu ; c'eſt-à-dire, que les coups d'eſſais ſont toujours très-dangereux.

Le loup alla à Rome, y laiſſa de ſon poil, & non de ſa coutume. Ce proverbe-ci eſt une eſpece de petite Fable, dont la morale eſt à peu près la même que celle de ce dicton plus récent : *Jamais bon cheval ni méchant homme n'amenderent pour aller à Rome.* Mais la Fable dit quelque choſe de plus ; car elle nous apprend que le loup fut étrillé, & ne fut pas corrigé.

De ſoi moquant, dit-on bien vrai. Les gens qui ſe moquent d'eux-mêmes ou font ſemblant de s'en moquer, diſent ſouvent plus de vérités qu'ils ne penſent.

A la Meſgnie on connoît le Seigneur. Meſgnie, vieux mot François Roman, uſité du temps de S. Louis, ſignifie *famille, maiſon domeſtique.* Ce proverbe veut dire qu'on reconnoît le grand Sei-

gneur au train conſidérable qu'il doit avoir; & que d'ailleurs on reconnoît ſon caractere à la façon honnête dont ſes gens ſe conduiſent.

Souvent vaut mieux bon gardeur, que bon gagneur. Ce n'eſt pas le tout d'acquérir, il faut conſerver: rien de pis que d'être à la fois intéreſſé & prodigue.

Petit préſent trop attendu, n'eſt point donné, mais bien vendu.

Qui perd le ſien, il perd le ſens. Ce proverbe n'eſt que trop vrai: quand on a perdu tout ſon bien, on perd la tête, & l'on ſe précipite de malheurs en malheurs.

Il faut perdre un veron (petit ver appât de poiſſon), *pour pêcher un ſaumon*; c'eſt-à-dire, qu'il faut dépenſer un peu pour gagner beaucoup, & faire de petites pertes pour obtenir de grands profits.

Trop achete le miel, qui le leche ſur les épines.

Remarques hiſtoriques ſur l'origine de quelques expreſſions proverbiales, tirées de l'Ouvrage d'Henri Etienne.

Chacun eſt maître chez ſoi, dit le Charbonnier. Cette façon de parler vient d'une aventure arrivée à François I, à

peu près ſemblable à celle que l'on a miſe ſur le compte d'Henri IV dans la Comédie intitulée : *La Partie de Chaſſe*. François I s'étant égaré à la chaſſe, arriva chez un Charbonnier, qui, le voyant bien vêtu, le prit pour un Chaſſeur de la ſuite du Roi, mais n'eut garde de penſer que ce fût le Roi lui-même. Il lui donna à ſouper le mieux qu'il put ; mais il prit la premiere place à table, en lui diſant que c'étoit celle du maître de la maiſon, & qu'il ne la cédoit à perſonne, parce que le Charbonnier étoit maître chez lui. Enſuite il lui fit manger du ſanglier, en lui recommandant de ne pas le dire au Roi, qu'il appeloit *le grand nez*, parce qu'il ne manqueroit pas de le faire punir, s'il ſavoit qu'il en tuât quelquefois. La ſuite du Roi étant arrivée dans ce temps, & ayant nommé François I, le Charbonnier ſe crut perdu, & tomba à ſes genoux ; mais le Roi le raſſura, lui pardonna, & même lui fit du bien.

Autrefois en France toutes les Communautés ſe nommoient un Chef ; qu'on appeloit Roi ; les Mendians même en avoient un, & on l'appeloit par plaiſanterie *Petau*, du mot Latin *peto*, je demande. On juge bien qu'un pareil Roi n'avoit

pas beaucoup d'autorité ſur ſes ſujets : de là vient le proverbe : *C'eſt la Cour du Roi Petau, où tout le monde eſt le maître.*

Sous le regne de Philippe de Valois, en 1328, un célebre Avocat du Roi au Parlement de Paris, nommé Pierre de Cugnieres, & que le peuple appeloit Pierre du Cognet, entreprit de plaider devant le Monarque la cauſe de la Juriſdiction royale & ſéculiere, contre celle que s'attribuoient le Pape & les Eccléſiaſtiques. Pierre Roger, Archevêque de Sens, & Pierre Bertrand, Evêque d'Autun, ſoutinrent la cauſe de leur Ordre ; mais ils eſſuyerent de ſanglans reproches de la part de l'Avocat du Roi, qui peignit avec la plus grande force les uſurpations du Clergé, & les déſordres de ſes Membres. On loua beaucoup du Cognet, on convint qu'il avoit raiſon ; mais on ne réforma rien aux déſordres dont il ſe plaignoit. Près de trois cents ans après, on diſoit encore, quand on voyoit les Eccléſiaſtiques ſe mal conduire : *Tu dis vrai, Pierre du Cognet.* Et ce mot étoit devenu proverbe.

Il ne me reſte plus, pour avoir parcouru tout ce qui a été écrit en François ſur la Grammaire avant la fin du ſeizieme Grammaires.

ſiecle, qu'à dire quelque choſe des Grammaires imprimées dans ce temps-là, & deſtinées à apprendre les Langues Etrangeres aux François. L'on peut bien croire qu'elles ont été en petit nombre, puiſque nous avions encore ſi peu écrit ſur notre propre Langue. Cependant nous avons une Grammaire Italienne & Françoiſe, dont il y a pluſieurs éditions; la premiere eſt de 1548, imprimée à Paris, par Corrozet, *in*-8°. Duverdier dit que l'Auteur eſt Jean-Pierre de Meſme, Bâtard de cette famille, illuſtrée par de grands Magiſtrats & d'habiles Négociateurs. La ſeconde, auſſi de Paris, imprimée par Grouleau, 1552, auſſi *in*-8°. ſe trouve à la ſuite d'une Traduction de la Comédie des Suppoſés de l'Arioſte, faite par le même Auteur, avec le Texte en proſe Italienne à côté. Il y en a une troiſieme édition de Louvain, 1556, à en juger par cette édition que j'ai; & une quatrieme de Paris, 1567. Cette Grammaire de Jean-Pierre de Meſme, n'eſt que la Traduction de celle toute Italienne, d'Albert Acharisi d'Accento: elle pouvoit être de quelque utilité dans ſon temps; mais aujourd'hui elle paroîtroit bien imparfaite; cependant elle ſuffit

Langue Italienne.

pour me donner occaſion de dire un mot de l'origine & du caractere de la Langue Italienne, & du degré de pureté où elle étoit déjà arrivée à la fin du ſeizieme ſiecle, qui eſt appelé par les Italiens le *bon ſiecle*, parce que ce fut alors que l'Italien fut porté à ſon point de perfection pour le langage & le ſtyle ; au lieu que, quant à notre Langue, le bon ſiecle ne commence qu'à la ſeconde partie du dix-ſeptieme, & eſt poſtérieur à l'établiſſement de l'Académie Françoiſe.

On reconnoît dans la plupart des mots de la Langue Italienne, l'ancienne Langue Latine, mais mêlée d'un aſſez grand nombre d'expreſſions barbares, qui ont été apportées en Italie par les Goths, Viſigoths, Huns, Vandales & Lombards, qui l'ont ſucceſſivement ravagée. Le plus grand changement qu'ils y aient fait, eſt celui des déclinaiſons & des conjugaiſons. La Syntaxe Italienne d'à préſent s'écarte tout à fait à cet égard de la Latine. Quant aux mots, on reconnoît dans les différens cantons de l'Italie, quels ſont les peuples qui en ont corrompu l'ancien langage. Dans ce qu'on appelle encore aujourd'hui la Lombardie, l'accent eſt plus rude, les expreſſions ſouvent bar-

bares, les tournures de phraſes moins délicates. Dans l'Etat Vénitien, au contraire, on uſe d'un parler plus doux & d'un langage plus poli & plus éloquent. Cependant ce n'eſt point encore là le bon Italien, c'eſt en Toſcane & à Rome qu'il faut le chercher. En s'avançant plus loin vers l'extrémité de l'Italie, on le trouve de nouveau gâté. On parloit autrefois Grec dans preſque toutes les deux Siciles. Les Saraſins, & enſuite des Princes Normands, François, Allemands, Eſpagnols, y ont ſucceſſivement dominé ; chacun de ces Souverains ayant une Cour & une armée de ſa Nation, ont, pour ainſi dire, à l'envi, altéré le Latin, qui étoit à peine naturaliſé à Naples & en Sicile. Les mœurs & les modes ont ſuivi en Italie le ſort de la Langue, & on reconnoît dans les uſages & dans les habillemens des habitans de ce pays, les traces de tous les peuples que la guerre ou divers intérêts y ont appelés. Mais en reconnoiſſant un certain nombre d'Auteurs claſſiques, dont les expreſſions & les phraſes ſont loi en matiere de langage & de ſtyle, les Italiens ont abſolument fixé le ſort de leur Langue ; & tous les termes que ces Auteurs n'ont jamais employés, ont été

déclarés n'être ni purs ni exacts. Ce que je viens de dire étoit déjà décidé & reconnu à la fin du ſeizieme ſiecle : à la Cour de Catherine de Médicis on ſe piquoit de parler Italien avec toute la pureté des Auteurs que je viens de citer. J'ai déjà eu occaſion, au commencement de ce Volume, de dire que les bons François ſe plaignoient de ce qu'on italianiſoit leur langage. Tous les Courtiſans de Henri II & des Rois ſes enfans ſe piquoient de lire dans les originaux, & même de ſavoir par cœur les Ouvrages des quatre Auteurs ſuivans, qu'on n'héſitoit pas d'appeler divins en France comme en Italie. 1°. Pétrarque, né en 1304, & mort en 1374, dont les Sonnets ſont pleins d'expreſſions délicates & ingénieuſes, qui ont certainement enrichi la Langue Italienne, mais dont les penſées ſont la plupart du temps trop fines, entortillées, & obſcures. Dans le ſiecle dont je parle, nos François ont voulu non ſeulement les traduire, mais même les imiter, & ils n'ont réuſſi qu'à altérer leur ſtyle, embrouiller leurs idées, & n'ont rendu aucun ſervice à la Langue Françoiſe. 2°. Jean Bocace, né vers 1313, & mort en 1375. Preſque toutes ſes Œuvres ſont en proſe Italienne,

& font autorité pour la bonté & la pureté des expreſſions. Mettant à part le mérite des ſujets qu'il a traités, il eſt certain qu'il a rendu de plus grands ſervices à ſa Langue, que ſon contemporain Pétrarque. 3°. Louis Arioſte, Poëte, vivoit près de deux cents ans après les deux Auteurs précédens, puiſqu'il ne mourut qu'en 1534, âgé de près de ſoixante ans. Son ſtyle eſt pur & ſes expreſſions exactes, quoique le feu de ſon imagination & la vivacité des peintures qu'il offre à ſes Lecteurs puſſent le rendre excuſable, quand il ſe feroit écarté quelquefois de la rigidité des regles grammaticales : mais rarement a-t-on ce reproche à lui faire, & l'Arioſte eſt un excellent modele de ſtyle à bien des égards. 4°. Le Taſſe n'eſt mort que tout à la fin du ſeizieme ſiecle ; c'eſt un des derniers, mais peut-être le meilleur Auteur claſſique Italien. Ses expreſſions ſont nobles & pures, & l'on ne peut mieux étudier la Langue Italienne que dans le Taſſe, & ſurtout dans la Paſtorale intitulée l'*Aminte*. C'eſt de ces excellentes ſources qu'a été tirée non ſeulement la Grammaire de Jean-Pierre de Meſme, dont je viens de parler, mais un Dictionnaire François-

Italien & Italien-François, par Jean-Antoine Fénice, qui fut imprimé à Morges en Suiſſe en 1584, & dont l'Auteur ſe vante avec raiſon d'avoir puiſé tous ſes mots dans les meilleurs Ecrivains Italiens, tels que ceux dont je viens de donner les noms. On prétend que Pierre Canale avoit fait à peu près dans le même temps un Dictionnaire Italien-François, mais je ne le connois pas.

Langue Eſpagnole.

Il y a une *Méthode pour entendre la Langue Eſpagnole*, imprimée à Paris, 1597, *in*-8°. Je n'ai pu me la procurer; mais la certitude que j'ai de ſon exiſtence ſuffit pour m'autoriſer à dire un mot de l'Hiſtoire & des principes de cette Langue, & du degré de perfection où elle étoit parvenue au ſeizieme ſiecle. Il eſt certain que la Langue Cantabre que l'on parle dans la Biſcaye ou pays des Baſques, eſt la plus ancienne de toutes celles encore uſitées dans ce grand Royaume. Nous en avons une Grammaire, qui n'a été imprimée qu'au dix-ſeptieme ſiecle; mais quelques Livres de dévotion l'ont été dans le ſeizieme, par ordre de Jeanne d'Albret, Reine de Navarre, que l'on ſait avoir été zélée Proteſtante, & qui vouloit accoutumer ſes ſujets à prier Dieu

en Langue vulgaire. Cette Langue reſſemble beaucoup au Celtique ; & l'on juge que des navigateurs venus des Iſles Britanniques & de la petite Bretagne, ont pu la faire connoître ſur les côtes de Biſcaye, d'où elle s'eſt étendue dans ce qui forme aujourd'hui le Royaume de Navarre, de l'un & de l'autre côté des Pyrénées. Elle s'y eſt conſervée, mais n'a pas pénétré beaucoup plus loin. Les Cantabres prétendent n'avoir jamais été entiérement domptés par les Romains ; c'eſt pourquoi ils ont gardé leur idiome & leurs anciens uſages. Il n'en a pas été de même dans l'intérieur de l'Eſpagne. Les Romains s'en étant rendus les maîtres, ont preſque abſolument fait oublier les trois anciennes Langues qui ſe parloient dans ce pays, & y ont ſubſtitué le Latin ; mais du moins nous ſavons quelles étoient ces anciennes Langues. L'une s'appeloit la Langue *Celtibérique*, & elle ſe parloit dans toute la Province de Tarragone & dans tous les pays voiſins, c'eſt-à-dire dans ce qui compoſe aujourd'hui la Catalogne, l'Aragon, & le Royaume de Valence : la ſeconde, la Langue *Turdetane* ; on la parloit dans le centre de l'Eſpagne, qui forme aujourd'hui la Caſ-

tille, le Royaume de Léon, & l'Andalouſie, excepté dans quelques parties des villes & des côtes maritimes, tant de l'Océan que de la Méditerranée. La troiſieme Langue étoit la *Baſtulo-Phénicienne*, particuliere aux villes & Provinces qui, étant ſituées ſur le bord de la mer du côté de l'Afrique, avoient le plus grand commerce avec les Carthaginois. Cet idiome étoit un dialecte de la Langue Punique, & l'on ſait que celle-ci, auſſi bien que les Carthaginois qui la parloient, tiroient leur origine de Tyr en Phénicie.

Le Latin fit, comme je l'ai dit, oublier preſque tout-à-fait en Eſpagne ces trois anciennes Langues; il n'en reſta que quelques traces parmi les payſans & les montagnards les moins policés; mais dans les villes on ſe piqua de parler purement Latin : nous voyons même que ſous les premiers Céſars il paſſa d'Eſpagne à Rome pluſieurs Orateurs & Poëtes diſtingués, entre autres, *Séneque* & *Lucain*.

Mais lorſque les Barbares eurent envahi l'Empire Romain, ils s'emparerent également de l'Eſpagne. Ils y établirent même leur domination plus ſolidement qu'en Italie. Les Vandales & les Goths

furent les principaux d'entre ces peuples conquérans, & ce furent eux qui altérerent le Latin en Eſpagne, comme les autres Barbares avoient fait d'abord en Italie. Ils changerent la Syntaxe ; mais le fond de la plus grande partie des mots reſta Latin, excepté les noms propres des grandes familles originaires du ſeptentrion, qui, à la terminaiſon près, portent encore le caractere de leur deſcendance. Ainſi l'on voit encore en Eſpagne des *Rodrigues*, dont le nom ſignifie dans la Langue des Goths, *Prince belliqueux & guerrier ;* des *Guſmans*, c'eſt-à-dire *bon homme* ; *Manrique*, *homme riche* ; *Alvarès*, *homme véridique ; Garcias*, *beau Seigneur ; Fernand*, *protecteur & défenſeur ; Fadrique* qui vient de *Frédéric*, veut dire *Prince pacifique* ; & enfin *Ramire Prince* ou *Seigneur bien conſeillé.*

Cette Langue Eſpagnole, ainſi fondée ſur la Latine, altérée par les Langues Barbares, ſubſiſta juſqu'à l'invaſion des Maures, mais en différens dialectes ; car dans une partie de l'Eſpagne, qui forme aujourd'hui la Caſtille, on reconnoiſſoit que c'étoit la Langue Gothique qui avoit produit ces altérations. Dans l'Andalouſie & le Portugal on retrouvoit l'idiome des

Vandales & des Alains, assez différent du Gothique; enfin, du côté des Pyrénées, qui approche la mer Méditerranée, on retrouvoit le Gascon, Langue particuliere, dérivée en partie du Celtique que parloient anciennement les Gaulois, & en partie aussi de la Langue Teutonique ou Germanique qui étoit celle des Francs, lesquels, après avoir conquis les Gaules, étoient entrés à plusieurs repriſes dans l'Aquitaine & l'Espagne. Enfin la Langue Arabe ou Sarasine que parloient les Maures, qui assujettirent la plus grande partie de l'Espagne au huitieme siecle, étoit la derniere à laquelle il étoit réservé d'altérer la Langue Espagnole : elle lui a fait cependant plus de bien que de mal en y introduisant quelques mots agréables, quelques belles expressions, & des tournures de phrases assez polies ; d'ailleurs le plus ancien Ouvrage que nous ayons, & qui puisse nous faire juger de ce qu'étoit la Langue Espagnole au treizieme siecle, sont des Loix publiées pour la Castille par Alfonse le Sage, fils de Ferdinand III; on les appelle les *Septes Partides*. La Langue Castillane a peu changé depuis ce temps-là; mais le Portugais a resté un peu dif-

férent, le Catalan encore plus, & le Navarrois & le Biſcayen totalement diſtincts. Dans le ſiecle dont je m'occupe (le ſeizieme), on entendoit déjà par Eſpagnol proprement dit, le Caſtillan, & c'eſt ce que l'on entend encore. C'eſt pour apprendre cette Langue aux François, que la Grammaire, dont j'ai parlé au commencement de cet article, avoit été faite. Il y avoit déjà quelques Ecrivains & quelques Poëtes Eſpagnols diſtingués, qui étoient regardés par leurs compatriotes comme claſſiques, & que les Auteurs des Grammaires & des Dictionnaires pouvoient citer comme tels. De ce nombre étoit Boſcan, qui, vers 1530, étant paſſé en Italie, & ayant ſaiſi le goût de la Poéſie Italienne, compoſa en Eſpagnol des Sonnets, des Elégies & des Chanſons, dans le goût de Pétrarque. Il mourut en 1543. Garcilaſſo de la Vega, ſon ami, l'imita, & réuſſit auſſi bien que lui dans le même genre. Ils furent ſuivis par Fernand de Herrera & Don Alonzo de Treilla. Le dix-ſeptieme ſiecle a encore vu de meilleurs Poëtes Eſpagnols : mais ceux du ſeizieme, que je viens de nommer, avoient déjà aſſez de mérite. La

Langue

Langue Eſpagnole eſt noble, ſonore, & propre à la Poéſie.

Les meilleurs Ecrivains Eſpagnols en proſe du ſeizieme ſiecle, ſont Jean-Antoine de Guevara, Evêque de Mondonedo, & Louis de Grenade, Dominicain; le dernier n'a traité que des ſujets pieux; le premier s'eſt auſſi mêlé de politique. En ne les conſidérant que du côté de la beauté du ſtyle, on peut ſans ſcrupule leur aſſocier l'Auteur des Amadis, & celui de la Diane de Montemaior.

Langue Allemande.

Je ne connois qu'une ſeule Grammaire Françoiſe & Allemande, imprimée dans tout le cours du ſeizieme ſiecle: elle fut imprimée à Cologne en 1568, *in*-4°. L'Auteur eſt un nommé Gerard de Vivre, dont j'ai dit un mot parmi les Poëtes.

La Langue Allemande, telle qu'on la parle encore aujourd'hui, eſt, quant au fond, cette même Langue Germanique, Teutonique, & Thyoiſe, que parloient les Francs avant que de pénétrer dans les Gaules, qu'ils y porterent, & qu'ils n'avoient pas encore tout-à-fait oubliée du temps de Charlemagne, puiſqu'on prétend que ce Monarque fit ou fit faire une Grammaire Thyoiſe. On dit que le nom de Teu-

tonique vient de *Tuiſcon* ou *Tuiſton*, ancien Héros des Germains, érigé par eux en Divinité. Après la mort de Charlemagne, les François oublierent inſenſiblement la Langue Teutonique, ou du moins elle éprouva en France de ſi grands changemens, qu'elle ne fut preſque plus reconnoiſſable. Elle devint Langue Romance, & enfin Langue Françoiſe; & en deux ou trois cents ans, les François & les Allemands ne s'entendoient plus. Mais elle s'eſt conſervée en Allemagne ſous les Empereurs qui ont ſuccédé au trône de Charlemagne. Elle s'eſt diviſée en trois dialectes principaux; ſavoir: 1°. le Haut-Allemand; c'eſt celui que l'on parle aujourd'hui dans la plus grande partie de l'Allemagne; à l'accent & à quelques exceptions près, il eſt le même depuis la Suiſſe & les ſources du Rhin & du Danube juſques aux embouchures de l'Elbe & de l'Oder. 2°. Le Bas-Allemand; c'eſt ce que nous appelons aujourd'hui le Flamand ou le Hollandois. Quoique ces deux dialectes ſoient aſſez différens, ceux qui les parlent s'entendent cependant, ſur-tout par écrit. 3°. Le Bas-Saxon, bien différent de la Langue que l'on parle dans la Haute-Saxe, qui eſt

le Haut-Allemand le plus pur. De ce Bas-Saxon eſt dérivé le Danois, qu'on parle encore en Danemarck; le Suédois & le Norwégien, &c.... Les Danois ont porté ce langage en Angleterre; & nous verrons dans un moment, que s'étant mêlé avec le François Normand, il a formé la Langue Angloiſe. Revenons au Haut-Allemand, ou Allemand proprement dit. On a été très-long temps ſans compoſer aucuns Livres en Allemagne dans cette Langue, ſi ce n'eſt quelques Contes populaires, & quelques Chanſons qui ne l'étoient pas moins: d'ailleurs tous les Livres de Sciences quelconques s'écrivoient en Latin, dont les caracteres étoient liſibles pour tout le monde, au lieu que le peu que l'on imprimoit en Allemand étoit en caracteres d'une forme gothique, & on ne peut pas plus mauſſade. Luther eſt le premier qui ait fait imprimer en Allemand quelques Ouvrages de Théologie, & qui ait oſé publier la Bible en ſa Langue, pour la faire connoître au peuple. Sa doctrine a rendu les Livres de dévotion hérétiques, imprimés en Allemand, plus communs: mais on s'en eſt long-temps tenu là, même dans les pays Proteſtans. Gaſpard Peucer & Michel

Beuter firent imprimer alors en Allemand des Livres de Phyſique, d'Hiſtoire Naturelle, d'érudition, & d'Hiſtoire. Ainſi ce n'eſt qu'à commencer du ſeizieme ſiecle qu'il y a eu de bons Livres Allemands; ils ont été encore aſſez rares pendant tout le cours du dix-ſeptieme : mais ils ſont bien plus communs dans celui-ci, & ils le deviendront encore davantage, puiſque l'uſage s'introduit de les imprimer en beaux caracteres Latins.

Langues Flamande & Hollandoiſe.

J'ai dit que le Bas-Allemand étoit un dialecte de la Langue Germanique ou Teutonique ; c'eſt ce qu'on appelle à préſent le Flamand & le Hollandois. Il n'eſt pas plus difficile à entendre pour les Allemands, que ne le ſont pour les François qui habitent le centre du Royaume, le Gaſcon, le Poitevin, ou le Picard. Dans le cours du ſeizieme ſiecle, il a paru deux ou trois Ouvrages moitié François & moitié Flamands, tels que des Dialogues en ces deux Langues, très bien imprimés à Anvers, chez Chriſtophe Plantin, en 1567, *in*-12, & un aſſez gros Dictionnaire, petit *in-folio*, imprimé par le même fameux Imprimeur, en 1573 : il eſt intitulé, *Tréſor des trois Langues, Bas-Allemand ou Fla-*

mand, *François & Latin.* Je remarquerai à cette occaſion, 1°. que le Hollandois que l'on parle à Amſterdam & dans le reſte des Provinces-Unies, ne differe qu'en un petit nombre de termes & de tournures de phraſes, du Flamand que l'on parle à Gand & à Bruges : 2°. que dans l'étendue des Pays-Bas Catholiques, on parle trois ſortes de Langues ; ſavoir : 1°. le bon François : 2°. le Wallon, qu'ils appellent dans quelques Cantons, *Roman* ou *Rouchi*, qui eſt un dialecte François très-difficile à entendre pour les oreilles qui n'y ſont pas accoutumées : 3°. ce Bas-Allemand ou Flamand dont je viens de parler. Quoiqu'il y ait eu, comme je viens de le dire, quelques Dictionnaires & Colloques imprimés au ſeizieme ſiecle en François & en Flamand, pour la commodité du commerce entre les Pays-Bas & la France, il n'y avoit preſque aucun autre Livre imprimé en Flamand. Il n'y a guere plus de cent ans que les Hollandois ont commencé à en faire imprimer en leur Langue.

La Croix du Maine & du Verdier font mention de deux Ouvrages imprimés au ſeizieme ſiecle, & deſtinés à apprendre la Langue Angloiſe aux François. L'un a Langues Angloiſe.

pour Auteur Gabriel Meurier, & a été imprimé à Rouen en 1563. L'autre eſt de Jean Palſgraff, né en Angleterre, mais qui avoit paſſé aſſez de temps en France pour bien poſſéder notre Langue, & compoſer des illuſtrations ſur elle & ſur la ſienne propre. Il fut donné pour Inſtituteur à la Princeſſe Marie, fille d'Henri VII, & ſœur d'Henri VIII, lorſqu'elle paſſa en France pour épouſer le Roi Louis XII : mais elle ne partagea pas long-temps le trône de ce Monarque, qui ne vécut qu'un an après l'avoir épouſée. Palſgraff retourna en Angleterre avec cette jeune Reine Douairiere. Son Ouvrage a été imprimé en 1530.

Le fond de la Langue Angloiſe actuelle eſt l'Anglo-Saxon, que les peuples, auxquels cette Langue étoit naturelle, établirent en Angleterre quand ils en eurent fait la conquête. Ils en chaſſerent preſque entiérement les anciens habitans (les Bretons) ; la Langue de ceux-ci, qui eſt un dialecte de l'ancien Celtique, ſe réfugia avec eux dans les Provinces de Galles & de Cornouaille, & dans les montagnes d'Ecoſſe, où on la parle encore. Les diverſes Colonies de Danois & de Normands qui vinrent ſucceſſivement

partager la conquête des Anglo-Saxons, ne changerent rien au langage du plat-pays de l'Angleterre, puiſque leur origine & leur idiome étoient les mêmes. Mais lorſque Guillaume le Conquérant s'aſſujettit l'Angleterre, il occaſionna dans le langage la plus grande révolution. Guillaume étoit, à la vérité, originaire Normand, & il n'y avoit pas plus de 150 ans que ſes ancêtres s'étoient établis dans la belle Province de Neuſtrie, que le foible Roi Charles le Simple avoit été obligé de leur céder. Cependant ils avoient déjà ſi bien adopté les mœurs & le langage de la France, qu'ils parloient le Roman ou le François, tel qu'il étoit uſité à Paris & à Reims. Guillaume le Conquérant s'imagina qu'il ne trouveroit pas plus de difficulté à établir dans la Grande-Bretagne la Langue qu'il parloit, qu'il n'en avoit trouvé pour aſſujettir ce pays à ſa domination. Il promulgua une Loi fameuſe, par laquelle il défendoit aux Anglois d'enſeigner dans leurs Ecoles d'autre Langue que le François. Il fit écrire en François toutes les Loix du pays, tant les anciennes que celles dont il fut l'inſtituteur; enfin il voulut que l'on ne plaidât

& qu'on ne jugeât plus qu'en cette Langue, & força ainſi ſes nouveaux ſujets à l'apprendre, tant bien que mal. Mais il ne parvint qu'à altérer l'Anglo-Saxon, & point du tout à le faire oublier ; ce qui paroît d'autant plus naturel, qu'il ſoumit les anciens habitans du pays, mais ne les détruiſit ni ne les chaſſa, comme les Anglo-Saxons avoient fait les anciens Bretons. Auſſi, trois cents ans après la mort de Guillaume le Conquérant, l'Anglois ſe trouva-t-il à peu près auſſi différent du François que de l'Allemand. En 1361, Edouard III permit aux Plaideurs, Avocats & Juges, de ſe ſervir de cette nouvelle Langue Angloiſe ; & il ne ſubſiſte plus dans les Tribunaux d'Angleterre que quelques formules, & l'ancien Texte des Loix, écrit dans le François uſité aux douzieme, treizieme & quatorzieme ſiecles.

Dans le ſeizieme ſiecle, lorſque Meurier & Palſgraff publierent leurs Grammaires, il y avoit encore très-peu de Livres Anglois écrits en proſe & ſur des matieres ſérieuſes : ce n'eſt que depuis le Schiſme d'Henri VIII que l'on a traduit la Bible en Anglois, & que l'on a écrit quelques Livres de Théologie & de

Controverſe dans cette Langue. Il y avoit cependant eu, dès le quatorzieme ſiecle, un Poëte Anglois eſtimé ; il s'appeloit Chauce, & mourut en 1400 : ſon langage a vieilli ; mais le fond de ſes Contes eſt charmant : il s'eſt rencontré, pour le ſujet de quelques-uns d'entre eux, avec Bocace, qui étoit ſon contemporain, & avec quelques Auteurs de nos anciens Fabliaux, qui probablement ſont une ſource commune, dans laquelle le Conteur Italien & l'Anglois ont également puiſé.

Meurier convient, dans la Préface de ſa Grammaire, que la Langue Angloiſe étoit, de ſon temps, peu eſtimée des Etrangers, que l'on s'empreſſoit peu à l'apprendre, & qu'elle n'étoit utile qu'aux ſeuls Commerçans, puiſqu'on parloit François à la Cour d'Angleterre, & que tous les gens ſavans & lettrés parloient Latin.

Je ne connois point d'autres Grammaires écrites en François, dans l'intention d'apprendre à ceux de notre Nation les Langues Etrangeres. Aucun des dialectes de la Langue Eſclavone ſi étendue en Europe, & au nombre deſquels ſe trouve le Polonois & le Ruſſe, n'étoit

alors connu en France ; les Langues Orientales ne s'enſeignoient qu'au moyen du Latin. Mais nous avions quelques Livres imprimés dans les différens petits langages ou patois qui ſe parlent dans pluſieurs Provinces du Royaume ; & je vais en dire un mot.

Patois des différentes Provinces de France.

Un Auteur qui a écrit ſur la diverſité des Langues, & dont l'Ouvrage ſur cette matiere eſt fort eſtimé, ſépare, quant au langage, la France en deux parties, qui ſe ſubdiviſent enſuite chacune en pluſieurs autres. Il nomme la premiere, Langue d'*Oc* ; & la ſeconde, Langue d'*Oui* : cette diviſion eſt aſſez connue. Les dialectes uſités dans la Langue d'*Oc*, ou partie méridionale de la France, ſont *le Provençal*, *le Dauphinois*, *le Gaſcon*, *le Limoſin*, *le Béarnois*, & *le Languedocien* proprement dit : je ne parle pas ici du Biſcayen ou Baſque, parce que le pays où ſe parle ce langage eſt ſitué autant en Eſpagne qu'en France ; c'eſt le Cantabre ; j'en ai dit un mot à l'occaſion de la Langue Eſpagnole. Les dialectes de la Langue d'*Oui*, ou partie ſeptentrionale de la France, ſont *le Poitevin*, *le Normand*, *le Picard*, & *le Wallon*. Je remarquerai ſur le nom de ce dernier *patois*,

qu'il tient, dans les Pays-Bas, le milieu entre le François & le Bas-Allemand. Il faut auſſi obſerver que l'étymologie du mot Wallon remonte au mot Celtique *Wall*, qui veut dire *Sauvage* ou *Barbare*. Il paroît que les Flamands ont donné ce nom injurieux aux peuples qui habitoient les cantons de leur voiſinage les plus âpres, les plus montagneux, & les plus couverts. Ceux qui y demeuroient, avoient conſervé un langage plus dur & des mœurs plus agreſtes : tels étoient ceux des pays de Liege & du Luxembourg, qui avoiſinent la forêt des Ardennes. L'étymologie du nom du pays de Galles eſt la même que celle du mot *Wallon*; car cette Province s'écrit en Anglois *Walle*; les anciens Bretons, pendant l'invaſion des Anglo-Saxons, s'y retirerent, & c'eſt un pays très-montagneux. Le nom de Cornouailles ou Cornwall a encore la même étymologie, avec l'addition du mot *Corn*, qui dans l'ancien Celtique ſignifie *angle*, *pointe*, *cap*; ce pays eſt une preſqu'Iſle, dans laquelle d'autres Bretons ſe réfugierent & ſe mirent à couvert de la domination des Anglo-Saxons. La Langue des Bas-Bretons ne peut être miſe au nombre des patois de notre

Langue, puiſqu'elle n'a preſque rien de ſemblable à notre François d'aujourd'hui. Cependant je dirai dans un moment quelque choſe d'une Grammaire Baſſe-Bretonne & Françoiſe, qui a été imprimée, non ſeulement au ſeizieme ſiecle, mais même dès 1499. Achevons de jeter un coup d'œil ſur les patois de la France.

Tous les dialectes de la Langue d'Oc different entre eux de peu de choſe, & ceux qui les parlent s'entendent aiſément entre eux : ce qui les caractériſe, c'eſt un peu plus de grace, de délicateſſe dans les expreſſions. Les Provençaux ont l'accent doux, & un peu de graſſeyement dans la prononciation, qui leur ſied bien, ſurtout aux femmes. Le Languedocien, proprement dit, a un accent plus vif, & qui n'eſt guere moins agréable, quoiqu'un peu moins délicat. Les Dames Languedociennes n'ont point le graſſeyement des Provençales, & leurs expreſſions ſont en général moins tendres & moins douces. Ces deux dialectes ſe ſont diſputé l'honneur d'avoir été employés par ces fameux Troubadours, dont il nous reſte encore tant de Chanſons ; mais il ne faut que lire l'Hiſtoire & les

Digitized by Google

Œuvres de ces anciens Poëtes, pour voir qu'il y en a plus qui ont vécu & écrit dans ce qu'on appelle aujourd'hui la Provence & le Comtat d'Avignon, que dans ce que nous appelons le Languedoc, qui s'étend depuis le Rhône juſqu'à Toulouſe : au reſte, on n'avoit encore rien imprimé de leurs Œuvres au ſeizieme ſiecle.

Le Gaſcon proprement dit, & le Béarnois, ſont bien moins doux & moins agréables, mais en revanche très-vifs & très-énergiques. On a vu dans un de mes précédens Volumes, que Montagne diſoit, qu'où le François ne pouvoit aller, le Gaſcon y atteignoit ſans peine.

Le Limoſin & l'Auvergnac ſont lourds, peſans, & ſe ſentent de l'âpreté des montagnes qui rempliſſent ces Provinces. Enfin, le Dauphinois eſt bien inférieur au Provençal. Nous n'avons ſur l'étude de toutes ces Langues d'*Oc*, qu'un ſeul Livre grammatical, publié au ſeizieme ſiecle; il eſt intitulé, *Joyeuſes Recherches de la Langue Toloſaine.* Il a été imprimé à Toulouſe en 1578, & eſt certainement fort rare. J'y ai trouvé des étymologies curieuſes & ſingulieres de pluſieurs mots, qui du Languedocien ont paſſé dans le

François ordinaire. Par exemple, je trouve que le mot *ſe requinquer* eſt Toulouſain, & veut dire *s'égayer;* on le prend auſſi quelquefois pour *ſe parer, s'ajuſter.* Nous diſons quelquefois, à Paris même, qu'une vieille *ſe requinque*, pour dire qu'elle *s'ajuſte* afin de paroître plus jeune. *Se rigoler* eſt une expreſſion que nous employons encore quelquefois vulgairement pour dire *ſe divertir*; elle vient du Languedocien *regoula*, qui veut dire *ſe ſoûler;* notre mot *ravigotter* vient du Languedocien *rebiſgoula.* En Languedocien, le mot *tourte* veut dire un *pain*, & même un *pain bis* : mais ce que nous appelons à Paris une *tourte*, s'appelle en Languedocien une *crouſtade.* C'eſt de quoi ceux qui voyagent en Languedoc doivent ſe ſouvenir, pour ne pas s'imaginer qu'on leur veut faire bonne chere quand on leur propoſe une tourte.

Pouli ou *poulide*, en Languedocien, veut dire *beau*; c'eſt de là que vient notre mot de *joli*; mais nous ne l'employons qu'en petit, au lieu qu'en Languedoc on prend cette expreſſion plus en grand : auſſi dit-on d'une belle Ville, d'un grand Palais, d'une ſuperbe Egliſe, *ès poulide*, & nous ne dirions pas que toutes ces

choſes-là ſont jolies. On dit auſſi dans la même Langue un *pouli*, pour dire un *petit ânon*, un *bourriquet*; il nous en eſt reſté le mot de *poulain*, pour dire un *cheval naiſſant ou très-jeune*. Un grand âne ſe dit *rouſſi*; nous en avons fait *rouſſin* : de là vient ce proverbe Languedocien : *Qui noun travaillo pouli, travaillo rouſſi*, pour dire que *qui ne travaille pas étant jeune, eſt obligé de travailler étant vieux.*

La petite-vérole, en Languedocien, s'appelle *pigoto*; & on dit d'une femme qui en eſt marquée, *ès pigota.*

Nous n'avons aucune Grammaire des Langues Normande, Picarde, ni Wallone. Les deux premieres ne ſont que l'ancien François mal prononcé, & mêlé d'un petit nombre d'expreſſions peu uſitées à Paris; l'accent Normand eſt plus lent, plus traîné; le Picard un peu plus vif; le Wallon eſt mêlé de plus d'expreſſions barbares, & la prononciation en eſt ſi étrange, que les bons François ont de la peine à l'entendre.

Quant au Poitevin, c'eſt un jargon de Payſans aſſez mauſſade; cependant on a imprimé dès le ſeizieme ſiecle un aſſez grand nombre de Poéſies & de

Chanſons en ce jargon. La raiſon en eſt que les Poitevins aiment beaucoup la danſe, & qu'il y avoit, ſous le regne de Henri II & des Rois ſes fils, certains branles de Poitou fort à la mode, ſur les airs deſquels on avoit fait des paroles dans la Langue du pays même; ces airs & ces paroles étoient connus de tout le monde au ſeizieme ſiecle.

Bas-Breton. Enfin, le Livre ſur la Langue Baſſe-Bretonne, le dernier des Ouvrages grammaticaux dont il me reſte à parler, eſt intitulé: *Le Catholicon, lequel contient trois langages; ſavoir, Breton, François & Latin, conſtruit & compoſé par Maître Auffret Quoatqueveran, à Autreguier*, 1499, *in-fol.* En parcourant cet Ouvrage rare, je n'ai pu m'empêcher de faire ſur la Langue Bretonne quelques remarques, que l'on ne ſera peut-être pas fâché de trouver ici.

Il paroît conſtant que le Breton eſt l'ancienne Langue Celtique, dont on fait remonter l'origine juſqu'à Gomer fils de Japhet, que la nombreuſe Nation des Gaulois regarde comme ſon premier pere. Ces peuples, qui s'établirent d'abord dans l'Orient ſous le nom de *Galates*, s'avancerent enſuite du côté de l'Occident ſous le nom de Gaulois, & donnerent

rent leur nom à la Gaule. Mais ils porterent auſſi le nom de Celtes en l'honneur d'un de leurs principaux Chefs. Leur Langue s'appela Celtique; elle s'eſt établie avec eux dans la plus grande partie de l'Europe; elle y a été différemment altérée, ſuivant les révolutions qu'ont éprouvées les pays dans leſquels elle ſe parloit. Elle s'eſt conſervée plus pure dans les Provinces où les Romains & les autres Barbares n'ont pas étendu leur domination. L'Armorique, aujourd'hui la petite Bretagne, eſt dans ce cas. Formant une preſqu'Iſle à l'extrémité de la Gaule, les Romains la négligerent, & l'on continua d'y parler Celtique. Les anciens Bretons, qui avoient la même origine Gauloiſe ou Galate, parloient auſſi la même Langue, & les Romains n'avoient pu la leur faire oublier; mais au bout de quelques ſiecles, de nouveaux Barbares, les Francs d'un côté, les Anglo-Saxons de l'autre, conquirent les Gaules & la Grande-Bretagne. Les Francs ne tourmenterent pas beaucoup plus les Armoricains, que ne l'avoient fait les Romains: mais les Anglo-Saxons pourſuivirent les Bretons au point de les rencoigner dans deux extrémités de leur

Iſle, le pays de Galles, & celui de Cornouailles. Ces deux Provinces ne ſuffiſant pas encore à ces fugitifs, une partie d'entre eux paſſa dans l'Armorique, & ſe joignit d'autant plus volontiers aux anciens habitans de ce pays, qu'ils parloient la même Langue & avoient les mêmes coutumes. Ils lui donnerent leur nom; on l'appela *Petite-Bretague* : le langage continua d'y être le même; mais on l'appela *Breton*; c'eſt celui qui ſubſiſte encore parmi les peuples de la campagne & la populace des Villes de la Baſſe-Bretagne, & que nous appelons le *Bas-Breton*. La Haute-Bretagne, c'eſt-à-dire, les Provinces voiſines de l'Anjou, du Maine & de la Normandie, ont adopté, il y a bien des ſiecles, la Langue Françoiſe, qui étoit déjà, il y a huit cents ans, très-différente du Celtique. Il ne faut pas s'étonner ſi le Bas-Breton n'a point été à l'uſage ni de ces Provinces, ni des Seigneurs dans la Baſſe-Bretagne même, puiſque premiérement la plupart des Eccléſiaſtiques étoient François, & obligés de ſavoir le Latin; que tous les Jugemens ſe rendoient en François, & qu'il n'y avoit point d'écriture Bretonne, ni de Livres en Breton; enfin,

que la Bretagne a été, depuis bien des ſiecles, ſoumiſe à des Princes & Souverains François. Ainſi de ſiecle en ſiecle le Bas-Breton eſt devenu moins commun & moins étendu : il eſt cependant à ſouhaiter qu'on en conſerve quelque veſtige, pour nous donner quelque idée de l'ancien Celtique. Auſſi dans les deux derniers ſiecles y a-t-il eu un grand nombre de Dictionnaires & de Grammaires Bas-Bretonnes ; les Etats de Bretagne en ont favoriſé l'impreſſion. D'un autre côté, on a eu ſoin en Angleterre de conſerver des monumens de la Langue des pays de Galles & de Cornouailles ; les Livres que l'on a imprimés dans le Breton de ces deux pays, ne ſont preſque que des Ouvrages de dévotion ; mais ils ſuffiſent pour ne le pas laiſſer perdre. On a cru que cette Langue n'étoit nullement propre à la Poéſie ; l'Auteur même qui a le premier fait imprimer une Grammaire de cette Langue, aſſure qu'il n'y avoit point, de ſon temps, de vers Bas-Bretons, & qu'il ne pouvoit y en avoir. Cependant dans le ſiecle dernier il a paru un aſſez grand nombre de Noëls, & de Cantiques ſpirituels en Bas-Breton. Avant la fin du ſeizieme ſiecle, on a imprimé une

eſpece de Drame, ou Myſtere de la Paſſion de Notre-Seigneur, & de la deſtruction de Jéruſalem; mais le Dialogue en eſt en proſe. Enfin, il exiſte quelques Manuſcrits Bas-Bretons; les plus anciens que je connoiſſe ſont du quinzieme ſiecle, & conſiſtent dans un Recueil de prétendues Prédictions d'un Prophete ou Aſtrologue Bas-Breton, nommé Gwinglaff, & dans la Vie de Saint Gwenolet, vulgairement dit Saint-Guinolet, premier Abbé de Landevenec.

La Langue Celtique, comme toutes les anciennes Langues barbares, étoit très-pauvre, & n'exprimoit que les choſes les plus néceſſaires à la vie: auſſi n'y a-t-il que les mots de l'uſage le plus ſimple, qui, dans la Langue Bretonne, ſoient d'origine Celtique. Tous les termes de Science, de Politique, de Commerce, d'Arts, & même de Métiers, ſont tirés du Latin & du François, & ne ſont entrés dans la Langue Bretonne qu'à meſure que l'on en a eu beſoin. Ce ſont les Miſſionnaires qui, en inſtruiſant les Payſans Bas-Bretons, leur ont appris tous ces mots: de là a réſulté une différence de dialectes entre les Bas-Bretons des différens Dioceſes: ainſi le Bas-Breton

de S. Pol de Léon n'eſt pas tout-à-fait le même que celui du Dioceſe de Vannes; ceux de Tréguier & de S. Brieux ſont encore différens; mais ces différences ne portent que ſur des mots nouveaux, & le fond de la Langue Bretonne eſt par-tout le même.

LIVRES de Rhétorique & d'Eloquence, écrits en François au ſeizieme ſiecle.

Enfin, j'ai épuiſé tout ce que j'avois à dire ſur les Livres grammaticaux, écrits en François dans le ſeizieme ſiecle. Je vais, en ſuivant encore le plan de la Bibliotheque Françoiſe de l'Abbé Goujet, paſſer aux Rhéteurs & aux Orateurs François de ce même temps; c'eſt-à-dire, à ceux qui ont écrit ſur la Rhétorique & l'Art de l'Eloquence, & qui ont fourni des modeles en ce genre, en exceptant les Sermons & les Plaidoyers, dont j'ai aſſez entretenu mes Lecteurs dans deux de mes précédens Volumes.

Il étoit auſſi aiſé, au ſeizieme ſiecle, de compoſer un bon Livre de Rhétorique qu'un bon Ouvrage de Philoſophie morale, puiſque les Ouvrages des anciens Rhéteurs Grecs & Latins, tels qu'Ariſtote,

Longin, Cicéron, Quintilien, & Denys d'Halicarnaſſe, étoient déjà alors très-répandus, quoiqu'il n'y en eût point encore de traductions dans notre Langue. Mais ſi les excellens préceptes de ces grands Maîtres en l'Art de Rhétorique, étoient connus de ceux qui prétendoient en donner des Leçons en France au ſeizieme ſiecle, au moins les répétoient-ils fort mal. Nous avons quatre Rhétoriques Françoiſes, compoſées & imprimées dans ce ſiecle ; la premiere eſt intitulée : *Le grand & vrai Art de pleine Rhétorique, compilé & compoſé par Pierre Fabri, Curé de Merai, diviſé en deux Livres ; le premier pour compoſer en proſe Oraiſons, Lettres miſſives, Epîtres, Sermons, &c.... Le ſecond pour compoſer en rithme Chants Royaux, Ballades, Rondeaux, Virelais & Chanſons, &c.....* La premiere édition de cet Ouvrage eſt de Paris, 1521, *in*-4°. Gothique; l'autre auſſi de Paris, 1539, *in*-12. auſſi Gothique. On prétend qu'il y en a encore une troiſieme de 1544. J'ai été long-temps ſans pouvoir me procurer aucune de ces trois éditions. Du Verdier cite un Rondeau tiré du troiſieme Livre de cette Rhétorique ; il eſt purement grammatical, & cependant aſſez ſingu-

Pierre Fabri.

lier pour amuſer mes Lecteurs ; le voici : il paroît que c'eſt un Maître qui s'adreſſe à ſon Diſciple, & qui lui dit :

Joannes, qui prononcez pourcelle,
Apprenez à dire pourceau ;
Ne dites point ſcel pour ſceau,
Et ne dites point ſeau pour ſel :
Point ne faut dire un beau oiſel,
Mais vous direz un bel oiſeau,
Joannes.

C'eſt bien dit un péché mortel,
C'eſt mal dit un péché morteau ;
Dites tout beau, chapeau, Rouſſeau,
Non pas tout bel, chapel, Rouſſel,
Joannes.

Ce même Profeſſeur de Rhétorique nous donne encore (ſuivant du Verdier) un exemple d'une très-mauvaiſe Traduction du Latin ; la voici : *Inter natos mulierum non ſurrexit major Joanne Baptiſtâ.* Un Ecolier ignorant traduiſoit ainſi : *Entre deux nattes mouillées n'a pas ſué Maître Jean Bâtier.* Cette belle Traduction étoit relative à une aventure arrivée à un Profeſſeur nommé Maître Jean Batier. Un Livre de Rhétorique, dont on peut tirer deux pareils exemples, ne mérite pas, quoiqu'il ſoit rare, que l'on s'empreſſe de l'avoir. Je connois ce-

pendant des curieux qui ont payé bien cher celui de Fabri. Je l'ai enfin acquis moi-même, & je peux dire à mon tour ce que j'y ai trouvé d'extraordinaire. Dès le Prologue, qui contient un grand éloge de la Rhétorique, on y lit avec étonnement que Moïſe étoit un grand Militaire, mais qu'il étoit encore plus éloquent. Voilà la premiere fois que j'ai vu louer Moïſe ſur ſon talent pour la guerre. Un peu plus bas je trouve une excellente maxime, mais qui eſt encore meilleure en Latin qu'en François; la voici: *Loquendum eſt ut multi, ſapiendum ut pauci*; c'eſt-à-dire, *il faut parler comme le grand nombre*, parce qu'il faut ſe faire entendre de la multitude; mais *il faut être ſage comme le petit nombre*, c'eſt-à-dire, ſe conduire comme les vrais Sages & les vrais Philoſophes, qui ſont toujours en petit nombre dans chaque Nation.

Viennent enſuite des préceptes de Rhétorique, pris entiérement d'Ariſtote, & appuyés d'exemples en proſe, qui nous paroîtroient certainement aujourd'hui tout-à-fait ridicules. Ces préceptes rempliſſent environ le tiers du Volume; les exemples de Diſcours & de Lettres miſſives en proſe, environ un autre tiers;

enfin, le troiſieme & dernier tiers eſt rempli par des regles & des exemples de vers. C'eſt parmi ces derniers que du Verdier a pris le Rondeau que j'ai cité il n'y a qu'un moment : on pourroit encore y en trouver d'autres auſſi étranges, mais en vérité ce n'eſt pas la peine. Il y avoit, en 1521, ſi peu de Poëtes François ſupportables, que l'Auteur n'a preſque pris ſes exemples de Poéſie que dans Alain Chartier.

Gratien Dupont.

La ſeconde de ces Rhétoriques eſt de Gratien Dupont ; elle a été imprimée en 1539, à Toulouſe, *in*-4°. ſous le titre d'*Art & Science de Rhétorique métrifiée.* Effectivement elle eſt en vers (mauvais) ; l'Auteur prenoit le titre de Seigneur de Druſac, & Lieutenant-Général en la Sénéchauſſée de Toulouſe : j'en ai dit un mot parmi les Poëtes de ſon ſiecle. Je n'ai pas pu me procurer ſon Livre, mais j'en connois un autre de ſa façon, intitulé : *Les Controverſes des Sexes maſculin & féminin.* Dans ce dernier Ouvrage, il y a des choſes fort ſingulieres. Dolet s'eſt donné la peine d'écrire vivement contre cet Auteur, & de faire des Odes contre lui. A en juger par ſon Livre ſur les femmes, & par tout ce que

Dolet en dit, je dois me conſoler de n'avoir pas vu ſa Rhétorique.

Fouquelin. Le troiſieme Rhéteur François du ſeizieme ſiecle, s'appeloit Antoine Fouquelin ou Foclin; il étoit natif de Chauny en Vermandois, Juriſconſulte & Orateur. La Rhétorique Françoiſe qu'il a publiée, eſt preſque entiérement traduite de celle écrite en Latin par *Audomarus Talæus* (Omer Talon), ſon compatriote (premier Auteur connu de la famille des Talon). La premiere édition eſt de 1555; la ſeconde de 1557, toutes deux de Paris, *in*-12. C'eſt par ordre de la Reine Marie Stuard que Fouquelin compoſa ce Livre; il le lui dédia; & on peut remarquer qu'il ne la traite que d'Illuſtre Princeſſe & d'Excellence. Les principes de cette Rhétorique ſont ceux d'Ariſtote; & tous les exemples qu'il cite ſont encore tirés de nos Auteurs François, tant en proſe qu'en vers, du commencement du ſeizieme ſiecle. Je n'ai point trouvé cette Rhétorique auſſi mauvaiſe que je m'y attendois; les préceptes ſont clairs, & les exemples tels que le ſiecle pouvoit les préſenter: mais je n'ai garde, dans celui où nous ſommes, d'extraire un Ouvrage qui ne s'autoriſe que de modeles auſſi impar-

faits, tandis que nous en avons bien de meilleurs. Il y a apparence qu'Omer Talon, du Latin de qui cet Ouvrage a été traduit, avoit choiſi ſes exemples parmi les bons Auteurs du ſiecle d'Auguſte. Fouquelin n'a pu que les traduire, ou en prendre de plus modernes parmi quelques Poëtes de ſon temps, tels que Ronſard, Remi Belleau, du Bellay, Baif, & Marot. Voici deux vers de du Bellay, adreſſés à une Dame qui avoit l'haleine douce & ſuave; Fouquelin les donne pour exemple d'une métaphore hyperbolique :

Nymphe aux beaux yeux, qui ſouffles de ta bouche
Une Arabie, à qui près s'en approuche.

Et deux ſtrophes de Ronſard, qui ſervent d'exemple à une figure de Rhétorique, que l'on appelle l'Anaphore.

Baiſer fils de deux levres cloſes,
Filles de deux boutons de roſes,
Qui ſerres & ouvres ce ris
Qui déride les plus marris;
Baiſer qui fait que l'Amant meure,
Puis qu'il revivra tout à l'heure,
Reſoufflant l'ame qui pendoit
Aux levres où elle l'attendoit.

Avant de finir cet article, je ne puis

pourtant pas m'empêcher de reprocher une faute à l'Auteur : il met la prononciation au nombre des figures de Rhétorique, & certainement ce n'en eſt point une, non plus que le geſte qu'il y place auſſi mal à propos. Probablement il a ſuivi en cela Omer Talon ; mais en ce cas, tous les deux ont tort.

Pierre de Courcelles.

Enfin, le quatrieme & dernier des Rhéteurs dont je veux parler, eſt Pierre de Courcelles, de Candé en Touraine, qui publia, en 1557, une Rhétorique en onze Chapitres; les préceptes en ſont auſſi mal écrits, & les exemples auſſi foibles que dans les trois autres: mais comme c'eſt la plus moderne des quatre, elle eſt un peu plus liſible. Elle eſt dédiée à une Abbeſſe de Jouare, qui ſe nommoit Louiſe de Givry. Je ne conçois pas pourquoi l'Auteur la traite de très-illuſtre Princeſſe, & lui parle de l'invincible puiſſance de ſa Croſſe.

Si les bons préceptes de l'Art de Rhétorique & de l'Eloquence pouvoient être connus il y a deux cents ans de ceux de nos ancêtres qui ne ſavoient que le François, les bons exemples & les modeles leur pouvoient être également fournis par un aſſez grand nombre d'anciens Orateurs

Grecs & Latins, Iſocrate, Lyſias, Démoſthene, Eſchine, Cicéron, &c.... Il y avoit déjà, au ſeizieme ſiecle, des Traductions de ces excellens Maîtres; elles ne ſont pas même ſans mérite, comme on en pourra juger par le compte que je vais en rendre. Nous verrons enſuite comment, il y a deux cents ans, nos Orateurs François imitoient ces grands modeles, auxquels il faut joindre les Harangues tirées de l'Hiſtoire Romaine de Tite-Live.

Iſocrate eſt le premier des Orateurs Grecs qui ait été traduit au ſeizieme ſiecle, encore ne nous a-t-on fait connoître alors qu'une aſſez petite partie de ſes Ouvrages. *Louis le Roi*, dit *Regius*, dont j'ai parlé avec tant d'éloges dans deux de mes précédens Volumes, eſt le Traducteur de trois des Diſcours de cet Orateur, qui ſont l'*Exhortation à Démonique*, *le Diſcours à Nicocles ſur les devoirs des Princes*, & l'*Exhortation à la Paix*. Ce fut en 1560 que ces Traductions parurent; mais, dès 1544, Antoine Macault, Valet-de-chambre du Roi François I, avoit publié une autre Traduction du Diſcours à Nicocles. En 1549, Pierre Adam avoit encore traduit les deux Diſcours à Démonique & à Nicocles, & Iſocrate.

le *Panégyrique d'Athenes*. Enfin Henri Etienne traduiſit auſſi deux morceaux d'Iſocrate, l'*Eloge d'Helene*, & *celui de Buſiris*. Ainſi, de vingt-un Diſcours qui nous reſtent d'Iſocrate, outre huit Lettres, nous n'en avons que ſix de traduits; mais ils ont dû ſuffire pour faire juger aux François du ſeizieme ſiecle, du mérite de l'Orateur Grec; & nous n'avons pas beſoin de recourir au reſte de ſes Œuvres, pour le faire connoître. Commençons par ſa perſonne & ſon Hiſtoire.

Iſocrate naquit dans l'Attique, 436 ans avant notre Ere, & s'appliqua de bonne heure à l'étude de l'Eloquence, dont il a fait profeſſion pendant tout le cours d'une vie qui dura près d'un ſiecle. Dès la jeuneſſe d'Iſocrate, Athenes ſe gouvernoit déjà en République, & le talent de la parole étoit d'une grande conſidération auprès d'un peuple vif, ſpirituel, & qui ſe laiſſoit aiſément ſéduire par un langage flatteur & perſuaſif. Bien parler étoit le plus ſûr moyen de faire fortune à Athenes. Malheureuſement Iſocrate n'avoit qu'un foible organe, & manquoit de graces dans la figure & dans le débit; mais il avoit profondément étudié l'Art

qu'il ne pouvoit pas ſi aiſément pratiquer. Il compoſa avec ſoin des Diſcours qu'il écrivit, & dont la lecture produiſit preſque autant d'effet que ſi on les lui eût entendu prononcer. Il y a apparence qu'il en fit pour différens Citoyens, qui les débiterent comme leur Ouvrage, & qui lui furent redevables de leurs ſuccès. Enfin, il jugea à propos d'enſeigner un Art dans lequel il étoit déjà reconnu pour un grand Maître, quoiqu'il l'eût peu exercé par lui même. Il ouvrit une école de Rhétorique, d'abord, dit-on, dans l'iſle de Chio, enſuite à Athenes même. Dans les commencemens il eut peu d'Ecoliers; mais bientôt ils accoururent en grand nombre, & produiſirent à Iſocrate un revenu conſidérable, car il exigeoit mille drachmes de chacun pour un ſeul cours d'Eloquence. Ce fut là que Démoſthene reçut ſes premieres leçons; Iſocrate l'en gratifia, quoiqu'il ne fût pas en état de payer les mille drachmes. Il lui fit faire ainſi généreuſement les premiers pas dans une carriere où cet Eleve ſeul pouvoit le ſurpaſſer. La Politique des Républiques de la Grece tenoit ſi fort à l'Eloquence, qu'en formant des Orateurs, Iſocrate forma des Miniſtres, des Magiſtrats, &

même des Généraux, pour la gloire & l'utilité de ſa Patrie. Mais il eut des Critiques & des Détracteurs, entre leſquels on voit avec peine Ariſtote, qui, dit-on, compoſa ſa Rhétorique en rivalité de celle dont Iſocrate donnoit des leçons.

La délicateſſe des organes de notre Orateur ne l'empêcha pas d'aimer beaucoup les femmes; il s'attacha d'abord ſucceſſivement à pluſieurs Courtiſannes; enfin il ſe maria, mais il n'eut qu'une fille. Il vécut très-long-temps, & jouit, juſque dans un âge très-avancé, d'une bonne ſanté. Ce ne fut qu'à l'âge de quatre-vingt-quatorze ans qu'il parut accablé d'infirmités, il s'en plaignit pendant trois années; mais à l'âge de quatre-vingt-dix-ſept ans, il ſe rétablit, & mit la derniere main à ſa derniere Harangue, commencée avant ſa maladie. Enfin il mourut à quatre-ving-dix-neuf ans.

Cicéron fait le plus grand éloge du genre d'éloquence d'Iſocrate; il l'appelle le pere des Orateurs, & le premier modele qu'ils doivent ſuivre. Ceux de nos Modernes le plus en état de juger du mérite en ce genre, conviennent qu'il n'eſt pas ſi véhément & ſi brillant que Démoſthene, mais auſſi, qu'il n'eſt point

ſujet

ſujet aux écarts qui déparent ſi ſouvent les admirables Diſcours de ce ſecond Orateur. Le premier eſt plus ſage, plus régulier; cependant tant s'en faut qu'il ſoit aride, il eſt fleuri avec ordre, douceur & raiſon. Curieux de ſe faire la réputation d'un homme ſage & d'un bon citoyen, il donne par-tout de ſolides leçons de morale, & même de piété Païenne; j'en offrirai la preuve dans un moment. Denys d'Halicarnaſſe dit que ceux qui étudient Iſocrate, peuvent y apprendre non ſeulement l'Eloquence & la Politique, mais même la vertu. Un ſavant Publiciſte Allemand moderne, nommé M. *Boëcler*, a prétendu trouver une grande reſſemblance entre la conſtitution de l'Empire Germanique & celle des Républiques de la Grece; d'où il conclut, que toute perſonne qui veut ſe mettre bien au fait des intérêts de l'Allemagne, doit lire Iſocrate.

On a auſſi comparé Iſocrate à Lyſias, autre Orateur Athénien, dont je parlerai dans un moment; mais quoique celui-ci ſoit eſtimable, la ſupériorité reſte certainement à Iſocrate.

Des ſix Diſcours d'Iſocrate que j'ai dit avoir été traduits au ſeizieme ſiecle, le premier (celui à Démonique) eſt une ex-

hortation à un beau-frere d'Alcibiade, qui s'étoit retiré à la Cour d'un Prince, pour éviter la perſécution qu'éprouvoient à Athenes les parens & les amis de ce grand homme après ſa mort. Iſocrate lui conſeille de ſe conformer aux mœurs de la Cour où il ſe trouve, & de chercher à gagner la bienveillance du Roi, comme dans une République on doit s'aſſurer de la faveur du peuple. *Dans Athenes*, lui dit-il, *c'eſt au peuple qu'il faut faire ſa cour*; *dans un Royaume*, *c'eſt au Roi.* D'ailleurs ce Diſcours contient bien d'autres excellens préceptes, placés cependant ſans beaucoup d'ordre & de liaiſon. En général, les Anciens ignoroient l'art & le prix de la méthode; on en trouve quelquefois dans Démoſthene; mais c'eſt parce que les ſujets qu'il traitoit avoient un but & ſe débitoient devant le peuple, qu'il falloit échauffer & perſuader par degrés.

Le ſecond Diſcours d'Iſocrate, traduit par Louis Leroi, eſt adreſſé à Nicocles Roi de Chypre, auquel cet Orateur donne des conſeils pour bien régner. Il convient lui-même que dans celui-ci, comme dans le précédent, il n'y a pas beaucoup d'ordre; mais il s'excuſe en diſant que des prin-

cipes importans, préſentés chacun à part, & des maximes détachées, ſont plus frappans. Au reſte, il ajoute qu'il parle à un Roi, avec la liberté d'un citoyen d'Athenes, qui prend en main la cauſe des peuples, & qui développe les devoirs du Prince envers ſes ſujets. Il exhorte Nicoclès à ne ſe pas livrer à l'indolence, à ne pas regarder la charge de Roi comme un ſimple titre d'honneur & une dignité de parade, mais à s'arracher aux plaiſirs pour s'occuper des affaires. Toutes les maximes de Morale & de Politique de ce Diſcours ſont très-juſtes : on doit remarquer ſur-tout ce qu'il dit ſur la Religion. » Obſervez la Religion de vos » peres, dit Iſocrate à Nicoclès ; mais » regardez comme le plus beau ſacrifice, » comme la plus belle offrande, la juſ- » tice & la droiture de votre cœur. Sans » doute les Dieux immortels ſont plus » touchés des vertus que des victimes «.

Le troiſieme & dernier des Diſcours traduits par Leroi, eſt la Harangue ſur la Paix, que cet ancien Traducteur intitule le *Symmachique*. En voici l'occaſion : Les villes de Chio, de Cos, de Rhodes, & de Byzance, étoient ſoumiſes aux Athéniens ; elles ſe ſouleverent & ſe

mirent ſous la protection du Roi de Perſe. Les Athéniens firent pendant trois ans la guerre à ces villes rebelles ; mais elles avoient trouvé un protecteur ſi puiſſant, qu'il n'étoit pas aiſé de les réduire. Iſocrate, par amour pour ſa patrie, ſe crut obligé de conſeiller la paix. L'Orateur étoit alors âgé de quatre-vingts ans ; il écrivit ſon Diſcours & ne le débita pas ; mais la ſeule lecture produiſit ſon effet, car les Athéniens s'accommoderent. Je ne peux mieux faire connoître le fond de ce morceau d'Eloquence, qu'en copiant ce qu'en dit, d'après Denys d'Halicarnaſſe, un Académicien auſſi eſtimable par l'étendue de ſon érudition que par ſes qualités perſonnelles, qui, en 1752, a publié une Vie d'Iſocrate, & une Diſſertation ſur ſes Ouvrages.

» Iſocrate, dans cette piece, parle aux » Athéniens avec une force & une liberté » dignes d'un excellent patriote, & d'une » ame vraiment grande. Il leur reproche » qu'ils ſe livrent aux baſſes flatteries des » Orateurs ordinaires, tandis qu'ils re- » jettent les avis ſalutaires de ceux qui » leur mettent devant les yeux le véritable état des choſes. S'il leur rappelle » les plus beaux temps de leur Républi-

» que, ce n'eſt point pour nourrir leurs
» ambitieuſes prétentions ; c'eſt pour leur
» faire obſerver avec quel généreux déſin-
» téreſſement ils ſacrifioient tout alors,
» juſqu'à leur propre ville, pour ſauver
» la Grece. Il fait voir les ſuites funeſtes
» de l'ambition, les maux affreux où elle
» a précipité Athenes & Lacédémone.
» Il marque en quoi conſiſte la vraie
» grandeur d'un Etat : ce n'eſt pas dans
» l'étendue de ſon domaine, ni dans le
» nombre de ſes conquêtes ; mais dans
» la ſageſſe de ſon gouvernement, dans
» le bonheur de ſes concitoyens, dans
» les bons procédés avec ſes alliés, ſes
» voiſins, ſes ennemis mêmes. Par-là cet
» Etat ſe fait aimer des uns, craindre
» des autres, reſpecter de tous. De ces
» belles maximes, Iſocrate conclut qu'A-
» thenes, pour vivre heureuſe & tran-
» quille, doit ſe renfermer dans de juſtes
» bornes, ne point affecter l'*empire de*
» *la mer*, ne point vouloir dominer ſur
» les autres, laiſſer à chaque ville une en-
» tiere liberté, & ſe déclarer ennemie
» irréconciliable de quiconque oſe s'écar-
» ter de ces principes «.

» Le ſavant Boëcler faiſoit grand cas
» de ce Diſcours de notre Orateur. Il

» le regardoit non ſeulement comme une » excellente piece d'Eloquence, mais » comme un admirable morceau de Poli- » tique. Tout ce qu'Iſocrate dit au ſujet » d'Athenes, Boëcler croyoit pouvoir » l'appliquer à l'état des affaires de l'Em- » pire après le traité de Munſter «. Ne pourroit-on pas auſſi bien à préſent l'appliquer à l'Angleterre?

Le Panégyrique d'Athenes eſt le chef-d'œuvre d'Iſocrate. Je n'ai pu recouvrer la Traduction que j'ai dit plus haut avoir été faite par Pierre Adam; mais nous avons, pour juger du mérite de ce Diſcours, l'excellente Traduction qu'en a faite l'Académicien dont j'ai parlé il n'y a qu'un moment (M. de Brequigny): on prétend qu'Iſocrate y travailla pendant dix ou même quinze ans. Sans adopter abſolument cette anecdote, on peut croire du moins qu'un ſi bel Ouvrage a couté bien de la peine & du temps à ſon Auteur. Il ne m'eſt pas poſſible de l'extraire, il faut le lire en entier; &, avant tout, pour en bien comprendre le ſujet, lire le Diſcours ſur l'Hiſtoire d'Athenes, que M. de Brequigny a mis à la tête de ſa Traduction. Il eſt auſſi long que le Diſcours même; mais auſſi il contient en abrégé, &

avec la plus grande clarté, l'Hiſtoire de la plus belle & de la plus intéreſſante ville de la Grece.

Les deux Diſcours que l'on prétend avoir été traduits par Henri Etienne, l'Eloge d'Hélene & celui de Buſiris, ſont des eſpeces d'ironies, ou du moins des Diſcours critiques, qui prouvent qu'il n'y a aucun ſujet dont on ne puiſſe faire celui d'un panégyrique. La fameuſe Hélene n'avoit ſûrement rien de louable en elle que ſa beauté, ou ſi l'on veut ſa naiſſance, mais d'ailleurs aucunes vertus : ſoit ſérieuſement, ou par dériſion, Iſocrate la loue à toute outrance de tout ce qui lui eſt étranger ; il fait l'éloge de Théſée, qui fut ſon premier Amant, de Ménélas, de Pâris, de Priam, & d'Hector. Enfin, il prouve que quand on a le malheur d'avoir à traiter un ſujet dont le fond eſt ingrat, il faut bien ſe jeter ſur les acceſſoires.

L'Eloge de Buſiris étoit encore plus difficile à faire ; car ce Roi d'Egypte étoit un tyran cruel & odieux, qui faiſoit mourir avec la plus grande barbarie tous les étrangers qui abordoient dans ſes Etats. Iſocrate entreprend de l'excuſer, par toutes les mauvaiſes raiſons que l'on

peut donner en faveur d'un Roi ſous lequel il ſe commet des injuſtices. Il ſuppoſe que ces cruautés s'exerçoient à l'inſçu du Monarque ; que d'ailleurs il a été rendu ſous ſon regne de très-belles Loix, mais qui ont été mal exécutées. Avec de pareilles tournures, il n'y a aucun Prince qu'on ne puiſſe louer.

Lyſias. J'ai parlé de Lyſias, autre Orateur Grec, originaire de Syracuſe, mais né à Athenes, où il mourut âgé de 83 ans. J'ai dit qu'on lui avoit fait l'honneur de le comparer avec Iſocrate ; il lui eſt certainement inférieur, mais il n'eſt pas ſans mérite ; Cicéron & Denys d'Halicarnaſſe en parlent avec éloge. Au ſeizieme ſiecle, l'an 1576, on imprima à Lyon la Traduction d'un de ſes Diſcours, intitulé : *Apologie de Lyſias, Orateur, ſur le meurtre d'Eratoſtenes ſurpris en adultere, traduite du Grec en François, par Noble Jacques des Comtes de Vintimille, Conſeiller du Roi au Parlement de Bourgogne ſéant à Dijon, & commentée par Philibert Bugnyon, Docteur ès Loix, & Avocat à Lyon.* Le Traducteur & le Commentateur ſont également connus : j'ai eu occaſion d'en parler dans mes précédens Volumes. On prétend que Lyſias compoſa quatre

cents Diſcours, tous aſſez longs, quoique ſes phraſes fuſſent toutes ſuccinctes & laconiques. De tant de morceaux d'Eloquence, je ne connois que celui dont il s'agit ici. Le fait qui y donna lieu n'a rien en lui-même de fort extraordinaire; il fournit ſeulement occaſion à Lyſias de prouver ſon talent, peut-être aux dépens de ſon honneur : voici l'Hiſtoire. Lyſias avoit une très-jolie femme; un certain Athénien, nommé Eratoſtenes, grand, bien fait, vigoureux, & qui prétendoit à tous les avantages d'un homme à bonnes fortunes, apperçut cette Dame dans une occaſion aſſez triſte, car c'étoit celle d'un enterrement; il en devint ſur le champ éperdument amoureux, ne négligea rien pour s'en faire aimer, & y parvint au moyen d'une Chambriere qu'il paya magnifiquement. Mais celle-ci ſe repentit bientôt de la faute qu'elle avoit commiſe: elle l'avoua à ſon Maître, qui prit des meſures pour empêcher la parfaite exécution, ou du moins la continuation du déſordre. Il y réuſſit; car étant bien informé d'un rendez-vous donné une nuit, il ſe rendit dans la chambre de ſa femme, & la trouva en flagrant délit. Il tua Eratoſtenes, mais il pardonna à ſa femme

en faveur de ſa beauté, & d'un fils qu'il avoit d'elle. Lyſias, accuſé de ce meurtre, fut obligé de ſe juſtifier : c'eſt ce qu'il fit par cette belle Harangue, dans laquelle l'on peut croire qu'il décrit avec les plus vives couleurs l'horreur que doit inſpirer le crime qu'il avoit puni dans la perſonne d'Eratoſtenes. Il n'eſt pas poſſible de le ſuivre dans les réflexions qu'il fait à ce ſujet, non plus que le Juriſconſulte Bugnyon, dans ſon docte Commentaire ſur la même matiere. Je me contenterai de remarquer ſur ce dernier, qu'il prétend que ce crime, qui paroiſſoit ſi odieux aux Anciens, pour lequel on étoit lapidé chez les Juifs, & ſouvent puni de mort chez les Grecs & les Romains, n'étoit traité que de peccadille par les François du ſeizieme ſiecle. Bugnyon aſſure que les hommes de ſon temps s'en faiſoient honneur, & que les femmes ne s'en cachoient pas trop.

Demoſthene & Eſchine.

Après avoir parlé d'Iſocrate & de Lyſias, je ne dois plus m'occuper que de deux grands Orateurs Grecs, Démoſthene & Eſchine, dont les Ouvrages ont été traduits au ſeizieme ſiecle. En liſant avec attention les principales Harangues de Démoſthene, & réfléchiſſant ſur l'Art

avec lequel elles ont été compoſées, on doit connoître les véritables moyens d'émouvoir & de perſuader ; & n'eſt-ce pas là la Rhétorique & l'Eloquence ? Dans un Art pratiqué depuis ſi long-temps, & dont les effets ſe montrent à nous tous les jours, les bons préceptes naiſſent des grands exemples. Faiſons connoître Démoſthene ; occupons-nous enſuite de Cicéron ; indiquons les principales productions de ces deux grands hommes ; faiſons naître à nos Lecteurs le déſir de les étudier, & nous les mettrons ſur la voie, ou d'être éloquens eux-mêmes, ou de bien juger du mérite d'un morceau d'Eloquence.

Démoſthene étoit d'Athenes, & n'étoit pas né parmi les plus pauvres citoyens de cette grande Ville : mais ayant perdu de bonne heure ſes parens, ſon éducation, auſſi bien que ſes autres intérêts, avoient été négligés par ſes Tuteurs. Ce ne fut qu'aſſez tard qu'il ſentit le prix de la Philoſophie & de l'Eloquence, & qu'il ſe livra à ces deux ſortes d'étude. Il fréquenta l'Ecole de Platon, & enſuite celle d'Iſocrate ; mais bientôt il préféra au genre d'Eloquence doux & perſuaſif de celui-ci, le ton fort & véhément d'un

autre Orateur nommé Iſée. Enfin, après y avoir bien réfléchi, il ſe fit, d'après ces deux Maîtres, un genre tout-à-fait à lui, & qui réunit tous les avantages. Il compoſa des Plaidoyers, des Diſcours, des Harangues, qui ne ſont point venus juſques à nous, & qui ſans doute approchoient déjà du mérite de ceux que nous connoiſſons. Mais quand il fut queſtion de les débiter, il éprouva à peu près les mêmes difficultés qu'Iſocrate avoit trouvées dans la carriere de l'Eloquence ; une grande timidité, une voix foible & bégayante, des geſtes irréguliers, un air décontenancé, rendoient ſon action oratoire fort déſagréable. Le peuple d'Athenes, peut-être plus diſpoſé à applaudir aux graces extérieures qu'aux bonnes raiſons, à ſe laiſſer ſéduire qu'à ſe laiſſer convaincre, ne goûta point le jeune Orateur : ce fut en vain qu'il revint pluſieurs fois à la charge, en lui préſentant des Diſcours toujours de mieux en mieux écrits & raiſonnés. Rebuté par ces mauvais ſuccès, il étoit prêt à abandonner la carriere de l'Eloquence, & à ſe rejeter dans les bras de la Philoſophie, lorſqu'un de ſes amis l'engagea à ne point ſe décourager ; cet ami s'appeloit *Saty-*

rus, & étoit Comédien de profeſſion. Il lui fit ſentir l'avantage qui réſultoit d'une belle déclamation; que ſouvent elle ſuppléoit au mérite plus réel de la compoſition: il ajouta que du moins celui-ci avoit beſoin de l'autre, pour produire un plus grand effet ſur un peuple aimable, mais léger, tel qu'étoit celui d'Athenes. Pour convaincre Démoſthene de cette vérité, Satyrus lui récita d'abord tout ſimplement une belle tirade d'une Tragédie de Sophocle, que le jeune Athénien ne connoiſſoit point encore; elle ne fit pas grande impreſſion ſur lui: mais lorſque Satyrus la lui eut déclamée avec toute la grace & toute la force qu'il ſavoit mettre dans ſes récits, Démoſthene en fut enchanté. Convaincu par cette preuve, il ne s'en fût trouvé que plus malheureux, ſi Satyrus ne l'eût en même temps aſſuré que ſes défauts étoient moins l'ouvrage de la Nature, que des mauvaiſes habitudes qu'il avoit contractées pendant ſon enfance, & qu'avec beaucoup de peines & de ſoins il pourroit les ſurmonter. Dès que le jeune Orateur eut à cet égard quelques eſpérances, il s'en occupa ſans relâche & ſans réſerve. L'on ſait qu'il ſe donna des peines incroyables

pour faire plier ſon organe à une articulation nette & facile ; il ſe mettoit, dit on, des cailloux dans la bouche, & parloit ainſi long-temps. Il graviſſoit ſur des rochers en prononçant de ſuite de longues périodes ; il récitoit des Diſcours entiers ſur le bord d'une mer agitée, pour s'accoutumer au tumulte & aux brouhaha d'une populace aſſemblée ; enfin il déclamoit devant un miroir, pour régler ſes geſtes & éviter les grimaces. A des ſoins auſſi gênans, il joignit une étude aſſidue, & acheva de perfectionner ſon ſtyle en le rendant plus concis & plus nerveux : il copia, dit-on, juſques à huit fois l'Hiſtoire de Thucydide ; il le prit pour modele, & ne pouvoit en choiſir de meilleur. Enfin, Démoſthene devint lui-même le Prince & le modele des Orateurs.

Cicéron, dans ſon Dialogue de l'Orateur, dit que Démoſthene en eſt un parfait ; qu'il poſſede cette ſublime éloquence dont l'Orateur Latin s'étoit formé l'idée, mais qu'il regardoit comme ſans exemple avant que d'avoir lu les Diſcours de l'Orateur Grec ; que nul n'a été plus élevé dans le genre ſublime, plus délicat dans le genre ſimple, ni plus ſage dans le tempéré.

Quintilien, eſtimateur non moins éclairé qu'équitable du mérite des Orateurs, dit que Démoſthene ſurpaſſe de bien loin tous les autres ; que ſa diction eſt vive & ſerrée, pleine & nerveuſe, avec une ſi juſte proportion qu'il n'y a rien de trop ni de trop peu ; qu'Eſchine eſt plus abondant, plus étendu, qu'il a bien plus d'embonpoint, mais moins de nerf & d'énergie.

Longin, dans ſon excellent Traité du Sublime, compare Démoſthene avec un ancien & fameux Orateur Grec, nommé *Hypéride*, dont les Ouvrages ſont perdus, avec Lyſias, avec Eſchine, avec Cicéron même. Il convient que Démoſthene réunit en lui ſeul toutes les qualités d'un Orateur vraiment né pour le ſublime, & perfectionné par l'étude ; le ton de grandeur & de majeſté, les mouvemens animés, la fécondité, l'adreſſe, la rapidité, & ſur-tout une force & une véhémence dont perſonne n'a jamais ſu approcher ; que de telles qualités doivent être plutôt regardées comme divines que comme humaines. Il y a beaucoup de figures de Rhétorique dans le ſtyle de Démoſthene ; mais il ne faut pas croire qu'elles rendent ſon ſtyle obſcur, bour-

ſoufflé, ni pédanteſque: elles ſont toutes priſes dans la Nature, amenées à propos; elles fortifient la juſteſſe des idées, bien loin de lui nuire : on n'y reconnoît jamais l'Art du Rhéteur, mais le talent du véritable & parfait Orateur.

Celui qui fournit à Démoſthene les plus belles & les plus importantes occaſions de faire briller ſon éloquence, fut Philippe, Roi de Macédoine, pere d'Alexandre. Ce fut à ſon occaſion que notre Orateur prononça ces belles Harangues, connues ſous le nom de *Philippiques* & d'*Olinthiennes*. Chacune d'elles fut prononcée dans différentes circonſtances, pour engager les Athéniens à éviter les piéges de ce Prince, encore plus habile Politique qu'il n'étoit grand Guerrier. L'éloquence de Démoſthene rendit à cette occaſion de plus grands ſervices aux Athéniens, que la bravoure des Généraux, qu'ils furent obligés d'employer contre le Roi de Macédoine : tant il eſt vrai que le conſeil eſt quelquefois plus utile que la bravoure ; auſſi s'en falloit-il bien que ce dernier mérite fût celui de notre Orateur. Il convient lui-même d'avoir fui à la bataille de Chéronée; mais on peut éclairer ceux pour qui l'on

ne

ne peut pas combattre. Il eût été encore bien plus embarraſſé de faire la guerre à Alexandre qu'à Philippe ; mais il ne craignit pas plus de déclamer contre ce Conquérant de l'Aſie, que contre ſon pere. Pendant tout le cours de la vie de ce Héros, Démoſthene le harceloit à Athenes, tandis qu'il détruiſoit le vaſte Empire des Perſes & pénétroit juſque dans l'Inde. Il tint la même conduite à l'égard d'Antipater, qui gouverna la Macédoine après Alexandre ; mais enfin celui-ci parvint à effrayer les lâches & foibles Athéniens : il avoit déjà trouvé moyen de faire exiler Démoſthene ; il vint à bout de ſe le faire livrer. Le Diſciple de Platon ne voulut pas tomber vif entre les mains de ſon ennemi ; prêt à être ſaiſi par les Gardes d'Antipater, il avala du poiſon, & mourut en Philoſophe, après avoir vécu en grand Politique, en excellent Orateur, & en bon Citoyen. Les Athéniens lui accorderent le frivole honneur de lui ériger des ſtatues, qui ont bien moins duré que la réputation, ſi bien méritée, de ſes Ouvrages.

Parlons à préſent des Traductions qui ont été faites de ſes Œuvres au ſeizieme

ſiecle. La premiere eſt celle des quatre Philippiques, & de l'Oraiſon de la Paix, par Jean l'Allemand, Médecin, natif d'Autun ; elle parut en 1549 ; le ſtyle du Traducteur eſt plat & mauvais. Il n'y a qu'un trait à remarquer dans l'Epître Dédicatoire au Cardinal de Ferrare (d'Eſt), Légat en France ; c'eſt que le Traducteur, s'excuſant de ce qu'il n'a peut-être pas toujours bien rendu le ſens de l'Auteur Grec, dit que les Traductions des Anciens ſont comme ces plantes étrangeres que l'on tranſporte dans nos climats, & qui ne peuvent nous arriver que deſſéchées & après avoir beaucoup perdu de leur force & de leur ſaveur.

En 1554, Jean Papon publia une Traduction de la ſeconde & de la troiſieme Philippique de Démoſthene, qu'il joignit & compara à une autre de la ſeconde Philippique de Cicéron. Papon eſt principalement connu par un grand Recueil d'Arrêts, dont il y a eu grand nombre d'éditions. Il étoit Lieutenant-Général du Bailliage de Montbrizon en Forez, dont M. d'Urfé étoit Bailli d'épée ; on prétend qu'il aida celui-ci dans la compoſition de l'Aſtrée : il mourut en 1590, âgé de 90 ans. Sa Traduction des Phi-

lippiques n'eſt pas meilleure que celle de l'Allemand. Mais enfin, en 1575, Louis Leroi, dont j'ai ſi ſouvent parlé avec éloge, & comme Traducteur, & comme Auteur d'Ouvrages de Politique, publia la Traduction de ſept Oraiſons de Démoſthene, les trois Olynthiennes, & les quatre Philippiques. Dès le titre, il annonce » qu'elles ſont pleines de matieres » d'Etat & de Gouvernement, déduites » avec ſinguliere prudence & éloquence «. Dans la Préface, il promet de montrer la conjonction de l'Eloquence avec la Philoſophie, & de comparer Démoſthene & Cicéron; ce qu'il exécute en effet. C'eſt d'après cette Traduction de Louis Leroi, que je vais parler de ces belles Oraiſons; quelquefois, en citant des traits, je me ſervirai même des termes de ce Traducteur, qui, comme je l'ai déjà dit, peut être juſtement comparé au célebre Amyot. Je pourrois ſans doute tirer mes exemples de Traductions plus modernes; mais je veux être fidele au plan de mon Ouvrage, & au ſiecle dont je m'occupe.

Louis Leroi commence par les trois Olynthiennes, quoique l'on convienne généralement aujourd'hui que la premiere

Philippique ait été prononcée avant ces trois Diſcours, faits pour engager les Athéniens à voler au ſecours de la Ville d'Olynthe. Cette ancienne Colonie des Grecs étoit ſituée dans la Thrace; elle étoit puiſſante, & aſſez voiſine de la Macédoine, pour pouvoir inquiéter Philippe & exciter ſa jalouſie. Il avoit eu quelque lieu de ſe plaindre des Olynthiens dans le commencement de ſon regne; mais, en habile Politique, il diſſimula juſqu'à ce qu'il pût aiſément les accabler. En attendant, il ſoumit d'autres peuples voiſins de la Macédoine; & ayant ainſi arrondi ſes Etats & augmenté ſes forces, il mit le ſiége devant Olynthe. Cette Ville, vivement preſſée, implora le ſecours des Athéniens & des autres Cités de la Grece. Athenes ſeule reçut ſes Ambaſſadeurs avec bonté, & fut déterminée à la ſecourir par l'éloquence de Démoſthene. Telle fut l'occaſion de la premiere Olynthienne.

Lors de la ſeconde, Philippe avoit déjà pris la forteresſe de Gerc, près d'Olynthe, & quelques autres Villes des environs. Il devenoit inſtant d'y envoyer des ſecours prompts & conſidérables; mais il falloit des fonds pour y ſuffire; & les

ſommes deſtinées à la guerre avoient été aſſez mal à propos employées à procurer au peuple le plaiſir de voir des jeux & des ſpectacles, dont il étoit fort avide. Il falloit du courage & de l'adreſſe, pour engager les Athéniens à prendre ſur leurs plaiſirs de quoi protéger leurs Alliés ; Démoſthene vint cependant à bout de le leur perſuader, & du moins ils envoyerent au ſecours des Olynthiens des troupes étrangeres, qu'ils promirent de ſolder.

La troiſieme Olynthienne roule encore ſur la néceſſité de ſecourir la Ville d'Olynthe. Les troupes étrangeres, envoyées par les Athéniens, ne s'étoient pas trouvées ſuffiſantes pour la défendre. Elle ne ceſſoit d'implorer des ſecours plus efficaces ; c'étoient de véritables Athéniens, des vaiſſeaux & des galeres qu'elle demandoit. Il fallut que Démoſthene employât toute la véhémence de ſon éloquence pour obtenir ce ſecours tant déſiré, & qu'il fît ſentir vivement aux Athéniens combien il leur importoit d'arrêter les progrès de Philippe. Enfin, le nouveau ſecours fut accordé ; mais il arriva trop tard. Olynthe, après avoir été longtemps amuſée & trompée par Philippe,

fut ruinée par lui ; & ſa deſtruction dut faire ſentir aux Athéniens quel étoit le ſort qu'ils auroient éprouvé eux-mêmes, ſi le ſage & éloquent Démoſthene ne les eût éclairés ſur leurs véritables intérêts.

Les trois Olynthiennes ne ſont pas, dans la Traduction de Louis Leroi, arrangées comme dans les Traductions poſtérieures de M. de Tourreil & autres ; mais cela doit peu nous importer. Je tirerai indifféremment de ces trois Harangues les traits qui m'ont le plus frappé, & je vais les préſenter, autant que je le pourrai, dans les termes de l'ancien Traducteur, quelquefois dans d'autres, lorſque Louis Leroi ne me paroîtra pas les avoir rendus en François avec aſſez de force & de pureté dans les expreſſions.

» Athéniens, toute autorité fondée ſur l'infidélité, l'injuſtice, le parjure, penche vers ſa ruine : les grands édifices doivent avoir pour fondement des pierres ſolides ; de même la gloire & la puiſſance doivent être fondées ſur la juſtice & la vertu. Le Prince qui ſuit une conduite contraire, eſt bientôt démaſqué ; & dès qu'il eſt reconnu pour méchant & perfide, tout ſe ligue contre lui. Ses

voiſins le craignent, ſes ſujets le haïſſent; les étrangers qui ſont à ſa ſolde ne le ſervent qu'à regret, & finiſſent par le trahir. Tel eſt Philippe; tel paroîtra-t-il à vos yeux quand il ſera démaſqué. Jugez de lui par les gens qui l'entourent, par ceux qu'il aime & dont il fait ſa ſociété, des bouffons, des baladins, des perſonnages d'une eſpece encore plus infame. Que pouvez-vous penſer de l'ame & du caractere d'un Monarque ainſi entouré? Les Dieux ne peuvent laiſſer toujours triompher ſa perfide politique; mais craignez de la ſeconder vous-mêmes par une négligence impardonnable. Gardez-vous bien, dans le temps qu'il pourſuit avec vivacité la ruine de vos Alliés pour parvenir à la vôtre, d'oublier vos véritables intérêts, & de vous amuſer à toute autre choſe qu'à prévenir les dangers qui vous menacent; & au lieu d'écouter tant d'Orateurs qui vous flattent mal à propos, nommez des Généraux, & envoyez des troupes aux Olynthiens «.

» Athéniens, vous avez eu autrefois beſoin de Légiſlateurs qui vous donnaſſent des Loix ſages, propres à faire fleurir votre République. Aujourd'hui il vous

en faudroit qui abrogeaſſent les Loix inutiles ou dangereuſes qui vous ont été ſuggérées, & qui pourroient être cauſe de votre ruine & de votre perte ; telles ſont celles qui ne ſont que vous procurer quelques vains ſpectacles, au lieu de vous mettre en état d'aller au ſecours de vos Alliés. Aux Dieux ne plaiſe que je veuille troubler vos plaiſirs ! mais il eſt du devoir d'un Orateur, ſincere & fidele, de chercher plutôt à ſauver & à ſervir ſes Concitoyens qu'à leur plaire. C'eſt ainſi que ſe conduiſirent autrefois Miltiade, Ariſtide, Nicias, Pericles ; imiter ces grands hommes, n'eſt peut-être pas le moyen de faire fortune. Aujourd'hui la ſimplicité de leurs mœurs ne leur permettoit que d'habiter des maiſons très-ordinaires ; tandis que les Orateurs qui vous flattent, occupent des palais ſuperbes. Mais tandis qu'ils vous font compliment ſur ce que Lacédémone, accablée par des pertes ſucceſſives, ne peut plus vous tenir tête ; que Thebes occupée d'un autre côté, ne peut traverſer vos deſſeins, ils vous laiſſent oublier que Philippe ſuit les ſiens, & s'approche de vous en paſſant ſur le corps de vos Alliés «.

» Les étincelles du feu qui embraſe Olynthe volent déjà ſur l'Attique & ſur ſa Capitale. Il n'y a point de temps à perdre, Athéniens ; prenez de ſages & de juſtes meſures, ſur-tout diſpoſez vos finances de maniere à ſeconder vos deſſeins guerriers. Perſonne ne ſait mieux que Philippe de quelle importance eſt l'argent pour faire la guerre ; combattez-le avec les mêmes armes dont il ſe ſert ſi avantageuſement ; oppoſez-lui d'honnêtes Citoyens, & des troupes aſſez bien ſoldées pour qu'il ne puiſſe ni les ſéduire, ni les gagner par ſes richeſſes «.

Philippiques de Démoſthene.

Dans les quatre Philippiques, Démoſthene a employé ſon éloquence contre ce même Philippe, dont il faiſoit un portrait ſi odieux, tandis que ce Monarque aſſiégeoit la Ville d'Olynthe. Ce Roi ſuivit ſes pernicieux deſſeins contre les Athéniens ; tantôt les attaquant à force ouverte, mais plus ſouvent employant, pour ſéduire & endormir ces Républicains, les reſſorts de la politique, dont Démoſthene ne ceſſoit de démaſquer la méchanceté aux yeux de ſes Concitoyens. Voici quelques traits qui m'ont paru les plus frappans dans les quatre Philippiques.

Premiere Philippique.

» Athéniens, vous parcourez la place publique de votre Ville, & vous vous demandez l'un à l'autre: qu'y a-t-il de nouveau? Eh! quoi de plus nouveau qu'un Macédonien qui aſſervit les Athéniens, & fait la Loi à toute la Grece? Philippe eſt-il mort, dit l'un? non, répond l'autre, il n'eſt que malade. Ah! mes Concitoyens, que vous importe qu'il vive ou qu'il meure? A peine le Ciel vous en auroit il délivré, que vous vous feriez vous-mêmes un autre Philippe. Cette même négligence de votre part, qui a encouragé celui-ci à vous attaquer, ſuſciteroit bientôt quelque autre ambitieux, dont la politique vous feroit autant de mal que celle de Philippe «.

» Votre imprudence & votre pareſſe ne reſpectent que vos jeux & vos fêtes; & cette ſeule partie de votre adminiſtration eſt réglée avec autant d'exactitude que de magnificence; tout s'exécute à point nommé, & le bon goût & le bon ordre y regnent. Il ne vous faudroit ni plus d'hommes, ni de plus grands frais, pour mettre dans le meilleur état vos flottes & vos armées. O! Athéniens, ſortez de cette honteuſe léthargie; ſongez que c'eſt en préparant les bons ſuccès,

qu'on s'épargne la fatigue & l'incertitude de réparer les mauvais ; que le ſage commande aux événemens, parce qu'il les prévoit & les prévient; qu'il va au devant d'eux avec les mêmes précautions que prend un bon Général pour éclairer & aſſurer ſes marches, & ménager ſa retraite en cas d'accident «.

» L'art a inventé, pour mettre les Villes hors d'inſulte, des murailles, des remparts, des foſſés, toute ſorte de fortifications ; mais les bons Conſeillers ſont le boulevart le plus ſûr des Républiques, ils les couvrent de tous côtés, & défendent la conſtitution des Etats populaires contre les entrepriſes des Tyrans. Quelle eſt la principale arme défenſive des Républiques ? la méfiance. Sages Républicains, employez-la contre les Monarques, & ſur-tout contre ceux qui ſont ambitieux & auſſi adroits que Philippe. Ils en veulent à votre liberté, & vous devez être ſans ceſſe occupés du ſoin de la conſerver «. Seconde Philippique.

» Athéniens, êtes-vous libres de choiſir entre la paix & la guerre ? Vous en croyez-vous les maîtres ? Prenez la paix, tel eſt mon avis. Mais quand un Roi, votre voiſin, approche de votre ter- Troiſieme Philippique.

ritoire les armes à la main, quoiqu'il ait ce beau mot de paix à la bouche; quand il a fait éprouver à vos Alliés ce que la guerre a de plus cruel, ne doit-il pas vous le faire craindre à vous-mêmes? Avez-vous d'autre parti à prendre que celui de l'arrêter? Permis à vous, en le repouſſant avec vigueur, de vous donner, comme lui, pour fideles Obſervateurs de la paix. Ah! Citoyens, pouvez-vous vous croire en paix, lorſque Philippe, en prenant toutes les places qui vous environnent, s'applanit un chemin pour venir juſques à vous? Hélas! Athenes s'obſtine à être en paix avec Philippe; mais Philippe n'eſt point en paix avec Athenes. Vous êtes prêts à lui accorder tout ce qu'il déſire: Eh! c'eſt de vous faire la guerre, ſans que vous la lui faſſiez. C'eſt en vain que vous attendez qu'il vous la déclare; il ne vous la déclareroit pas encore, quand même il ſeroit dans le cœur de l'Attique, & maître du port de Pyrée «.

Quatrieme Philippique.

» Athéniens, tout ce qui fait votre gloire & votre bonheur, fonde la haine que Philippe a conçue contre vous. Vous êtes portés par la Nature à détruire la tyrannie, & à vouloir que tous les hom-

mes ſoient libres. L'éducation a confirmé & augmenté en vous cette diſpoſition. La conſidération que vous vous êtes acquiſe dans la Grece, la fertilité de votre territoire, vos richeſſes, vos troupes, vos arſenaux, vos vaiſſeaux, tout fait ſentir à Philippe que s'il ne parvient à vous détruire, il n'établira jamais complétement ſa tyrannie ſur la Grece. Et ſeroit-ce donc à poſſéder quelques maſures dans la Thrace, à s'emparer de quelques villages dans la Theſſalie, qu'il borneroit ſes prétentions? Non, non: ſon ambition ne ſera pas ſatisfaite qu'il n'ait détruit ſinon Athenes, du moins la Démocratie Athénienne. Mais, dit-on, les précautions que vous prendrez contre Philippe entraîneront beaucoup de peines, beaucoup de ſoins, de grands frais? Je l'avoue; mais auſſi la guerre, même avec de grands ſuccès, entraîne toujours de grands maux. Balancez ceux que cette guerre occaſionnera avec ceux qu'elle préviendra, & vous trouverez qu'il y a du profit pour vous à faire dans ce moment-ci ce que l'intérêt de la Patrie vous conſeille. Pour des hommes libres, pour de vrais Républicains, point de plus preſ-

ſante néceſſité que celle d'aſſurer leur honneur & leur liberté «.

» Athéniens, regardez comme vous étant onéreux, non ce qu'il vous en coutera pour vous défendre, mais ce que vous perdrez pour ne vous être pas défendus. Précautionnez-vous contre la diſſipation de vos finances, non par le refus d'en faire uſage dans le beſoin, mais par de ſages meſures pour empêcher qu'elles ne ſoient mal employées. En tout cas, ſi votre République ſubſiſte, vous ſerez toujours les maîtres de punir ceux qui auroient malverſé; mais ſi elle eſt détruite, hélas! que deviendrons-nous tous? Les innocens ſeront confondus avec les coupables dans la deſtruction & l'anéantiſſement de la Patrie «.

Voici les derniers mots de cette derniere Philippique.

» Athéniens, changez de conduite, ou, ſi tout périt, ne vous en prenez qu'à vous-mêmes «.

Depuis la Traduction des Olynthiennes & des Philippiques par Louis Leroi, il en parut encore, en 1579, une autre, dont l'Auteur s'appeloit Gervais de Tournay, Chanoine de Soiſſons. Elle eſt inférieure

à la précédente ; mais ce Chanoine a traduit de plus les quatre *Oraiſons contraires* de Démoſthene & d'Eſchine, deux ſur la couronne décernée à Démoſthene, & deux ſur la fauſſe légation d'Eſchine. Je parlerai dans un moment de ces quatre Diſcours. Gervais de Tournay a traduit de plus les Harangues de Démoſthene contre la Loi de Leptine, celle contre Midias, & celle contre Androtion ; ces trois petits morceaux, peu importans par eux-mêmes, ſont d'ailleurs tournés dans un ſtyle mauvais, même au ſeizieme ſiecle, ainſi ils n'exigent de ma part que quelques lignes d'explication ſur leur ſujet, & d'ailleurs je me garderai bien de rien citer d'après le Traducteur.

Dans le premier, il eſt queſtion d'une Loi, moyennant laquelle on ne pouvoit s'exempter de certaines charges publiques. Démoſthene propoſa d'abolir cette Loi, & en allégua de bons & ſages motifs. Cette Harangue eſt, ſuivant l'expreſſion des Rhéteurs, dans le genre tranquille ; Démoſthene y diſcute de ſang froid les raiſons pour & contre l'abolition de la Loi.

La deuxieme Harangue eſt contre Midias : quoique l'objet n'en ſoit pas bien

grave, cependant elle eſt dans un genre plus relevé, plus fort, plus véhément que la précédente. Démoſthene, exerçant une petite charge publique, dont les fonctions conſiſtoient à préparer des jeux pour la Tribu dont il étoit Membre, reçut une inſulte & même un ſoufflet d'un nommé Midias; & cet homme, vain de ſes richeſſes, ne ceſſa de perſécuter notre Orateur, qui compoſa cette Harangue pour s'en plaindre au Peuple aſſemblé. Il ne faut pas s'étonner s'il mit de la chaleur & de l'intérêt dans une affaire qui lui étoit perſonnelle. Auſſi, ſi ce n'eſt pas ici une de ſes plus importantes Harangues, c'eſt du moins un des plus beaux de ſes Plaidoyers.

La Harangue contre Androtion eſt encore un de ces Diſcours les moins étendus; il s'agit d'un Conſeil de Marine établi à Athenes, dont les Membres recevoient certains honneurs & certaines récompenſes de la part du Peuple quand on étoit content de leur geſtion; mais il leur étoit défendu d'y prétendre, ſi, pendant le cours de leur adminiſtration, il n'avoit été conſtruit ni vaiſſeaux ni galeres. Le Conſeil de la ſeconde année de la cent ſixieme Olympiade ne put

rien

rien faire d'avantageux à la République d'Athenes ; mais ce ne fut pas tout-à-fait ſa faute, le Tréſorier de cette partie ayant déſerté & emporté les fonds. Cependant Androtion, Chef de ce Conſeil annuel, voulut ſe faire décerner par le Peuple une couronne ; Démoſthene s'y oppoſa par d'aſſez bonnes raiſons, qu'il expoſa à ſon ordinaire avec beaucoup d'éloquence.

Il ne me reſte plus à parler que des quatre Harangues oppoſées d'Eſchine & de Démoſthene, qui ont été traduites au ſeizieme ſiecle. Deux ſont connues ſous le nom de *Harangues ſur la fauſſe Ambaſſade* ; elles n'ont été traduites que par Jean l'Allemant ; je vais d'abord en dire deux mots avant que de venir aux deux autres qu'on appelle *ſur la Couronne*, & qui ont eu encore, avant la fin de notre ſiecle, un ſecond Traducteur.

Je remarquerai d'abord que le titre de *fauſſe ambaſſade* que l'on donne aux deux Harangues de Démoſthene contre Eſchine, & d'Eſchine contre Démoſthene, eſt inexact : pour rendre le titre conforme au ſujet, il faudroit dire, *ſur les infidélités commiſes dans une ambaſſade*. Effectivement telle fut l'occa-

ſion de ces Diſcours. Philippe ne ceſſoit de ſuivre le projet qu'il avoit formé de ſe ſoumettre la Grece, & de détruire la puiſſance des Athéniens; mais il le ſuivoit avec cette politique dont il a le premier donné l'exemple, & dont Machiavel, long temps après, a donné des leçons. Il amuſoit toujours les Athéniens par de fauſſes proteſtations de vouloir maintenir la paix avec eux, par de fauſſes aſſurances d'eſtime, & des complimens qui ne pouvoient ſéduire qu'un peuple auſſi léger que celui d'Athenes. Mais ce peuple, à force d'être policé, étoit devenu bien frivole, & d'ailleurs l'argent de Philippe circuloit parmi les Orateurs Athéniens, & la corruption concilioit des partiſans à l'ennemi de leur patrie juſque dans leur tribune aux Harangues. Le Roi de Macédoine, après avoir pris & ruiné Olynthe, & ſoumis le reſte de la Thrace, étoit prêt à pénétrer dans la Phocide, lorſque les Athéniens, toujours trompés par de fauſſes eſpérances, lui envoyerent une grande & ſolennelle ambaſſade. Eſchine & Démoſthene furent du nombre des Députés. L'un ou l'autre, ou peut-être tous les deux, car ils s'en accuſerent mutuellement, ſe laiſſerent ſéduire, ainſi

que leurs Collegues. Tous furent magnifiquement régalés, &, à leur retour, la paix fut conclue ou maintenue entre le Roi de Macédoine & la République : mais les Athéniens ne tarderent pas à s'appercevoir qu'ils avoient été encore cruellement trompés. Philippe entra dans la Phocide, ſous prétexte d'un ſacrilége qu'avoient commis les Phocéens. Cette contrée fut entiérement ruinée, & Philippe obtint, dans l'auguſte Tribunal des Amphictyons, la place qu'y occupoient les Phocéens. Alors Athenes ſentit enfin tout le danger qu'elle couroit ; & ces mêmes Ambaſſadeurs, qui ſe diſputoient l'honneur d'avoir fait la paix, chercherent à ſe juſtifier de l'avoir faite. Nous avons dit qu'Eſchine & Démoſthene étoient du nombre ; ils s'accuſerent réciproquement : quoique leurs Harangues ſoient fort longues, je n'ai qu'un mot à citer de la péroraiſon de chacune d'elles ; je commencerai par celle de Démoſthene : mais comme elle contient quelques particularités ſur la perſonne d'Eſchine, il faut d'abord que je diſe un mot de cet Orateur, digne rival du Prince de l'Eloquence Grecque.

Eſchine, né à Athenes comme Démoſthene, mais plus jeune que lui de quinze

ou ſeize ans, avoit une éloquence moins véhémente, mais un ſtyle plus doux & plus délicat encore que celui de ſon rival; auſſi les Anciens ont-ils donné le nom des trois Graces aux trois Diſcours qui nous reſtent d'Eſchine, & celui des neuf Muſes à ſes neuf Epîtres. Nous venons de dire quelle fut l'occaſion de ſa premiere querelle avec Démoſthene, nous parlerons enſuite de la ſeconde. Ces deux grandes affaires illuſtrerent Eſchine, qui, ayant enfin été banni d'Athenes, paſſa le reſte de ſes jours à donner des leçons de Rhétorique à Rhodes & à Samos, où il mourut âgé de ſoixante-quinze ans.

Ces deux grands Orateurs ne ſe ménageoient aſſurément pas dans leurs Plaidoyers : on en peut juger par la péroraiſon de la Harangue de Démoſthene; la voici :

» Mon adverſaire, dit Démoſthene, en parlant d'Eſchine, eſpere vous toucher, vous attendrir, vous intéreſſer par le bel organe de ſa voix; mais vous n'avez pas oublié que lorſqu'il étoit Comédien, vous l'avez chaſſé du théatre par vos huées, & que vous l'avez forcé d'abandonner les grands rôles, pour ſe réduire aux plus petits. Continuez d'uſer avec lui de la même rigueur, puiſqu'il peut

vous faire plus de mal en ſe mêlant de vos affaires, qu'en cherchant à vous amuſer ſur le théatre. Un Ambaſſadeur, un Miniſtre chargé de veiller à vos intérêts, a moins beſoin d'une belle voix & d'un bel organe, qu'un Huiſſier ou qu'un Crieur-public; mais ce qui lui eſt abſolument néceſſaire, c'eſt d'avoir de la droiture & de la bonne foi, de la fierté quand il agit & parle en votre nom, de la douceur & de la modeſtie quand il vous rend compte de ſa miſſion. Quant à moi, Citoyens, je n'ai cherché, ni à amuſer, ni à flatter Philippe; je lui ai parlé avec une noble franchiſe: mais Eſchine chantoit à ſa table, & faiſoit briller ſon organe & ſes talens pour plaire à ce Roi de Macédoine. O! mes Compatriotes, quand les talens ſe rencontrent dans un Citoyen utile & zélé, ils concourent avec lui pour que vous ſoyez bien ſervis; mais dans un Citoyen pervers, ils augmentent la corruption & tournent à votre dommage. Le talent de l'éloquence ſur-tout, eſt, ou un des plus beaux, lorſque celui qui l'exetce mérite autant d'eſtime que d'admiration, ou un des plus pernicieux, ſi l'Orateur eſt ſuſpect ou coupable. C'eſt du nectar

dans la bouche d'un honnête homme, & le poiſon le plus affreux s'il vient d'un traître ou d'un méchant. Athéniens, votre gloire, votre Religion, votre ſûreté, votre intérêt, ne vous permettent pas de faire grace à Eſchine ; puniſſez-le plutôt, faites-le ſervir d'exemple pour Athenes & pour toute la Grece «.

La péroraiſon du Diſcours d'Eſchine contre Démoſthene eſt plus douce, plus touchante, & plus courte.

» Athéniens, mon Diſcours eſt fini, diſpoſez de ma perſonne, & joignez tout le pouvoir que je vous abandonne ſur moi, à celui qui vous eſt déjà donné par les Loix «.

Ce fut dans une affaire encore plus perſonnelle, qu'Eſchine & Démoſthene meſurerent de nouveau leurs forces. Le dernier fut chargé de faire réparer les murs de la Ville d'Athenes ; il s'acquitta de cette commiſſion avec exactitude & même déſintéreſſement ; car la ſomme qui avoit été deſtinée à cet objet s'étant trouvée inſuffiſante, il y mit du ſien. Un Citoyen, nommé Ctéſiphon, propoſa au Peuple de décerner à Démoſthene une couronne d'or ; récompenſe la plus honorable qu'on pût obtenir à

Athenes. Eſchine s'oppoſa au décret propoſé par Ctéſiphon ; & ce ne fut pas ſans attaquer vivement la conduite & le caractere de ſon rival : il éplucha, pour ainſi dire, toute ſa vie, & examina tout ce qu'il avoit fait de bien ou de mal, ſur-tout relativement aux affaires publiques. La Harangue d'Eſchine eſt adroite & fine, bien raiſonnée, & écrite purement ; mais il y a des longueurs, quelquefois du froid, & jamais aſſez de véhémence. Un des plus forts reproches qu'il fait à ſon Adverſaire, eſt d'avoir fui à la bataille de Chéronée, que les Athéniens & les Thébains réunis avoient livrée par le conſeil de cet Orateur ; un autre eſt d'avoir favoriſé, ou du moins toléré le ſacrilége des Phocéens, qui pillerent le Temple de Delphes, & donnerent par-là occaſion à la guerre ſacrée, qui leur fut fatale & pouvoit l'être par contre-coup aux Athéniens. Ces deux reproches ſont expoſés avec art, & même avec aſſez de pathétique ; & l'Orateur auroit réuſſi, ſi Démoſthene n'eût emploié la force & la véhémence pour repouſſer ſes attaques. Il y parvint en faiſant un brillant tableau de ſon adminiſtration, & de la façon dont il

s'étoit toujours acquitté des commiſſions dont il avoit été chargé, & un portrait odieux de l'acharnement de ſes ennemis contre lui. Il ne nie point d'avoir lâché le pied à Chéronée ; mais il oſe dire qu'un moment de foibleſſe ne prouve pas de mauvaiſes intentions pour la Patrie. Eſchine fut banni d'Athenes ; & ſon ennemi en uſa avec lui de la façon la plus généreuſe ; car il lui fournit les moyens de ſe retirer à Rhodes ; ce qui fit dire par Eſchine, à ceux qui s'appercevoient qu'il pleuroit en quittant Athenes : *Eh ! comment pourroit-on ne pas regretter une Patrie qui produit des ennemis ſi généreux ?*

Les Harangues ſur la Couronne ſont des chef-d'œuvres de leurs Auteurs, qui eurent tout le temps d'y réfléchir & de les compoſer avec ſoin, puiſque l'accuſation fut intentée par Eſchine contre Démoſthene avant la mort de Philippe, & que la réponſe ne fut faite que quelques années après ; l'affaire ne fut décidée que la ſixieme année du regne d'Alexandre.

Guil'aume du Vair.

J'ai déjà dit que les Harangues ſur la Couronne, ou pour & contre Ctéſiphon, avoient été traduites deux fois avant la

fin du ſeizieme ſiecle. Le ſecond Traducteur qui les fit paroître en 1593, eſt *Guillaume du Vair*, mort Evêque de Liſieux, en 1621, ſous Louis XIII; il étoit né en 1556; il fut d'abord Conſeiller au Parlement de Paris, Maître des Requêtes, Intendant en Provence, Conſeiller d'Etat, Ambaſſadeur en Angleterre, enſuite, pendant vingt années entieres, premier Préſident du Parlement d'Aix, & enfin Garde des Sceaux. Ce fut lui, qui, pendant qu'il fut revêtu de cette éminente place, aſſura à ſes ſucceſſeurs la préſéance ſur les Ducs & Pairs au Conſeil du Roi. C'étoit un des plus grands Littérateurs, & l'homme le plus éloquent de ſon ſiecle. Nous avons ſes Œuvres, en un Volume *in-fol.*; il y en a quatre éditions, dont deux ont été imprimées pendant ſa vie. A la ſuite de pluſieurs de ſes propres Harangues, très-éloquentes pour le temps où elles ont été compoſées, on trouve la Traduction dont je veux parler, ſuivie de celle de l'Oraiſon de Cicéron pour Milon. Du Vair a auſſi traduit & compoſé pluſieurs Ouvrages philoſophiques, & d'autres de dévotion. Le ſtyle de ce ſavant Magiſtrat eſt encore aſſez bon pour que je puiſſe

m'en ſervir ſouvent, & en bonne partie pour faire connoître quelques-uns des plus beaux traits des deux Harangues ſur la Couronne.

Traits les plus frappans de la Harangue d'Eſchine contre Démoſthene ſur la Couronne.

» La parole de l'Orateur doit être la voix de la Loi ; & ſi l'une eſt contraire à l'autre, lequel des deux doit l'emporter ? aſſurément c'eſt la Loi ; car elle peut condamner l'Orateur, & l'Orateur ne peut la détruire «.

» Je ne vous rappellerai pas quelles injures & quelles inſultes a reçues Démoſthene, comment il les a ſupportées, & quelle vengeance il en a tirée. Midias lui donne un ſoufflet en plein théatre, lorſqu'il étoit revêtu d'un emploi honorable, en vertu duquel il préſidoit aux jeux. L'Orateur emploie d'abord ſon éloquence pour obtenir juſtice du peuple d'Athenes. Vous étiez prêts à le ſatisfaire, lorſque, mieux conſeillé, il s'accommode, reçoit une ſomme d'argent, & renonce à ſa plainte, ſatisfait d'un vil profit : il épargne, à ceux qui l'ont maltraité, la honte d'être condamnés à l'indemniſer.

Ayant reçu dans d'autres occaſions des coups ſur la tête, les épaules & les jambes, il tient la même conduite; il provoque même les injures pour s'en faire bien payer: enfin, il ſemble ſe faire une ferme de ſa tête & de ſes épaules, en eſtimant chacune de ces parties tout ce qu'elle vaut «.

» Il me ſemble voir ici les Dieux aſſemblés. Ah! nous diſent-ils, rendez-nous graces de tous les maux qui ne vous ſont point arrivés par les conſeils de Démoſthene: mais ce n'eſt pas ſa faute ſi votre République n'a pas été perdue. Heureuſement nous vous avons préſervés de tous les maux qu'il étoit prêt à faire tomber ſur vous «.

» Quelle confiance pouvez-vous prendre dans un Orateur, qui, revenant de Macédoine, vous aſſuroit que cet Alexandre, qui vous paroît aujourd'hui, avec raiſon, plus redoutable que ſon pere Philippe, étoit un imbécille, lourd, pareſſeux, également incapable de concevoir aucun projet & de l'exécuter; qu'il ne ſortiroit jamais de la Macédoine, & que vous n'aviez rien à redouter de ſa part?

» Démoſthene eſt-il donc comme cet

Ariſtophon, qui ſe vantoit d'avoir été accuſé ſoixante-quinze fois d'avoir violé toutes les Loix, & de s'être toujours tiré d'affaire par ſon adreſſe «?

» Les ſages & bons Citoyens ne parlent jamais qu'à propos, & quand il eſt néceſſaire qu'ils le faſſent pour ſoutenir la vérité : mais les Orateurs de profeſſion parlent tous les jours bien ou mal, & défendent avec la même hardieſſe & la même véhémence, le faux & le vrai «.

» Quoi donc, Athéniens ! accorderez-vous à Démoſthene une récompenſe pareille à celle qu'ont reçue autrefois de vos ancêtres, ces Héros, ces braves Guerriers, qui verſerent leur ſang pour le ſalut d'Athenes, & qui périrent les armes à la main en voulant la défendre? Regardez encore les Inſcriptions qui ſont au pied de leurs ſtatues ; l'une vous apprend qu'ils battirent les Medes ſur les bords du Strimon ; l'autre engage leurs deſcendans à imiter leur valeur s'ils veulent partager leur gloire ; la troiſieme parle de ce Ménestée Athénien, qui ſe ſignala au fameux ſiége de Troie, & fut le digne rival & l'ami du vaillant Achille & du ſage Ulyſſe. Couronnerez-vous donc, comme ces Héros, un homme qui a fui

lâchement à la bataille de Chéronée ; qui, dans une autre occaſion, commandant une de vos galeres, ſe ſépara honteuſement de la flotte, &, également loin du danger & de la gloire, alla mettre à contribution quelques Iſles & quelques bourgades qui n'étoient point vos ennemies ? Non, vous êtes trop juſtes pour récompenſer Démoſthene de tant de fautes qu'il a commiſes, & d'une conduite qui doit vous le rendre odieux. Il ne vous a jamais fait aucun bien : s'il vous a donné de bons conſeils, c'eſt toujours lorſqu'il n'a plus été temps d'en profiter : ſemblable à ce Médecin, qui ayant laiſſé périr un malade par ſa négligence à lui adminiſtrer les remedes convenables, ſe joignit aux parens & aux amis qui aſſiſtoient à ſes funérailles, & raiſonnoit avec eux ſur ce qu'il eût été à propos de faire pour ſauver la vie au défunt «.

La péroraiſon de ce Diſcours eſt le chef-d'œuvre d'Eſchine ; la voici : » O Soleil ! ô Vertus ! Intelligences, Sciences, Lumieres immortelles, qui ſavez nous faire diſcerner le bien d'avec le mal, le vrai d'avec le faux, je vous atteſte ; ſi j'ai accuſé Démoſthene, ce n'eſt ni in-

juſtement, ni par l'effet d'une haine perſonnelle ; je n'ai eu en vue que le bien de la République : j'ai voulu vous mettre en garde contre un Citoyen ſi dangereux. Vous qui êtes nos Juges, peſez les raiſons que je vous ai expoſées, ſuppléez par vos lumieres à ce que j'ai pu omettre, & décidez cette cauſe avec la même pureté d'intention, & le même zele pour la Patrie, qui m'ont déterminé m'en charger «.

Traits de la Harangue de Démoſthene contre Eſchine pour la Couronne.

L'exorde de Démoſthene eſt très-adroit. Après avoir invoqué les Dieux, il ſe plaint, mais avec aſſez de modération, des injures qu'Eſchine a vomies ſur ſa perſonne, ſa naiſſance, ſa jeuneſſe, & ſa vie privée : il y répond en deux mots, qu'il eſt né & qu'il a toujours vécu dans Athenes ; que ſa conduite y a été connue de tout le monde ; & que ſi l'on veut entrer à cet égard dans de nouveaux détails, ce ne peut être que pour établir des calomnies, dont perſonne n'a entendu parler : » mais, ajoute Démoſthene, je les abandonne ces détails qui me ſont per-

ſonnels ; c'eſt ma conduite politique, c'eſt la façon dont je me ſuis acquitté de toutes les commiſſions dont j'ai été chargé, ce ſont les conſeils que j'ai donnés, & les ſuites qu'ils ont eues, que je veux juſtifier «. Effectivement, l'Orateur reprend l'Hiſtoire de tout ce qui s'eſt paſſé à Athenes, depuis le commencement du regne de Philippe en Macédoine, juſqu'à la ſixieme année du regne d'Alexandre, temps où il débita ſa Harangue.

» Eſchine me reproche l'amitié d'Alexandre ; il dit que je m'étois lié avec ce jeune Prince, lorſque j'étois en ambaſſade auprès de Philippe ſon pere. Il eſt vrai que je crus alors devoir chercher à le connoître, me doutant bien que quelques jours nous aurions affaire à lui. Il peut être également vrai que je me trompai ſur ſon caractere, & que je ne vis en lui qu'un jeune Prince voluptueux : mais à vous, Eſchine, je ne vous reproche point d'avoir été l'ami de Philippe & d'Alexandre ; ce n'eſt point en ſe vendant aux Rois qu'on devient leur ami ; mais vous avez été & vous êtes peut-être encore leur penſionnaire, un mercenaire, un vil eſclave qu'ils ont

acheté, & qu'ils croient toujours prêt à trahir pour eux ſa Patrie «.

Au milieu de l'expoſé de ſa conduite, Démoſthene place adroitement l'éloge de celle de la République entiere dans quelques occaſions délicates & importantes. Peut-être eſt-ce lui-même qui en avoit donné les conſeils ; mais il a la prudence de ne le pas dire. Les Corinthiens & les Thébains avoient outragé les Athéniens dans la guerre du Péloponneſe. Ceux-ci étoient bien dans le cas de ſe venger, ou du moins de les abandonner, lorſque Philippe menaçoit Corinthe & Thebes ; mais, loin de ſe livrer à leur reſſentiment particulier, ils prirent des meſures pour aller au ſecours de cette partie de la Grece. Dans une autre occaſion, les Lacédémoniens, qui avoient toujours été les rivaux les plus redoutables, & les ennemis les plus acharnés des Athéniens, furent écraſés par les Thébains, après la bataille de Leuctres. Les Athéniens les ſecoururent, & les défendirent : Démoſthene fait honneur à la généroſité de ſa République, de ce qui, dans le fond, n'étoit que l'effet d'une ſage & adroite politique.

Cependant, ne voulant pas tout à fait oublier

oublier qu'il a rendu des ſervices à ſa Patrie, Démoſthene s'écrie : » La Ré» publique a couronné avant moi plu» ſieurs de ſes Citoyens ; mais pourroit» on nommer quelque Miniſtre, quel» que Orateur qui, comme moi, ait fait » couronner la République «?

La véhémence de Démoſthene s'exerce fortement contre Eſchine, en lui reprochant ſa péroraiſon : » Tu invoques, lui » dit-il, la Vertu, l'Intelligence, la » Science ; & qu'a de commun la Vertu » avec un ſcélérat, & la Science avec un » ignorant, &c. «? Il lui reproche ſa naiſſance ſervile, & la mauvaiſe conduite de ſa mere. Il lui rappelle encore ſon ancien état de Comédien, & les affronts qu'il avoit eſſuyés au Théatre. Il le défie de citer aucun bon conſeil qu'il eût jamais donné à la République : enfin, il le compare à Archiloque, ſi fameux par ſes Satires ; & qui, devenu odieux à ſes Concitoyens & à toute la Grece, fut réduit à ſe pendre lui-même. Eſchine avoit dit, qu'en ſage Orateur, il n'avoit jamais élevé ſa voix que dans les grandes occaſions & pour ſoutenir la vérité. Son Adverſaire prétend, au contraire,

qu'il ne l'a fait jamais entendre que lorſque la République a été accablée, & que jamais il n'a propoſé de remedes à ſes maux; enfin, qu'il reſſemble aux os humains, qui ne ſont de bruit que lorſque le corps eſt briſé.

Il y a un art infini dans la maniere dont Démoſthene répond aux reproches d'avoir fui honteuſement à la bataille de Chéronée. Sans s'en défendre: » Demandez-moi plutôt, dit-il, compte des commiſſions & des adminiſtrations qui m'ont été confiées, je vous prouverai que je m'en ſuis fidélement & même habilement acquitté : je ne commandois point à Chéronée, je n'étois ni Général, ni même Capitaine; la diſpoſition des armées, & les manœuvres, ne me regardoient pas. J'ai fui comme bien d'autres ſimples Guerriers & Citoyens; mais je peux dire que j'ai vaincu Philippe, puiſque je n'ai jamais été gagné par ſon or; que j'ai toujours donné à la République les conſeils les plus ſages, contre les intérêts de ce Monarque, notre ennemi. Un ſage Miniſtre doit obſerver le commencement des affaires, en prévoir les ſuites, les annoncer au Peuple : je l'ai fait; il doit prévenir, autant qu'il peut,

les lenteurs, les irréſolutions, les fautes d'ignorance, les diſputes, vices inſéparables des Républiques, & comme inhérens à leur conſtitution : porter les citoyens à l'union & à la concorde, & animer leur zele pour le ſervice de l'Etat; c'eſt encore ce que j'ai fait «.

» Eſchine prétend me faire une honte d'avoir été accuſé devant le Peuple, & il m'accuſe lui-même. Il cite, pour me faire rougir, l'exemple du ſage Céphale, qui pendant le cours d'une longue Magiſtrature, ne fut jamais ſoupçonné ; la honte & le mal ne conſiſtent point à être accuſé ou attaqué, mais à ne pouvoir ſe juſtifier. Le reſte eſt l'effet d'une fatalité, qui quelquefois attache à nos pas des accuſateurs injuſtes ou déraiſonnables. Eſchine eſt de ce nombre. J'ai eu la peine de me juſtifier contre lui; mais j'ai la gloire d'y avoir parfaitement réuſſi «.

» Voici des regles que je crois infaillibles & univerſelles. Un Citoyen a-t-il prévariqué? il doit encourir l'indignation & ſubir la peine. A-t-il ſimplement failli? on doit l'excuſer, & non le punir. N'a-t-il commis aucune faute, mais ne manquant ni de zele ni d'attention, a-t-il manqué ſeulement de réuſſir ? loin d'aggraver ſa douleur par

des reproches injurieux, on doit la partager. Ces regles ne ſont point fondées ſur des Loix écrites, elles ſont établies par la Nature même, & gravées dans le cœur de tous les hommes. Telle eſt la ſituation où je me trouve. Vous me reprochez ma fuite, quand je me ſuis laiſſé entraîner par la foule des foibles & malheureux Guerriers. Mais vous, après notre défaite, vous vous êtes chargé de l'odieuſe commiſſion d'aller demander grace à Philippe, & de vous humilier devant lui. Vous vous êtes rendu, comme notre Ambaſſadeur, dans le camp de l'auteur de nos diſgraces : vous avez aſſiſté aux ſacrifices qui ont été offerts, aux feſtins qui ont été donnés, aux fêtes qui ont été célébrées à l'occaſion de nos malheurs & de ſes triomphes. Vous, Citoyens d'Athenes, vous y avez participé ; tandis que j'étois choiſi par le Peuple pour faire publiquement l'éloge de ceux qui ont péri dans cette fatale journée. Le repas funebre de ces chers & glorieux Concitoyens s'eſt donné chez moi, parce qu'on étoit ſûr que je partageois ſincérement la douleur que leur perte cauſoit à la Patrie. C'eſt moi qui ai compoſé leur Epitaphe & qui l'ai fait graver ſur leur

ſépulture. Ecoute, Eſchine, la voici (1) »

CEUX qu'enclot cette tombe, armés pour la Patrie,
Ont à la liberté ſacrifié leur vie.
Le Deſtin l'a voulu. Mortels, aucun effort
Ne peut vous affranchir des volontés du Sort;
Mais leur trépas a fait le ſalut de la Grece.
O funeſte combat! ô glorieuſe fin!
Verſons ſur eux des pleurs de joie & de triſteſſe;
Ils ont vaincu la peur, mais non pas le Deſtin.

» Tu me demandes, Eſchine, à quel titre je prétends une Couronne : ſi c'eſt pour avoir réparé quelques murs, pour avoir relevé quelques foſſés, ou pour avoir mis en mer de nouveaux bâtimens : non, ce n'eſt point avec des briques, de la pierre & du bois, que j'ai fortifié & défendu Athenes : ce ſont mes conſeils, mes remontrances, mon zele, mon éloquence, les lumieres de mon eſprit, & la droiture de mon cœur, qui ont conſtamment défendu ma Patrie, & ont prévenu ſa ruine «.

» Méfiez-vous, Athéniens, de ceux de vos Concitoyens, dont les ſentimens

(1) Cette Epitaphe eſt en vers dans la Traduction de du Vair, & dans toutes celles en François plus modernes; mais peu ſatisfait de ces Traductions poétiques, je crois en pouvoir haſarder une nouvelle imitation, dans laquelle je n'ai fait entrer que quelques vers des anciennes.

vous ſont contraires ; & vous, Dieux immortels, n'exaucez pas les vœux qu'ils font contre la Patrie : changez plutôt leur cœur, *ſi leur malice eſt incurable ;* perdez-les ſeuls, exterminez-les ſeuls ; mais accordez à notre Patrie la gloire & la tranquillité néceſſaires à ſon bonheur «.

C'eſt ainſi que ſe termine la plus belle Harangue de Démoſthene : Cicéron l'a traduite en Latin, ainſi que celle d'Eſchine, à laquelle elle répond : il l'a imitée dans pluſieurs endroits de ſes Diſcours. Ce Prince des Orateurs Latins penſoit que l'étude des Harangues du premier des Orateurs Grecs, pouvoit tenir lieu des préceptes de tous les Rhéteurs ; à plus forte raiſon les chef-d'œuvres réunis de ces deux grands hommes, dont il y avoit des Traductions au ſeizieme ſiecle, pouvoient-ils dédommager ceux qui vivoient alors, des Traités de Rhétorique, dont les Traductions leur manquoient, & n'ont été imprimées que plus tard.

Cicéron. Paſſons à Cicéron, conſidéré comme Orateur ; nous en avons déjà parlé comme Philoſophe. Sur cinquante-neuf de ſes Harangues, qui ont été traduites de

nos jours, à peine le tiers l'avoit-il été avant 1600 : mais il ſuffira d'en rendre compte, pour faire juger de la maniere dont Cicéron traitoit les différens genres. Comme un petit nombre d'extraits de ſes Ouvrages philoſophiques nous a ſuffi pour faire connoître ſes ſentimens, nous pourrons, d'après le petit nombre de ſes Diſcours, caractériſer ſon éloquence. Les expreſſions, & les tournures de phraſes Françoiſes du ſeizieme ſiecle, ne ſont pas aſſurément celles que l'on voudroit imiter aujourd'hui ; & nous devons lire à préſent des Traductions plus modernes: mais celles que nous avions il y a deux cents ans, pouvoient du moins ſervir d'exemples de la maniere dont on doit traiter oratoirement un ſujet. L'on vient de voir quelles étoient les graces d'Eſchine, l'eſprit, le génie & la véhémence de Démoſthene. On trouve dans l'Orateur Latin beaucoup plus de méthode que dans l'Orateur Grec, mais auſſi l'air plus étudié & moins naturel.

Examinons donc ceux des Diſcours qui étoient déjà traduits au ſeizieme ſiecle, & voyons quels ſont les beautés & les défauts de chacun d'eux. Nous allons les ſuivre, conformément à l'ordre

des temps où ils ont été prononcés.

Traduction de la premiere Verrine, par Claude Chaudierte.

Claude Chaudierre traduiſit, en 1551, une des Oraiſons de Cicéron, contre Verrès. Il y en a ſept de cet Orateur, contre cet ancien Préteur, qui avoit abuſé de ſon pouvoir pour piller un des plus beaux pays que Rome ait jamais eus ſous ſa domination, la Sicile. Ces Plaidoyers ſont les premieres actions d'un certain éclat, dans leſquelles Cicéron prouva qu'il ſeroit dans Rome ce que Démoſthene avoit été dans Athenes. Pour pouvoir ſentir la beauté & la force des traits répandus dans les Diſcours contre Verrès, il faut faire, auſſi briévement qu'il me ſera poſſible, l'Hiſtoire de cette cauſe; elle a le double avantage de faire ſentir, & quelles étoient les mœurs des Romains dans les derniers temps de la République, & quel fut l'art de Cicéron, pour mettre dans tout ſon jour une cauſe, bonne à la vérité, mais dans laquelle il étoit bien difficile de réuſſir, attendu la quantité de perſonnages importans qui étoient intéreſſés à ce qu'on ne fît point de pareilles recherches.

Caius Verrès, peut-être parent, du moins client & ami des Metellus & des Scipions, étoit Sénateur Romain, &

avoit d'abord été Queſteur ſous le Conſul Cneius Carbon : il avoit paſſé du parti de Marius dans celui de Sylla, étoit devenu Lieutenant de Dolabella en Cilicie, enfin Préteur de Rome ; dans tous ces emplois, il s'étoit conduit avec la derniere indignité. Cependant il fut envoyé avec la même qualité & avec les pouvoirs les plus étendus, pour gouverner la Sicile au nom du Peuple Romain, & tyranniſa cette Province de la maniere la plus odieuſe & la plus révoltante : enfin, ſon temps étant heureuſement fini pour les Siciliens, ceux-ci ne purent s'empêcher de porter à Rome des plaintes ſur ſon adminiſtration. Cicéron étoit déjà connu d'eux ; il avoit été Queſteur en Sicile, ſous le Préteur Peduceus ; il s'y étoit fait aimer & éſtimer : il ſe chargea volontiers de la Cauſe de ſes anciens Cliens opprimés, & ſentit qu'en la ſoutenant, il feroit honneur à ſes principes de probité & de délicateſſe, & augmenteroit ſa réputation de grand Orateur. Quoiqu'il eût déjà fait briller ſes talens dans trois ou quatre occaſions, celle-ci étoit d'un bien plus grand éclat ; les protecteurs de Verrès étoient les perſonnages les plus conſidérables de Rome ;

ils ne l'avoient point abandonné, tout indigne qu'il étoit de leur appui. Cicéron ſavoit qu'en plaidant la Cauſe des Siciliens, il devoit avoir pour Adverſaire l'illuſtre Hortenſius, qui, l'année ſuivante, devoit être Conſul avec Metellus, l'un des amis de Verrès. Ces conſidérations n'arrêterent point notre Orateur; il ſe porta pour accuſateur du coupable devant un certain nombre de Sénateurs, choiſis pour être Juges des conteſtations de cette eſpece, avec le Préteur Marius Glabrio.

Un incident ſe préſenta d'abord (car la chicane étoit déjà connue dans la République Romaine); un autre voulut diſputer à Cicéron la qualité d'accuſateur de Verrès; il s'appeloit Cecilius Niger: il avoit été Queſteur de l'accuſé pendant ſa Préture, & prétendoit ſavoir mieux qu'un autre à quel point il étoit coupable; mais c'étoit un jeu joué entre ce faux mécontent & ſon ancien Supérieur. Cicéron ſut bien le démêler, & démaſquer cette manœuvre. Tel fut l'objet de ſon premier Plaidoyer contre Verrès, ou plutôt contre Cecilius. Ce fut avec beaucoup d'art & d'adreſſe qu'il s'expliqua devant des Juges qui lui étoient ſuſpects:

il leur fit ſentir qu'ils ſe déshonoreroient s'ils paroiſſoient partiaux, & leur laiſſa entrevoir que le Public avoit les yeux ouverts ſur leur conduite. Enfin, en inculpant Cecilius, & le faiſant connoître pour complice de Verrès, il le rendit abſolument incapable de remplir le perſonnage d'accuſateur.

Voici les morceaux les plus frappans de ce premier Plaidoyer.

Premier Plaidoyer contre Verrès.

» Non, Meſſieurs (1), le véritable accuſateur, dans une Cauſe de cette nature, ne peut être celui qui s'offre pour ce rôle avec joie & avec ardeur; mais celui qui s'y trouve forcé, quoiqu'à regret, par le ſentiment de ſon devoir; celui dont les Parties déſirent le ſecours, & dont le coupable redoute les attaques; que l'innocence de ſa vie, ſon zele, & ſon intégrité connue, déclarent propre à cette entrepriſe. Oui, Meſſieurs, nos Provinces ſont ruinées, nos Alliés & nos Tributaires opprimés: ils ont perdu toute eſpérance de voir apporter un véritable remede à leurs maux; ils ne peuvent ſe

(1) Tous les Traducteurs François du ſeizieme ſiecle, en faiſant parler Démoſthene & Cicéron aux Citoyens d'Athenes & de Rome, les font traiter de Meſſieurs, ce qui nous paroîtroit aujourd'hui aſſez ridicule.

flatter que de quelques conſolations. On ſe plaint qu'il n'y a pas aſſez de lumiere & de fermeté dans les Juges ; les uns regrettent l'ancien pouvoir des Tribuns ; les autres l'ancienne autorité des Cenſeurs, autrefois odieuſe par ſa rigueur, mais qui paroîtroit aujourd'hui néceſſaire. Veillez, Meſſieurs, par la régularité & l'équité de vos Jugemens, à faire reſpecter vos déciſions, & ne laiſſez pas ſoupçonner au Peuple Romain, qu'une accuſation, louable dans ſon motif, ſérieuſe dans ſon objet, exacte dans les preuves qui l'appuient, ne ſoit pas accueillie par vous comme elle doit l'être «.

Ce premier Plaidoyer de Cicéron ayant eu tout le ſuccès qu'il pouvoit en attendre, il ne demanda qu'un délai de cent dix jours, c'eſt-à-dire, environ quatre mois, pour raſſembler ſes preuves, & préſenter les témoins qu'il vouloit produire contre Verrès. Ce délai ne put lui être refuſé : il en employa la plus grande partie à faire le tour de la Sicile, & à prendre les informations néceſſaires pour aſſurer le ſuccès de ſon accuſation. Dans la plus grande partie de l'Iſle, il fut reçu avec honneur, & accueilli comme un défenſeur zélé de la bonne cauſe. Mais

il eſſuya quelques déſagrémens à Syracuſe, & ſur-tout à Meſſine. Le ſucceſſeur de Verrès, qui peut-être eût voulu imiter ſa conduite, le regardant comme un Cenſeur incommode, lui ſuſcita des difficultés, qui n'empêcherent pas notre Orateur de remplir ſon objet; il prit ſeulement les précautions convenables pour aſſurer ſon retour à Rome, où il arriva avec ſes témoins, avant que le délai qui lui avoit été accordé fût expiré. Il ſe préparoit à faire briller ſon éloquence en rempliſſant ſix Audiences ſucceſſives, par autant de Plaidoyers, dans leſquels la conduite de Verrès devoit être examinée ſur tous les points, & conſidérée ſous tous les aſpects poſſibles: ces Plaidoyers étoient déjà compoſés, lorſque l'Orateur fut informé que la cabale, qui lui étoit contraire, eſpéroit de conſumer en diſcours & en répliques, un temps précieux pour la déciſion de la Cauſe. Hortenſius ſe promettoit bien d'amuſer le terrein juſqu'à la fin de l'année. A cette époque, le défenſeur de Verrès devoit devenir le Chef de la République, & avoir pour Collegue un des amis de l'accuſé. L'Avocat des Siciliens ſentit qu'il n'y avoit pas un moment à

perdre pour profiter de la Préture de Glabrio ; il ſe hâta de produire tous ſes témoins à la fois : leurs cris tumultueux effrayerent ; leurs dépoſitions, fortes & préciſes, déterminerent les Juges : enfin le Préteur prépara une Sentence, qui eût condamné Verrès. Celui-ci, informé de l'affront qu'il alloit eſſuyer, prit le parti de s'expatrier lui-même. Il vécut quelques années à Marſeille, aſſez miſérable, quoiqu'il n'eût pas été poſſible de lui faire reſtituer toutes les richeſſes qu'il avoit enlevées de Sicile : car il vivoit encore, & fut compris dans le nombre des proſcrits, ſous le ſecond Trumvirat, parce que Marc-Antoine voulut s'emparer de quelques belles ſtatues qu'il poſſédoit encore. Malheureuſement cette victime de l'éloquence, & de la juſte ſévérité de Cicéron, vit ſon accuſateur ſuccomber avant lui.

Les ſix Oraiſons contre Verrès n'ont donc point été prononcées ; mais Cicéron les publia, & en donna des copies, qui ſont parvenues juſques à nous. Quoiqu'elles n'aient pas toutes été traduites au ſeizieme ſiecle, je vais copier quelques traits des unes & des autres, toujours dans l'intention de faire juger de cette éloquence,

ſi heureuſement & ſi juſtement admirée, & imitée depuis ſi long-temps dans toutes les parties de l'Europe.

Dans le premier de ſes Plaidoyers, connu ſous le nom de *ſeconde Verrine*, Cicéron, de retour de Sicile, expoſe le principal chef de ſon accuſation, dont il aſſure qu'il a des preuves certaines, nonobſtant toutes les difficultés qu'on lui a ſuſcitées, & les intrigues dont on ſe ſert encore pour les lui enlever. Il preſſe le Jugement de l'affaire, & n'héſite point à dire qu'il redoute le crédit d'Hortenſius & de Metellus, & qu'il eſt eſſentiel pour le ſuccès de ſa Cauſe, qu'elle ſoit jugée avant leur Conſulat. S'adreſſant au Préteur, & aux Députés du Sénat : » Dans l'affaire préſente (leur dit-il) vous jugerez l'accuſé ; mais le Peuple Romain jugera de vous : l'exemple de Verrès nous apprendra ſi un homme criminel, mais très-riche, peut être condamné par des Sénateurs tels que vous. Dans toute la vie de Verrès, on ne trouve que de grands crimes : dans l'état de ſa fortune actuelle, il poſſede de grandes richeſſes. S'il eſt abſous, vous n'éviterez pas le ſoupçon le plus odieux ; l'on croira que les unes ont compenſé les autres : mais on ne ſe per-

Seconde Verrine.

ſuadera jamais que ce ſoit par des raiſons de parenté, d'amitié, de délicateſſe, & encore moins de pitié, que vous ayez ménagé un pareil homme «.

» Dieux immortels, j'eſpere que dans cette aſſemblée il ne ſe trouvera d'autres coupables que celui que je dénonce: mais je déclare, que ſi j'en connoiſſois d'autres, ils éprouveroient, juſqu'à mon dernier jour, quel eſt mon zele & ma conſtance à pourſuivre les crimes. Pour vous, Glabrio (c'étoit le Préteur), ſoutenez l'intérêt de la Religion, des mœurs, de la Juſtice & des Loix; aſſurez-vous l'eſtime & l'approbation du Peuple Romain. Rappelez-nous le ſouvenir de votre pere Cecilius, qui fit rendre, contre les concuſſions, la Loi la plus ſévere; & de votre aïeul Scevola, le plus ſavant de tous nos Juriſconſultes «.

Troiſieme Verrine.

Dans la troiſieme Verrine, Cicéron repaſſe ſur toute la vie de l'homme qu'il a accuſé, & préſente le tableau le plus odieux de la façon dont il s'eſt conduit juſqu'à ſon arrivée en Sicile. Verrès avoit trahi le Conſul Carbon dont il étoit Queſteur, & enlevé la caiſſe militaire dont il étoit dépoſitaire. Il étoit dans le parti de Sylla, contraire à celui de Marius,

rius, dont Carbon étoit la créature. » Carbon étoit un homme odieux, dit Cicéron, j'en conviens; mais Verrès s'eſt-il mieux conduit avec les honnêtes Citoyens auxquels il s'eſt attaché, qu'avec les méchans qu'il a trahis? Non, Meſſieurs; il devient Lieutenant de Dolabella, ce Sénateur que l'état préſent de ſa fortune ne laiſſe pas lieu de ſoupçonner d'avoir pillé comme lui; c'étoit ſon ami & celui de ſes protecteurs, mais il n'a pas laiſſé de le trahir & de l'abandonner. Il traverſe la Cilicie, moins comme un Magiſtrat envoyé par le Peuple Romain, que comme une grêle qui ravage tous les cantons ſur leſquels elle tombe. Il pille le Temple de Délos, il en enleve les plus belles & les plus rares ſtatues, & les fait charger ſur un vaiſſeau ſur lequel il monte lui-même. Jugez quelle fut la déſolation des Déliens! Il fallut qu'Apollon fît un miracle pour les conſoler & ſe venger lui-même. Une tempête horrible s'éleve; le vaiſſeau battu & repouſſé par les flots vient ſe briſer au bord du rivage. Le Proconſul (Dolabella), informé du pillage ſacrilége de ſon Lieutenant, fait reſtituer au Dieu les richeſſes qui avoient été enlevées à

ſon Temple, & le Lieutenant, fruſtré de ſes eſpérances, part pour s'en dédommager ailleurs. Après avoir pillé pluſieurs iſles conſidérables, & pluſieurs villes, telles que Samos, Chio, & Halicarnaſſe, l'iſle de Tenedos devient à ſon tour le théatre de ſes violences. Cette iſle honoroit particuliérement ſon Fondateur, qu'elle avoit déifié ; il s'appeloit *Tenen.* Verrès pille ſon Temple, & enleve la ſtatue de ce Dieu même ; elle eſt à préſent à Rome dans ſa maiſon. Grands Dieux ! eſt-ce ainſi que ſe conduiſoient ces Héros dont les noms ſont encore portés par les plus illuſtres de nos Citoyens, & dont la mémoire doit être immortelle? Marcellus, qui ſoumit la Sicile & conquit Syracuſe ; Scipion (l'Aſiatique), qui vainquit Antiochus ; Flaminius, qui ſubjugua la Macédoine & l'Epire ; Paul Emile, qui triompha de Perſée ; Mummius, qui prit Corinthe & réduiſit ſous la domination du Peuple Romain tant de villes de la Carie & de la Béotie ; enfin ce Servilius qui vit encore & nous entend ; il a été ſurnommé le *Samien*, & a ſoumis Samos & Olimpe, quoiqu'il ne fût encore que Queſteur. Or, a-t-on jamais vu aucunes ſtatues enlevées par ces

grands hommes, même ſur les ennemis du Peuple Romain, orner leurs maiſons? & celle de Verrès eſt remplie de richeſſes enlevées à nos alliés & à nos amis! Ce n'eſt que par grace, & peut-être pour rendre le Peuple Romain complice de ſes vols, qu'il a bien voulu en faire ſervir quelques-unes à décorer la place publique, ce lieu où s'aſſemblent les Comices, c'eſt-à-dire, où réſide toute la majeſté du peuple Romain. C'eſt là que les Citoyens de l'Achaïe & de l'Aſie viennent rendre hommage aux Dieux, autrefois protecteurs de leurs villes; à ces Dieux qui n'ont pu les défendre contre le pouvoir de nos armes, ni même les dérober aux injuſtices & aux pilleries des Magiſtrats que nous leur avons donnés comme des Adminiſtrateurs juſtes & pacifiques, & qui ne dèvoient point ſe conduire comme des Conquérans inhumains & barbares «.

Cicéron continuant d'expoſer les procédés odieux de Verrès, tandis qu'il étoit Lieutenant de Dolabella en Aſie, conte une aventure vraiment tragique, & qui prouve à quel point les Romains exerçoient la tyrannie dans les Provinces ſoumiſes à leur République. Verrès paſſe

dans la ville de Lampſaque, & ſe loge chez un riche Bourgeois de cette ville, nommé Philodamus, dont la fille étoit très-jolie. Ce fut à l'inſtigation & par l'avis d'un indigne Romain, qu'il prit ce logement; & bientôt il fit connoître le motif qui lui avoit fait préférer cette maiſon à toute autre; c'eſt qu'il vouloit, non pas ſéduire, mais violer la fille de ſon hôte. Il ſe haſarde à tenter cette odieuſe entrepriſe à la fin d'un magnifique repas que lui donna Philodamus même : ce reſpectable vieillard, ſes fils, ſa famille, ſes amis s'y oppoſent, ils repouſſent Verrès; il en réſulte une bagarre affreuſe, dans laquelle le lâche confident du Queſteur eſt tué. Obligé de renoncer à ſon entrepriſe, & de quitter une ville où il s'étoit ſi mal conduit, Verrès retourne auprès de Dolabella; mais ce qu'on ne peut entendre qu'avec horreur, il repréſente à ſon Général, comme des rebelles, ce pere & ces fils, qui n'avoient fait que défendre l'honneur de leur fille & de leur ſœur. Enfin, il vient à bout de les faire traîner dans la ville de Laodicée devant le Tribunal de Dolabella, & de les faire condamner à mort, comme coupables de celle d'un Citoyen Romain. Ils ſont exé-

cutés, & c'eſt ſur cela que Cicéron s'écrie : » O Dolabella ! je ne peux plus » avoir pitié ni de vous, ni de vos enfans » que vous avez laiſſés dans l'indigence, » ou votre injuſtice, ou votre foibleſſe, » vous rendent digne des malheurs que » vous avez éprouvés. Verrès vous étoit-il » donc ſi cher, que vous vouluſſiez laver » ſes crimes dans le ſang innocent « ?

Le tableau que Cicéron fait de la Préture de Verrès à Rome, eſt auſſi ridicule que les traits que nous venons de citer ſont odieux. Ce Magiſtrat, toujours indigne de ſes places, ſe laiſſoit gouverner par une Courtiſane, qui vendoit à deniers comptans la juſtice qu'il devoit rendre aux Citoyens Romains. La maiſon de cette fille ne déſempliſſoit pas. » L'un, » dit Cicéron, demandoit la poſſeſſion » des biens qui ne lui étoient pas dus ; » l'autre d'en conſerver, dont il s'étoit » injuſtement emparé ; celui-ci vouloit » faire punir un innocent, celui-là ſauver » un coupable «.

Voici un trait aſſez ſingulier de la juſtice, ou plutôt de l'injuſtice de Verrès. Une illuſtre famille Romaine étoit chargée de l'entretien du Temple de Caſtor. Cet édifice étoit neuf, magnifique, & bien

entretenu ; mais Verrès vouloit lui chercher chicane, & s'emparer des biens des Fondateurs, ſous prétexte de réédifier le Temple. Il le fait viſiter ; on n'y trouve ni défauts, ni ruines : mais enfin quelqu'un s'aviſe de dire que les colonnes n'étoient pas d'aplomb. Verrès ne ſavoit pas lui-même ce que vouloit dire ce terme d'Architecture : on le lui explique, & ce prétexte ſuffit pour ordonner la démolition & la reconſtruction de cet édifice. Il fait mieux ; voulant favoriſer l'Entrepreneur, il ordonne qu'on lui abandonnera les pierres de l'ancien Temple démoli, & ces prétendues vieilles pierres étoient d'excellens matériaux. Voilà comme, il y a dix-huit cents ans, la République Romaine étoit ſervie par ceux qui ſe mêloient de ſes affaires.

Quatrieme Verrine.

La quatrieme Verrine contient un détail des Jugemens injuſtes que Verrès rendit pendant le cours de ſa Préture en Sicile ; c'étoit un des premiers chefs d'accuſation que Cicéron avoit formés contre lui. Des ſept Oraiſons contre Verrès, celle-ci n'eſt pas la plus agréable à lire, parce qu'elle contient des détails de procédures ; mais on y trouve quelques traits dignes d'attention.

Cicéron, pour intéreſſer ſes auditeurs en faveur de cette Province, commence par repréſenter qu'il n'y en a aucune qui ait été plus anciennement & plus fidélement attachée à la République Romaine. Caton l'appeloit la *Nourrice du Peuple Romain*, parce qu'effectivement c'étoient ſes bleds qui le faiſoient ſubſiſter, depuis qu'il étoit devenu trop nombreux pour vivre des ſeules productions de la campagne de Rome.

Paſſant au détail des injuſtices de Verrès, l'Orateur dit éloquemment, que c'eſt moins Verrès qu'il accuſe, qu'il ne défend la Sicile.

Cependant cet indigne Gouverneur avoit forcé les Siciliens à couronner, pour ainſi dire, ſes injuſtices, en le remerciant publiquement de ſon adminiſtration, & en envoyant des Députés à Rome exprès pour faire ſon éloge. Il y avoit dans Syracuſe une fête établie en l'honneur de Marcellus, qui en avoit été le Conquérant & enſuite le bienfaiteur. Verrès abolit cette inſtitution, & força les Syracuſains à y ſubſtituer une autre fête en ſon propre honneur : ainſi on célébra les Verrines au lieu des Marcellines. » Quelle différence, s'écrie Cicéron,

» entre la maniere dont ces deux fêtes » avoient été méritées ! Mais la tyrannie » eſt d'abord récompenſée par la baſſeſſe, » en attendant qu'elle ſoit pourſuivie par » la vengeance «.

Ce n'étoit pas ſeulement pour jouir d'une gloire uſurpée, que Verrès ſe faiſoit dreſſer des ſtatues ; il avoit impoſé des taxes ſur toutes les villes, ſous prétexte de fournir aux frais de ces monumens, & ces taxes il les appliquoit à ſon profit. C'eſt aſſurément là un trait bien remarquable de pillerie & de vanité.

En voici deux autres qui n'avoient pour objet que de mettre deux de ſes créatures en place, mais qui prouvent qu'il ne ménageoit guere les formes. Il y avoit en Sicile une dignité qui devoit ſe tirer au ſort. Le Sénat de la ville éliſoit trois ſujets ; on mettoit leurs noms dans un vaſe, & celui qui en ſortoit le premier obtenoit la place. Verrès força les Sénateurs de mettre au nombre des trois propoſés un mauvais ſujet qu'il protégeoit, & plaça le nom de ce perſonnage ſur les trois billets. C'eſt ainſi qu'il commanda au ſort, & aſſura la place à celui qui avoit payé pour l'avoir.

Le Calendrier des Siciliens n'étoit pas

trop bien réglé, mais il ne s'éloignoit de celui des Romains que d'un jour ou deux. Verrès voulant faire tenir au mois de Janvier une aſſemblée qui ne devoit avoir lieu qu'au mois de Mars, fit, de ſa propre autorité une réforme du Calendrier, dans laquelle il ſupprima un mois & demi; mais il remit les choſes dans leur ancien état auſſi-tôt que l'affaire fut faite.

Cinquieme Verrine.

La cinquieme Verrine n'eſt pas celle dans laquelle l'éloquence de Cicéron ſe ſoit le plus heureuſement développée. L'objet de ce plaidoyer entraîne des diſcuſſions & des calculs ſecs & déſagréables. L'Orateur ne pouvoit ſe diſpenſer de prouver combien celui qu'il attaquoit étoit coupable dans l'adminiſtration des bleds que la Sicile fourniſſoit en abondance, & qui ſervoit à nourrir la ville de Rome. Le plus grand des Orateurs ne pouvoit ni brillanter cette matiere, ni en rendre les détails intéreſſans; du moins a-t-il bien prouvé ce qu'il avançoit, & bien établi l'indignité de la conduite de Verrès. Le ſeul endroit de ce Plaidoyer dans lequel Cicéron fait preuve de ſa ſupériorité dans ſon art, c'eſt celui où il reproche à la Nobleſſe Romaine, c'eſt-à-dire aux familles Patriciennes & illuſ-

tres, la conſidération déplacée qu'elles avoient pour Verrès : » Quoi ! Meſſieurs, » leur dit-il, vous haïſſez les talens des hom- » mes nouveaux (1), vous mépriſez leur » frugalité, vous inſultez à leur modeſtie, » & vous voudriez que leurs vertus & » leurs talens reſtaſſent enſevelis dans » l'oubli? Vous croyez au contraire qu'un » homme, dont la famille eſt déjà an- » cienne & illuſtre, a plus de droit que » nous aux charges & aux dignités, quoi- » qu'il ait moins des qualités perſonnelles » qui les font exercer avec honneur & » éclat (2). Vous aimez Verrès, je le vois; » vos enfans, vos affranchis, vos eſcla- » ves le reſpectent, parce qu'il eſt noble, » parce qu'il eſt riche, qu'il fait une grande » dépenſe & en impoſe à la multitude. » Mais apprenez quel eſt cet homme que » vous conſidérez ſi fort; je vais vous le » faire connoître en entrant dans des » détails, qui ſûrement ne ſeront pas » à ſon avantage, ni à celui des gens de » ſa claſſe «.

(1) C'eſt ainſi qu'on appeloit dans Rome les Plébéiens, & ceux dont les ancêtres n'avoient pas encore été honorés des grandes charges de la République.

(2) Cicéron lui-même étoit un de ces hommes nouveaux.

Cicéron fait le portrait d'un certain Apronius, qui étoit le favori, le complaisant, le proxénete, l'agent des plaisirs de Verrès, & de ses voleries. C'étoit un libertin grossier & brutal, qui n'avoit aucun agrément ni mérite pour tout autre que pour Verrès, mais qui étoit très-agréable à cet indigne Magistrat. Il le suivit même à Rome; & toujours à titre de son ami & de son complaisant, il étoit reçu avec lui dans les meilleures compagnies. Ce fut lui qui suggéra au Préteur les Ordonnances les plus odieuses; une, entre autres, qui condamnoit, ou le Fermier des droits de la République, ou l'habitant de la Sicile, qui auroient procès ensemble, à payer huit fois la somme, ou demandée injustement, ou refusée sans raison. Cette Loi, au premier coup d'œil, pouvoit être également favorable aux habitans comme aux Fermiers : mais les exacteurs du Fermier obtenant toujours gain de cause, l'habitant étoit ruiné. Verrès avoit fait une autre Loi, par laquelle il promettoit d'accorder des Commissaires particuliers à tous ceux qui lui en demanderoient. C'étoient toujours les Fermiers qui attaquoient les habitans, & qui demandoient les premiers ces Commissaires,

qui leur faiſoient toujours gagner leurs procès.

Je viens de dire que le point ſur lequel Cicéron s'étend le plus dans ce Plaidoyer, c'eſt l'objet des bleds. La Sicile devoit envoyer à Rome la dixme de ſes productions : & quand le Sénat en demandoit davantage aux habitans de l'iſle, il le payoit aux Siciliens. Verrès prenoit une autre tournure ; au lieu de prendre le bled des Siciliens en nature, il le leur faiſoit payer en argent. Muni de ces ſommes, il achetoit enſuite du bled à très-bon marché, ou ſe le faiſoit donner par violence : il l'envoyoit à Rome ; mais enſuite, ſous prétexte qu'il en envoyoit plus que le dixieme des productions de la Province, il ſe faiſoit payer chérement le ſurplus. L'explication de cette odieuſe manœuvre remplit la plus grande partie du Plaidoyer.

Sixieme Verrine.

La ſixieme Verrine, moins longue que la précédente, eſt plus intéreſſante, & les détails en ſont plus brillans & plus agréables. Il s'agit d'un grand nombre de ſtatues, de vaſes & d'effets précieux, dont Verrès dépouilla la Sicile au point que Cicéron aſſure qu'il ne reſtoit plus aucun de ces beaux monumens dans

toute cette isle, qui en étoit précédemment si remplie. Cette magnificence étoit devenue à la mode à Rome; & les plus riches des Sénateurs, & même des Chevaliers Romains, vouloient en orner leurs maisons, quoiqu'ils ne fussent point capables de juger du mérite de ces chef-d'œuvres de l'Art; mais excités par cette vanité que nous appellerions aujourd'hui faste de Prince, & luxe de Financier. Verrès voulut donc s'enrichir ainsi aux dépens des Siciliens. Il y employa les voies les plus odieuses; quelquefois il cachoit son jeu, & toujours très-maladroitement. Hortensius, son défenseur, soutenoit qu'il avoit acheté tout ce qu'on disoit qu'il avoit pris. Cicéron se moque de ce subterfuge, & assure que Verrès avoit acheté toutes ces belles choses à vil prix, ou n'avoit fait que semblant de les acheter. J'ai mieux aimé acheter que demander, disoit l'Accusé. Dites, répliquoit l'Accusateur, que vous avez quelquefois paru acheter plutôt qu'extorquer; mais que souvent aussi vous avez manqué à cette précaution: témoin certaine magnifique tapisserie que vous avez prise sans difficulté, & cette vaisselle d'argent ciselée qui ne vous a couté qu'un

billet portant ordre de vous l'envoyer.

Un des traits les plus odieux de Verrès, eſt ſa conduite avec Antiochus Roi de Syrie. Ce jeune Monarque venoit faire hommage de ſa couronne au peuple Romain à qui il en étoit redevable. Il apportoit avec lui des richeſſes conſidérables, une vaiſſelle précieuſe, &, entre autres, un candelabre d'or enrichi de pierreries, qu'il vouloit conſacrer à Jupiter Capitolin. Verrès trouva moyen de lui emprunter tous ces effets, d'un prix preſque ineſtimable, ſous prétexte de les examiner de près; & dès qu'il les eut dans ſa poſſeſſion, il chercha chicane au Roi de Syrie, lui fit dire qu'il étoit ſoupçonné d'intriguer dans la Province contre les intérêts du peuple Romain, & lui ordonna de ſortir de l'iſle. Cicéron emploie toute ſon éloquence à rendre vives & touchantes les exclamations que mérite une pareille conduite.

Entre autres violences qu'exerça Verrès pour avoir de belles ſtatues, l'enlévement de la Diane de Ségeſte n'eſt pas une des moindres. C'étoit un ſimulacre très-reſpecté, & même adoré dans cette ville de Sicile. Les Carthaginois l'avoient autrefois enlevée aux Ségeſtins; & Scipion,

ayant pris Carthage, avoit cru devoir leur reſtituer la repréſentation de leur Patrone. Elle avoit été replacée dans ſon Temple ſur un piédeſtal, orné d'une inſcription en l'honneur du Héros Romain. Verrès ne s'embarraſſa point de tout cela; & comme la ſtatue étoit belle & d'un grand prix, il ordonna qu'elle lui fût apportée. Aucun Ségeſtin n'oſa commettre ce ſacrilége; les Siciliens mêmes s'y refuſerent: il fut obligé d'avoir recours à des eſclaves étrangers; & la déſolation ne fut pas moindre dans Ségeſte, que ſi chaque habitant avoit vu piller ſa maiſon. Quelque temps après, on fit appercevoir au Préteur qu'il avoit négligé de détruire le piédeſtal, & l'inſcription en l'honneur de Scipion, & qu'il avoit ainſi laiſſé ſubſiſter un monument de ſa violence. Il profita de l'avis, & donna ſecrétement ordre à un pauvre & vil eſclave, d'aller abattre le piédeſtal & briſer l'inſcription. Cela fut fait, & excita dans Ségeſte de nouveaux murmures; ils étoient prêts à dégénérer en révolte. Le parti que prit alors le Préteur, fut de faire arrêter le miſérable qui avoit exécuté ſes ordres, de le juger à mort, & de le faire crucifier.

Si Verrès inſulta avec barbarie à la

mémoire du grand Scipion, il ne ménagea pas plus celle de Marcellus. Ayant enlevé une ſtatue de Mercure, révérée dans une ville nommée Tindare, le premier Magiſtrat du lieu, appelé *Sopater*, voulut s'y oppoſer; Verrès le fit enlever, & traîner après lui juſqu'à Syracuſe : là on l'attacha nud au pied de la ſtatue de Marcellus, & on le fouetta publiquement au milieu de la grande place.

On montroit encore au pied du mont Etna en Sicile, le lieu où l'on prétendoit que Pluton avoit enlevé Proſerpine à ſa mere Cérès, & l'entrée d'une caverne par laquelle on croyoit qu'il avoit paſſé pour entraîner ſa Maîtreſſe avec lui dans les Enfers. Sur le lieu conſacré par cette fauſſe mais ancienne tradition, on avoit élevé un magnifique Temple à la Déeſſe Cérès. C'étoit un lieu de dévotion, renommé dans toute la Sicile; mais Verrès n'étoit ni dévot, ni ſcrupuleux, il enleva encore la ſtatue de Cérès : enfin, rien ne lui paroiſſoit ſacré quand il étoit queſtion de ſatisfaire ſon affreuſe avarice. Il devoit faire conſtruire un vaiſſeau, & le charger de bled pour la ſubſiſtance de Rome. Il fit faire le navire aux dépens des Siciliens; mais loin de le charger de bled,

bled; il le remplit des ſtatues & des autres effets précieux dont il avoit dépouillé la Sicile. Tels ſont les faits principaux contenus dans la ſixieme Verrine.

Septieme Verrine.

La ſeptieme porte un titre affreux, *des Supplices*. Cependant ceux que Verrès fit ſouffrir à quelques Citoyens Romains ne ſont pas le ſeul objet de ce Diſcours; il y eſt encore queſtion de la conduite qu'il tint pour empêcher que la révolte des eſclaves, qui avoit troublé l'Italie, & qui avoit penſé être funeſte à la République Romaine, ne s'étendît juſqu'en Sicile, & des meſures qu'il prit pour empêcher les irruptions des Pirates.

Hortenſius, défenſeur de Verrès, avoit voulu le faire paſſer pour un grand Général; & ne pouvant nier qu'il ne fût tyran & pillard, il le repréſentoit du moins comme un Militaire dont les grands exploits devoient faire oublier les petites fautes.

Cicéron réfute victorieuſement cette prétention de ſon Adverſaire; il démontre que la guerre des eſclaves ne s'eſt jamais véritablement étendue juſque dans la Sicile, du moins du temps de Verrès. Les ſeules précautions que celui-ci avoit priſes pour la prévenir, ont conſiſté à

faire ſévérement punir des eſclaves, que l'on ſoupçonnoit être diſpoſés à ſe révolter. Mais, bien loin d'être auſſi exact que rigoureux dans ſes recherches & dans ſes punitions, il envoyoit ſouvent au ſupplice des innocens, & ſauvoit les plus coupables, lorſqu'ils étoient en état de ſe racheter, ou que leurs maîtres, de peur de les perdre, vouloient payer pour les ſauver. C'étoit donc un moyen qu'il avoit trouvé, de rançonner & de tyranniſer les riches Siciliens. Au reſte, Cicéron fait un portrait ridicule de la façon dont Verrès ſe promenoit dans ſon Iſle & la viſitoit, pour y maintenir, à ce qu'il diſoit, la paix & la tranquillité. D'abord, il ſe tenoit tout l'hiver à Meſſine, y vivoit dans les délices, & donnoit ſes audiences très à ſon aiſe, avec une inſolence ſinguliere. Pendant la belle ſaiſon, il voyageoit avec un luxe & une molleſſe inconcevables, prenant toutes les précautions poſſibles contre la chaleur pendant le jour, & ſe livrant la nuit au goût le plus immodéré pour les plaiſirs. Ce tableau, qui peint les mœurs des principaux Romains dans le temps où l'auſtérité de celles de la République commençoit à s'altérer, eſt très-remarquable.

Des Pirates vinrent infeſter les côtes de la Sicile ; chaque Ville maritime de l'Iſle arma un vaiſſeau pour la défenſe de la Patrie. Verrès ne put s'empêcher de les employer contre les Corſaires ; mais il en donna le commandement à un certain Cléomene, dont la femme étoit jolie. Celui-ci ſe promena long-temps négligemment devant une Iſle, dans laquelle le Préteur ſe divertiſſoit avec ſa femme ; il les ſaluoit, & faiſoit manœuvrer ſes vaiſſeaux en leur préſence, mais ne prenoit d'ailleurs aucunes précautions contre l'ennemi. Il ne tarda pas à s'en repentir : il fut attaqué par les Pirates, & n'y ſut d'autre remede que de s'enfuir. La flotte Sicilienne ou Romaine fut détruite, & les Pirates entrerent triomphans dans le port de Syracuſe. La nouvelle de cette défaite étant venue à Rome, on jugea qu'il falloit punir les Officiers de la flotte, coupables de lâcheté. C'eſt ce qui fut exécuté : mais, grands Dieux ! comment ? Ce furent tous les Capitaines & les Lieutenans, à qui Cléomene avoit donné l'exemple de la fuite & de la lâcheté, qui furent punis, ou du moins enfermés dans d'affreux cachots. Cléomene ſeul fut ſauvé ; & cette

injuſtice fut commiſe avec des circonſtances dont l'atrocité fait horreur.

Un vaiſſeau des Corſaires fut enfin pris, il étoit richement chargé ; & l'on juge bien, que tout ce qu'il contenoit de beau & de bon fut adjugé au Préteur, & que rien ne fut reſtitué, aux ſujets de la République Romaine, ſur qui ce butin avoit été fait. Les Siciliens s'attendoient du moins à voir crucifier les Corſaires, comme c'étoit le droit & l'uſage. Il fit paſſer à Rome ceux qu'il trouva meilleurs à conſerver, comme eſclaves, qu'à punir comme pirates ; leur Chef même ſe trouva aſſez riche pour ſe dérober au ſupplice. Afin de ſe rendre maître de leur ſort, Verrès les fit d'abord tous mettre en priſon ; & ce ne fut que les uns après les autres, que l'on fit périr quelques uns des plus vieux, & dont il n'y avoit aucun autre parti à tirer que de les mettre en croix. Cicéron prétend que l'on confondit avec eux quelques innocens, & même juſqu'à des Citoyens Romains. Ce ſont ces dernieres circonſtances qui ont fait donner à la ſeptieme Verrine le titre de *Diſcours ſur les Supplices.*

Les Harangues de Cicéron contre Verrès finiſſent par une invocation très-

brillante & très-touchante, à tous les Dieux dont Verrès a enlevé les ſtatues & profané le culte. On voit que ce grand Orateur ſentoit de quelle reſſource ſont les préjugés & les opinions populaires, pour rendre plus odieux un homme coupable d'ailleurs de crimes très-réels, ſur-tout quand cet homme eſt d'un rang & d'une naiſſance diſtingués; en le dénonçant comme ſacrilége, on lui fait perdre tous les avantages de ſa nobleſſe & de ſes dignités. Il faut oppoſer préjugé à préjugé; & celui de la ſuperſtition l'emportoit encore à Rome, ſur celui du reſpect dû aux familles Patriciennes.

Etienne Le Blanc. Oraiſon pour la Loi Manilia.

J'ai déjà dit que l'*Oraiſon pour la Loi Manilia* a été traduite, en 1541, par Etienne le Blanc. C'eſt une des plus courtes, mais des plus belles de Cicéron, & la premiere qu'il prononça dans la tribune aux Harangues en préſence du Sénat entier & du Peuple Romain, dans une affaire majeure & qui intéreſſoit toute la République. Juſque-là il n'avoit plaidé que dans les affaires particulieres.

La Loi qu'il entreprit de ſoutenir s'appeloit *Manilia*, du nom du Tribun Manilius, qui l'avoit propoſée. C'étoit moins une Loi, qu'un Décret qui chargeoit

Pompée, alors occupé à faire la guerre en Cilicie contre les reſtes des Pirates, de ſe rendre dans l'Aſie Mineure, & de prendre le commandement de l'armée employée à combattre Mithridate. Il y avoit huit ans que Lucullus conduiſoit cette guerre avec gloire & ſuccès, quoique Mithridate fût un Prince également vaillant & habile, & qu'il fût ſecondé par Tygranes Roi d'Arménie, ſon gendre, Prince très-puiſſant: Lucullus l'avoit chaſſé de tous ſes Etats, & avoit gagné ſur lui pluſieurs batailles. Enfin, au bout de huit ans, la perte de Mithridate paroiſſoit aſſurée; mais l'armée de Lucullus ſe révolta, & lui cauſa tant d'embarras, qu'il parut déſirer d'être relevé par un autre. Le Conſul Glabrio partit d'abord pour aller prendre ce commandement; mais ayant éprouvé les mêmes dégoûts, il s'arrêta en route; & il fut queſtion de choiſir un autre Général: ce fut alors que Manilius nomma Pompée. Ce grand homme étoit aimé du peuple, mais avoit beaucoup d'ennemis dans le Sénat. Il fallut toute l'éloquence de Cicéron, pour faire entendre aux jaloux de Pompée, qu'il étoit de l'intérêt général de la République de le charger du ſoin de finir

cette guerre. Enfin, la propoſition de Manilius fut acceptée, & paſſa en force de Loi. Ainſi, Cicéron prépara de nouveaux triomphes à Pompée, qui en fut toujours reconnoiſſant. Raſſemblons à préſent quelques-uns des plus beaux traits de cette Harangue, dans laquelle notre Orateur avoit pour adverſaires Hortenſius & Catulus, hommes Conſulaires du plus grand mérite.

» Voici, dit Cicéron, en quoi conſiſte, ſelon moi, le mérite d'un grand Général d'armée : il doit être vaillant, ſavant, & expérimenté dans l'Art militaire, eſtimé pour ſes qualités perſonnelles; enfin, heureux dans ſes entrepriſes. Romains, qui a jamais mieux réuni que Pompée, tous ces brillans avantages? Nourri, élevé dans l'armée de ſon pere, qui étoit lui-même un excellent Militaire, il a commandé dans l'âge où les autres ſavent à peine obéir. Ses premiers faits d'armes ont été de grandes victoires; il a obtenu les honneurs du triomphe contre nos Loix & nos uſages, parce que des ſuccès inouis l'avoient mis au deſſus des regles. En peu de temps il a terminé glorieuſement la guerre ſervile au centre de l'Italie & dans la Sicile; celle d'Afrique, qu'il a

ſoumiſe & pacifiée dans quarante jours, après avoir vaincu le Roi de Numidie; celle des Gaules, qu'il traverſa en vainqueur pour aller en Eſpagne. Ce fut là qu'il eut le bonheur de ſoumettre tant de peuples aguerris, & le malheur d'avoir affaire à des Généraux nos compatriotes, & à des troupes Romaines, qu'il vainquit. La guerre des Gladiateurs étoit d'autant plus cruelle, que ces gens, accoutumés au carnage, ne ménageoient ni leur ſang, ni le nôtre : enfin, celle contre les Pirates, qu'il vient de terminer, prouve qu'il n'eſt pas moins bon Général ſur mer que ſur terre. D'ailleurs, a-t-on jamais eu à lui reprocher ces injuſtices, ces pillages, ces preuves d'un vil & bas intérêt, qui ne nous ont que trop ſouvent fait rougir pour nos Généraux & nos Magiſtrats « ?

» Catulus vient de vous dire qu'il ne falloit rien faire de nouveau & d'extraordinaire pour Pompée : Ah ! Romains, qu'y a-t-il de plus extraordinaire que Pompée même ? Quoi de plus nouveau qu'un Général, qui, à ſon âge, a porté & fait triompher les aigles Romaines dans les trois parties du monde? Quoi de plus extraordinaire, que ſa valeur & ſa

prudence ? Quoi de plus ſingulier, dans ce temps-ci, que ſa modération, ſon déſintéreſſement, & la pureté de ſes mœurs ? Vous l'avez déjà affranchi de toutes les Loix, en lui accordant les honneurs du triomphe, quand il n'étoit encore que ſimple Chevalier Romain ; vous lui avez fait le même honneur, pour le faire arriver d'emblée à la premiere dignité de la Magiſtrature, le Conſulat. Ne pouvez-vous pas continuer à lui faire de pareilles graces, lorſque l'intérêt de la République le demande plus que jamais ? Je m'adreſſe à vous-mêmes, mes illuſtres Adverſaires, Catulus, Hortenſius, perſonnages Conſulaires : qui connoît mieux que vous l'importance de finir la guerre d'Aſie ? Et qui peut plus facilement & plus heureuſement la terminer que Pompée ? N'héſitez donc pas, ô Romains ! à lui confier les forces dont il peut ſi bien uſer pour votre ſervice. Quant à moi, j'atteſte les Dieux immortels, & principalement ceux du Capitole, devant les Autels deſquels je parle, & je jure que je ne ſuis occupé dans ce moment-ci que de l'intérêt & de la gloire du Peuple Romain. Je ſuis revêtu de la Préture ; chargé de rendre la juſtice, je ne peux ni ne dois

m'intéreſſer que pour elle. O Romains ! je préfere votre intérêt, votre gloire, la dignité de la République, le ſalut de vos Provinces, vos déciſions, la gloire de la Patrie, à tous mes intérêts perſonnels «.

Les Catilinaires n'ont point été traduites au ſeizieme ſiecle; elles le méritoient pourtant bien, étant du nombre des Oraiſons de Cicéron les plus brillantes & les plus intéreſſantes. Je me conſolerai cependant de n'en donner ici ni extrait ni morceaux, en conſidérant que l'Hiſtoire de ces beaux Diſcours que Cicéron prononça pendant ſon Conſulat, tient beaucoup à celle de la conjuration de Catilina, qui forme un des morceaux hiſtoriques les plus intéreſſans écrits par Salluſte. J'aurai probablement occaſion d'en parler, en traitant des Livres d'Hiſtoire, ce qui me donnera lieu de revenir ſur les Catilinaires.

Je paſſerai donc au Diſcours que Cicéron prononça au retour de ſon exil; mais il faut ſavoir auparavant à quelle occaſion cet ancien Conſul fut banni de ſa Patrie. Il lui avoit rendu le plus grand ſervice pendant ſon Conſulat, en découvrant & diſſipant la conjuration de Catilina; mais la ſévérité avec laquelle il

avoit traité ce rebelle & ſes complices, dont pluſieurs étoient des plus illuſtres familles de Rome, lui avoit attiré des ennemis ſecrets, qui travaillerent ſourdement à le décrier. Celui dont il eut le plus à ſe plaindre, fut le Tribun Clodius. Celui-ci fit de Loix, qui parurent, avec raiſon, dangereuſes à Cicéron; il ne put s'empêcher de s'élever contre elles : mais comme elles étoient populaires, le Tribun rendit Cicéron odieux au Peuple; & dès qu'il eut mis un certain nombre de Citoyens dans ſon parti, il oſa auſſi-tôt attaquer l'ancien Conſul, & fit valoir contre lui une Loi qui condamnoit au banniſſement tout Magiſtrat qui auroit condamné un Citoyen ſans les formes ordinaires de la Juſtice. Il prétendoit que Cicéron ne les avoit pas obſervées en condamnant les complices de Catilina, parce que l'Arrêt n'avoit pas été confirmé par le Peuple. Ce qu'il y avoit de plus diſtingué dans Rome prit d'abord parti ouvertement pour Cicéron; mais il fut abandonné par Pompée, qui crut par-là faire un trait de politique, car il craignoit lui-même la faction de Clodius. Alors Cicéron eut peur, avec aſſez de fondement, qu'on n'exécutât contre lui la Loi à la

rigueur. Il ſortit de Rome & prit le chemin de la Sicile. Dès qu'il fut hors de la ville, la faction de Clodius fit piller & brûler ſes maiſons de la ville & à la campagne. Le Préteur Virginius lui refuſa l'entrée de la Sicile ; il fut obligé d'errer pendant quelque temps dans l'Epire & dans la Macédoine. Enfin, après un exil de ſeize mois, il fut rappelé dans Rome par un Décret du Sénat, rendu ſous le Conſulat de Lentulus & Metellus, & confirmé par le Peuple, en dépit du Tribun Clodius. Ce fut à ſon retour que Cicéron prononça les deux Diſcours dont je vais tirer quelques traits, & qui ont été traduits en François en 1541 par Claude de Cuzzi.

Claude de Cuzzi.

Diſcours de Cicéron au retour de ſon exil.

S'adreſſant au Peuple, Cicéron n'héſite pas à lui dire, que s'il n'eût point été Conſul lors de la conſpiration de Catilina, la République auroit été renverſée juſqu'aux fondemens. » La violence, l'in-
» juſtice, la fureur de mes ennemis,
» ajoute-t-il, m'ont enlevé & ont diſſipé
» tout ce que je pouvois perdre, mes ri-
» cheſſes, mes biens, mes maiſons ; mais
» j'ai conſervé ce qu'on ne peut ravir à
» un bon Citoyen, le zele pour les inté-
» rêts de la Patrie, le courage pour écarter
» les périls qui menacent la République,

» la ſincérité pour dire ce qu'il penſe, la » liberté pour attaquer les mal-intention- » nés, l'application pour ſoutenir le tra- » vail, un cœur plein de gratitude pour » l'accroiſſement de vos avantages. Oui, » Romains, je reſpecterai toujours votre » autorité & vos volontés, comme celles » des Dieux immortels; j'aurai toujours » plus grande attention à me montrer à » vous, à vos neveux, à tous les Peuples » du Monde, digne des ſuffrages d'une » République, qui n'a pas cru pouvoir ſe » conſerver elle-même ſans me rappeler » dans ſon ſein, pour s'aider de mes » conſeils «.

Dans ſon Diſcours au Sénat, Cicéron fait les plus grands remercîmens au Conſul Lentulus, & lui prodigue les plus grands éloges; au contraire il maltraite extrêmement Piſon & Gabinius, ſous les Conſulats deſquels il avoit été exilé. Il reproche à l'un d'avoir été l'ami tendre & paſſionné de Catilina, & à l'autre, ſa parenté & ſes liaiſons avec Cethegus.

Oraiſon de Cicéron pour les Provinces conſulaires.

Ce fut l'année ſuivante que Cicéron prononça l'*Oraiſon* que l'on appelle *pour les Provinces conſulaires*, & qui a été une de celles traduites par Etienne Le Blanc en 1541. L'uſage étoit à Rome, que

lorſque ceux qui avoient été Conſuls ſortoient de charge, on les envoyoit commander dans quelques grandes Provinces. Piſon & Gabinius, ennemis déclarés de Cicéron, & qui avoient été Conſuls lors de ſon exil, avoient obtenu, l'un la Province de Macédoine, l'autre celle de Syrie. Cicéron entreprit de les faire révoquer, & ce fut en partie l'objet de cette Harangue. Il y réuſſit, & la Macédoine fut miſe ſous les ordres de Pompée, qui commandoit déjà une puiſſante armée de ce côté-là. La Syrie fut confiée à Craſſus, qui étoit chargé de faire la guerre aux Parthes, dans le pays deſquels on ne pouvoit entrer qu'en traverſant cette Province. Dans ce même Diſcours, Cicéron plaida la cauſe de Céſar, & le fit continuer dans le commandement des Gaules, quoiqu'il l'eût déjà depuis deux ans, & que Cicéron ne fût pas trop ami de Céſar. Mais, d'un côté, il croyoit du bien de la République de laiſſer ce grand Général continuer ſes conquêtes dans les Gaules; de l'autre, il étoit peut-être de ſa politique de contribuer à lui abandonner ce commandement, pour empêcher qu'il ne paſsât à un autre, ou que Céſar ne revînt à Rome dans un temps où Pompée &

Craſſus étoient occupés dans des guerres éloignées. Il eſt permis de conjecturer ſur la politique qui décida Cicéron à rendre ce ſervice à Céſar; on ſait que, ſur tout dans les Républiques, il faut que les gens les plus ſages ſe déterminent par certaines conſidérations. Au reſte, je ne rapporterai aucuns traits du Diſcours ſur les Provinces conſulaires; il ſuffit d'en avoir expoſé le ſujet.

Plaidoyer pour Milon.

Trois ou quatre ans après, la ville de Rome continua d'être déchirée par des factions; le Tribun Clodius, celui qui avoit été la cauſe de l'exil de Cicéron, ne ceſſant de faire du bruit, de l'intrigue & des cabales, ſe déchaîna, entre autres, contre Milon, que Cicéron favoriſoit pour le faire parvenir au Conſulat. Les mouvemens des différentes factions retarderent l'élection des Conſuls; elle n'eut point lieu à l'époque accoutumée; il y eut ce qu'on appeloit un interregne, événement fort rare, & qui étonna la République. On prévit bientôt que cette anarchie ne pouvoit finir que lorſqu'on mettroit le grand Pompée à la tête de la République & des affaires; mais il n'étoit pas encore de retour à Rome, & Céſar étoit toujours enfoncé dans les Gaules,

lorſqu'un événement imprévu força Cicéron à ſe déclarer ouvertement contre Clodius, ou plutôt contre ſa mémoire. Ce Tribun rencontra ſur la voie Appia, à peu de diſtance de Rome, Milon, qui alloit à la campagne avec ſa femme & quelques-uns de ſes amis. Les eſclaves, qui connoiſſoient les diſpoſitions de leurs Maîtres l'un pour l'autre, s'inſulterent mutuellement. Si l'on en croit Cicéron, ceux de Clodius furent les agreſſeurs ; & leur Maître les ſoutint d'un ton ſi fier, qu'il irrita Milon. Celui-ci ordonna à ſes gens de charger ſon adverſaire, qui fut d'abord bleſſé ; puis s'étant retiré dans une hôtellerie, il y fut pourſuivi & enfin tué. Dès le ſoir même, ſon cadavre fut porté à Rome, & le lendemain expoſé ſur la tribune aux Harangues, à la vue d'un Peuple qui avoit long-temps ſuivi les caprices & toutes les impreſſions de ce fougueux Tribun. Il s'échauffa à cette vue : on tranſporta le cadavre dans le Temple même où s'aſſembloit le Sénat. Là, on voulut lui dreſſer à la hâte un bûcher ; on y employa les ſiéges & les bancs des Sénateurs, on y mit le feu, & l'incendie conſuma toute la Baſilique, où le premier Ordre de l'Etat tenoit ſes aſſemblées. On

détruiſit,

détruisit, on ruina les maisons de Milon, & on demanda à haute voix la condamnation & le supplice de cet assassin. L'accusé se cacha d'abord; mais la violence même du peuple indisposa l'esprit des Sénateurs; & après lui avoir laissé jeter son premier feu, on parla d'admettre Milon à se justifier. Lucius Celius osa le premier prendre sa défense; ce fut d'abord sans succès : mais on fit cesser l'interregne en élisant Pompée, non pas Dictateur, mais seul Consul, pour achever le reste de l'année. Ce grand homme prit d'abord les mesures les plus sages pour s'assurer qu'on pouvoit faire un examen sérieux, tant du fond de la cause (le meurtre de Clodius), que de tout ce qui s'étoit ensuivi, particuliérement de l'incendie de la Basilique Portienne, où s'assembloit le Sénat. Rome étoit dans la plus grande agitation; Cicéron, Pompée même, étoient compromis dans les propos des amis de Clodius. Le Consul, quoiqu'il fût au fond très-aise d'être débarrassé du Tribun, affecta de montrer la plus grande impartialité & la plus parfaite équité dans cette affaire. Enfin il fixa une audience pour la juger, écouta pendant deux heures les accusateurs de Milon, & pendant trois

Cicéron, qui ſe déclara ſon défenſeur. L'Orateur n'héſita pas à faire entrer dans ſon plan de juſtification, que Clodius étoit l'homme le plus odieux & le plus mauvais citoyen, & que ceux qui lui avoient ôté la vie avoient délivré la République d'une peſte dangereuſe. Cependant il ajouta, & fit tous ſes efforts pour le prouver, que la diſpute qui s'étoit élevée entre Clodius & Milon étoit purement fortuite, que ce n'étoit qu'une rencontre & une querelle accidentelle. Malgré toute ſon éloquence, Cicéron ne put réuſſir; Milon fut condamné à la pluralité de trente-huit voix contre treize, parmi leſquelles on comptoit celle du grave & auſtere Caton, qui n'héſita pas à dire qu'il regardoit Clodius comme une peſte dont la République étoit heureuſe d'être délivrée. Milon condamné ſe déroba promptement aux pourſuites de ſes accuſateurs; & s'étant embarqué, ſe retira à Marſeille, où il paſſa pluſieurs années.

Il ne me reſte plus qu'à examiner le Plaidoyer de Cicéron en ſa faveur, qui, comme je l'ai déjà dit, a été traduit à la fin du ſeizieme ſiecle par le ſavant Garde des Sceaux Guillaume du Vair.

» Milon (dit Cicéron) en tuant Clodius, n'a fait autre choſe que ce qu'exi-

geoit de lui le droit que chacun a de ſe défendre. Oui, Meſſieurs, il a obéi à cette Loi, qui n'eſt point écrite, mais innée en nous; que nous n'avons ni appriſe, ni reçue, ni lue, mais qui a ſon origine, ſon principe, ſa ſource dans la nature même; que nous ne ſommes point inſtruits & élevés à obſerver, mais qui tient à notre eſſence. Cette Loi porte, que ſi notre vie eſt expoſée aux embûches & aux violences de nos ennemis, nous devons faire tous nos efforts pour la conſerver «.

» A l'intérêt que l'on ſemble prendre à la mort de Clodius, ne croiroit-on pas que c'eſt un Druſus, un Pompée, un Scipion que l'on a perdu? que le Sénat doit pleurer cette perte, l'Ordre des Chevaliers en gémir, la Patrie être plongée dans l'affliction? qu'il ait été un Citoyen bienfaiſant, utile & pacifique? Mais non, Meſſieurs, c'eſt tout le contraire. Vous même, Pompée, qui êtes notre Juge, Clodius étoit votre ennemi, & Milon votre ami fidele; mais vous voulez donner une preuve de votre impartialité en examinant cette cauſe; vous voulez être aſſiſté de tout ce que la République a de plus honnêtes gens & de plus éclairés «.

L'Orateur entre dans le détail de tout ce qui peut prouver que Clodius avoit le deſſein prémédité d'aſſaſſiner Milon ſur la voie Appia. Ce n'eſt, dit-il, que lorſque les eſclaves du Tribun eurent enveloppé la litiere de Milon, & que les domeſtiques de celui-ci le crurent aſſaſſiné, qu'ils ſe jeterent ſur les ſatellites de Clodius, & ſur lui-même. » Mais, dit éloquemment Cicéron, ſi Milon eût prévu que Clodius eût été tué, & que de cette mort il en fût réſulté tant de troubles ; s'il eût pu croire que de ce moment il fût devenu odieux, ou même ſuſpect au Sénat & au peuple Romain, qu'il eût perdu l'eſpérance de parvenir au Conſulat, dignité dont il alloit être revêtu : il ſe ſeroit laiſſé égorger par Clodius, ou du moins, ſans s'expoſer à votre jugement, il ſe ſeroit déjà expatrié & retiré dans une Province éloignée. Mais, Meſſieurs, quelle raiſon avoit Milon de haïr Clodius, ſinon que celui-ci étoit un véritable ennemi de la Patrie ? Ah ! ne regrettez plus cet homme odieux, regrettez plutôt Milon, ſi la ſévérité de vos jugemens vous le fait perdre. Hélas ! à combien de traverſes la vie d'un honnête homme eſt-elle expoſée ! Mais ſi jamais, comme je

l'eſpere, vos affaires ſe rétabliſſent, ſi la République reprend ſa premiere ſplendeur, & votre façon de penſer ſon ancienne pureté, vous regretterez l'affection d'un ſi tendre ami, la fidélité d'un ſi bon Citoyen, & la grandeur d'ame de ce véritable Romain «.

» Quand même Milon conviendroit d'avoir tué Clodius, ne pourroit-il pas dire : Oui, Romains, je l'ai tué ; mais en faiſant ce coup, ma main a ſauvé vos vies des fureurs d'un homme que nous ne pouvions plus réprimer, ni par nos Loix, ni par nos Jugemens? C'eſt par moi que la raiſon, l'équité, la police, la liberté, la pudicité ont été miſes à couvert des inſultes qu'elles éprouvoient tous les jours au milieu de Rome «.

» Oui, Meſſieurs, Milon me le dit tous les jours : Que mes concitoyens jouiſſent d'une paix parfaite & inaltérable ; que Rome, cette Patrie qui m'eſt ſi chere, ſoit toujours heureuſe & floriſſante ; de quelque maniere qu'elle en uſe avec moi, je lui aurai toujours rendu ſervice : s'il ne m'eſt pas permis de vivre avec mes concitoyens, qu'ils ſoient tranquilles ſans moi, ce ſera toujours par moi ; je céderai, je partirai. O ! qu'heureuſe ſera la terre

qui recevra ce bon Citoyen, & que ſon propre pays eſt ingrat s'il le bannit, & malheureux s'il le perd ! Mais il faut que je finiſſe ; les pleurs m'empêchent de parler, & ce n'eſt pas défendre Milon que le pleurer «.

Plaidoyer pour Marcellus. Antoine Macault.

Nous avons deux Traductions de l'Oraiſon de Cicéron pour Marcellus ; l'une par Antoine Macault, 1534 ; l'autre par Etienne le Blanc, 1541. Elle fut prononcée plus de dix ans après celle de Milon, & tout étoit depuis ce temps-là bien changé à Rome. La fortune de Céſar l'avoit abſolument emporté ſur celle de Pompée. Cicéron lui-même avoit été obligé de ſe ſoumettre au Dictateur, & de lui faire ſa cour comme il la faiſoit autrefois à ſon rival, mais avec bien moins de franchiſe & d'attachement réel. L'Orateur ſe ſervoit du moins de la conſidération que lui méritoient (même de la part de Céſar) ſon eſprit & ſes talens, pour rendre auprès du nouveau Maître de Rome, quelques ſervices à ſes plus intimes amis. Ce fut ainſi qu'il procura à Marcellus la liberté de retourner dans ſa Patrie. Cet homme conſulaire, d'une famille illuſtre, auſſi grand Juriſconſulte que ſage Philoſophe, avoit toujours paru

attaché à Pompée. Après la défaite de Pharſale, il paſſa deux années à Mytilene dans l'iſle de Lesbos, ne voulant ni combattre pour le reſte du parti de Pompée, jugeant que cela ſeroit fort inutile, ni ſe ſoumettre à Céſar, dans l'opinion où il étoit, que ce ſeroit prendre un parti honteux & humiliant. Enfin, au bout de ce temps-là, Cicéron entreprit d'obtenir ſa grace, & y réuſſit. C'eſt de cette grace dont il remercie Céſar dans l'Oraiſon pour Marcellus. On y trouve certainement de la flatterie; mais elle eſt non ſeulement très-adroite, mais même aſſez noble. En le remerciant de ſes bontés pour Marcellus, il l'engage à en avoir autant pour tous les anciens amis de Pompée, & plaide ainſi ſa propre cauſe, en convenant qu'il eſt du nombre. Je ne citerai que quelques traits de cette Harangue; les voici:

» Céſar, c'eſt à regret que j'entends ſortir de votre bouche cette parole ſi belle néanmoins, & ſi ſage: *J'ai aſſez vécu pour la Nature & pour la gloire.* Oui, Céſar, vous pouvez vous regarder comme comblé des dons de la Nature, & parvenu au dernier degré de l'honneur; mais vous n'avez pas encore aſſez vécu pour la Patrie, & c'eſt-là le point eſſen-

tiel. Ne mesurez point l'étendue de votre vie par la modération de votre ame, mais par l'intérêt du bien public. Un esprit aussi grand que le vôtre se trouve trop à l'étroit dans ces bornes que la Nature a marquées pour la durée de nos jours, à nous autres hommes ordinaires. Il se dirige avec ardeur vers l'immortalité. Votre vie n'est pas proprement celle qui lie votre ame à votre corps ; vous en commencez une nouvelle, qui fera durer votre mémoire dans tous les siecles : c'est cette vie que la Postérité entretiendra, que l'Immortalité soutiendra ; c'est pendant tout son cours que l'on vous verra tel que vous êtes «.

Rien ne seroit si fade, si ridicule, & si extravagant, que ces louanges données à César par Cicéron, si la Postérité ne les eût confirmées, & ne justifioit encore, après deux mille ans, & l'Orateur, & le Héros.

Plaidoyer pour Ligarius.

La même année, Cicéron prononça l'Oraison pour Ligarius, & il eut encore le bonheur & l'adresse d'arracher à César une grace & un pardon qu'il ne vouloit pas accorder. Ligarius avoit été un des plus zélés à soutenir le parti de Pompée en Afrique. En conséquence, Tuberon,

beau-frere de Cicéron, crut pouvoir l'accuſer devant Céſar. Mais notre Orateur le juſtifia principalement par des raiſons générales, qui pouvoient être applicables à tous les anciens amis de Pompée; & j'ai déjà dit, il n'y a qu'un moment, qu'il s'étoit rendu l'Avocat de tous ceux qui étoient dans ce cas. On regarde la péroraiſon de ce Plaidoyer comme la plus belle de Cicéron; la voici:

» Les hommes ne ſauroient mieux reſſembler aux Dieux, qu'en ſauvant d'autres hommes. Dans le haut degré d'élévation où vous êtes placé, la fortune ne pouvoit rien faire de plus grand pour vous, que de vous permettre de rendre ces ſervices à l'humanité, & nous devons rendre graces à la Nature qui vous en a donné la volonté. Peut-être l'importance de la cauſe que je viens de plaider devant vous exigeroit-elle une plus longue Harangue; mais je penſe, connoiſſant la bonté de votre cœur, qu'une plus courte auroit ſuffi. Je ſuis convaincu que tout ce que j'ai pu vous dire, & que d'autres plus éloquens diroient encore mieux que moi, ſeroit moins capable de vous toucher, que ce que votre ſentiment intérieur pourroit vous dicter & vous perſuader.

O Céſar ! écoutez ce ſentiment, & croyez que ſi vous donnez la vie & le pardon au malheureux Ligarius, votre clémence & vos bienfaits s'étendront ſur bien d'autres, qui, préſens à cette aſſemblée, n'attendent que ce ſignal de votre commiſération & de vos bontés «.

Céſar fit grace à Ligarius ; mais, deux ans après, celui-ci fut du nombre des conjurés qui aſſaſſinerent le Dictateur.

Philippiques. Il ne me reſte plus à parler que des Philippiques de Cicéron. Elles ſont au nombre de quatorze, & ont toutes été traduites par Antoine Macault en 1548. La ſeconde ſeulement l'a encore été par Jean Papon en 1554. Cicéron avoit ſoixante-trois ans quand il les prononça, & il périt un an après, ayant été mis au nombre des proſcrits. L'on ſait qu'il donna le nom de Philippiques à ſes Harangues contre Marc-Antoine, parce qu'il imita, dans la véhémence avec laquelle il les compoſa & les prononça, le ſtyle de Démoſthene, déclamant contre Philippe Roi de Macédoine. On convient généralement que la plus belle & la plus forte des Philippiques, eſt la ſeconde, dans laquelle il fait un portrait affreux d'Antoine, & même de Céſar dont il avoit fait de ſi grands éloges en

lui parlant pour Marcellus & pour Ligarius. Ce ſeroit me jeter dans un trop long récit, que d'expoſer les circonſtances dans leſquelles chacune des quatorze Philippiques fut prononcée, & d'en donner des extraits; je me contenterai de ſaiſir quelques traits, ſoit des unes ou des autres qui m'ont le plus frappé, & qui caractériſent le mieux l'éloquence de Cicéron.

Seconde Philippique.

Voici la péroraiſon de la ſeconde Philippique. » O Antoine ! je pourrois vous comparer à Céſar par l'ardeur immodérée où vous êtes de régner; mais d'ailleurs, en quoï lui ſeriez-vous comparable? Il avoit de grandes qualités, des vertus que vous ne poſſédez pas; il a tyranniſé la République, mais du reſte il nous a donné une leçon utile; il nous a appris à quel point on peut ſe fier aux Citoyens ambitieux, à quelle ſorte de gens la République peut confier ſes intérêts, & contre qui elle doit ſe précautionner. O vous ! qui, ſans avoir les mêmes avantages, avez d'auſſi audacieuſes prétentions, Antoine ! jetez enfin les yeux ſur la Patrie, imitez vos ſages & illuſtres ancêtres, & regagnez l'eſtime de vos Concitoyens. Pour moi, qui, dès ma jeuneſſe, ai défendu la République, je la défendrai dans

ma vieilleſſe ; j'ai mépriſé les épées de Catilina, je ne craindrai pas les vôtres. Il y a plus de vingt ans que j'ai ſoutenu dans ce même Temple que la mort ne pouvoit être prématurée pour un zélé Magiſtrat : comment la craindrai-je aujourd'hui que je ſuis plus que vieillard & ſexagenaire ? Peres Conſcrits, je me regarde comme prêt à mourir, & dans ces derniers inſtans je ne forme que deux vœux ; que je laiſſe en mourant le Peuple Romain affranchi de toute ſervitude, & que les deſtinées de chaque Citoyen ſoient heureuſes ou malheureuſes, ſuivant qu'il aura bien ou mal ſervi la Patrie «.

Troiſieme Philippique.

» Il y a plus de cinq cents ans que Rome a ſecoué le joug des Rois. C'eſt un Brutus qui priva de cette dignité Tarquin le Superbe ; c'en eſt un autre qui l'a délivrée du joug de Céſar : l'un & l'autre ont rendu un véritable ſervice à la République ; mais le dernier y étoit encore plus autoriſé que le premier. Tarquin jouiſſoit d'un pouvoir établi par le conſentement de tout un Peuple, depuis plus d'un ſiecle. Céſar n'avoit en ſa faveur, ni droit acquis, ni poſſeſſion légitime. Antoine, qui veut aujourd'hui le remplacer, a encore moins de droit &

de titres que lui. O Brutus ! vous êtes d'un ſang & d'un nom, que les amis de la liberté ne peuvent trop aimer & protéger «.

Cinquieme Philippique.

La cinquieme Philippique eſt particuliérement remarquable, en ce que Cicéron y fait l'éloge du jeune Octavien Céſar, qui fut depuis l'Empereur Auguſte ; il ſollicite pour ce jeune homme les diſpenſes, qu'il obtint effectivement, pour parvenir à toutes les dignités, même au Conſulat ; pour obtenir les honneurs de l'ovation & du triomphe ; enfin, pour commencer ſa carriere avec autant d'éclat que l'avoit fait autrefois Pompée. Cependant Octavien étoit fils adoptif du Dictateur aſſaſſiné ; mais, dans ce moment-là, il étoit brouillé avec Antoine, & faiſoit marcher des troupes contre lui ; & Cicéron ménageoit le Tyran naiſſant, pour perdre l'autre, qu'il croyoit le plus dangereux. Cependant, comme dans une République agitée, quelque parti que l'on prenne, on peut toujours ſe tromper, Cicéron finit par être la victime de la rancune d'Antoine, & par être compris au nombre des proſcrits. Octave, dont il n'avoit jamais dit que du bien, l'abandonna, pendant les proſcriptions du Trium-

virat, aux fureurs d'Antoine, alors ſon collegue, & qui, bientôt après, redevint ſon plus cruel ennemi.

Huitieme Philippique.

» Peres Conſcripts, la vente publique des biens de Céſar eſt propoſée pour prix à ces ſoldats d'Antoine qui combattent contre leur Patrie. Elle anime l'eſpérance & l'audace d'un grand nombre de ſcélérats; ils eſperent que de pauvres ils vont devenir richès; ils comptent déjà poſſéder nos biens, qu'Antoine leur a promis: & nous, que promettons-nous aux Citoyens que nous armons pour la défenſe de la Patrie? des biens, au fond, plus ſolides, mais moins palpables; l'honneur d'avoir aſſuré la liberté de Rome, l'autorité des Loix, la Juſtice, l'Empire de l'univers, & la dignité, qui appartiennent au Peuple Romain, la paix & le repos de notre pays. Les promeſſes d'Antoine ſont enſanglantées, cruelles, criminelles: les nôtres ſont honorables, glorieuſes & pures «.

Neuvieme Philippique.

Sulpicius mourut étant député de Rome vers Antoine. Cicéron propoſa de lui ériger une ſtatue; & voici ce qu'il dit en ſon honneur: » Sulpicius étoit l'organe & l'interprete fidele de nos Loix; les avis qu'il donnoit, quand on le conſul-

toit, rouloient bien plus ſur la Juſtice que ſur le Droit, quoiqu'il poſſédât parfaitement cette Science : tout ce qu'il puiſoit dans les Loix & dans le Droit civil, il le rapportoit à l'équité la plus ſimple & la plus vraie : il aimoit mieux éteindre des conteſtations, que de commencer le cours d'un Procès. Cette ſorte de mérite n'a pas beſoin de ſtatues : c'eſt dans le ſein des familles tranquilliſées par ſes ſoins, que ſont élevés pour lui les plus beaux monumens. La mémoire de ſon amour pour la Juſtice, fera la gloire de ſa vie «.

Je n'en dirai pas davantage ſur les Oraiſons du Prince des Orateurs Romains ; en voilà aſſez pour juger que ſes écrits ſont des modeles plus utiles que toutes les Leçons des Rhéteurs. Je finirai de parler des Orateurs anciens, en rendant un compte abrégé des *Harangues tirées de l'Hiſtoire Romaine de Tite-Live :* elles ont été traduites & imprimées à part, en 1568, & dédiées au Roi Henri II, par Jean d'Amelin, Gentilhomme de Sarlat en Périgord. Elles ſont dans ſa Traduction au nombre de 194, tirées de la premiere, de la troiſieme, de la quatrieme & de la cinquieme

Harangues de Tite-Live.

Jean d'Amelin.

décades. Je ne parlerai que de quelques-unes, tirées de la troiſieme, dans laquelle Tite-Live raconte l'Hiſtoire de la ſeconde guerre Punique.

La riche & puiſſante République de Carthage étoit partagée en deux factions: Hannon étoit à la tête de l'une; la famille de Barca, dont étoit Annibal; gouvernoit l'autre. Amilcar, ſon pere, avoit commandé en Eſpagne, vaincu les Eſpagnols, & étoit mort au milieu de ſes conquêtes. Annibal, ſon fils, lui avoit ſuccédé, & tout auſſi-tôt il avoit fait marcher l'armée Carthaginoiſe pour faire le ſiége de la Ville de Sagonte en Eſpagne : cette Ville étoit alliée des Romains, & c'étoit contre la foi des Traités que les Carthaginois vouloient s'en emparer. C'eſt ce qui donna lieu à Hannon de peindre le jeune Annibal comme un flambeau de diſcorde, prêt à embraſer ſa Patrie.

» Carthaginois, dit-il, je vous ai avertis de ce que vous aviez à craindre de la Race d'Amilcar : je vous ai conjuré par tous les Dieux, amis de la bonne foi, & garans des Traités, de ne point confier le commandement de vos troupes à ceux de cette famille odieuſe de Barca : cependant, malgré mes

mes avis ſalutaires, vous avez mis à la tête de votre armée un jeune ambitieux, qui, brûlant du déſir de régner, ne voit point d'autres moyens de parvenir à ſes fins, que de vivre entouré de légions, & d'exciter guerre ſur guerre; vous avez allumé vous-mêmes un incendie qui vous conſumera quelque jour. Vos troupes aſſiégent aujourd'hui Sagonte contre la foi des Traités; un jour les légions Romaines aſſiégeront Carthage. Avez-vous donc oublié quels ſont vos ennemis? Et n'avez-vous pas déjà éprouvé (dans la premiere guerre Punique) quelle eſt la fortune des deux Nations? Cependant les Romains nous envoient aujourd'hui des Ambaſſadeurs, vrais Miniſtres de paix. Ils ſuppoſent que le Sénat a ignoré l'attaque de Sagonte, & ils demandent pour toute grace qu'on leur livre l'infracteur du Traité, Annibal. N'héſitez pas, Carthaginois, a jeter loin de vous ce tiſon deſtiné à mettre en feu notre pays & notre Ville: envoyez faire ſatisfaction au Sénat Romain, & dédommagez les Sagontins du tort que leur a fait Annibal «.

Malgré ce diſcours, les Carthaginois laiſſerent Annibal continuer le ſiége de

Sagonte : il prit cette Ville ; & les Romains n'ayant obtenu aucune ſatisfaction, la guerre recommença. Le Général Africain ayant traverſé l'Eſpagne, les Gaules & les Alpes, entra en Italie. Scipion vint au devant de lui juſque ſur les bords du Teſin, dans ce que l'on appelle aujourd'hui la Lombardie. Les troupes Carthaginoiſes étoient vivement preſſées, éloignées de leur Patrie de pluſieurs centaines de lieues, ayant derriere elles les Alpes, qu'elles n'avoient paſſées qu'avec peine, & devant elles l'armée Romaine, qui s'oppoſoit à ce qu'elles entraſſent plus avant dans l'Italie. Il leur falloit néceſſairement vaincre ou mourir ; c'eſt ce qu'Annibal leur fit ſentir dans ſa Harangue avec beaucoup de force & d'éloquence, & en même temps avec adreſſe ; car il ne les découragea pas, mais les anima au point qu'ils gagnerent la bataille du Teſin, contre le Conſul Publius Scipion, pere de l'Africain. Cette victoire mit Annibal en état de paſſer les monts Apennins, quoiqu'avec aſſez de peine & quelque perte. Le Conſul Sempronius lui livra un combat, dont le ſuccès fut douteux ; mais il ne fit que retarder un peu les progrès d'Annibal. Les Carthagi-

nois ſe retirerent dans la Ligurie, & l'armée Romaine reſta en Toſcane. Les Conſuls ayant changé, Flaminius fut élu ſous de funeſtes auſpices. C'étoit un homme rempli d'audace, de vanité & de préſomption; il n'eut pas plutôt pris le commandement de l'armee, qu'il voulut combattre & perdit la bataille de Traſimene, dans laquelle il fut tué: une ſeconde affaire, cependant un peu moins conſidérable, acheva de jeter la conſternation dans Rome: enfin, on élut pour Dictateur l'habile & prudent Fabius, qui prit le ſage parti de tenir Annibal en échec, en évitant le combat, dont il craignoit avec raiſon le ſuccès. Malheureuſement Fabius avoit pour Général de la Cavalerie, Minutius, Militaire ardent, inconſidéré, & à peu près du caractere de Flaminius: il tenoit, ſur la lenteur de ſon ſupérieur, les propos les plus injurieux. On trouve ſur ce ſujet, dans Tite-Live, une aſſez longue Harangue, avec la réponſe de Fabius, qui ne prouvent autre choſe, ſinon que l'ardeur d'un Officier, plus brave qu'intelligent, a ſouvent beſoin d'être réprimée par un Général expérimenté, qui juge de ſang froid de la conſéquence des démarches

qu'on lui conſeille. Cependant on étoit à Rome de l'avis de Minutius ; & celui-ci devint encore plus hardi, par un léger avantage que remporta ſa Cavalerie. A force d'intrigues & de mauvais propos, il obtint un décret du Sénat & du Peuple, par lequel ſon autorité fut déclarée égale à celle du Dictateur, dont il ne devoit être que le Lieutenant. On partagea même les légions entre eux ; Fabius ſouffrit cette injure ſans ſe plaindre, & ne s'occupa que du ſoin de porter remede aux conſéquences qu'elle pouvoit avoir. En effet, Minutius attaqua imprudemment Annibal, & fut mis en déroute. Le Dictateur, qui ſe tenoit prêt à le ſecourir, accourut, reçut & rallia ſes troupes, & ſauva la vie à Minutius même. Celui-ci rentra ſous l'obéiſſance de ſon Général, avec une humilité qui lui fit plus d'honneur que ſa conduite précédente. On continua de ſuivre le ſyſtême & les maximes de Fabius ; mais enfin on élut pour Conſuls Paul Emile & Varron. Le premier ſentoit bien que la conduite de Fabius étoit excellente, & qu'une armée Africaine, tranſportée au centre de l'Italie, devoit y être plutôt contenue & obſervée, qu'attaquée, parce

qu'il lui étoit plus difficile de ſe recruter & de ſubſiſter, que de combattre. C'eſt ce qui eſt parfaitement bien expliqué dans un Diſcours de Fabius à Paul Emile, de la juſteſſe duquel ce dernier convint : il craignoit l'imprudence & la vivacité de ſon collegue ; & effectivement, il en réſulta l'événement le plus fâcheux, & qui penſa perdre entiérement la République ; ce fut la bataille de Cannes. Varron en donna le ſignal malgré ſon collegue, & l'on ſait quelle fut la perte des Romains dans ce ſanglant combat. Le plus coupable des deux Conſuls ne fut pas celui qui y périt : Paul Emile y perdit la vie. Tite-Live attribue à ce Conſul mourant, un Diſcours dans lequel il y a plus d'éloquence que dans les plus longues Harangues. Paul Emile, bleſſé, étoit aſſis ſur une pierre, où il perdoit tout ſon ſang ; Lentulus, Tribun Militaire, paſſa auprès de lui, encore monté ſur ſon cheval : » Hélas ! dit-il, au Conſul, » vous qui n'avez aucune part au » malheur de ce jour, ſauvez-vous, pen- » dant qu'il vous reſte encore un peu de » force ; je ne vous quitterai point, & je » me fais fort de vous tirer du danger. Ne » rendez point cette journée encore plus

» funeſte, en ajoutant la mort d'un Con-
» ſul à la défaite de nos légions. Mon
» cher Lentulus, répondit Paul Emile, je
» vous remercie du ſecours que vous m'of-
» frez ſi généreuſement ; mais vous prenez
» un ſoin inutile, je touche à ma derniere
» heure; ne perdez pas, par une compaſſion
» ſans fruit, le peu de temps qui vous reſte
» pour vous dérober vous-même aux mains
» de nos ennemis. Allez, dites au Sénat
» qu'il fortifie Rome, & qu'il n'attende
» pas l'arrivée du vainqueur pour la mettre
» en ſûreté contre ſes aſſauts. Dites à Fa-
» bius, que Paul Emile a ſuivi, tant qu'il
» a pu, ſes conſeils, & qu'il s'en ſouvient
» encore en mourant. Mais laiſſez-moi ex-
» pirer ſous ces monceaux de corps morts
» de mes Concitoyens ; je ne veux point
» leur ſurvivre pour être accuſé de cette
» défaite au ſortir de mon Conſulat, ou
» pour devenir moi-même l'accuſateur de
» mon Collegue, & mettre ma vie & ma
» gloire à couvert aux dépens de celles
» de Varron «.

Après la défaite de Cannes, Maherbal, commandant la cavalerie d'Annibal, propoſa à ſon Chef de marcher tout d'un coup à Rome avec diligence, afin de prévenir les meſures que les Romains

pourroient prendre pour la défenſe de cette Capitale. Sa propoſition n'ayant point été acceptée, il adreſſa ces mots à Annibal : » Je vois bien que les Dieux n'ont pas accordé au même homme tous les talens : tu ſais vaincre Annibal, mais tu ne ſais pas profiter de ta victoire «. Rien n'étoit ſi vrai ; & l'on donna le temps aux Romains de prendre des réſolutions qui ſauverent la République. Les priſonniers faits dans la bataille de Cannes, & qui étoient en grand nombre, avoient obtenu d'Annibal la permiſſion de traiter de leur rançon ; ils envoyerent à Rome prier le Sénat & le Peuple de les racheter. On y étoit très-diſpoſé, par compaſſion pour tant de Citoyens ; mais Manlius Torquatus obtint qu'on rejetteroit leur demande. Tite-Live rapporte les Diſcours pour & contre ; celui de Manlius ſur-tout eſt très-beau, mais trop long pour que nous le placions ici.

Ayant manqué de ſurprendre Naples, Annibal entra dans Capoue, & tout le monde ſait que les délices de cette Ville furent ſa perte. Il y reſta aſſez longtemps, faiſant la guerre dans la Campanie, mais avec des ſuccès divers : l'ardeur de ſes troupes commença à ſe refroidir ;

enfin, Marcellus le battit devant Nole ; & ce premier avantage rendit le courage aux Romains.

Pendant ce temps, Magon, frere d'Annibal, étoit allé annoncer à Carthage la victoire de Cannes. Il avoit fait au Sénat de cette Ville un pompeux Diſcours, pour lui faire ſentir l'importance de cette victoire. Il avoit mis aux pieds du Sénat un boiſſeau plein des anneaux d'or que portoient aux doigts les Chevaliers Romains, pris ou tués à cette bataille. Croiroit-on qu'au milieu de l'enthouſiaſme qu'excitoit ce ſuccès, Hannon, ce même Carthaginois, qui, lors des premiers ſuccès d'Annibal, avoit conſeillé de le ſacrifier au reſſentiment que les Romains devoient avoir de l'entrepriſe ſur Sagonte, conſeilla encore de faire la paix avec Rome, à des conditions qui puſſent en aſſurer la ſolidité ? » Ne les pouſſez pas » à bout, s'écrioit-il, & profitez des cir- » conſtances qui vous ſont favorables, pour » faire avec eux une paix avantageuſe & » durable. Si vous ne pouvez pas détruire » entiérement Rome, accommodez-vous » promptement avec elle ; ſans quoi, ſe » relevant de ſes défaites, & s'élançant ſur » vos côtes, elle viendra vous attaquer juſ-

» que dans votre propre pays. Les Romains » aſſiégeront Carthage, & la prendront; » car il faut abſolument que l'une de ces » deux puiſſantes Cités détruiſe l'autre «.

Tandis qu'Annibal combattoit contre les Romains dans l'Ombrie, & que ſes troupes affoiblies par les délices de Capoue, n'étoient plus en état de porter aux Romains de ſi grands coups, & eſſuyoient même quelques échecs, le temps d'élire de nouveaux Conſuls étant arrivé, Ottacilius, neveu de Fabius, jeune homme de grande eſpérance; brigua le Conſulat. Il avoit pour l'obtenir tous les droits poſſibles, excepté l'expérience, & la gloire d'avoir déjà fait de grandes actions. Cependant il auroit réuſſi, ſi ſon oncle Fabius n'eût pris parti contre lui, & n'eût harangué le Peuple pour l'empêcher de mettre à la tête de la République un ſi jeune Conſul. » Prenez-y garde, Romains, » dit-il; dans les circonſtances où ſe trouve » la République, vous ne pouvez prendre » un Conſul trop ſage, trop habile, trop » expérimenté : Ottacilius eſt mon ne- » veu, je l'aime, mais je ne lui connois » encore que des diſpoſitions à bien faire; » peut-être que la vanité de ſe trouver à » la tête de la République, lui inſpire-

» roit une confiance aveugle au lieu d'une » juſte émulation. Souvenez-vous des ba- » tailles de Traſimene & de Cannes, & » de ce qu'un mauvais choix de vos Con- » ſuls vous a déjà couté & a penſé vous » faire perdre «.

On applaudit au Diſcours de l'ancien Dictateur; mais ce à quoi il ne s'attendoit pas, & qu'il ne demandoit ſûrement pas, c'eſt qu'il fut lui-même élu Conſul pour la quatrieme fois, & Marcus Marcellus pour la troiſieme. L'on juge bien que pendant ce Conſulat on continua de ſuivre les ſages principes du grand Fabius, & à faire uſage de la valeur intelligente de Marcellus. L'un étoit ſurnommé *le Bouclier*, l'autre *l'Epée des Romains.* Ce dernier conquit la Sicile. Pendant ce temps, Gracchus ayant raſſemblé une troupe aſſez nombreuſe d'eſclaves fugitifs, en forma une petite armée, qu'il fit agir avec tant de courage en promettant à ces malheureux leur liberté pour prix de leur victoire, qu'il inquiéta & affoiblit conſidérablement Annibal; après quoi il tint parole à ſes ſoldats.

Tandis qu'Annibal faiſoit encore la guerre aux Romains dans le centre de l'Italie, ceux-ci la faiſoient toujours en

Eſpagne aux Carthaginois, mais avec de médiocres ſuccès. Enfin ils y eſſuyerent une cruelle défaite, dans laquelle périrent Publius Scipion, & Cneius ſon frere; le premier avoit été autrefois Conſul, & étoit pere de Scipion l'Africain; le ſecond n'avoit été que Préteur; mais il y avoit déjà pluſieurs années qu'ils commandoient tous deux l'armée Romaine en Eſpagne : enfin une défaite totale leur couta la vie, & acheva preſque d'anéantir les forces des Romains dans ce pays. Le Sénat étoit très-embarraſſé ſur le choix de celui qui remplaceroit les Scipions, lorſqu'un jeune rejeton de cette race ſe préſenta; c'étoit le grand homme qui depuis mérita le ſurnom d'*Africain*. Malgré ſa jeuneſſe, on lui confia le ſoin de rétablir les affaires en Eſpagne, & de venger ſes parens. Tite-Live nous a conſervé la Harangue qu'il fit à ſes ſoldats avant que de les ramener contre les Carthaginois. » Compagnons, » leur dit-il, je ſuis peut-être le premier » qui ait eu des remercîmens à faire à ſes » ſoldats avant que de les avoir employés. » Vos vœux m'ont appelé dans ce pays-ci, » pour y venger la mort de mon pere & de » mon oncle. Vous avez eu tant d'eſtime » & d'amitié pour eux, que vous avez

» cru ne pouvoir leur trouver de vengeur
» que dans un Guerrier de leur ſang. Me
» voici brûlant de tout le zele que je dois
» avoir pour ma Patrie, pour ma famille,
» & pour vous-mêmes. Ne craignez point
» ma jeuneſſe & mon inexpérience; les
» motifs qui m'animent, les conſeils &
» les exemples de ceux de mon nom, doi-
» vent me tenir lieu de ce qui me manque
» d'ailleurs. Rome commence à ſe relever
» des malheureuſes défaites de Trébie, de
» Traſimene, & de Cannes. La fortune
» tourne déjà le dos à ce Carthaginois
» fier de nos premieres infortunes; vous
» arrêtez ſon frere Aſdrubal, vous l'em-
» pêchez depuis long-temps de joindre ſes
» forces à celles d'Annibal en Italie. Con-
» tinuons, faiſons mieux, & repouſſons-le
» juſqu'en Afrique. Les Dieux immortels,
» qui ont perſuadé au Peuple Romain
» de me confier la conduite de cette
» guerre, me préſagent les plus grands
» ſuccès. Tous les Auſpices, les Augures
» me ſont favorables; mais je compte plus
» ſur mon courage & ſur le vôtre, que
» ſur ce que peuvent m'annoncer d'heu-
» reux les entrailles des victimes ſacrifiées.
» Marchons aux Carthaginois; leurs alliés,
» ou plutôt leurs ſujets en Eſpagne ſont

» dégoûtés de leur tyrannie. Soldats, » continuez d'aimer les Scipions ; ils ſe » montreront toujours dignes de votre » confiance «.

Après cela, Scipion entreprit le ſiége de Carthagene, que l'on appeloit alors *Carthage la neuve* ; il fit ſentir à ſes troupes de quelle importance il étoit de s'emparer de cette place où les Carthaginois avoient leurs tréſors, leurs arſenaux, & dont la perte les mettroit hors d'état de ſe ſoutenir en Eſpagne. Ce fut après l'aſſaut le plus vigoureux, que les Romains parvinrent à ſe rendre maîtres de cette ville, dont la conquête leur aſſura effectivement la ſupériorité en Eſpagne. Ce fut là que Scipion exerça cet acte de continence qui lui fit tant d'honneur, & qui aujourd'hui ne paſſeroit que pour une action généreuſe, mais fort ſimple. Une jeune & aimable Princeſſe, promiſe à un Prince du pays, lui fut préſentée par ſes ſoldats : Scipion, au lieu d'abuſer des droits que ſembloit lui donner ſa victoire, la traita avec reſpect, & ayant fait chercher ſon futur époux, il lui remit ſa belle priſonniere entre les mains. Cette conduite parut merveilleuſe, tant on étendoit loin dans ce temps-là les droits de la guerre.

La derniere année de cette ſeconde guerre Punique, Marcellus livra pluſieurs combats à Annibal en Italie. Dans le premier, le Général Romain eut quelques avantages; le ſuccès du ſecond reſta indécis; & dans le troiſieme, Marcellus fut battu. Mais après une vive réprimande qu'il fit à ſes ſoldats, & que Tite-Live nous a conſervée, Marcellus livra une quatrieme bataille & la gagna. Enfin, au commencement de l'année ſuivante, il tomba dans une embuſcade qui lui avoit été dreſſée par Annibal, & fut tué.

Pendant ce temps, Scipion, après avoir pris Carthagene, marcha contre Aſdrubal, & le défit. Il eut le même ſuccès contre Magon, frere d'Annibal, & ſe trouva maître de l'Eſpagne & en état de paſſer en Afrique. Aſdrubal ne voyant plus rien à faire dans ce pays-là pour les Carthaginois, prit la réſolution de paſſer les Alpes & d'aborder en Italie. Cette nouvelle armée Africaine inquiéta, comme de raiſon, beaucoup les Romains. Mais le Conſul Néron faiſoit tête à Annibal, & il eut le bonheur de le combattre & de le vaincre. Lucius, pendant ce temps-là, s'oppoſoit à Aſdrubal : enfin, par une manœuvre également adroite & hardie,

les deux Conſuls ſe joignirent; Aſdrubal fut défait & tué, & Néron retourna auſſitôt contre Annibal. Celui-ci, effrayé de la défaite de ſon frere, dont la tête fut jetée au milieu de ſon camp, fut forcé de ſe retirer juſqu'à l'extrémité de l'Italie dans le pays des Brutiens. L'année ſuivante ſe paſſa toute entiere ſans que les Conſuls oſaſſent l'y attaquer; tant la réputation du Général Carthaginois, & ſes premieres victoires, en impoſoient encore.

Scipion, vainqueur en Eſpagne, en attendant qu'il pût conduire une armée en Afrique, y paſſa preſque ſeul, & ſe rendit à la Cour de Siphax Roi de Numidie, qu'il vouloit attirer dans le parti des Romains; il y trouva Aſdrubal, Général & Ambaſſadeur Carthaginois, qui, de ſon côté, négocioit pour ſa Patrie auprès du Roi de Numidie. Celui-ci, charmé de voir réunis dans ſa Cour deux Miniſtres auſſi habiles des deux plus grandes Républiques du monde, les traita tous deux avec la plus grande conſidération, les logea dans ſon Palais, & les fit ſouper enſemble à ſa table. Scipion & Aſdrubal ne combattirent que d'eſprit & de politeſſe. Tite-Live nous

a conſervé quelque choſe de leur converſation, & il aſſure que le Carthaginois avouoit que l'entretien qu'il avoit eu avec Scipion lui avoit donné une plus haute idée de lui, que toutes les victoires qu'il avoit remportées à la guerre, & que dès qu'il avoit reconnu combien il étoit adroit, inſinuant & ſéduiſant, il n'avoit pas douté que Siphax ne ſe laiſſât perſuader & gagner par lui.

Scipion étant retourné à ſon armée en Eſpagne, éprouva de la part de ſes ſoldats une révolte que ſon habileté ſeule pouvoit appaiſer. Il en vint à bout au moyen d'une Harangue que Tite-Live nous a conſervée, & dont voici quelques traits : » Vous appellerai-je Citoyens, vous qui, » dans ce moment, vous révoltez & agiſ- » ſez contre les intérêts de votre Patrie ? » Vous nommerai-je Soldats, lorſque vous » violez toutes les regles de la diſcipline » militaire, & le ſerment que vous avez » prêté à vos Généraux ? Vous traiterai- » je, comme j'ai fait ci-devant, de mes » Compagnons, vous qui, après avoir » perdu mon pere & mon oncle, avez » déſiré de m'avoir pour Chef, vous que » j'ai déjà vus combattre à mes côtés, &

» réuſſir

» réuſſir dans les entrepriſes les plus dif-
» ficiles pour la gloire de Rome, la
» mienne & la vôtre, mais qui y renoncez
» aujourd'hui, & vous comblez de honte
» en m'en accablant moi-même? Si ma vie
» vous eſt néceſſaire, demandez-là moi,
» je vous la ſacrifie: mais que vous a fait
» notre Patrie, pour que vous vous con-
» duiſiez avec elle comme ces Généraux
» barbares que vous avez vaincus, *Man-*
» *donius* & *Indibilis*? Eſt-il poſſible que
» vous ayez choiſi pour vos Chefs, à mon
» préjudice, deux ſoldats obſcurs tels
» qu'*Albius* & *Atrius*, & que vous leur
» faſſiez prendre ma place, à moi qui ai
» monté le premier avec vous à l'aſſaut pour
» me rendre maître de Carthagene, à moi
» le ſeul reſte de tant de grands hommes
» qui ont ſuccombé ſous le fer des Car-
» thaginois? Eh! que ferez-vous de Sep-
» timus Marcius & de Marcus Lelius,
» mes Lieutenans & mes amis? Leur
» propoſerez vous d'obéir à ces indignes
» Chefs? Ils le refuſeroient, & vous aban-
» donneroient dans cette terre étrangere.
» Revenez de votre erreur, reconnoiſſez
» vos propres intérêts & vos vrais ſupé-
» rieurs. Je vous offre l'indulgence &
» les pardons dont vous avez beſoin; je

» ne réſerve au ſupplice que ces auda-
» cieux qui le méritent & qui le ſubiront
» inceſſamment «.

Effectivement il fit punir ſévérement les deux Chefs de la révolte, fit rentrer tous les autres dans leur devoir, & par ce mélange de ſévérité & de douceur, s'aſſura le reſpect & l'affection de ſes troupes.

Siphax s'étant laiſſé regagner par les Carthaginois, Scipion gagna en récompenſe Maſſiniſſa, qui devint le meilleur & le plus utile allié des Romains. Ce Prince Africain avoit déjà entendu parler de Scipion; mais dès qu'il le vit, il le trouva bien au-deſſus de ſa renommée. Effectivement, dit Tite-Live, on voyoit empreint ſur tous les traits de ſon viſage, une dignité majeſtueuſe, qui étoit encore relevée par la nobleſſe de ſa taille & la beauté de ſa chevelure. Il avoit une façon de s'habiller & de s'ajuſter, dont l'élégance ne tenoit en rien au luxe & à l'affectation, mais qui ſeyoit également à un homme noble & à un guerrier. Il étoit dans la force de ſon âge, & après une maladie aſſez violente, il avoit repris un embonpoint mâle & vigoureux. Il avoit les manieres franches, les procédés

généreux, l'eſprit délicat, une éloquence naturelle & ſans affectation.

Scipion étant retourné à Rome, fut élu unanimement Conſul : pendant l'année de ſa ſuprême Magiſtrature, il ne fit aucune action d'éclat, & ſe contenta de maintenir les affaires de la République dans le meilleur ordre ; mais lorſqu'il fut queſtion, pour l'année ſuivante, d'aſſigner aux Conſuls ſortant de charges les Provinces dans leſquelles ils devoient commander, il demanda pour lui l'Afrique, dans laquelle il voulut tranſporter la guerre qu'Annibal faiſoit depuis ſi long-temps en Italie. L'illuſtre Quintus Fabius, ſurnommé le *Temporiſeur*, qui avoit été deux fois Dictateur & cinq fois Conſul, & qui par ſa prudence & ſa bonne conduite avoit ſauvé Rome des plus grands dangers, s'oppoſa à la prétention de Scipion, & attaqua ſon ſyſtême. Tite-Live nous a conſervé le long Diſcours que Fabius fit en plein Sénat dans cette occaſion. Il eſt très-beau & très-noble, & d'autant plus intéreſſant, que la queſtion pouvoit avec fondement ſe diſputer de part & d'autre. Etoit-ce un bien d'attirer Annibal en Afrique ? S'il y paſſoit, ne ſeroit-il pas plus fort ſur ſon propre terrein que dans

l'Italie ? Ne ſeroit-il pas plus aiſé aux Carthaginois de faire leurs recrues, & plus difficile aux Romains d'entretenir leurs armées ? Si au contraire il n'y paſſoit pas, la République Romaine ſeroit-elle en état de ſoutenir la guerre dans les deux parties du monde, l'Europe & l'Afrique ? Scipion répondit avec éloquence & fermeté à des raiſons auſſi ſpécieuſes ; & ſans manquer à la conſidération qui étoit due à un Sénateur, tel que Fabius, il montra tant de confiance dans les meſures qu'il vouloit prendre pour l'exécution de ſon projet, qu'il l'emporta, & que le ſoin de la guerre d'Afrique lui fut confié. Il paſſa cependant preſque toute l'année ſuivante en Sicile. Mais Lelius, avec une flotte aſſez médiocre, ravagea ſi heureuſement les côtes d'Afrique, qu'il porta la terreur juſque dans Carthage, & qu'on commença à parler de rappeler Annibal : mais cette réſolution ne fut pas encore priſe. Annibal ſe tenoit toujours dans l'Abruzze, & y attaqua même le Conſul Sempronius. Il remporta d'abord ſur lui un avantage ; mais celui-ci prit ſa revanche, & battit Annibal.

Scipion deſcendit enfin en Afrique avec ſon armée, & commença à faire la guerre

à Siphax, ce même Roi à la Cour duquel il s'étoit trouvé deux ou trois ans auparavant avec Aſdrubal. Siphax étoit devenu amoureux de la fille de ce Carthaginois, & l'avoit épouſée : c'étoit la célebre Sophonisbe ; elle avoit entiérement décidé ſon vieux époux à devenir l'ennemi des Romains. Mais ce fut pour ſon malheur ; Scipion le défit juſqu'à trois fois, & l'ayant fait priſonnier, donna ſes Etats, ſa Capitale, & ſon Palais même au jeune Maſſiniſſa, qui avoit des droits ſur le Royaume de Numidie. Ce Roi, ami de Scipion, vit Sophonisbe & en devint épris (nos Poëtes Tragiques & nos Romanciers ont ſuppoſé qu'il l'aimoit depuis long-temps) : il la regarda comme la plus précieuſe partie de la dépouille de Siphax, & l'épouſa pour la ſouſtraire à la captivité des Romains. Mais Scipion trouva très-mauvais qu'un allié de Rome s'unît à une Carthaginoiſe ; il prévit qu'elle lui enleveroit Maſſiniſſa, comme elle avoit fait Siphax, & accabla le nouveau Roi de tant de reproches, qu'il ne vit d'autre moyen de ravir Sophonisbe aux Romains, que de lui envoyer du poiſon : cette Princeſſe l'avala avec une fermeté héroïque. Tite-Live conte aſſez au long cette Hiſtoire,

dans laquelle il a inſéré pluſieurs Diſcours. Tout le monde ſait que le Triſſino en Italie, Mairet & le grand Corneille en France, en ont fait le ſujet de pluſieurs belles Tragédies.

Enfin, les Carthaginois ſe déterminerent à rappeler Annibal d'Italie. Cet ordre lui fut ſignifié, & il le reçut comme le coup le plus terrible qu'il pût éprouver. Tite Live nous a conſervé ce qu'il dit à cette occaſion; en voici quelques phraſes. » Voilà donc Annibal vaincu, non par » les Romains qu'il a tant de fois taillés » en pieces & mis en fuite, mais par la » jalouſie & la malice des Sénateurs de Car- » thage. La honte de mon retour cauſera » bien moins de joie à Scipion mon en- » nemi naturel, qu'à Hannon mon con- » citoyen, qui, ne pouvant accabler ma » famille par d'autres moyens, l'a enfin » enſevelie ſous les ruines de Carthage «.

En partant, il tourna ſouvent les yeux vers les rivages d'Italie, prononçant, dit Tite-Live, des imprécations contre les Dieux & contre lui-même, & ſe reprochant continuellement la faute qu'il avoit faite, de n'avoir pas marché droit à Rome après la bataille de Cannes.

Jamais on n'a été ſi partagé ſur ce

qu'on devoit augurer du ſuccès d'une démarche, qu'on le fut à Rome & à Carthage ſur le rappel d'Annibal d'Italie en Afrique. Effectivement, c'eſt une de ces réſolutions, ſur l'avantage ou le déſavantage deſquelles le Public peut toujours ſoutenir le pour & le contre, juſqu'à ce que l'événement le décide. Les Romains murmuroient de ce qu'on avoit laiſſé ſortir Annibal de l'Italie, & prétendoient qu'on avoit fait paſſer tout le déſavantage du côté de Scipion, puiſque les forces des Carthaginois n'étant plus partagées, mais toutes réunies en Afrique ſous leur plus habile Général, elles ſeroient invincibles; que la conduite de Fabius avoit ſauvé Rome, parce qu'il avoit laiſſé ſes ennemis ſe conſumer loin de chez eux; que de même, les Romains ſe conſumeroient loin de leurs foyers.

D'un autre côté, les Carthaginois étoient honteux d'avoir abandonné l'Italie, & craignoient que toutes les forces de la République Romaine ne tombaſſent ſur eux. A dire vrai, cette grande queſtion ne pouvoit être décidée que par une bataille, & il falloit voir quel ſeroit le plus heureux des deux plus grands Généraux qui vécuſſent alors. La bataille ſe

donna; mais avant cette mémorable affaire, Tite-Live prétend que Scipion & Annibal eurent enſemble une conférence. La République de Carthage avoit chargé Annibal de propoſer la paix; il le fit avec nobleſſe, en rappelant qu'autrefois il avoit été le premier qui avoit commencé la guerre; & que, comme c'étoient eux deux qui s'étoient fait le plus d'honneur pendant ſon cours, c'étoit à eux à la terminer. Voulant flatter ſon rival : » Vous êtes, lui dit-il, ce que » j'étois autrefois après les batailles de » Traſimene, de Trebie & de Cannes. » Vous avez conquis toute l'Eſpagne, » vaincu Siphax, le plus puiſſant Roi » de l'Afrique; enfin, vous m'avez arra» ché de l'Italie, où depuis ſeize ans je » faiſois redouter les armes de Carthage. » Si, comme tant d'autres Romains, » vous préférez le brillant au ſolide, vous » croirez n'en avoir pas encore fait aſſez. » Flatté de l'eſpoir de nouvelles victoires, » vous négligerez l'occaſion de procurer » aux Romains une heureuſe paix : mais » Scipion, inſtruiſez-vous par mon exem» ple, profitez de l'heureuſe ſituation où » vous vous trouvez. Carthage, dans ce » moment-ci, acceptera des conditions

» dures ; un peu plus tard, elle voudra » peut-être vous en impoſer «.

Scipion répondit en moins de paroles: » Que, puiſqu'il ſe ſouvenoit que ce n'é- » toient pas les Romains qui avoient dé- » claré la guerre, il ne devoit pas s'éton- » ner que les Dieux, à la fin, ſe fuſſent » déclarés pour eux. Qu'il étoit vrai qu'il » devoit profiter des heureuſes conjonc- » tures dans leſquelles il ſe trouvoit ; mais » qu'il falloit encore une bataille déciſive » entre les deux Nations, pour obliger les » Carthaginois à obſerver les conditions » qu'on voudroit leur impoſer «.

Effectivement la bataille ſe donna : les deux Généraux ayant harangué chacun leur armée, déployerent tout leur ſavoir ; mais la fortune ſe déclara pour les Romains : environ vingt mille Carthaginois reſterent ſur le champ de bataille, autant furent pris ; & Annibal, ſuivi de quelques cavaliers, ſe ſauva avec grande peine du côté d'Adrumete. Ce fut alors que Scipion propoſa ſérieuſement lui-même la paix aux Carthaginois. Ceux-ci l'envoyerent prier d'en dicter les conditions : il le fit, & l'on juge bien qu'elles furent très-dures. Annibal lui-même força, pour ainſi dire, le Sénat de Car-

thage à les accepter. On envoya des Ambaſſadeurs à Rome, & Scipion écrivit pour les faire agréer du Sénat Romain. Cette ratification ſouffrit encore quelques difficultés : ce peuple qui, quelques années auparavant, avoit manqué d'être détruit par les Carthaginois, auroit voulu alors que Scipion détruisît Carthage ; mais celui-ci penſoit avec raiſon qu'il étoit bien plus ſûr & plus ſage de différer : enfin, la paix fut ſignée ; Scipion fut chargé d'en faire exécuter les conditions : il ne quitta l'Afrique que quand elles furent parfaitement remplies. Ainſi finit la ſeconde guerre Punique.

Je ne pouſſerai pas plus loin l'extrait des Harangues tirées de Tite-Live, par Jean Amelin, quoiqu'il y en ait de la quatrieme & de la cinquieme Décades ; mais en voilà aſſez pour faire ſentir quels modeles les Traductions faites au ſeizieme ſiecle, des Orateurs Grecs & Latins, pouvoient fournir à ceux qui vivoient alors. Terminons ce Volume en examinant comment ceux-ci en ont profité. J'ai déjà, dans un de mes Volumes précédens, parlé des Prédicateurs de ce temps-là ; dans un autre, des Diſcours d'Apparat prononcés par les Magiſtrats,

& des Plaidoyers des Avocats : il n'y a plus que les Oraiſons funebres qui peuvent nous fournir des exemples de l'éloquence uſitée alors. Environ une demi-douzaine d'Auteurs de ce genre me ſuffiront pour remplir mon objet ; heureuſement je les ai ſous les yeux.

Claude d'Eſpence.

Je connois deux Oraiſons funebres du fameux Docteur Claude d'Eſpence, Orateur & Théologien illuſtré au ſeizieme ſiecle, né à Châlons ſur Marne en 1511, & mort à Paris en 1571. La premiere eſt celle du Chancelier Olivier, mort en 1560 : d'Eſpence prononça & fit imprimer ſon Oraiſon funebre la même année. On n'y trouve point de ces traits de grande éloquence, qui prouvent que l'Orateur s'eſt nourri de la lecture des Harangues de Démoſthene & de Cicéron : il paroît que d'Eſpence avoit plus lu de ſaints Peres, que d'Orateurs Grecs & Latins ; tout le Diſcours eſt écrit d'un ſtyle qui nous paroîtroit aujourd'hui barbare, & qui, au milieu du ſeizieme ſiecle, paſſoit pour très-pur.

Voici quelques Anecdotes concernant le Chancelier, qui, quoiqu'elles aient été rapportées par M. de Thou, auſſi bien

qu'elles le ſont dans l'Oraiſon funebre de d'Eſpence, auront cependant le mérite de la nouveauté pour quelques-uns de mes Lecteurs, & peuvent leur inſpirer quelque intérêt. Olivier devoit ſa fortune à la Reine Marguerite de Navarre, ſœur de François I. Cette Princeſſe, qui aimoit les gens de Lettres, les Poëtes, les Beaux-Eſprits, avoit reconnu en Olivier, de la ſcience, du goût, & des talens; elle l'avoit fait ſon Chancelier, & avoit tant vanté à ſon frere ſa probité & ſon mérite, qu'elle avoit engagé François I à lui confier l'adminiſtration de la Juſtice de ſon Royaume, après la deſtitution du Chancelier Poyet. On craignit que le nouveau Chancelier ne favoriſât les Proteſtans, parce que ſa protectrice s'étoit aſſez ouvertement déclarée pour les nouvelles erreurs; cependant on reconnut bientôt qu'il étoit très bon Catholique, doux, modéré, équitable, & ſuffiſamment éclairé. Son érudition, dans les matieres de Droit, n'étoit pas trop profonde; mais elle en étoit moins pédanteſque, & n'en étoit pas moins ſûre. Il ne put empêcher que l'on ne commît de ſon temps quelques injuſtices; mais il n'en fit & n'en ſoutint ja-

mais aucune. Après la mort de Marguerite, Reine de Navarre, & lorſque la Ducheſſe de Valentinois gouverna abſolument l'Etat ſous le regne de Henri II, on ôta les Sceaux à Olivier, en lui conſervant cependant le titre & tous les honneurs de Chancelier. Il ſe retira paiſiblement dans ſa terre de Leuville, y vécut pendant près de dix ans en Philoſophe & en homme de Lettres, attendant paiſiblement que les temps changeaſſent, & ils changerent. Henri II mourut en 1559, & François II, ou plutôt Catherine de Médicis ſa mere, prit le Sceptre en main. Les Miniſtres, créatures de la Ducheſſe de Valentinois, furent tous diſgraciés. De ce nombre fut Bertrandi, qui, par le crédit de cette favorite, étoit devenu Garde des Sceaux, Cardinal & Archevêque de Sens. On l'envoya à Rome, & Olivier reprit ſa place dans les Conſeils : il mourut l'année ſuivante. Mais pendant le peu de temps qu'il remplit encore ſes fonctions, il eut occaſion de ſignaler ſon zele, & de donner un avis noble & courageux, quoique la fermeté ne fût pas ſon caractere dominant. L'Empereur Ferdinand ayant cru qu'on pouvoit aiſément effrayer un Roi

mineur, fit redemander à la France les Evêchés de Metz, Toul & Verdun, dont Henri II s'étoit emparé en 1552, & que Charles-Quint avoit en vain tenté de reprendre l'année ſuivante : il envoya en ambaſſade, à François II, l'Evêque de Trente, qui mit en uſage l'éloquence & la menace, pour déterminer le nouveau Miniſtere à cette reſtitution. On délibéra ſur cette importante affaire ; & la plupart de ceux qui opinerent avant le Chancelier, quoiqu'il y eût dans le nombre des Guerriers moins faits pour être intimidés que le Chef de la Magiſtrature, furent d'avis d'abandonner la poſſeſſion des trois Evêchés, plutôt que d'expoſer la France à une guerre ſanglante & cruelle. Olivier penſa bien différemment : il oſa dire, en plein Conſeil, qu'il n'y avoit rien de plus important pour l'Etat, que la conſervation de ces Provinces, & ſurtout de la forte Ville de Metz, qui formoit une barriere reſpectable contre l'Allemagne ; que ces pays étoient beaux, fertiles ; qu'ils offroient toujours un moyen facile de porter la guerre chez l'ennemi ; & que celui qui oſeroit conſeiller de les reſtituer, mériteroit d'être regardé comme un mauvais François, &

de porter ſa tête ſur un échafaud. On ſentit toute l'importance de cet avis ; l'on ne rendit point à l'Empereur Metz, Toul, ni Verdun ; & les craintes des Conſeillers de François II ne ſe vérifierent pas, puiſque pendant ſon regne, celui de ſes freres, & malgré les troubles qui les agiterent, les tentatives des Allemands ne réuſſirent pas à enlever à la France les trois Evêchés qu'elle poſſede encore.

La ſeconde Oraiſon funebre qui nous eſt reſtée du Docteur Claude d'Eſpence, eſt celle de Marie de Lorraine, née en 1515, fille de Claude, premier Duc de Guiſe, cinquieme fils de René II, Duc de Lorraine, ſœur du fameux Duc François, dit le Balafré, & des Ducs d'Aumale & d'Elbœuf, qui ont été chacun auteur d'une branche, dont la derniere ſubſiſte encore. Marie épouſa, en 1534, Louis d'Orléans, ſecond Duc de Longueville ; & en ayant été de bonne heure veuve, ſans enfans, en 1538, elle convola en ſecondes noces avec Jacques Stuart, cinquieme du nom, Roi d'Ecoſſe, veuf de Magdeleine de France, fille de François I. Reine à l'âge de 23 ans, elle fut veuve avant celui de 27, mere d'une Princeſſe, unique héritiere du Trône, qui n'avoit

que huit jours lorſque ſon pere mourut: ce fut Marie Stuart. Marie de Lorraine, ſa mere, ne prétendit pas d'abord à être Régente d'Ecoſſe : elle laiſſa pendant quelque temps le Cardinal Bêton, qui avoit été premier Miniſtre de Jacques V, & Jacques Hamilton, Comte de Arran, ſe diſputer la Régence. Enfin, la cinquieme ou ſixieme année du regne de Marie Stuart, ſa mere, ſe voyant appuyée par la France, qui avoit envoyé en Ecoſſe des ſecours contre les Anglois, crut pouvoir ſe mettre en poſſeſſion du gouvernement au nom de ſa fille. Ses freres, qui avoient alors un grand crédit en France, lui donnerent des Conſeils, des Généraux & des Miniſtres, qui la ſoutinrent contre les Anglois & les Ecoſſois mêmes. Enfin, ces Princes négocierent le mariage de la jeune Marie avec le Dauphin François, fils de Henri II. Cet hymen ſe conclut : mais comme la jeune Reine n'avoit encore que ſix ans, elle reſta à Edimbourg, ſous la tutele de ſa mere, qui, aidée des conſeils de ſes parens, & des ſecours des François, batailla pendant quelques années contre les Anglois, & contre les efforts que firent les prétendus Réformés pour établir leur nouvelle

nouvelle Doctrine en Ecoſſe. Elle fit bien des fautes, ou du moins des démarches, que le ſuccès ne couronna pas. Le mariage de Marie Stuart & du Dauphin s'accomplit en 1558 : la même année, Marie, Reine d'Angleterre, étant morte, Eliſabeth, fille d'Henri VIII & d'Anne de Boulen, monta ſur le Trône, quoique l'on eût fait prendre à la jeune Reine d'Ecoſſe le titre de Reine d'Angleterre. Ce fût cette malheureuſe prétention qui lui couta la vie vingt-neuf ans après. L'année ſuivante, Marie Stuart paſſa en France. Marie de Lorraine demeura encore pendant quelque temps dans les Etats de ſa fille; mais les chagrins & les embarras qu'elle y éprouva, malgré les ſecours des François, la mirent bientôt au déſeſpoir. Marie Stuart étoit devenue Reine de France, par la mort de Henri II; mais ſa mere n'en étoit pas plus aſſurée dans ſa Régence en Ecoſſe : les François, au contraire, en étoient devenus plus odieux aux Ecoſſois; elle eſſuya des échecs & des revers, & mourut enfin en 1560, avant que d'avoir appris la mort de ſon gendre le Roi François II, qui fut peu de temps après ſuivie du retour de la Reine Marie Stuart en Ecoſſe. Le corps de Marie de

Lorraine fut tranſporté en France, & l'on voit ſon tombeau au milieu du Chœur de l'Abbaye de S. Pierre de Reims. Il ne faut pas ſans doute juger du mérite des Princes & des Princeſſes par leurs Oraiſons funebres : auſſi n'eſt-ce pas d'après les éloges, aſſez mal tournés, que Claude d'Eſpence donne à cette Reine, que l'on doit l'apprécier, mais dans la vérité de l'Hiſtoire : elle avoit autant d'adreſſe que de pénétration, elle allioit la prudence avec un courage qui alloit juſqu'à l'intrépidité, douce & humaine, ſans foibleſſe ; zélée pour ſa religion, ſans être dévote outrée, ni perſécutrice ; équitable, mais craignant les voies de rigueur ; malgré cela, rien ne lui réuſſit pendant quinze ou ſeize ans de regne, d'adminiſtration & de régence, parce qu'il y a des circonſtances contre leſquelles toute la ſageſſe humaine vient échouer, & dans leſquelles le bon cœur & les ſentimens vertueux aident même quelquefois à la perte de ceux qui s'y trouvent. Marie de Lorraine aimoit ſa maiſon, ſes freres & la France, & leurs intérêts n'étoient pas ceux de l'Ecoſſe. Tel eſt le portrait que nous fait de cette Princeſſe le célebre Guillaume Robertſon, le dernier & le meilleur des Hiſtoriens Ecoſſois.

Un Orateur peut-être moins ſavant, mais dont les Oraiſons funebres ſont en plus grand nombre que celles de Claude d'Eſpence, c'eſt *Arnaud Sorbin*, né dans le Quercy, d'abord Prieur de Sainte-Foi en Gaſcogne, enſuite Théologal de Toulouſe, Prédicateur ordinaire du Roi Charles IX, Confeſſeur d'Henri III, & enfin Evêque de Nevers. S'il ne nous préſente pas un excellent modele d'éloquence, au moins quelques-uns de ſes Diſcours peuvent-ils nous fournir des Anecdotes curieuſes. Ce Prélat n'eſt mort qu'en 1606. Ses premieres Oraiſons funebres ſont, deux du grand Connétable de Montmorency, dont il prononça l'une le 23 Nov. 1567, treize jours après la mort de ce grand homme, qui fut tué le dix du même mois à la bataille de S. Denis. Charles IX ne voulut point différer à lui faire faire un ſervice ſolennel dans l'Egliſe Cathédrale de Notre-Dame; le Roi en perſonne y vint avec toute ſa Cour, & le Parlement en corps y aſſiſta. Au mois de Février ſuivant, le corps du Connétable fut tranſporté dans l'Egliſe de Saint-Martin de Montmorency, & y fut inhumé avec la plus grande pompe. On y voit

Arnaud Sorbin.

encore ſon tombeau, & celui de Louiſe de Savoie ſa femme (1).

Le Texte de la premiere de ces Oraiſons funebres eſt bien choiſi, & préſente une diviſion très-naturelle; elle peut ſervir & s'appliquer aiſément à tout Guerrier qui a rempli avec honneur une longue carriere. Voici les paroles de ce Texte : *Bonum certamen certavi, curſum conſommavi, fidem ſervavi, J'ai bien combattu, j'ai dignement fourni ma carriere, j'ai précieuſement gardé ma foi.* On comprend qu'il eſt aiſé de faire là-deſſus un beau commentaire. Sorbin n'a fait que le tracer aſſez légérement & aſſez foiblement : on s'apperçoit bien que ſon Diſcours a été fait à la hâte ; mais le ſujet étoit ſi beau & ſi abondant, que même, en ne prenant que quelques traits au haſard, l'Orateur n'a pu manquer de dire une infinité de choſes intéreſſantes.

Sorbin ne paroît faire aucun doute que la Maiſon de Montmorency ne deſcende de Lisbius, ou Liſois, noble Pariſien, qui le premier reçut la Foi par les Prédi-

(1) Son cœur fut, quelques années après, porté aux Céleſtins de Paris, & mis à côté de celui du Roi Henri II.

cations de S. Denis l'Aréopagite, lorſque ce Contemporain de J. C. vint prêcher le Chriſtianiſme dans les Gaules, & à Paris même. Un autre fait, qui lui paroît auſſi certain, c'eſt que le nom de Montmorency vient de *Morencius* (deſcendant de Lesbius), qui fit conſtruire un petit Bourg ou Village ſur un monticule à quelques lieues de Paris. Ce lieu prit le nom de ce Fondateur, & la famille de ce dernier a enſuite adopté le nom du lieu même. Il trouve les Seigneurs de Montmorency, non moins illuſtres ſous la ſeconde Race que ſous la premiere; il les voit ſervir Charles Martel, Charlemagne, & Charles le Chauve. Il inſiſte principalement ſur ce que le fameux Simon, Comte de Montfort, étoit de l'illuſtre Maiſon de Montmorency: il en prend occaſion de vanter les exploits de Simon contre les Albigeois, & compare ces anciens Hérétiques du treizieme ſiecle, aux Calviniſtes du ſeizieme, contre leſquels le Connétable de Montmorency combattit toujours avec tant de force & de gloire, & ſouvent avec tant de ſuccès. Anne de Montmorency porta pendant quarante ans l'épée de Connétable, qui lui fut remiſe auſſi-tôt que Charles de Bourbon

l'eut perdue par ſa défection. Pendant ce temps il commanda l'armée de quatre Rois, fils, petits-fils, & freres l'un de l'autre ; il ſe trouva à huit batailles, & fut tué à la derniere à l'âge de quatre-vingts ans, à ce que dit Sorbin, après avoir reçu huit bleſſures mortelles. Il fut auſſi heureux en politique qu'en guerre ; il conclut deux grands Traités de paix, & ſix mariages, entre des Rois de France & des Princeſſes étrangeres, ou des Princeſſes de France & des Souverains étrangers.

Sorbin avoit eu plus de temps pour préparer ſa ſeconde Oraiſon funebre du Connétable de Montmorency : cependant elle n'eſt pas ſi bonne, ni ſi curieuſe que la premiere. L'Auteur déclame tantôt contre les déſordres, fruits de l'héréſie & de la rebellion, tantôt contre les dangereuſes conſéquences de la perte des mœurs. Il prétend que le Connétable a toujours donné les meilleurs exemples, mais qu'ils ont toujours été mal ſuivis ; il invoque tantôt l'ombre de Clovis, tantôt celle de Charlemagne ; enfin, il conclut par le détail de toutes les victoires de ſon Héros, & par des complimens adreſſés à ſes fils, dont le premier fut Duc, Maréchal de France, & Gouver-

neur de Paris; le ſecond, après la mort de ſon frere, fut auſſi Maréchal de France, Duc de Montmorency, & enfin Connétable comme ſon pere.

Sorbin n'étoit encore que Prieur de Sainte-Foi en Gaſcogne, lorſqu'il compoſa ces deux Oraiſons funebres; mais il étoit déjà Prédicateur du Roi Charles IX., lorſqu'il prononça, le 27 Mai 1574, dans l'Egliſe de Notre-Dame, celle de Côme de Médicis, Grand Duc de Toſcane, & le premier de ce nom qui porta ce titre. Ce fut Catherine de Médicis, mere de Charles IX, qui engagea ce Monarque à faire rendre ainſi des honneurs, preſque royaux, à ſon couſin, dont la petite-fille, environ vingt-cinq ans après, épouſa Henri IV. Sorbin obligé, dans cette occaſion, de donner des éloges à un Prince aſſez médiocre, ſe tira d'affaire le mieux qu'il put, en prodiguant les louanges à la Maiſon de Médicis, dont étoit la Reine Catherine. Il en fait remonter l'origine juſqu'au temps où Charlemagne détruiſit le Royaume des Lombards en Italie. Il prétend qu'il y avoit alors en Toſcane un Chevalier nommé Evrard de Médicis, qui vainquit un Géant armé d'une maſſue terrible, à laquelle étoient

attachées de groſſes boules, qui lui ſervoient à aſſommer bien du monde. Evrard l'ayant vaincu, prit pour armes ces groſſes boules. Ayant trouvé aux Médicis une ſi belle & ſi ancienne origine, Sorbin ne peut plus être étonné de ce que cette Maiſon eſt parvenue à un ſi haut degré de puiſſance & de gloire; qu'elle ait produit pluſieurs Papes, beaucoup de Princes, & une infinité de Princeſſes mariées dans les plus grandes Maiſons de l'Europe. Il finit par une dévote Oraiſon pour la proſpérité & la ſanté de Catherine de Médicis, & pour le rétabliſſement de celle de Charles IX. Quant à ce dernier objet, les vœux du Prédicateur ne furent point exaucés; car le Roi mourut trois ou quatre jours après, & lui-même fut chargé de ſon Oraiſon funebre. Le ſujet étoit aſſez ingrat, mais ſur-tout très-délicat; heureuſement pour l'Orateur, les principaux de ceux qui devoient en juger étoient bien diſpoſés. Catherine de Médicis eût été bien fâchée qu'on n'eût pas repréſenté ſon fils, qu'elle avoit toujours gouverné, comme le plus grand Roi du monde: auſſi, en mêlant dans ſon Diſcours beaucoup de citations d'Auteurs Grecs & Latins, ſacrés & profa-

nes, des vers & de la proſe, l'Orateur remplit enfin ſa tâche. Ce qu'on pouvoit dire de mieux de Charles IX, c'eſt qu'il avoit de l'eſprit, de la lecture, & même du goût en fait de littérature. Peut-être étoit-il encore plus foible qu'il n'étoit cruel & perfide; mais Catherine de Médicis, Florentine, imbue des principes de Machiavel, les lui avoit fait goûter, ou du moins l'avoit entraîné à faire des actes de cruauté, & des trahiſons qu'elle avoit médités dans ſon cabinet avec ſon Conſeil ſecret, compoſé d'Italiens. Charles IX avoit eu pour Gouverneur, dans ſon enfance, le brave Cypierre, Guerrier franc, & bon Gentilhomme François; il lui avoit été donné par Henri II: mais après la mort de celui-ci, Catherine livra ſon fils à Gondi, Florentin, qu'on appela depuis le Maréchal de Retz, & qui inſpira au jeune Monarque une confiance aveugle dans les conſeils de ſa mere, & lui perſuada de lui abandonner les rênes du Gouvernement, & de s'amuſer à la chaſſe, à la paume, & à cultiver les talens agréables de la Poéſie & de la Muſique. Sorbin diſſimule de ſon mieux les malheurs & les horreurs du regne de ſon Monarque; il parloit dans une Egliſe Catholique,

par conſéquent il avoit beau jeu pour tout rejeter ſur les Proteſtans, & pour attribuer au zele pour la véritable & ancienne Religion juſques à l'exécrable journée de la Saint Barthelemy.

L'année ſuivante 1575, Sorbin eut à traiter un ſujet moins embarraſſant, quoiqu'il tînt à beaucoup moins de faits & d'événemens. Il fit l'Oraiſon funebre de Claude de France, femme de Charles II Duc de Lorraine; elle étoit fille de Henri II & de Catherine de Médicis, avoit été mariée très-jeune, & mourut à l'âge de vingt-huit ans, ayant eu neuf enfans. Le regne de ſon époux fut pacifique, & n'a été marqué par aucunes grandes actions; auſſi l'Oraiſon funebre de cette Princeſſe ne contient-elle rien de remarquable.

Les deux dernieres Oraiſons funebres de Sorbin ſont les plus ſingulieres, par les circonſtances dans leſquelles elles ont été prononcées. Ceux qui connoiſſent l'Hiſtoire du regne de Henri III, ſeront étonnés qu'un Evêque, Confeſſeur du Roi, ſe ſoit chargé de la commiſſion de prêcher dans une cérémonie qui fut avec raiſon regardée comme un vrai ſcandale public. Henri III fit faire des obſeques

magnifiques à deux jeunes gens de qualité, du nombre de ceux que le peuple de Paris appeloit ouvertement ſes Mignons ; l'un, Antoine de Levis, Comte de Cailus, avoit été tué dans un duel ; l'autre, Saint Mégrin, avoit été aſſaſſiné par l'ordre du Duc de Guiſe, de la femme duquel il étoit amoureux & aimé. Des morts auſſi tragiques, mais en même temps auſſi peu chrétiennes, ne méritoient pas des Oraiſons funebres, dans leſquelles un Evêque s'autoriſe ſans ceſſe des plus beaux paſſages de l'Ecriture ſainte & des Peres, pour prouver que ſes Héros ſont en Paradis. O temps! ô mœurs! De pareils ſcandales n'arrivent plus dans le ſiecle heureux & honnête où nous vivons.

L'Oraiſon funebre de Jacques de Levis, Comte de Quélus, ou Cailus (car c'eſt ainſi que ce nom eſt imprimé à la tête du Diſcours), ne fut prononcée que les premiers jours de Juin 1578, parce que ce Seigneur vécut encore plus d'un mois après les bleſſures qu'il reçut, le 27 Avril, dans ſon combat particulier contre Charles de Balzac d'Entragues, nommé communément le bel Entraguet. Cailus étoit encore aſſez jeune, & ne fut jamais ma-

rié : ſon pere lui ſurvécut; il étoit Sénéchal & Gouverneur du Rouergue, & ne mourut qu'en 1586; il fut nommé Chevalier des Ordres du Roi au mois de Janvier 1582. En lui finit la branche de Levis Quélus, qui étoit un rameau de celle de Levis Lugny qui ſubſiſte encore.

Dans l'Oraiſon funebre de S. Mégrin, l'Orateur ſe plaint beaucoup de l'aſſaſſinat de ſon Héros, & de ce que les meurtres étoient de ſon temps très-communs à Paris & dans toute la France. Le pere même de S. Mégrin avoit été aſſaſſiné trois ou quatre ans auparavant ſon fils : mais Sorbin ſe garde bien de laiſſer entendre quels étoient les auteurs & la cauſe du crime contre lequel il s'éleve, & dont il demande vengeance au Ciel & au Roi. Les Guiſes étoient alors trop puiſſans & trop redoutables, pour qu'on oſât les attaquer ouvertement. Sorbin paroît croire que la famille des Stuert, de Cauſſade, de S. Mégrin avoit une origine commune avec celle des Stuarts d'Ecoſſe.

Je n'ai plus à parler que d'un petit nombre d'Oraiſons funebres, qui prouvent, auſſi bien que les précédentes, le mauvais goût des Orateurs du ſeizieme ſiecle. J'ai ſous mes yeux celle de Char-

les de Gondi, Maître de la Garde-robe du Roi Charles IX, mort peu de jours après ſon Maître. L'Auteur s'appeloit Thomas de Beauxamis, Carme, mort en 1589. Ce Moine étoit homme d'eſprit, & a fait quelques autres Ouvrages qui ne ſont pas ſans mérite, quoique le ſtyle, & quelquefois même les titres, en ſoient fort ridicules. Le ſujet de ce Diſcours-ci ne fourniſſoit pas grande matiere à exercer les talens d'un Orateur. Charles de Gondi étoit frere cadet du Maréchal de Retz. Celui-ci jouoit un très-grand rôle à la Cour auprès de la Reine Catherine de Médicis & du Roi Charles IX; mais ſon frere ne tenoit ſa faveur que (pour ainſi dire) de la ſeconde main: il étoit Maître de la Garde-robe, & Général des Galeres: on ne voit pas qu'il ait rien fait en cette derniere qualité; & le Pere Beauxamis ne lui en donne ſeulement pas le titre dans ſon Oraiſon funebre.

La même année 1574, Maurice Poncet, fameux Prédicateur du ſeizieme ſiecle, d'abord Bénédictin, puis Curé de S. Pierre-des-Arcis à Paris, fit imprimer une Oraiſon funebre, dont je vais dire un mot, parce qu'il y laiſſe échapper quelques traits de ſon caractere hardi, Maurice Poncet.

ſingulier & cauſtique, dont j'ai donné des preuves remarquables dans quelques-uns de mes précédens Volumes. Celui dont il fait l'éloge eſt Euſtache de Conflans, Vicomte d'Auchy, qui fut Capitaine des Gardes du Roi Charles IX, & mourut la même année que ce Monarque. Les Mémoires du temps, & ſur-tout ceux de Caſtelnau, font un grand éloge de ce Seigneur, dont la Maiſon ſubſiſte encore, & a eu de nos jours, à la fois, deux Maréchaux de France. On prétend que le Vicomte d'Auchy, dont il eſt ici queſtion, alloit être élevé à ce grade au moment qu'il mourut; il s'en étoit rendu digne par ſes talens & ſes exploits militaires; & il eſt bien étonnant que Maurice Poncet ait choiſi pour Texte de ſon éloge, ces mots du nouveau Teſtament: *Bienheureux les pacifiques, parce qu'ils poſſéderont le Royaume des Cieux!* Mais, c'eſt que dans ce temps-là, les plus braves Guerriers étoient plutôt féroces que compatiſſans: ainſi, on avoit beau jeu à faire l'éloge d'un homme qui avoit tenu une conduite toute contraire & s'étoit montré également brave & humain.

Une circonſtance honorable, que Poncet n'a point omiſe dans ſon Diſcours,

c'eſt que Charles IX pria avec inſtance le Vicomte d'Auchy d'accepter l'emploi de ſon Capitaine des Gardes. Il rapporte même les termes d'une lettre écrite de la main du Monarque ; elle feroit honneur au Prince qui l'écrivit, ſi l'on n'avoit tout lieu de croire qu'un Roi qui venoit d'ordonner le maſſacre de la Saint-Barthelemy, avoit effectivement grand beſoin que ſon Capitaine des Gardes fût honnête, brave, zélé, & vigilant. En général, cette unique Oraiſon funebre de Poncet m'a paru bien ſupérieure à toutes celles de Sorbin.

Gilbert Genebrard, ſavant Théologien, illuſtre Profeſſeur en Hébreu, Orateur célebre, grand Ligueur, qui fut Archevêque d'Aix en 1593, & mourut en 1597, compoſa, en 1577, & prononça dans l'Abbaye de S. Germain des Prés l'Oraiſon funebre de Pierre Danès, Evêque de Lavaur. J'ai cette piece, dans laquelle l'Orateur employa ſûrement toute l'éloquence qu'il pouvoit avoir, puiſqu'il avoit été Diſciple de Danès & lui avoit les plus grandes obligations. Danès étoit de Paris, fut d'abord Curé de S. Joſſe dans cette Ville, & Profeſſeur en Langue Grecque au Collége Royal, enſuite

Gilbert Genebrard.

Précepteur du Dauphin, depuis François II. Il assista au Concile de Trente, jusqu'à sa conclusion, d'abord en qualité d'Ambassadeur de France, puis d'Evêque. Genebrard dit qu'il étoit d'une des plus anciennes & illustres familles de Paris : cette famille a subsisté jusques à nos jours.

A l'occasion du Collége Royal, dont Danès fut un des principaux ornemens, l'Orateur rapporte un grand nombre d'Anecdotes sur les Savans & les Professeurs qui ont illustré cette Ecole, depuis le regne de François I, qui en a été l'Instituteur, jusqu'en 1577. Après l'Oraison funebre, on trouve une piece en vers Hébraïques à la louange de Danès; elle est de Genebrard, & lui fit beaucoup d'honneur ; car rien n'étoit si rare dans ce temps-là que les vers Hébreux ; ils le sont à present bien davantage.

J'ai parlé, dans un de mes précédens Volumes, du Maréchal Oudart de Biés, & de son gendre le Seigneur de Couci Vervins, Gouverneur de Boulogne : j'ai dit que le Roi Henri II leur fit faire leur procès ; que Couci eut la tête tranchée, & que le Maréchal fut destitué de son Office ;

Office ; mais que ſous le regne de Henri III, en 1577, leur mémoire fut réhabilitée, & qu'on fit faire, pour le repos de leurs ames, des ſervices ſolennels à Boulogne & dans l'Egliſe des Grands Auguſtins de Paris, où l'on prononça leur Oraiſon funebre. Nous avons une de ces pieces imprimée, non pas peut-être comme elle fut prononcée par le Pere Faluel, Dominicain, mais accommodée & arrangée par François l'Allouette, Maître des Requêtes, ſi connu par ſon Traité de la Nobleſſe, plein de ſavantes recherches, & par une généade la Maiſon de Couci. L'on juge bien que l'Auteur s'étend beaucoup ſur la calomnie, & ſe déchaîne contre les jugemens précipités ; il cite à cette occaſion un trait de notre ancienne Hiſtoire, que je n'ai jamais vu que là ; le voici : » Le Roi (Clotaire II) avoit un Maire du Palais, ou premier Miniſtre, nommé *Proclaide*, qui lui faiſoit commettre une infinité d'injuſtices ; les Seigneurs & Barons François en furent ſi irrités, qu'ils réſolurent de le tuer. Clotaire en ayant été informé, députa vers eux un Chevalier, nommé *Uncelon*, pour les détourner

François l'Allouette.

de leur entrepriſe, & les menacer de colere s'ils l'exécutoient. Le Chevalier, au lieu de prendre les intentions du Roi au pied de la lettre, & de les rendre de même, croyant qu'il étoit du bien de l'Etat qu'un mauvais Miniſtre fût perdu, exhorta au contraire les conjurés à pourſuivre leur entrepriſe, & elle fut exécutée; après quoi ils trouverent moyen d'adoucir la colere du bon Roi Clotaire, qui étoit toujours foible, en ſouffrant qu'on abuſât de ſon autorité pour faire des injuſtices, en ne puniſſant pas ceux qui les commettoient, & en permettant qu'on les punît malgré lui «.

Dans la ſuite de ce Diſcours, Faluel ou l'Allouette expoſe comment le Maréchal de Biés & ſon gendre furent jugés ſous le regne d'Henri II. Aſſurément cette procédure paſſionnée étoit bien dans le cas d'être caſſée, comme elle le fut trente ans après. Le Roi avoit nommé d'abord vingt-huit Commiſſaires, tirés de différens Parlemens; ils s'aſſemblerent, & vingt-un furent d'avis de déclarer le Maréchal & ſon gendre innocens; mais celui qui rempliſſoit les fonctions de Procureur-Général de la Commiſſion,

appela au Roi même de ce premier Jugement. La premiere Commiſſion fut diſſoute; on en forma une autre moins nombreuſe & plus diſpoſée à la rigueur: on donna une nouvelle tournure à l'affaire; on jugea ſéparément Couci, qui avoit rendu la place dont il étoit Gouverneur, & enſuite le Maréchal, auquel on ne pouvoit ſuppoſer d'autres torts que d'avoir été complice de ſon gendre.

On apprend dans ce Diſcours, que ce fut par ordre du Roi Henri III, & après la juſtification de Couci Vervins, que l'Allouette fit imprimer la généalogie de la Maiſon de Couci, que l'on trouve à la ſuite de ſon Traité de la Nobleſſe. L'Orateur finit par établir de ſon mieux, par nombre d'exemples & de citations, la vérité d'un axiome ou maxime diviſée en trois propoſitions; il les donne en Latin, mais je vais les rendre en François. *Les vertus font naître l'envie; la vérité la haine; la familarité le mépris.* Le petit Volume qui contient cette Oraiſon funebre, finit par une épitaphe de Jacques de Couci, en vers François & Latins; l'Auteur eſt Jean Piſſevin. Dans cette piece de Poéſie, d'ailleurs mauvaiſe, j'ai été frappé de rencontrer un

mot François que je n'ai jamais vu que là.

De Coucy gît ici, de grands Rois deſcendu,
Par envie & fortune à la mort eſt *endu*.

On conçoit bien que le mot *endu* eſt ici mis pour *aller* : je ne ſais pas ſi ce ne ſeroit point là un mot Picard.

Renaud de Beaune.

Le dernier Orateur François dont j'ai les productions ſous les yeux, eſt Renaud de Beaune, qui mourut en 1606, Archevêque de Sens, & grand Aumônier de France. Dès 1583, il avoit prononcé l'Oraiſon funebre du Cardinal de Birague, Chancelier de France, Evêque de Meaux ; elle fut imprimée l'année ſuivante : l'Auteur étoit déjà alors Archevêque de Bourges, après avoir été ſucceſſivement Conſeiller-Clerc au Parlement, Préſident des Enquêtes, & Evêque de Mende : il étoit petit-fils du malheureux Samblançay. L'Oraiſon funebre du Chancelier de Birague a toute la forme d'un Sermon ; c'en eſt un effectivement : & l'Auteur trouvant apparemment que ſon ſujet ne lui fourniſſoit pas beaucoup, a tiré toute la morale poſſible de la vie & de la mort d'un homme qui avoit fait une fortune vraiment extraordinaire. Birague, Milanois, par conſéquent étranger

en France ſans parens & ſans alliance dans notre pays, y étoit parvenu au premier rang de la Robe & de l'Egliſe, en ſe dévouant aux volontés des gens en place & en faveur avant lui : ne connoiſſant preſque point nos Loix, fort peu nos uſages, & parlant mal François, il s'étoit vu à la tête de la Magiſtrature, & avoit remplacé le grand & ſavant Chancelier de l'Hôpital. Sa mort fourniſſoit plus de matiere à réflexions qu'à éloges; auſſi eſt-ce ainſi que s'en tira l'Orateur. Renaud de Beaune étoit un homme de beaucoup d'eſprit, qui avoit une mémoire prodigieuſe, une ame ferme & noble, & une politique bien entendue. Une ſingularité de ſa vie, c'eſt qu'il avoit l'appétit le plus extraordinaire ; il étoit obligé de faire ſix repas par jour, de quatre heures en quatre heures, & avoit été forcé de prendre des diſpenſes pour dire la Meſſe moins à jeun que le commun des Prêtres. Loin que cette quantité d'alimens appeſantît ſon eſprit, il ne ſe trouvoit jamais la tête peſante que lorſqu'il avoit beſoin de manger. Il craignoit de faire des exercices de corps, parce qu'ils augmentoient ſon appétit ;

mais il ſe livroit au travail de cabinet le plus aſſidu en ſortant de table : enfin, il mourut à l'âge de ſoixante-dix-neuf ans, ſans avoir jamais eu d'indigeſtions.

FIN du dix-neuvieme Volume des Mélanges, &c. & de la quinzieme Partie de la Lecture des Livres François.

TABLE
DES MATIERES
Contenues dans ce Volume.

LIVRES de Grammaire & de Rhétorique, écrits en François au ſeizieme ſiecle. Page 1
Grammaire Latine, Grecque & Françoiſe, de Louis Enoch. 4
Dictionnaire Latin, Grec, & François, de Guillaume Morel. ibid.
Dictionnaire François-Grec, de Léon Tripaut. ibid.
Jacques Dubois, dit Silvius. 5
Polygraphie de l'Abbé Tritheme, traduite par Colange. ibid.
Blaiſe Vigenere. 15
Geoffroi Tory. 20
Abel Matthieu, Sieur de Moyſtardieres. 29
Henri Etienne. 32
Traité de la conformité du langage François avec le Grec. 53
Celthelleniſme, ou étymologie des mots

François tirés du Grec. 54
Joachim du Bellay. 63
Charles Fontaine. ibid.
Fauchet. 64
Jeux partis. 72
Marie de France. 78
Paſquier. 86
Etienne Dolet. 107
Louis Meigret. ibid.
Jacques Pelletier. 111
Honorat Rambaut. ibid.
Laurent Joubert. ibid.
Grammaire de Robert Etienne. 113
Pierre Ramus. 114
Jean Lefebvre. 116
Taboureau, Seigneur des Accords. ibid.
Traité de la Traduction, par Etienne Dolet. 117
Dictionnaire François. 118
A B C *François.* ibid.
Dictionnaire étymologique. 119
Aymar Rançonnet. ibid.
Etymologies les plus curieuſes, tirées des Livres de Rançonnet, Nicot, Borel & Menage. 122
Eſſais ſur quelques Proverbes connus au ſeizieme ſiecle, ou plus anciennement, ſur leur origine & leur vraie ſignification. 206

Remarques

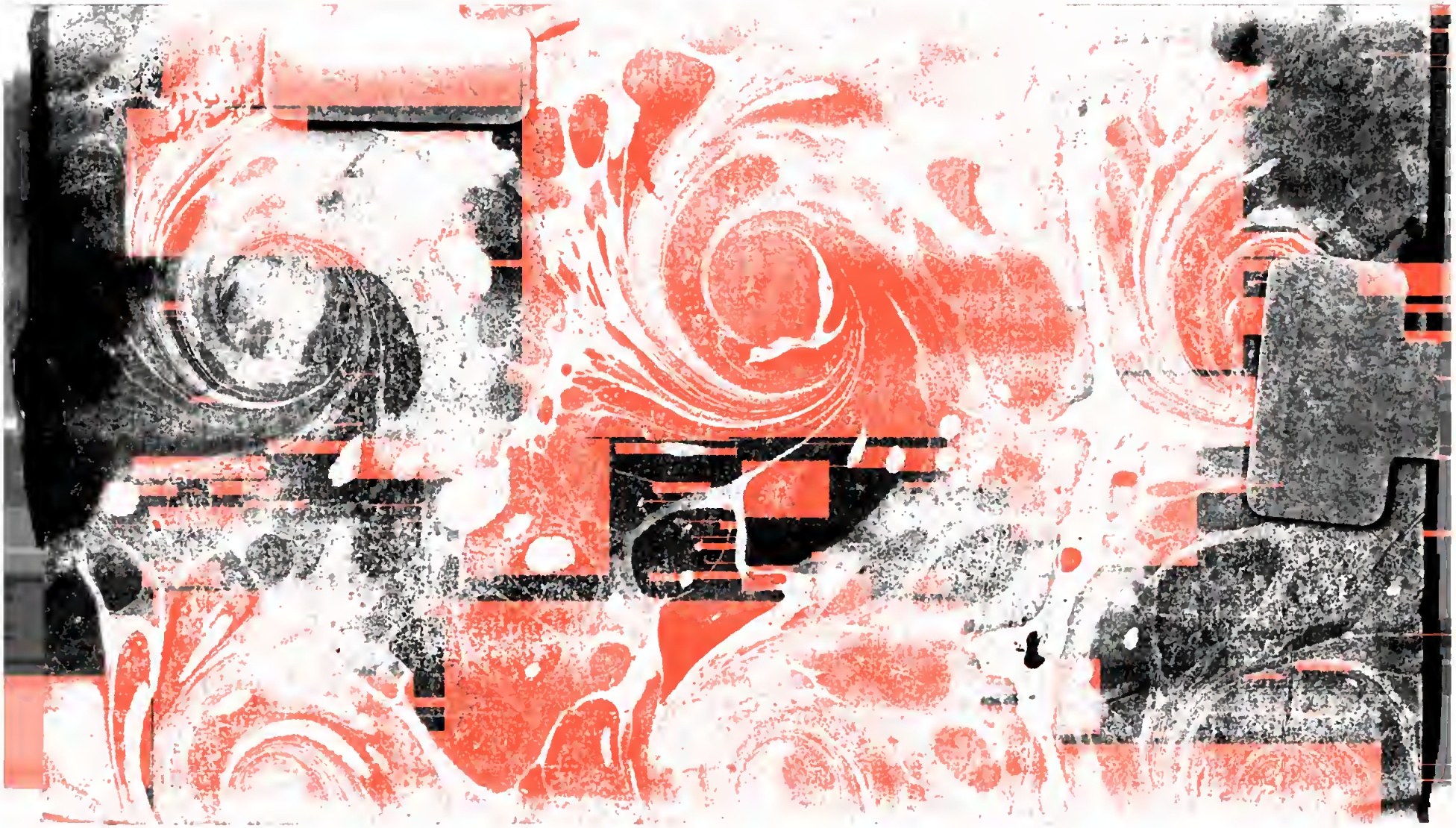
Remarques hiſtoriques ſur l'origine de quelques expreſſions proverbiales, tirées de l'Ouvrage d'Henri Etienne. 211
Grammaires. 213
Langue Italienne. 214
Langue Eſpagnole. 219
Langue Allemande. 225
Langues Flamande & Hollandoiſe. 228
Langue Angloiſe. 229
Patois des différentes Provinces de France. 234
Bas-Breton. 240
Livres de Rhétorique & d'Eloquence, écrits en François au ſeizieme ſiecle. 245
Pierre Fabri. 246
Gratien Dupont. 249
Fouquelin. 250
Pierre de Courcelles. 252
Iſocrate. 253
Lyſias. 264
Démoſthene & Eſchine. 266
Philippiques de Démoſthene. 281
Premiere Philippique. 282
Seconde Philippique. 283
Troiſieme Philippique. ibid.
Quatrieme Philippique. 284
Guillaume du Vair. 296
Traits les plus frappans de la Harangue

d'Eſchine contre Démoſthene ſur la Couronne. 298
Traits de la Harangue de Démoſthene contre Eſchine pour la Couronne. 302
Cicéron. 310
Traduction de la premiere Verrine de Cicéron, par Claude Chaudiere. 312
Premier Plaidoyer contre Verrès. 315
Seconde Verrine. 319
Troiſieme Verrine. 320
Quatrieme Verrine. 326
Cinquieme Verrine. 329
Sixieme Verrine. 332
Septieme Verrine. 337
Etienne Le Blanc. 341
Oraiſon pour la Loi Manilia. ibid.
Claude de Cuzzi. 348
Diſcours de Cicéron au retour de ſon exil. ibid.
Oraiſon de Cicéron pour les Provinces conſulaires. 349
Plaidoyer pour Milon. 351
Plaidoyer pour Marcellus. 358
Antoine Macault. ibid.
Plaidoyer pour Ligarius. 360
Philippiques. 362
Seconde Philippique. 363
Troiſieme Philippique. 364
Cinquieme Philippique. 365

Huitieme Philippique. 366
Neuvieme Philippique. ibid.
Harangues de Tite-Live, traduites par Jean d'Amelin. 367
Claude d'Espence. 395
Arnaud Sorbin. 403
Maurice Poncet. 413
Gilbert Genebrard. 415
François l'Allouette. 417
Renaud de Beaune. 420

FIN de la Table.

ERRATA.

Page 57, lignes 12 & 13. *butirum*, en Grec *butiris*, liſez *butyrum*, en Grec *butyron*.
Page 61, ligne 4, larix, *liſez* larinx.
Ibid, ligne 18, *himicranos*, *liſez homicranon*.
Page 85, ligne 19, pied d'ou, *liſez* pied d'oue.
Ibid, ligne 20, cul d'ou, *liſez* cul d'oue.
Page 94, ligne 9. *N. B.* Cette étymologie & quelques autres des ſuivantes peuvent être conteſtées; il eſt poſſible même de croire que ceux qui les ont données ſe ſont trompés ſur la racine du mot, ſur-tout s'il eſt Arabe; mais je ne prétends point défendre ces étymologies; il me ſuffit de les avoir trouvées dans les Ouvrages d'Henri-Etienne de Tagaut, de Rançonnet ou de Nicot.
Page 120, ligne 1, que pour celui métaphorique, *liſez* pour le ſens métaphorique.
Page 125, ligne 7, *al* en Arabe, veut dire *grand*. *N. B.* Il faut encore appliquer à cet article la remarque placée plus haut. C'eſt ſur-tout par rapport à l'Arabe qu'Henri Etienne & Rançonnet ont pu ſe tromper, quoiqu'ils fuſſent très-habiles en Grec.
Ibid, ligne 23, bonne, *liſez* bon.
Page 148, ligne 24, *colum*, liſez *colon*.
Page 151, ligne 21, gale, *liſez* galle.
Page 158, ligne 18, *engouer*, liſez *s'engouer*.
Page 161, ligne 21, *faſci*, liſez *faſces*.
Page 171, ligne 9, groigner, *liſez* groignement.
Page 185, ligne 18, *toilit*, liſez *toilis*.
Page 197, ligne 2, mais la rate, partie du corps, vient du Grec, *liſez* comme le mot de rate, viſcere, ne vient ni du Grec ni du Latin.
Page 198, ligne 25, *luccelletto*, liſez *l'Uccelletto*.
Page 214, ligne 26, Acharifi d'accento, *liſez* Acharifio da Cento.
Page 217, ligne derniere, ſes Œuvres ſont en proſe Italienne, *liſez* ſes Œuvres Italiennes ſont en proſe.
Page 280, ligne 18, permettoit, *liſez* permettroit.
Page 303, ligne 19, quelques jours, *liſez* quelque jour.
Page 347, ligne 7, de, *liſez* dès.
Page 351, ligne 15, de l'intrigue, *liſez* des intrigues.
Page 352, ligne 15, puis, *liſez* Clodius.
Page 359, ligne 13, *effacez ces mots* : mais elle eſt.

627862